



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

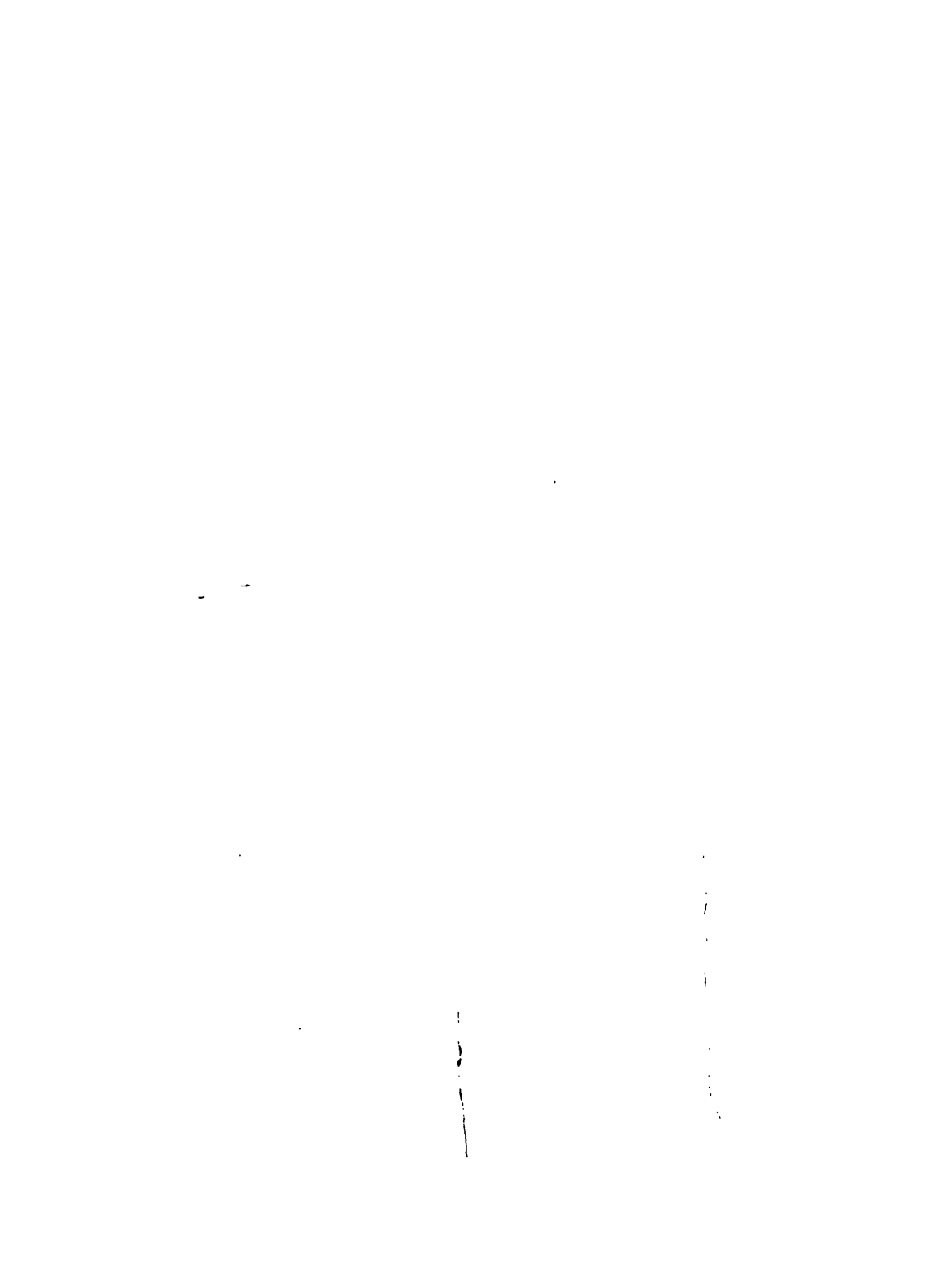
NYPL RESEARCH LIBRARIES

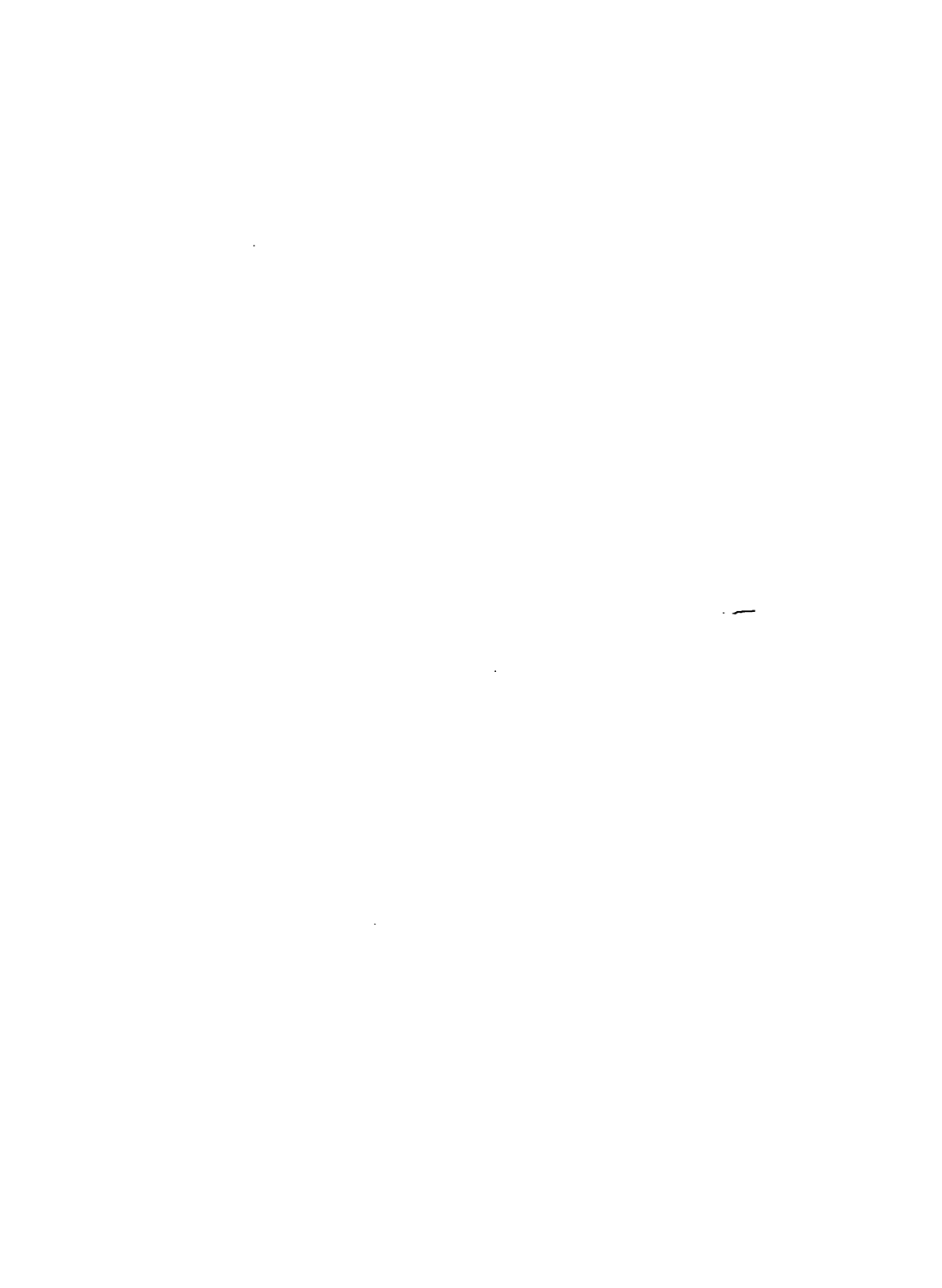


3 3433 07596610 5









21

Maint on
SNA



CONSEILS

ET INSTRUCTIONS

AUX DEMOISELLES

POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

LES ŒUVRES DE M^{me} DE MAINTENON COMPRENNENT

- 1^o LETTRES SUR L'ÉDUCATION DES FILLES. 1 vol.
2^o ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DES FILLES. . . . 1 vol.
3^o LETTRES HISTORIQUES ET ÉDIFIANTES. 2 vol.
4^o CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES
POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE. 2 vol.
5^o CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. 4 vol.
6^o MÉMOIRES, MÉDITATIONS, ÉCRITS DIVERS. . . . 1 vol.

Chacun de ces ouvrages se vend séparément.

HISTOIRE DE LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR

Par M. Th. Lavallée.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

1 beau volume grand in-8^o avec gravures. — Prix : 6 fr.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C^{ie}, 30, rue Mazarine.

CONSEILS
ET INSTRUCTIONS
AUX DEMOISELLES

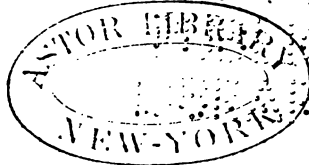
POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

PAR M^{ME} DE MAINTENON

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR M. TH. LAVALLÉE

TOME PREMIER



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1857

Les éditeurs-proprétaires se réservent le droit de traduction de cet ouvrage.

NOV 1964

PRÉFACE.

Les Conseils et Instructions aux demoiselles de Saint-Cyr pour leur conduite dans le monde, sont le complément des écrits de M^{me} de Maintenon sur l'éducation. Ils se divisent naturellement en trois parties ayant le même objet, mais présentant trois formes très-distinctes :

- 1° Les Avis généraux, les Lettres particulières, les Entretiens avec les demoiselles;
- 2° Les Conversations ou Dialogues;
- 3° Les Proverbes.

Dans la première partie, les Entretiens avec les demoiselles sur le monde, sur la bonne gloire, sur la parure, sur le danger des occasions, etc., ont le même but moral et offrent le même intérêt que ceux que nous avons publiés dans les volumes précédents; ils traitent de sujets plus délicats et semblent avoir une utilité plus directe et plus pratique. Les Lettres particulières sont en très-petit nombre, et pourtant M^{me} de Maintenon en écrivit des centaines, car il n'y

eut guère de demoiselle mariée à qui elle n'ait donné des avis de tout genre, mais ces lettres ont été perdues, et nous n'avons que celles que les Dames de Saint-Cyr avaient pu conserver. Les Avis généraux sont très-remarquables ; on y trouve toute la hauteur de pensées, la raison suprême, la netteté d'idées et d'expressions que nous avons admirées dans les instructions aux Dames et aux demoiselles sur des sujets moins importants ou moins difficiles à traiter. Ces Avis sont en petit nombre, et il ne pouvait en être autrement : des généralités sur les dangers du monde, des instructions dogmatiques sur la conduite qu'on doit y tenir, ne pouvaient être nombreuses qu'à la condition presque certaine d'être monotones, d'exciter l'ennui, de n'être ni lues ni écoutées. M^{me} de Maintenon, pour varier et multiplier ses conseils sur un sujet d'une telle importance, s'imagina, avec son bon sens tout pratique, de les présenter sous une autre forme, plus saisissante, plus vive, plus attrayante, où elle put sans danger, au moyen d'un dialogue amusant et à l'abri d'une fiction dramatique, traiter tous les sujets de morale, donner les enseignements les plus familiers, entrer dans les détails les plus directs, enfin frapper l'esprit, pénétrer le cœur de ses chères filles, et « les instruire en les divertissant ¹. » C'est alors qu'elle se mit à écrire les *Conversations*.

L'idée de ces petites compositions dramatiques lui avait été donnée par M^{lle} de Scudéry qui publia, de

¹ *Lettres sur l'éducation des filles*, p. 171.

1680 à 1690, 10 vol. de *Conversations sur divers sujets*, de *Conversations morales*, etc. Les deux volumes qui parurent en 1690 avaient été faits à la demande de M^{me} de Maintenon et destinés à la maison de Saint-Louis. Ce fut en effet l'une des lectures habituelles des demoiselles pendant un ou deux ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où l'éducation donnée à Saint-Cyr fut réformée et rendue plus sévère. C'est alors aussi que M^{me} de Maintenon commença à substituer aux *Conversations* de M^{lle} de Scudéry¹, qui sont très-morales, mais aussi très-prétentieuses, plus païennes qu'évangéliques, et par dessus tout ennuyeuses, ses propres *Conversations*, qui sont essentiellement chrétiennes, sensées, pratiques et généralement fort intéressantes.

« Ces *Conversations*, dit Languet de Gergy², pleines d'esprit, de sentiment, de réparties vives et agréables, sont préparées pour chaque classe et proportionnées à l'âge des enfants. »

« Je ne trouve rien de plus sensé, ni de plus divertissant, écrivait l'évêque de Chartres, Godet-Desmarets. Je ne sais rien de plus propre aux enfants

¹ Elle écrivait à M^{me} de Montfort, Dame de Saint-Louis, le 20 septembre 1691 : « Élevez vos filles bien humblement ; ne songez qu'à les instruire dans la religion ; n'élevez pas leur cœur et leur esprit par des maximes païennes : parlez-leur de celles de l'Évangile. Ne leur apprenez pas les *Conversations* que j'avois demandées (celles de M^{lle} de Scudéry) ; laissez tomber toutes ces choses là sans en rien dire. » (*Lettres historiques et édifiantes*, t. I, p. 175).

² *Mémoires manuscrits pour servir à l'histoire de la maison de Saint-Louis*, t. I.

pour leur insinuer la sagesse, et tout se sent, dans ces écrits, de la source dont ils viennent. Il faut former la raison des jeunes gens, les dresser aux devoirs de la vie civile, leur apprendre les bienséances que la religion approuve, et tout doit être, comme je le vois dans les écrits que vous m'envoyez, traité selon les lois de la philosophie du monde, mais rectifié par la piété et subordonné aux grandes règles du christianisme ¹. »

Les Conversations servirent aussi à l'instruction des Dames de Saint-Louis, en leur apprenant ce qu'elles avaient à dire aux demoiselles sur le monde et ses dangers. « Elles ont été faites, dit M^{me} de Maintenon, pour éclairer nos Dames, qui ne peuvent guère savoir, ayant été élevées à Saint-Cyr, que rien n'est si dangereux que les mauvaises compagnies ; qu'on ne peut avoir trop de soin de sa réputation ; qu'il ne faut jamais recevoir de présents des hommes ; qu'il faut les éviter comme nos plus grands ennemis, etc. ² »

Les Conversations eurent un très-grand succès à Saint-Cyr et même à la cour. « Le Roi, dit Languet de Gergy, et les princes qui l'accompagnoient dans ses visites à Saint-Cyr goûtèrent beaucoup ces exercices, et M^{me} de Maintenon en prépara quelques-uns où elle faisoit entendre aux uns et aux autres de bonnes vérités ³. » C'est ce que démontre en effet la Conver-

¹ Lettre à M^{me} de Fontaines, supérieure de la maison de Saint-Louis, dans les *Lettres sur l'éducation des filles*, p. 146.

² *Lettres sur l'éducation des filles*, p. 341.

³ *Mémoires manuscrits pour servir à l'histoire de la maison de Saint-Louis*, t. I.

sation sur les *Discours populaires* ¹, celle sur *la Faveur*, etc. La duchesse de Bourgogne y prit un très-grand plaisir, et plus d'un avis lui fut donné, plus d'un reproche lui fut fait sous le couvert de ces jeux d'esprit ²; elle aimait à y faire elle-même son personnage. Quelques Dames imitèrent M^{me} de Maintenon et composèrent aussi des Conversations, mais elles n'y réussirent pas, sauf M^{me} de Glapion, « qui a fort approché de son modèle, » dit La Beau-melle. Ces Conversations ont été perdues. Enfin les demoiselles se mirent elles-mêmes de la partie, mais M^{me} de Maintenon leur défendit ce genre d'écrits : « Arrêtez tout court les *Conversations* des demoiselles, écrivait-elle à M^{me} de Berval; elles n'ont pas assez d'expérience pour rien dire de bon : ce seroit une perte de temps et de papier qui les exciteroit sur l'esprit et rendroit orgueilleuses celles qui y réussiroient le mieux ³. »

Les Conversations sont l'œuvre la plus parfaite de M^{me} de Maintenon, encore bien qu'elles aient été écrites sans prétention, au courant de la plume, à mesure qu'un sujet d'instruction se présentait ⁴. Néanmoins quelques-unes n'offrent qu'un médiocre intérêt ou renferment des observations un peu puériles; mais il ne faut pas oublier que les Conversations étaient, outre des instructions morales, des jeux d'esprit, des exercices où l'on apprenait aux demoiselles, même des petites

¹ Voir tome I, p. 338 et 468.

² Voir les *Lettres sur l'éducation*, p. 171.

³ *Lettres sur l'éducation des filles*, p. 178.

⁴ Voir tome I, p. 139.

classes, à se tenir en public, à parler, à converser, à discuter. « Je n'ai fait les Conversations, leur disait M^{me} de Maintenon, que pour vous apprendre à vous entretenir ensemble, à savoir disputer sans vous querreller. Si tout le monde étoit d'abord du même avis, il n'y auroit presque rien à dire. C'est ce qui m'a fait mettre des sentiments si différents surtout dans la Conversation du *mensonge*. La manière de converser ne s'apprend pas comme des notes, mais l'habitude fait qu'on l'acquiert insensiblement ¹. »

A part ces Conversations enfantines ou peu intéressantes, on peut dire que les autres sont des chefs-d'œuvre de bon sens, de grâce et d'esprit. Nulle part la raison, cette raison que M^{me} de Maintenon définit en des termes dignes de Platon ², ne parle un langage plus agréable, plus séduisant, plus imprévu ; le style est aussi net, aussi précis, aussi ferme que dans les lettres, mais avec plus d'ornements et moins de négligences ; les définitions sont si ingénieuses, si naturelles, si concises, si justes qu'elles semblent moulées dans les mots qui les expriment. Quelques-unes renferment des traits nombreux applicables au caractère et à la vie de M^{me} de Maintenon, d'intéressants détails de mœurs, des circonstances historiques, etc. Quelques autres semblent, par le bon goût du sujet, la vivacité, la délicatesse des pensées et même la subtilité du dialogue, des réminiscences de la jeunesse de M^{me} de Maintenon, de ces entretiens des hôtels

¹ *Recueil manuscrit d'instructions*, p. 127.

² Voir tome I, p. 225.

d'Albret et de Richelieu où elle brillait par son esprit dans la société des La Fayette, des Sévigné, des La Rochefoucauld et des Coulanges. En effet, ces distinctions si fines, si exquises, sur l'esprit et le bon esprit, sur la bonne et la mauvaise gloire, sur la tempérance et la prudence, sur l'émulation et l'envie, etc.; ces discussions si sages et si animées sur les amitiés, le danger des occasions, les inconvénients du mariage, etc., devaient être les sujets ordinaires des conversations de la société polie du xvii^e siècle, si amoureuse de ces tournois d'esprit; et l'on ne saurait douter que les Conversations écrites par M^{me} de Maintenon pour les demoiselles de Saint-Cyr n'en reproduisent le fond et la pensée générale.

Les *Proverbes* ont été composés par M^{me} de Maintenon dans le même but et pour le même objet que les Conversations : instruire les demoiselles de Saint-Cyr en les divertissant. « En les voyant près d'échapper à sa tendre et vigilante sollicitude, dit M. de Monmerqué, elle voulut leur dépeindre à l'avance et sous son véritable jour, ce monde qui les réclamait, mais où la légèreté de l'âge, plutôt que les efforts intéressés du vice, allait conspirer contre le repos de leur avenir. De là tant de *Proverbes* pleins de raison et de vérité, tant d'ingénieuses applications d'adages, dont la trivialité même atteste un sens large et profond. »

Cependant les Proverbes sont généralement inférieurs en mérite aux Conversations : ils ont été faits sans doute pour instruire les demoiselles, mais plus encore pour les habituer à parler, à entendre les

divers langages de la société, pour leur donner une idée des travers et des habitudes du monde, enfin, et surtout pour les amuser. La moralité de quelques-uns n'est pas facile à saisir; les traits de mœurs contenus dans ces petites scènes sont souvent plus curieux qu'utiles; quelques-uns enfin, sont d'une naïveté trop puérile; mais presque tous sont vivement dialogués; les caractères s'y présentent, s'y dessinent nettement en quelques lignes; l'intérêt dramatique, malgré l'exiguité de l'espace et du sujet, ne faiblit pas; enfin, on imagine facilement le plaisir que devaient avoir les demoiselles de Saint-Cyr à représenter des jeunes filles coquettes, des mamans grondeuses, de beaux gentilshommes, des servantes ou des valets bavards; on imagine surtout les joyeux éclats de rire de l'innocent auditoire en écoutant les bons mots des proverbes : *Rien de plus orgueilleux qu'un gueux revêtu; Bon cheval de trompette ne s'effraye pas du bruit; Les femmes font et défont les maisons*, etc.

Les *Avis, Lettres, Entretiens*, qui forment la première partie de ces deux volumes, sont inédits, sauf quatre ou cinq lettres publiées par La Beaumelle. Je les ai tirés des manuscrits déjà cités dans les *Lettres et entretiens sur l'éducation*, ainsi que dans les *Lettres historiques et édifiantes*; je renvoie donc pour l'explication de ces manuscrits aux préfaces de ces 4 volumes.

Les *Conversations* ont été publiées pour la première fois en 1737, sous le titre de *Loisirs de M^{me} de Maintenon*. L'éditeur ne s'est pas nommé, et dit tenir son manuscrit des Dames de Saint-Cyr. Cette publication

est très-inexacte et très-incomplète. D'abord il y manque quinze conversations; ensuite le texte a subi de nombreuses et importantes transformations qui donnent lieu à une remarque très-curieuse : c'est que les mœurs et les idées de la France s'étaient tellement modifiées depuis la mort de M^{me} de Maintenon, c'est-à-dire en moins de 40 ans, que, pour faire accepter la lecture des Conversations par le public de l'époque, l'éditeur a fait dans cet ouvrage des coupures, des altérations de style et de pensées, enfin des mutilations tout à fait semblables à celles qu'on pourrait y faire aujourd'hui, si l'on voulait accommoder cette lecture à nos mœurs nouvelles. Ainsi on a retranché tout ce qui est relatif à l'état de la société, à son partage en classes diverses, à la cour, à la noblesse, à ses privilèges. Les mots, *gens de considérations*, *personnes de distinction*, remplacent ceux de *gentilshommes*, *gens de qualité*; aux mots de *misérables* et de *petites gens*, on substitue *gens de condition peu élevée* et *personnes sans éducation*; le nom même de la maison de Bourbon disparaît. Enfin un dernier exemple démontre, ce me semble, combien, dès la moitié du dix-huitième siècle, les idées qui devaient triompher en 1789 avaient déjà fait de progrès. M^{me} de Maintenon dit (t. I, p. 208, Conversation VI, *sur le courage*) : « Peu de soldats se dispensent d'aller au combat; mais les uns y courent avec ardeur et les autres n'y vont qu'à *coups de bâton*. » L'édition de 1757 remplace ce dernier mot par : *forcément*. Ce petit changement me paraît avoir une grande portée. On sait que, dans l'ancien régime, les soldats, enrôlés à prix d'ar-

gent, étaient en grande partie des mauvais sujets, et la lie de la population. La canne ou le bâton était employé avec eux comme instrument de discipline, et les officiers ne craignaient pas de s'en servir pour contraindre les poltrons à aller au combat. Mais il faut croire que, dès 1757, cela n'était plus complètement vrai, et qu'on n'aurait pu dire, sans exciter des murmures, sans déplaire au public, que des soldats français pouvaient être menés au combat à *coups de bâton*. Les soldats, quoique sortis de la même source, et enrôlés de la même façon, commençaient à gagner, dans l'opinion de la nation, tout ce que commençaient à perdre les officiers, et c'est ce que témoignent en effet toutes les guerres de Louis XV, et principalement la guerre de Sept ans.

J'ai indiqué quelques-uns de ces changements, quelques-uns de ces retranchements par des notes, mais je n'ai indiqué que les plus graves. Il suffit, pour le reste, d'avertir le lecteur que le texte des anciennes éditions des *Conversations* est à peu près autant altéré que celui des Lettres publiées par La Beaumelle.

Une deuxième édition des *Conversations* a été publiée en 1808; elle est entièrement conforme à la première. Une troisième a été publiée en 1828 par M. de Monmerqué, en 2 vol. in-18. Le premier renferme les *Conversations* déjà connues; le deuxième les *Conversations* inédites, au nombre de quinze, et qui sont tirées d'un beau manuscrit de M^{lle} d'Aumale, écrit de sa main et relié à ses armes. Par un oubli que l'illustre érudit avoue sans peine, et qu'il me me charge aujourd'hui de réparer, il négligea de

comparer le texte des Conversations publiées en 1737 et en 1808 avec celui du manuscrit de M^{lle} d'Aumale ; et dans cette troisième édition, ces Conversations sont restées ce qu'elles étaient dans les deux premières, c'est-à-dire inexactes et incomplètes. Il n'en est pas de même des quinze Conversations empruntées directement au manuscrit de M^{lle} d'Aumale.

Les *Proverbes* ont été publiés pour la première fois, en 1829, par M. de Monmerqué, d'après le manuscrit déjà cité de M^{lle} d'Aumale (1 vol. in-18; Paris, Blaise). On lit dans la Préface, et nous ne saurions mieux faire que de répéter ces sages paroles d'un savant, notre maître et notre ami : « On offre ce livre aux hommes vrais amis de l'enfance ; aux institutrices jalouses d'assurer son bonheur ; aux jeunes personnes dont il deviendra la sauvegarde par les conseils qu'elles y puiseront. M^{me} de Maintenon, en fondant Saint-Cyr, n'était utile qu'à quelques familles ; ses ouvrages sont une école ouverte à tout le monde, et nous avons droit de nous féliciter d'en publier un de plus. »

Je dois à la bienveillante amitié de M. de Monmerqué la communication du manuscrit de M^{lle} d'Aumale, et c'est grâce à ce manuscrit que je puis donner enfin une édition exacte et complète de cette partie importante des œuvres de M^{me} de Maintenon.



CONSEILS ET INSTRUCTIONS
DE M^{ME} DE MAINTENON
AUX DEMOISELLES

POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

PREMIÈRE PARTIE
AVIS LETTRES ET ENTRETIENS

1. — AVIS AUX DEMOISELLES,
QUI DOIVENT RETOURNER DANS LE MONDE¹.

1692.

On tâche, dans l'éducation qu'on vous donne à Saint-Cyr, de vous faire de vraies chrétiennes, et c'est la seule fin de l'institut de cette maison, et l'intention du Roi qui l'a fondée.

Mais le grand nombre de filles à peu près du même âge et de même naissance fait encore qu'elles vivent entre elles dans une grande liberté, et qu'elles ne se forment point assez dans les égards qu'on se doit les uns aux autres dans le commerce du monde et même dans les couvents; c'est ce qui m'oblige de vous dire quelque chose de ce que mon expérience peut m'avoir appris, et que je désire de tout mon cœur qui puisse vous être utile, ma tendresse pour

¹ *Lettres édifiantes*, t. V, p. 545.

2 **CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.**

vous n'étant point renfermée dans le cloître de Saint-Cyr.

Vous croyez peut-être, mes chères filles, que vous êtes élevées dans une grande contrainte ; en effet, il est impossible qu'il n'y en ait point du tout , mais vous verrez un jour que la contrainte de Saint-Cyr est bien douce en comparaison de celle du monde.

Les fautes, à Saint-Cyr, sont punies par des corrections de mères envers leurs enfants , et celles qu'on fait dans le monde le sont quelquefois par la perte de sa réputation.

Mais la contrainte où vous êtes élevées n'est pas encore assez grande si elle ne vous rend pas assez timides. La timidité, mes chères filles, est votre unique sauve-garde ; vous êtes perdues si vous êtes hardies : que celles qui seront assez malheureuses pour retourner dans le monde cherchent leur sûreté dans la fuite et dans la solitude.

Montrez-vous le moins que vous pourrez , fuyez plus que la mort le moindre commerce avec les hommes, et que si vous vous y trouvez de nécessité, que ce ne soit jamais qu'en compagnie d'honnêtes femmes ; tremblez dans cette occasion , taisez-vous, soyez modestes, ne songez point à montrer de l'esprit ; il y en a plus à se taire à propos qu'à parler, et il se marque plus par la conduite que par la conversation.

Les jeunes personnes se font une honte d'être timides et s'imaginent qu'on leur croira peu d'esprit et qu'on dira qu'elles ne savent pas se démêler dans le monde. La meilleure manière de s'y démêler pour les personnes de notre sexe, c'est d'y être em-

barrassées, de le craindre, d'y parler peu et de le quitter le plus tôt qu'on peut. Ne vous fiez point à vos bonnes inclinations, à l'éducation que vous avez reçue, à l'éloignement que vous sentez pour le mal; fuyez, c'est la seule sûreté pour vous. Les femmes qui se déshonorent n'ont point résolu de se déshonorer : elles y ont été conduites peu à peu, et ont commencé par des choses qui leur paroissent innocentes.

L'amour du plaisir, l'attachement à sa personne, qu'on veut parer, et l'envie de se distinguer, voilà ce qui perd les femmes ; vous courez risque d'être de ce nombre si vous craignez trop de vous ennuyer, et si vous ne préférez le soin de votre réputation à tous les plaisirs ; n'en prenez jamais qu'avec les plus grandes précautions : la meilleure est d'y aller rarement.

Si vous êtes mariées, soyez, par votre conduite, plus sages que votre mari ; il y en a qui portent naturellement leurs femmes à voir le monde, et qui, dans la suite, en sont au désespoir ; il y en a d'autres qui montrent leur jalousie à leurs femmes, et ceux-là sont les plus commodes, puisqu'il n'y a qu'à se renfermer pour leur plaire ; et c'est ce qui me fait dire d'être plus prudentes qu'eux, et de prendre le parti de la solitude ; il y en a peu qui n'en soient ravis, quoiqu'ils nous disent le contraire.

Regardez les hommes en général comme vos plus grands ennemis, puisqu'ils tendent des pièges à votre honneur, en s'insinuant auprès de vous par des compliments, par des services, et que si vous

32 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

comment il en use ; quand il est malade, il se traite en malade. »

Une maîtresse dit à Madame que nous pensions que l'obéissance n'étoit que pour les religieuses. — « Mes enfants, reprit Madame, il faut que vous ayez perdu l'esprit pour avoir de telles idées. Je vous dis que vous obéirez toujours et que l'obéissance des gens du monde est bien plus difficile que celle des religieuses. Si vous y cherchiez de la douceur, je vous dirois : entrez dans un couvent, car entre la tyrannie d'un mari et celle d'une supérieure, nommons cela ainsi, il y a une différence infinie. On sait à peu près en entrant en religion ce qu'on peut exiger de vous ; on voit les règles, on s'essaye pendant le noviciat, et par conséquent on peut prendre ses mesures ; il n'en est pas de même pour le mariage : il n'y a point de noviciat qui y dispose, et il seroit difficile de prévoir jusqu'où un mari peut porter le commandement. Il s'en trouve très-peu de bons ; sur cent je n'en ai jamais connu deux, et quand je dirois un, je n'exagérerois point ¹. Il faut supporter d'eux bien des bizarreries et se soumettre à des choses presque impossibles. Je ne vous dis tout cela

¹ On ne saurait dissimuler que, dans ses instructions sur ce sujet, M^{me} de Maintenon manque souvent de mesure et de vérité. Elle a toute sa vie, et dans des circonstances différentes, témoigné sa répugnance pour le mariage. Cela tenait sans doute aux deux mariages *extraordinaires* qu'elle avait faits : si elle se fût mariée à vingt ans avec un homme jeune, qu'elle eût aimé et dont elle eût eu des enfants, il est probable qu'elle aurait pensé et parlé autrement. Nous reviendrons sur ce sujet dans la *Correspondance générale*.

le véritable vertu, mes
fondée sur la religion,
sur la fuite des occa-
sionnel à Dieu ; et, pour la
peut trop vous dire que
il vous donner est d'ai-
sortir jamais qu'avec des
que '.

LETTRE DE SAINT-CYR².

1693.

Je vous remercie³ que vous êtes
me, et prie Dieu de tout
le fera si vous le servez
ne peut être servi. Vous lui
de votre éducation. Il faut
des femmes de votre pro-
des devoirs de femme, de
raison, et par là ceux
Soyez modeste, ména-

la rigueur de ces conseils et
comme moyen de salut, il faut
les aventures de tant de femmes
M^{me} de Longueville, M^{me} de La
était encore plein de ces his-
p d'indulgence, et il en parlait
engagement que nous révèlent tous
les lettres de M^{me} de Sévigné.
p. 57.

maires de la maison. Voir les
t. I, p. 64.

gent, étaient en grande partie des mauvais sujets, et la lie de la population. La canne ou le bâton était employé avec eux comme instrument de discipline, et les officiers ne craignaient pas de s'en servir pour contraindre les poltrons à aller au combat. Mais il faut croire que, dès 1757, cela n'était plus complètement vrai, et qu'on n'aurait pu dire, sans exciter des murmures, sans déplaire au public, que des soldats français pouvaient être menés au combat à *coups de bâton*. Les soldats, quoique sortis de la même source, et enrôlés de la même façon, commençaient à gagner, dans l'opinion de la nation, tout ce que commençaient à perdre les officiers, et c'est ce que témoignent en effet toutes les guerres de Louis XV, et principalement la guerre de Sept ans.

J'ai indiqué quelques-uns de ces changements, quelques-uns de ces retranchements par des notes, mais je n'ai indiqué que les plus graves. Il suffit, pour le reste, d'avertir le lecteur que le texte des anciennes éditions des *Conversations* est à peu près autant altéré que celui des Lettres publiées par La Beaumelle.

Une deuxième édition des *Conversations* a été publiée en 1808; elle est entièrement conforme à la première. Une troisième a été publiée en 1828 par M. de Monmerqué, en 2 vol. in-18. Le premier renferme les *Conversations* déjà connues; le deuxième les *Conversations* inédites, au nombre de quinze, et qui sont tirées d'un beau manuscrit de M^{le} d'Aumale, écrit de sa main et relié à ses armes. Par un oubli que l'illustre érudit avoue sans peine, et qu'il me me charge aujourd'hui de réparer, il négligea de

comparer le texte des *Conversations* publiées en 1757 et en 1808 avec celui du manuscrit de M^{lle} d'Aumale ; et dans cette troisième édition, ces *Conversations* sont restées ce qu'elles étaient dans les deux premières, c'est-à-dire inexactes et incomplètes. Il n'en est pas de même des quinze *Conversations* empruntées directement au manuscrit de M^{lle} d'Aumale.

Les *Proverbes* ont été publiés pour la première fois, en 1829, par M. de Monmerqué, d'après le manuscrit déjà cité de M^{lle} d'Aumale (1 vol. in-18 ; Paris, Blaise). On lit dans la Préface, et nous ne saurions mieux faire que de répéter ces sages paroles d'un savant, notre maître et notre ami : « On offre ce livre aux hommes vrais amis de l'enfance ; aux institutrices jalouses d'assurer son bonheur ; aux jeunes personnes dont il deviendra la sauvegarde par les conseils qu'elles y puiseront. M^{me} de Maintenon, en fondant Saint-Cyr, n'était utile qu'à quelques familles ; ses ouvrages sont une école ouverte à tout le monde, et nous avons droit de nous féliciter d'en publier un de plus. »

Je dois à la bienveillante amitié de M. de Monmerqué la communication du manuscrit de M^{lle} d'Aumale, et c'est grâce à ce manuscrit que je puis donner enfin une édition exacte et complète de cette partie importante des œuvres de M^{me} de Maintenon.



CONSEILS ET INSTRUCTIONS
DE M^{ME} DE MAINTENON
AUX DEMOISELLES
POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

PREMIÈRE PARTIE
AVIS LETTRES ET ENTRETIENS

1.—AVIS AUX DEMOISELLES,
QUI DOIVENT RETOURNER DANS LE MONDE¹.

1692.

On tâche, dans l'éducation qu'on vous donne à Saint-Cyr, de vous faire de vraies chrétiennes, et c'est la seule fin de l'institut de cette maison, et l'intention du Roi qui l'a fondée.

Mais le grand nombre de filles à peu près du même âge et de même naissance fait encore qu'elles vivent entre elles dans une grande liberté, et qu'elles ne se forment point assez dans les égards qu'on se doit les uns aux autres dans le commerce du monde et même dans les couvents ; c'est ce qui m'oblige de vous dire quelque chose de ce que mon expérience peut m'avoir appris, et que je désire de tout mon cœur qui puisse vous être utile, ma tendresse pour

¹ *Lettres édifiantes*, t. V, p. 545.

2 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

vous n'étant point renfermée dans le cloître de Saint-Cyr.

Vous croyez peut-être, mes chères filles, que vous êtes élevées dans une grande contrainte ; en effet, il est impossible qu'il n'y en ait point du tout , mais vous verrez un jour que la contrainte de Saint-Cyr est bien douce en comparaison de celle du monde.

Les fautes, à Saint-Cyr, sont punies par des corrections de mères envers leurs enfants , et celles qu'on fait dans le monde le sont quelquefois par la perte de sa réputation.

Mais la contrainte où vous êtes élevées n'est pas encore assez grande si elle ne vous rend pas assez timides. La timidité, mes chères filles, est votre unique sauve-garde ; vous êtes perdues si vous êtes hardies : que celles qui seront assez malheureuses pour retourner dans le monde cherchent leur sûreté dans la fuite et dans la solitude.

Montrez-vous le moins que vous pourrez , fuyez plus que la mort le moindre commerce avec les hommes, et que si vous vous y trouvez de nécessité, que ce ne soit jamais qu'en compagnie d'honnêtes femmes ; tremblez dans cette occasion , taisez-vous, soyez modestes, ne songez point à montrer de l'esprit ; il y en a plus à se taire à propos qu'à parler, et il se marque plus par la conduite que par la conversation.

Les jeunes personnes se font une honte d'être timides et s'imaginent qu'on leur croira peu d'esprit et qu'on dira qu'elles ne savent pas se démêler dans le monde. La meilleure manière de s'y démêler pour les personnes de notre sexe, c'est d'y être em-

barrassées, de le craindre, d'y parler peu et de le quitter le plus tôt qu'on peut. Ne vous fiez point à vos bonnes inclinations, à l'éducation que vous avez reçue, à l'éloignement que vous sentez pour le mal ; fuyez, c'est la seule sûreté pour vous. Les femmes qui se déshonorent n'ont point résolu de se déshonorer : elles y ont été conduites peu à peu, et ont commencé par des choses qui leur paroissent innocentes.

L'amour du plaisir, l'attachement à sa personne, qu'on veut parer, et l'envie de se distinguer, voilà ce qui perd les femmes ; vous courez risque d'être de ce nombre si vous craignez trop de vous ennuyer, et si vous ne préférez le soin de votre réputation à tous les plaisirs ; n'en prenez jamais qu'avec les plus grandes précautions : la meilleure est d'y aller rarement.

Si vous êtes mariées, soyez, par votre conduite, plus sages que votre mari ; il y en a qui portent naturellement leurs femmes à voir le monde, et qui, dans la suite, en sont au désespoir ; il y en a d'autres qui montrent leur jalousie à leurs femmes, et ceux-là sont les plus commodes, puisqu'il n'y a qu'à se renfermer pour leur plaire ; et c'est ce qui me fait dire d'être plus prudentes qu'eux, et de prendre le parti de la solitude ; il y en a peu qui n'en soient ravis, quoiqu'ils nous disent le contraire.

Regardez les hommes en général comme vos plus grands ennemis, puisqu'ils tendent des pièges à votre honneur, en s'insinuant auprès de vous par des compliments, par des services, et que si vous

4 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

leur répondent, ils déchireront cruellement votre réputation.

Ne soyez point honteuses d'être simplement vêtues, vous en serez bien plus parées et plus estimées que si vous receviez les moindres présents pour vos ajustements; n'en recevez jamais des hommes sous quelque prétexte que ce soit; on s'insinue par là. Comment, dans la suite, refuserez-vous de parler à un homme de qui vous aurez reçu quelque chose?

Si votre mauvaise fortune vous met hors d'état d'être habillées comme les autres, jetez-vous dans l'extrémité opposée, et vous mettez dans une si grande simplicité qu'on voie que vous ne faites pas toute la dépense que vous pourriez faire, et que vous avez le courage de vous mettre au-dessus des faiblesses de votre sexe, ou du moins de prendre le parti convenable à votre pauvreté. Renoncez à l'envie d'avoir ce qui s'appelle du mérite dans le monde; cette sorte de mérite n'est autre chose qu'un peu d'esprit qui fait connoître ce qu'il faut faire pour s'attirer des louanges, et beaucoup d'orgueil qui nous fait désirer d'être dans l'esprit des hommes au-dessus des autres.

Cette idole qu'on se fait de soi-même excite la jalousie de Dieu qui, pour l'ordinaire, la renverse par de grandes humiliations; je voudrais que la charité pût me permettre de vous dire jusqu'où l'orgueil a fait tomber quantité de jeunes personnes qui sembloient aussi bien nées que vous pouviez l'être¹.

¹ Voir plus loin, l'instruction qui porte le n° 29.

Il n'y a de vrai mérite ni de véritable vertu, mes chères filles, que celle qui est fondée sur la religion, sur la défiance de soi-même, sur la fuite des occasions et sur un recours continuel à Dieu ; et, pour la conduite extérieure, on ne peut trop vous dire que le meilleur conseil qu'on peut vous donner est d'aimer la retraite, et de n'en sortir jamais qu'avec des personnes d'une vertu reconnue ¹.

2. — A UNE DEMOISELLE SORTIE DE SAINT-CYR².

1693.

J'ai appris par M. de Brizacier ³ que vous êtes mariée. J'en ai une grande joie, et prie Dieu de tout mon cœur de vous bénir ; il le fera si vous le servez comme vous savez qu'il doit être servi. Vous lui rendrez un compte exact de votre éducation. Il faut que vous soyez l'exemple des femmes de votre province en remplissant tous vos devoirs de femme, de mère et de maîtresse de maison, et par là ceux d'une parfaite chrétienne. Soyez modeste, ména-

¹ Pour comprendre et apprécier la rigueur de ces conseils et la *fuite* qu'ils recommandent comme moyen de salut, il faut se rappeler l'éclat qu'avaient eu les aventures de tant de femmes célèbres de cette époque, comme M^{me} de Longueville, M^{me} de La Vallière, et tant d'autres. Le monde était encore plein de ces histoires ; il s'en souvenait avec trop d'indulgence, et il en parlait avec cette facilité de mœurs et de langage que nous révèlent tous les mémoires du temps, et même les lettres de M^{me} de Sévigné.

² *Lettres édifiantes*, t. IV, lettre 57.

³ L'un des confesseurs extraordinaires de la maison. Voir les *Lettres historiques et édifiantes*, t. I, p. 54.

6 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

gère ; il n'est plus question de plaire, il faut épargner pour votre mari et pour vos enfants, s'il plaît à Dieu de vous en donner. Mandez - moi quelle est votre situation, le plan de votre vie, comment vous êtes pour le spirituel et pour vos occupations ; je m'y intéresserai tant que vous ferez bien, et je serai ravie, madame, de savoir de vos nouvelles, étant de tout mon cœur tout à vous.

3¹. — A M^{me} DE LA LANDE ².

1695.

Vous voilà, ma chère enfant, dans votre ménage. Je prie le ciel de le bénir et je l'espère fermement. Vivez dans le fond de votre maison, fuyez le monde. Lisez, travaillez, instruisez votre petit domestique, gagnez leurs âmes à la vertu. Attachez-vous à plaire à votre mari et tâchez de ne plaire qu'à lui seul. Offrez à Dieu vos enfants avant et après leur naissance. Édifiez ceux qui vous verront : voyez-en le moins que vous pourrez ; que Saint-Cyr et ma maison soient vos plus grands plaisirs. Aimez vos devoirs, si vous

¹ J'emprunte cette lettre à la copie qui en fut faite par La Beaumelle sur les manuscrits des Dames de Saint-Cyr, et qui est entre mes mains. Cette copie n'est pas du tout conforme au texte qu'il a arrangé pour le faire imprimer. Voir la préface des *Lettres historiques et édifiantes*, p. 17.

² M^{lle} de Bidos de Castéjà, née en 1672, élevée à Saint-Cyr, avait été attachée durant quelques années à M^{me} de Maintenon, qui lui fit épouser M. de La Lande en 1695, et la fit nommer sous-gouvernante des enfants de France. Elle était très-belle, et aussi distinguée par son esprit que par sa vertu.

voulez les remplir. Soyez laborieuse : nous sommes tous nés pour le travail, et aucun des moments de notre vie n'est à nous. Priez pour moi : votre cœur est pur, vos prières seront exaucées. Vous savez mieux que personne mes imperfections et mes besoins.

Je compte sur ce que je vous ai proposé pour demain. Si quelque chose vous en empêchoit, il faut le mander à M^{lle} de Normanville ¹.

4.— A M^{me} DE LA LANDE ².

17 mars 1697.

Je parlai hier au soir à M. de Pontchartrain. Il me dit que vous allassiez le trouver les premiers jours du mois prochain. Mais comme votre état ne vous le permettra pas ³, il faut que M. de La Lande y aille : ce billet le présentera.

Je ne puis pas aller chez vous, vous ne pouvez pas venir chez moi ; cependant vous voulez me voir et je veux que vous me voyiez. Je vous envoie donc ma chambre ⁴. Je sais que vous vous y êtes amusée.

¹ Demoiselle de Saint-Cyr, qui avait succédé à M^{lle} de Castéja, comme secrétaire de M^{me} de Maintenon.

² J'emprunte cette lettre à la copie qui en fut faite par La Beau-melle. Dans le texte qu'il a arrangé, il l'a abrégée et réunie à la lettre précédente.

³ Elle était enceinte.

⁴ « C'est un tableau sur éventail où l'on voit au naturel l'appartement de M^{me} de Maintenon. Le Roi y travaille à son bureau, M^{me} de Maintenon fille, la duchesse de Bourgogne et M^{lle} d'Au-

5. — A M^{me} DE LA LANDE¹.

Saint-Cyr, 8 septembre 1698.

Je suis très-touchée de votre douleur, ma très-chère. Je l'ai toujours prévue et crainte, n'ayant jamais eu bonne idée de ce pauvre enfant. Donnez de bon cœur à Dieu les prémices de votre famille. C'est un ange, et selon toutes les apparences, vous ne manquerez pas d'enfants. Quand vous vous porterez bien, venez ici, vous y trouverez des distractions innocentes qui charmeront votre affliction.

bigné font collation. » (*Note des manuscrits de Saint-Cyr.*)— Pour bien comprendre la scène de cet éventail, il faut lire la note qui se trouve dans les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 156.

¹ J'emprunte cette lettre à la copie qui en fut faite par La Beaumelle, mais elle ne se trouve pas dans sa collection ; par compensation, on y voit celle qui suit et dont je n'ai pu retrouver l'origine. Elle est peut-être exacte, moins la dernière ligne que M^{me} de Maintenon n'a certainement jamais écrite.

« Je suis ravie, ma chère enfant, de vous savoir accouchée heureusement, et accouchée d'un garçon. Je vous l'avois bien dit, qu'on se faisoit les maux plus grands qu'ils n'étoient, et que la tendresse pour l'enfant en diminueoit une partie, et que l'amour pour le père donnoit la force de supporter l'autre. Remerciez Dieu de ses grâces : un mari sage, un fils, de la santé, quels biens souhaiter après cela ? Personne ne s'intéresse à vous plus que moi ; vous mériteriez toujours mon amitié, vous l'aurez toujours. Conservez-vous : tâcher de se bien porter, est un de vos devoirs. Quoi que vous entendiez dire, ne vous alarmez pas* ; fiez-vous en moi ; on verra que vous êtes favorite d'une favorite. »

* Sur la place de sous-gouvernante que M^{me} de Maintenon lui avoit promise.

Je ne vous assure pas de mon amitié; il me semble que vous n'en doutez pas, et vous avez raison ¹.

6.— CONSEILS AUX DEMOISELLES DE SAINT-CYR,
POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE².

1698.

On m'ordonne, mes chers enfants, d'écrire quelque chose pour celles d'entre vous qui serez assez malheureuses pour retourner dans le monde, n'ayant point de vocation pour la religion³. J'appelle celles-là malheureuses parce qu'elles auront plus de difficultés à se sauver et plus de peines pour les affaires temporelles dont les religieuses sont plus éloignées. Mais puisque Dieu a voulu sanctionner tous les états, il faut vous dire par quels moyens vous pouvez le glorifier dans celui du mariage, s'il vous y appelle.

Vous éprouverez dans cet état combien l'obéissance de Saint-Cyr est douce en comparaison de celle qu'il faut avoir pour un mari, dont il faudra étudier l'humeur et les volontés pour aller au-devant de tout ce qu'il peut désirer.

Cependant votre devoir sera de lui obéir en ce qui ne sera pas un péché, et c'est à quoi votre salut

¹ Voir plus loin, page 34, une instruction où il est question de M^{me} de La Lande, devenue veuve.

² Tiré d'un manuscrit sans titre et détérioré qui renferme principalement les lettres à d'Aubigné et à M^{me} de Caylus; p. 319. (Il m'a été communiqué par M. de Monmerqué.)

³ C'est-à-dire pour la vie religieuse.

10 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

est attaché; vous devez regarder votre mari comme votre maître; vous devez l'aimer, le respecter, le servir, c'est l'arrêt de Dieu. Il faut lui faire aimer la piété par la douceur et la droiture de la vôtre. Qu'il vous trouve toujours gaie, soumise, occupée de lui, toujours prête à souffrir ses bizarreries, et ne le faisant point souffrir des vôtres.

Que vos prières soient plus ou moins longues, selon son goût; vous prierez parfaitement par cette complaisance. Mais qu'il vous voie fidèle à Dieu; vous n'en aurez pas moins de besoin que pour soutenir la vocation religieuse. Les malheurs du monde, les peines du mariage vous accableront si Dieu ne vous soutient, et il ne vous soutiendra pas si vous cessez de le servir.

L'obéissance pour votre mari est le premier devoir du mariage, l'éducation des enfants le second. Ayez soin de vos enfants avant qu'ils soient au monde, et ne hasardez pas leurs âmes par des indiscretions, dès que vous êtes grosses.

Offrez-les à Dieu et n'oubliez rien pour les rendre de véritables chrétiens; rendez-leur l'éducation que vous avez reçue; préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront, car ils exerceront votre patience de toutes façons. S'ils répondent à vos soins, louez Dieu; s'ils n'y répondent pas, attendez-les et les traitez avec douceur. Instruisez votre petit domestique : c'est encore un de vos devoirs ¹... (*Non achevé.*)

¹ La Beaumelle a inséré quelques phrases de cette instruction dans la lettre de M^{me} de Maintenon à M^{lle} d'Osmond sur son ma-

7. — ENTRETEN AVEC LES DEMOISELLES DE
LA CLASSE BLEUE¹,

SUR LES AMITIÉS DANS LE MONDE, ET LA PERFECTION QU'UNE CHRÉ-
TIENNE Y PEUT ATTEINDRE².

1698.

« Je ne puis m'empêcher, nous dit un jour Madame³, d'être fort surprise et bien fâchée de voir que l'amour du monde règne tant ici, que vous en soyez si occupées, que vous en parliez si souvent et que vous fassiez tant de sortes de projets pour le temps où vous sortirez de la maison. Dans ma jeunesse, on me mit dans un couvent d'Ursulines où toute chose n'étoit pas réglée comme ici ; cependant nous n'y parlions point du monde : on n'y pensoit même pas. »

Une maîtresse dit à Madame : « Mes filles ont toujours dans l'esprit qu'elles auront beaucoup de plaisir dans le monde. » — Madame reprit : « Eh ! ne leur ai-je pas dit qu'il n'y auroit pas de monde

riage, lettre qu'il a si étrangement défigurée. Voir plus loin, p. 49.

¹ Le lecteur doit se souvenir que les demoiselles de la classe bleue avalent de dix-sept à vingt ans, et celles de la classe jaune de quatorze à dix-sept ans. Ces deux classes participaient seules aux instructions que M^{me} de Maintenon a données pour la conduite des demoiselles dans le monde.

² *Recueil d'instructions*, p. 285.

³ Cet entretien a été recueilli par les demoiselles. Il en est à peu près de même de tous ceux où il est question du monde et du mariage.

pour elles non plus que de plaisir. » La maîtresse ajouta : « Ce n'est pas tant des grands plaisirs qu'elles désirent qu'un certain épanchement de cœur, une liberté de dire à ses amies ce qu'on pense, et une société douce et aimable. — Et où trouveront-elles de ces sortes d'amies? dit Madame. Croient-elles avoir à choisir entre cinquante ou soixante personnes, comme ici? Non, mes enfants, on ne choisit point la société dans le monde, et on en change même souvent. Qui auroit dit, par exemple, il y a dix ans, que je quitterois mes anciennes amies et que je me verrois privée de leur société? que M^{me} la duchesse de Bourgogne, passant des journées dans ma chambre, m'associeroit toutes les dames du palais? que M^{me} la comtesse d'Estrées¹ et moi irions de pair, que je l'aurois presque toujours à mes côtés? je la respecte fort, mais vous m'avouerez qu'elle ne me convient guère. Je la nomme plutôt que d'autres à cause de sa grande jeunesse. Pour cet épanchement de cœur que vous vous promettez, je ne sais avec qui vous pourrez l'avoir : c'est tout au plus si vous trouverez une sœur qui pense comme vous et à qui vous puissiez parler en confidence; encore sera-ce beaucoup, et pour une personne qui vous aimera, vous en aurez cent autres qui vous feront de la peine. Vous trouverez peut-être un beau-père et une belle-mère qui ne vous pourront supporter et avec qui pourtant il faudra vivre. Je crois que vous

¹ Demoiselle de la maison de Noailles, qui venait d'être mariée au comte d'Estrées, lequel devint maréchal de France; elle fut nommée dame du palais.

ne voudriez pas avoir cet épanchement avec votre servante, et où trouverez-vous d'autres gens dans votre campagne? D'ailleurs quand il y en auroit à qui vous pourriez vous confier, il faudroit l'éviter par principe de christianisme, parce que c'est toujours une occasion d'offenser Dieu. Je me souviens d'avoir éprouvé cela avec M^{me} de Monchevreuil ¹ que j'aimois fort. Un jour que nous parlions ensemble et que nous raillions d'une personne sur une chose qu'elle avoit faite : c'étoit une bagatelle; je ne pus m'empêcher de lui dire avec la liberté que me donnoit notre amitié : « Vous êtes pour moi, madame, la personne du monde la plus dangereuse, parce que je vous dis tout ce que je pense et qu'il se trouve souvent que ce sont des choses contre la charité. » Quand on est en compagnie, la prudence fait qu'on se rend attentif à ses paroles et qu'on ne se fie pas à tout le monde; mais en particulier on ne garde aucune mesure. Ces réflexions vous paroissent peut-être bien sérieuses et vous semblent convenir à mon âge; cependant je les trouvai l'autre jour en M^{me} la duchesse de Bourgogne, qui est toute jeune. Vous savez qu'elle m'appelle sa tante ². Elle me dit : « Ma tante, quand je suis avec mes dames, je pense à ce que je dirai pour ne point faire de fautes, et ordinairement j'en fais peu; mais il y a quelques jours qu'il m'en resta deux que j'aime beaucoup; nous parlions

¹ Amie de M^{me} de Maintenon dès sa jeunesse, et qui le fut jusqu'à sa mort.

² « Pour confondre joliment, dit Saint-Simon, le rang et l'amitié. »

fort librement et je me surpris à dire des choses contre la charité. » Je lui répondis que j'étois ravie de trouver en elle ces réflexions, et je ne doute pas que Dieu ne fasse quelque chose de grand de cette princesse qui, à son âge, a la conscience si tendre et une piété si solide. Les gens du monde ne savent ce que c'est que la charité; ils ne connoissent qu'une calomnie ou une grosse médisance. Cependant il n'y a rien de si aisé à blesser que la charité et rien par conséquent sur quoi il faille faire tant d'attention. »

Madame demeura quelque temps sans rien dire, et regardant une maîtresse qui étoit novice et prête à faire profession, elle nous dit : « N'avez-vous pas bien envie de tenir le drap mortuaire de ma sœur de...? » Nous lui répondîmes que nous l'avions toutes retenu et que nous le désirions fort. « Je le désire fort aussi, dit Madame, et je crois que vous chanterez bien volontiers le *De Profundis*. » Nous répondîmes que nous chanterions encore mieux le *Te Deum*. Madame reprit : « Il paroltroit en effet plus convenable en cette occasion; mais pourquoi un *De Profundis* en cette cérémonie? » Une de nous répondit que c'étoit pour marquer que par la profession on meurt au monde. « Vous avez raison, dit Madame; la profession est une mort, mais une bonne mort qui dispose à celle qui doit conduire à l'éternité. » La novice dit : « Madame, si tout le monde en connoissoit les avantages, il y auroit bien plus de gens qui s'engageroient dans la religion, car c'est une mort bien douce, par laquelle on jouit

d'une heureuse vie. » Une autre maîtresse dit : « Madame, ce qui fait qu'il y a si peu de vocation parmi les demoiselles, c'est qu'elles ont une fausse idée de la religion ¹; elles s'imaginent qu'on y trouve plus d'occasions de péchés que dans le monde. — Il faut, reprit Madame, qu'elles soient dans une grande erreur. Les occasions qu'on a dans le monde sont plus fréquentes, plus considérables et conduisent à de très-grands crimes. » La maîtresse continuant, dit : « Elles croient que les moindres fautes sont des péchés pour les religieuses et qu'elles pourront faire mille choses dans le monde qui seroient pour elles des péchés en religion. — C'est justement, reprit Madame, parler en filles qui n'y veulent jamais entrer. Nous serions bien à plaindre si les hommes pouvoient faire des règles qui obligeassent sous peine de péché. Eh ! ne le fait-on pas déjà assez ! »

La maîtresse dit : « Si je ne craignois de vous incommoder, Madame, je vous ferois encore une question : c'est sur la perfection où doit tendre une chrétienne dans le monde. » Madame, s'adressant à une demoiselle, lui demanda : « Qu'est-ce que Notre-Seigneur dit sur cela dans l'Évangile ? » Elle répondit qu'il nous marque d'être parfaits comme le Père céleste est parfait. « A qui dit-il cela ? reprit Madame. — Aux Apôtres, dit la demoiselle, et en leur personne à tous les chrétiens. — Vous voyez bien, mes chers enfants, dit Madame, que ce n'est pas aux religieuses seules que ces paroles sont adressées

¹ De la vie religieuse.

pour elles non plus que de plaisir. » La maîtresse ajouta : « Ce n'est pas tant des grands plaisirs qu'elles désirent qu'un certain épanchement de cœur, une liberté de dire à ses amies ce qu'on pense, et une société douce et aimable. — Et où trouveront-elles de ces sortes d'amies? dit Madame. Croient-elles avoir à choisir entre cinquante ou soixante personnes, comme ici? Non, mes enfants, on ne choisit point la société dans le monde, et on en change même souvent. Qui auroit dit, par exemple, il y a dix ans, que je quitterois mes anciennes amies et que je me verrois privée de leur société? que M^{me} la duchesse de Bourgogne, passant des journées dans ma chambre, m'associeroit toutes les dames du palais? que M^{me} la comtesse d'Estrées¹ et moi irions de pair, que je l'aurois presque toujours à mes côtés? je la respecte fort, mais vous m'avouerez qu'elle ne me convient guère. Je la nomme plutôt que d'autres à cause de sa grande jeunesse. Pour cet épanchement de cœur que vous vous promettez, je ne sais avec qui vous pourrez l'avoir : c'est tout au plus si vous trouverez une sœur qui pense comme vous et à qui vous puissiez parler en confidence; encore sera-ce beaucoup, et pour une personne qui vous aimera, vous en aurez cent autres qui vous feront de la peine. Vous trouverez peut-être un beau-père et une belle-mère qui ne vous pourront supporter et avec qui pourtant il faudra vivre. Je crois que vous

¹ Demoiselle de la maison de Noailles, qui venait d'être mariée au comte d'Estrées, lequel devint maréchal de France; elle fut nommée dame du palais.

ne voudriez pas avoir cet épanchement avec votre servante, et où trouverez-vous d'autres gens dans votre campagne? D'ailleurs quand il y en auroit à qui vous pourriez vous confier, il faudroit l'éviter par principe de christianisme, parce que c'est toujours une occasion d'offenser Dieu. Je me souviens d'avoir éprouvé cela avec M^{me} de Monchevreuil ¹ que j'aimois fort. Un jour que nous parlions ensemble et que nous raillions d'une personne sur une chose qu'elle avoit faite : c'étoit une bagatelle; je ne pus m'empêcher de lui dire avec la liberté que me donnoit notre amitié : « Vous êtes pour moi, madame, la personne du monde la plus dangereuse, parce que je vous dis tout ce que je pense et qu'il se trouve souvent que ce sont des choses contre la charité. » Quand on est en compagnie, la prudence fait qu'on se rend attentif à ses paroles et qu'on ne se fie pas à tout le monde; mais en particulier on ne garde aucune mesure. Ces réflexions vous paroissent peut-être bien sérieuses et vous semblent convenir à mon âge; cependant je les trouvai l'autre jour en M^{me} la duchesse de Bourgogne, qui est toute jeune. Vous savez qu'elle m'appelle sa tante ². Elle me dit : « Ma tante, quand je suis avec mes dames, je pense à ce que je dirai pour ne point faire de fautes, et ordinairement j'en fais peu; mais il y a quelques jours qu'il m'en resta deux que j'aime beaucoup; nous parlions

¹ Amie de M^{me} de Maintenon dès sa jeunesse, et qui le fut jusqu'à sa mort.

² « Pour confondre joliment, dit Saint-Simon, le rang et l'amitié. »

fort librement et je me surpris à dire des choses contre la charité. » Je lui répondis que j'étois ravie de trouver en elle ces réflexions, et je ne doute pas que Dieu ne fasse quelque chose de grand de cette princesse qui, à son âge, a la conscience si tendre et une piété si solide. Les gens du monde ne savent ce que c'est que la charité; ils ne connoissent qu'une calomnie ou une grosse médisance. Cependant il n'y a rien de si aisé à blesser que la charité et rien par conséquent sur quoi il faille faire tant d'attention. »

Madame demeura quelque temps sans rien dire, et regardant une maîtresse qui étoit novice et prête à faire profession, elle nous dit : « N'avez-vous pas bien envie de tenir le drap mortuaire de ma sœur de...? » Nous lui répondîmes que nous l'avions toutes retenu et que nous le désirions fort. « Je le désire fort aussi, dit Madame, et je crois que vous chanterez bien volontiers le *De Profundis*. » Nous répondîmes que nous chanterions encore mieux le *Te Deum*. Madame reprit : « Il paroltroit en effet plus convenable en cette occasion; mais pourquoi un *De Profundis* en cette cérémonie? » Une de nous répondit que c'étoit pour marquer que par la profession on meurt au monde. « Vous avez raison, dit Madame; la profession est une mort, mais une bonne mort qui dispose à celle qui doit conduire à l'éternité. » La novice dit : « Madame, si tout le monde en connoissoit les avantages, il y auroit bien plus de gens qui s'engageroient dans la religion, car c'est une mort bien douce, par laquelle on jouit

d'une heureuse vie. » Une autre maîtresse dit : « Madame, ce qui fait qu'il y a si peu de vocation parmi les demoiselles, c'est qu'elles ont une fausse idée de la religion¹; elles s'imaginent qu'on y trouve plus d'occasions de péchés que dans le monde. — Il faut, reprit Madame, qu'elles soient dans une grande erreur. Les occasions qu'on a dans le monde sont plus fréquentes, plus considérables et conduisent à de très-grands crimes. » La maîtresse continuant, dit : « Elles croient que les moindres fautes sont des péchés pour les religieuses et qu'elles pourront faire mille choses dans le monde qui seroient pour elles des péchés en religion. — C'est justement, reprit Madame, parler en filles qui n'y veulent jamais entrer. Nous serions bien à plaindre si les hommes pouvoient faire des règles qui obligeassent sous peine de péché. Eh ! ne le fait-on pas déjà assez ! »

La maîtresse dit : « Si je ne craignois de vous incommoder, Madame, je vous ferois encore une question : c'est sur la perfection où doit tendre une chrétienne dans le monde. » Madame, s'adressant à une demoiselle, lui demanda : « Qu'est-ce que Notre-Seigneur dit sur cela dans l'Évangile ? » Elle répondit qu'il nous marque d'être parfaits comme le Père céleste est parfait. « A qui dit-il cela ? reprit Madame. — Aux Apôtres, dit la demoiselle, et en leur personne à tous les chrétiens. — Vous voyez bien, mes chers enfants, dit Madame, que ce n'est pas aux religieuses seules que ces paroles sont adressées

¹ De la vie religieuse.

et de qui il demande cette perfection. Dieu ne demande point, mes chers enfants, que tout le monde soit dans la religion qui est l'état le plus parfait; il veut qu'il y ait des gens mariés, d'autres point du tout engagés, mais il veut cependant que chacun soit parfait dans l'état qu'il a embrassé. » Une maîtresse dit à Madame : « Elles disent qu'elles ne voudroient pas faire de grands maux, mais qu'elles ne regarderoient pas de si près aux petites choses. — Voilà, dit Madame, ce que je ne comprends point : il faut n'avoir nulle envie de faire son salut et être tout à fait privé d'amour de Dieu pour être dans ces sentiments; c'est comme si on disoit : je ferai tout le mal que je pourrai faire sans cependant me damner. Si deux d'entre vous étoient grandes amies et que l'une des deux fit son possible pour désobliger et faire de la peine à l'autre, sans cependant aller jusqu'à se brouiller et rompre entièrement avec elle, mais qu'elle n'oubliât rien pour lui causer des chagrins; que diriez-vous de cette amitié? La trouveriez-vous bien véritable? » Nous répondîmes que non. La maîtresse dit : « Elles prétendent que c'est assez d'éviter le mal sans faire le bien. — Est-il possible, reprit Madame, que des filles aussi bien instruites que vous l'êtes, puissiez être dans ces sentiments? Ne savez-vous pas qu'il y a deux parties à la justice chrétienne : l'une de fuir le mal et l'autre de faire le bien, et que la seconde partie est aussi absolument nécessaire que la première? Quand on aime Dieu, comme tout chrétien y est obligé, on ne se contente pas de fuir ce qui est défendu, mais on embrasse

de bon cœur ce qui est ordonné et encore tout ce qui peut plaire à Dieu. L'amour fait tout embrasser; rien ne parott difficile. »

8.—INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE
JAUNE,

SUR L'AMOUR DES PARENTS ¹.

1698.

M^{me} de Maintenon étant à la classe jaune prit occasion de ce qu'on lisoit dans une homélie qu'il falloit aimer ses parents plus que toute autre personne, et aimer Dieu plus que ses parents, de recommander aux demoiselles de ne jamais oublier cette maxime; elle la fit répéter à plusieurs, puis elle demanda à M^{lle} de Neuilli s'il n'y avoit aucun cas où il fallût mettre ses parents en oubli pour satisfaire à l'obligation de préférer Dieu à ses parents. Elle lui dit que cela se fait quand on les quitte pour être religieuse : « Oui, dit M^{me} de Maintenon, en voilà un très-essentiel; comment entendez-vous cette parole de Notre-Seigneur : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts?* — C'est, répondit la demoiselle, qu'il faut laisser les affaires temporelles à ceux qui demeurent dans le monde.—Cela est très-bien répondu, reprit M^{me} de Maintenon; oui, dès que l'on a tant fait que de se rendre religieuse, il faut abandonner aux séculiers tout ce qui regarde leurs affaires, et

¹ *Lettres édifiantes*, t. VI, p. 685.

n'en plus faire les siennes. Ces dames par exemple, qui sont ici religieuses, ne doivent non plus se mêler des affaires de leurs parents que si elles étoient mortes; elles doivent se contenter de prier Dieu pour eux et de les consoler selon lui quand elles les voient, sans s'entremettre de leurs affaires. Mais croyez-vous, ajouta-t-elle, qu'il n'y ait que les religieuses qui doivent sacrifier l'amour de leurs parents au devoir de leur état? Une personne mariée est souvent obligée à un plus grand détachement que les religieuses mêmes; n'arrive-t-il pas qu'après avoir choisi un mari dans son voisinage, afin de ne pas s'éloigner de ses parents, on se voit dans la nécessité de le suivre quelquefois jusque dans les pays étrangers? les uns vont à l'Amérique pour y faire fortune, ils mènent leurs femmes; d'autres vont en campagne, d'autres vont dans quelques frontières exercer leurs charges : une femme se voit obligée de s'arracher du sein de ses parents. Bien plus, qu'il survienne un différend entre votre mari et votre père, en sorte que vous ne puissiez le voir sans encourir la disgrâce du premier, vous voilà obligée d'entrer dans les intérêts de votre mari que vous n'aimez peut-être guère, contre ceux d'un père ou d'un frère que vous aimez peut-être beaucoup; mais votre premier devoir doit être à l'égard de votre mari, car dès que vous l'avez épousé, vous êtes à lui, et Dieu a dit que *l'homme quitteroit son père et sa mère pour s'attacher à sa femme.* »

9. — INSTRUCTION

SUR LES DEVOIRS D'UNE DAME DE PAROISSE.

1698.

M^{me} de Gruel pria M^{me} de Maintenon de parler aux demoiselles de sa classe sur les devoirs d'une dame de paroisse. « C'est une matière, dit-elle, dont je ne puis bien les instruire, parce que je n'en ai aucune expérience; cependant la plupart peuvent en avoir besoin, plusieurs peuvent le devenir. — Il n'est pas tout à fait aisé, dit Madame, de donner sur cela des règles générales, parce que dans chaque condition, outre les obligations de l'état, on a encore à remplir les desseins particuliers de Dieu; par exemple, je me trouve dans ce cas: je vais rarement à ma paroisse parce que je me suis chargée de Saint-Cyr, que j'y suis nécessaire pour le bien que Dieu veut que j'y fasse, soit aux Dames, soit aux demoiselles; sans cela j'irois toujours assurément, car une des principales obligations des bons chrétiens est d'assister aux services, instructions et offices qui se font en sa paroisse; mais ne pouvant y aller moi-même par la raison que je viens de dire, j'ai soin d'y envoyer mes domestiques, et je me fais rendre compte s'ils y sont exacts, car l'Église qui nous oblige d'entendre la messe sous peine de péché mortel, ordonne aussi d'aller à la grand'messe et au prône au moins une fois en trois semaines, c'est-à-dire de trois dimanches l'un; mais les personnes pieuses ne s'en tiennent pas là, et y vont toutes les semaines s'il leur est pos-

sible; et quand on est logé si loin de l'église qu'il est impossible que toute la maison y aille, on a soin du moins que chacun à son tour satisfasse à son devoir une fois en trois semaines. — Et à l'égard de leur curé, dit M^{me} de Saint-Périer, comment feront-elles? car il me semble qu'ils sont souvent mal avec le seigneur de leur paroisse? — Il est vrai, dit M^{me} de Maintenon, mais il faut faire tout de son mieux avec lui, et si on est obligé de soutenir ses droits, car c'est souvent sur cela qu'ils ont des différends, on ne doit pas moins les respecter, quand même, ce qui pourroit fort bien arriver, il seroit frère ou parent d'un de vos valets ou de quelques autres personnes semblables; il n'est plus question de ce qu'il est par sa naissance, il ne faut voir en lui que son caractère de ministre de Jésus-Christ, qui vous le doit rendre infiniment respectable. Et si par malheur votre curé n'étoit point de bonnes mœurs, qu'il fût ivrogne, par exemple, faudroit-il lui manquer de respect et lui désobéir? Martigny, qu'en pensez-vous? — Je crois, dit la demoiselle, qu'il faudroit toujours respecter son caractère, et lui obéir en tout ce qui regarderoit son ministère, mais se bien garder de suivre de pareils exemples. — Cela est fort bien répondu, dit M^{me} de Maintenon; oui, il faudroit toujours respecter son caractère qui est, comme vous le savez, ineffaçable; mais il vous seroit fort permis de n'avoir pas en lui la confiance que vous auriez en un homme saint et vertueux; d'ailleurs il faudroit toujours lui rendre les devoirs dus à son caractère, comme d'être assidu à ses instructions s'il en fait, de lui payer fort

exactement les dîmes. — Et à l'égard des pauvres de ses terres ? reprit la maîtresse. — Ce sont, répondit M^{me} de Maintenon, les premiers pauvres qu'il faut assister, après cependant ceux de vos proches qui en auroient besoin. Mais pourquoi croyez-vous qu'on soit obligé d'assister les pauvres de ses terres préféralement aux autres ? Parce que c'est sur eux et par eux ordinairement qu'on a les revenus de son bien, et qu'il est juste de les assister. Il y a de pieuses dames de paroisse qui prennent soin des malades, qui leur portent ou leur font porter du bouillon et autres soulagemens ; cela est fort bien ; il y en a d'autres qui leur envoient ce qui reste sur leur table, afin que rien ne soit perdu ; mais comme plusieurs d'entre vous ne seront pas en état de faire de grandes aumônes, il faudra au moins qu'elles en fassent de petites, selon leurs moyens : comme de les aller voir, les consoler, les instruire, leur donner de bons conseils et choses semblables dont on trouve assez d'occasions quand on a bonne volonté. C'est encore un devoir du seigneur de prêter la main au curé pour arrêter les désordres : par exemple, si dans un village le libertinage y étoit, si au lieu d'entendre la messe les dimanches, on alloit au cabaret ; si au lieu d'aller à vêpres, on passoit ce temps en danses et en jeux. Le curé ne manque pas de défendre ces choses-là, mais souvent il n'est pas obéi, on fait peu de cas de ses ordres ; quand cela est, le seigneur doit l'appuyer, avertir les officiers de la justice, faire punir ceux qui ne veulent point se soumettre et qui s'obstinent dans leur désobéissance et scandalisent

22 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

la paroisse en soulevant les autres, ou en quelque autre manière que ce soit.

« Mais revenons à l'aumône : il me semble que je ne vous en ai pas dit assez sur cet article, et je crains que vous n'en soyez pas suffisamment instruites, quoique je sache bien que vous y paroissez toutes portées présentement, et que vous ne parlez des pauvres qu'en compassion, et avec un vrai désir, à ce qui semble, de les pouvoir soulager. Mais peut-être changerez-vous bien de dispositions et de sentiments quand il faudra donner de ce qui vous appartiendra, et retrancher un peu de vos commodités pour vous acquitter de ce devoir de notre religion ; le croyez-vous d'une obligation absolue, dites-le franchement, Chabot? — Oui, Madame, dit la demoiselle, je crois que l'aumône est de nécessité de vertu, et qu'il faut faire comme le père de Tobie disoit à son fils : donner beaucoup si on a beaucoup, et peu si on a peu, mais qu'il faut toujours donner. — Votre réponse me ravit, ma chère fille, répondit M^{me} de Maintenon, il n'y a rien à y ajouter : pratiquez ce que vous savez et vous serez sauvée. Que celles d'entre vous qui seront pauvres elles-mêmes ne se croient pas pour cela dispensées de faire l'aumône selon leur petit pouvoir ; qu'elles donnent peu à la fois, mais qu'elles ne laissent pas de donner ; je vous assure que Dieu leur saura plus de gré de ce peu qu'elles donneront, et qu'elles prendront peut-être sur leur nécessaire, qu'aux riches de leurs plus abondantes aumônes, car il ne regarde pas tant à la grandeur de nos actions qu'aux intentions avec lesquelles nous les fai-

sons. Donnez-moi un exemple de cette vérité tirée de l'Évangile, Dormoy? — Madame, dit la demoiselle, Jésus-Christ promet qu'un verre d'eau donné à un pauvre pour l'amour de lui ne sera point sans récompense, et il eut plus agréable l'obole de la pauvre veuve que les grandes aumônes des riches. — Et pourquoi cela? reprit M^{me} de Maintenon. — A cause, dit la demoiselle, de sa bonne volonté, et qu'apparemment elle auroit voulu donner davantage. — C'est non-seulement pour cela, reprit M^{me} de Maintenon, mais parce qu'elle avoit donné de son nécessaire, et que tous les autres n'avoient donné que de leur superflu. Y a-t-il rien de plus consolant que cela, mes chers enfants, pour tous ceux qui ne sont pas en état de pouvoir donner beaucoup? en effet, si Dieu récompense si magnifiquement les aumônes des riches, et si comme Daniel disoit à Nabuchodonosor qui étoit un si méchant prince qu'il pouvoit racheter ses péchés par l'aumône, quelles grâces ne vous fera-t-il pas quand, pour son amour et pour obéir à sa loi qui nous oblige d'assister notre prochain dans ses besoins, vous le ferez de ce que vous aurez retranché de vos propres besoins? ou sur vos commodités et vos plaisirs, épargnant, par exemple, quelques aunes de ruban, tantôt quelques paires de gants, quelques dentelles, quelques douceurs ou agréments que vous pourriez vous procurer? tout cela sera écrit au livre de vie et vous en recevrez le centuple peut-être même dès cette vie. »

10¹. — A UNE DEMOISELLE DE SAINT-CYR,

NOUVELLEMENT MARIÉE.

Marly, 1699.

Je vous accorde de tout mon cœur ce que vous me demandez pour votre enfant, et je le nomme *Louis-François* si c'est un garçon, et *Françoise-Adélaïde*² si c'est une fille. Si vous me marquez une personne que je puisse prier de le tenir pour moi, je le ferai, mais je ne sais à qui m'adresser. Je suis très-contente de votre longue lettre, et du compte que vous me rendez de la situation de votre famille et que vous serviez Dieu ; si cela est, je vous trouve très-heureuse : je ne puis croire que la grandeur, l'abondance, les richesses et les plaisirs fassent le bonheur ; vos mauvais repas, vos vieux habits, me paroissent préférables à tout ce que je vois ici. Je ne doute point du mérite et des services de M. de G...³, mais vous savez le grand nombre d'officiers dans le même cas ; le Roi, tout grand qu'il est, ne peut satisfaire tout le monde, il n'y a que Dieu qui soit assez puissant pour nous contenter. Je suis ravie de trouver un moment pour vous écrire et vous assurer de la continuation de mon amitié. Souvenez-vous de votre éducation ; édifiez tout ce qui peut vous ap-

¹ *Lettres édifiantes*, t. IV, l. 97.

² Louis était le nom du Roi, Françoise celui de M^{me} de Maintenon, Adélaïde celui de la duchesse de Bourgogne.

³ Mari d la demoiselle. Le nom est en blanc dans le manuscrit.

PREMIÈRE PARTIE.—AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 25
procher, attirez à la piété tout ce qui vous environne,
employez tous vos talents pour Dieu, faites-les valoir
au soixantième et au centième, et votre état sera
aussi digne d'envie que celui des mondains est digne
de pitié! Avez-vous un bon confesseur?

11. — INSTRUCTION A LA CLASSE JAUNE ¹,
SUR LA LIBERTÉ DES FEMMES LORSQU'ELLES SONT DANS LE MONDE.

1700.

« Vous êtes de vrais enfants quand vous dites que vous serez libres au sortir d'ici; il faut pardonner ces discours à votre grande jeunesse; et je suis moins surprise que vous les teniez que les *bleues*, qui sont plus âgées que vous. Que vous dirai-je sur cela? J'ai mis toute ma science dans mes proverbes; je n'en sais pas davantage que ce que je fais dire à Marie: « mais qu'est-ce donc que cette liberté dont vous parlez tant? Je ne comprends point ce que vous voulez dire. Est-ce que vous êtes en prison ²? » Voilà ce qu'il y auroit à répondre à celles qui se font des idées de liberté. Vous n'en aurez jamais, à moins que vous ne soyez tout à fait abandonnées. Si vous n'avez ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni un confesseur, en un mot, personne qui se soucie tant soit peu de vous, je conviens que vous

¹ *Recueil d'instructions*, p. 15.

² Voir le Proverbe : *Entre deux vertes une mère.*

26 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

aurez de la liberté; mais en quoi consistera-t-elle? à courir les champs et les rues, à vous déshonorer et à vous perdre. Pour peu que vous ayez une personne qui s'intéresse à ce qui vous touche, elle ne vous en laissera point. Un frère aîné, par exemple, ne le souffrira pas; un cadet, s'il est honnête homme, fera de même¹. Quand vous n'aurez qu'un confesseur, pour peu que vous ayez de confiance en lui, et qu'il vous connoisse, il ne vous laissera pas à votre volonté; il commencera par vous demander qui vous êtes, où vous demeurez, de qui vous dépendez; après, il vous donnera ses avis sur votre conduite; s'il voit que vous ne voulez pas les suivre, il vous laissera là. M. Tiberge² fait le personnage dont je vous parle; il a ramassé six ou sept demoiselles de Saint-Cyr qui ne savoient où donner de la tête, parce qu'elles sont sorties avant le don du Roi³, et s'en est chargé; il a commencé par leur ôter la liberté d'aller où elles voudroient, les a mises dans

¹ Les instructions de M^{me} de Maintenon sont remplies de traits qui ont une certaine importance pour l'étude des mœurs et de la société de son temps. Ainsi dans la phrase qu'on vient de lire, on voit que le fils aîné, à défaut du père, était le chef de la famille, en avait l'autorité, et ne souffrait pas qu'aucune atteinte fût portée à son honneur. Quant au cadet, abandonné à lui-même et occupé de chercher fortune, il n'avait pas les mêmes obligations que l'aîné, et ne faisait comme lui que *s'il était honnête homme*.

² L'un des confesseurs extraordinaires de la maison. Voir *Lettres historiques et édifiantes*, t. I, p. 54.

³ On donnait à chaque demoiselle, lorsqu'elle sortait de Saint-Cyr, une somme de 3,000 livres. Le fonds de cette dotation ne fut fait par Louis XIV qu'en 1698.

des communautés à ses dépens, à condition qu'elles n'en sortiront point, qu'elles se comporteront bien et qu'elles ne feront rien sans son avis. Un autre directeur n'en auroit peut-être pas fait autant, mais au moins auroit-il toujours exigé qu'elles lui eussent obéi. Il y a quelque temps qu'on parloit de donner une de nos filles à une dame qui s'offrit de la ramener. M. Tiberge qui le sut, demanda soigneusement : Mais sera-t-elle toujours avec elle ? la mènera-t-elle elle-même à la messe ? ne la laissera-t-elle pas avec ses laquais ? On fera la même chose à votre égard, et les personnes entre les mains de qui vous tomberez commenceront par vous ôter cette liberté que vous vous promettez d'avoir. Je voudrais que vous me disiez franchement quelle idée vous vous en faites ; dites tout simplement. »

Une demoiselle prit la parole et répondit pour toutes : « Qu'elles ne croyoient point en avoir plus qu'ici. — Vous avez bien raison, dit Madame, car loin d'en avoir plus, vous en aurez encore moins. Vous avez ici la liberté de courir au jardin quand vos maitresses veulent bien vous y mener ; on vous y laisse jouer ; vous riez, vous badinez et on vous permet mille autres petites choses que la plupart ne retrouveront pas chez elles ; pour peu que votre mère soit sévère, elle vous ôtera les moindres plaisirs. Il y en a qui le sont au point de ne pas souffrir qu'on rie dans leur chambre. Celles qui, par leur pauvreté, ont besoin de s'aider, ne laissent pas leurs enfants en repos qu'ils ne travaillent jour et nuit. Votre grand mal est de ne pas sentir l'excès de

votre bonheur. Oui, vous avez ici des bonheurs que vous ne retrouverez nulle part : vous êtes à peu près de même âge, de naissance égale, toutes traitées de la même manière, ce qui ne se fait dans aucun couvent. J'en connois beaucoup et j'ai même été élevée dans une maison d'Ursulines ; ainsi j'espère que vous me croirez. Nous étions avec des grêdines¹ ; encore pour peu qu'elles donnent quelques sols de plus, on se les voit préférer en tout ; elles ont toujours ce qu'il y a de meilleur et ont le pas devant toutes les autres. Je me souviens que quand je mis M^{me} de Caylus² aux Ursulines de Pontoise, je ne pensai pas à donner une plus grosse pension pour elle que les autres n'en donnoient ; cependant pour l'amour de moi, on la traita comme si cela eût été : elle fut mise du rang des particulières, c'est le nom qu'on leur donne, et on la distinguoit en tout ; mais elle ne le put souffrir longtemps : elle me pria de la faire traiter comme le plus grand nombre. Je lui en sus bon gré. Où en seriez-vous si on faisoit ici de ces préférences ? mais on en est bien éloigné ; on n'a aucun égard au plus ou moins de naissance, aux recommandations, à la beauté, aux agréments : les plus effroyables et les plus rebutantes sont aussi aimées et aussi caressées que les autres ; on en prend

¹ Ce mot signifiait alors *bas, vil, d'infime naissance* ; c'était une expression de mépris, mais ce n'était pas comme aujourd'hui une grave injure. On voit d'ailleurs que M^{me} de Maintenon n'était nullement exempte des préjugés de son temps sur la naissance, et on le verra encore mieux dans les *Conversations*.

² Nièce de M^{me} de Maintenon. Voir les *Lettres sur l'éducation*, p. 72.

le même soin quand elles sont malades. Quand je pense qu'on dit que vous ne pouvez souffrir à entendre tousser ou cracher la nuit : et que feriez-vous donc si vous étiez comme on se trouve en tant d'endroits, couchées auprès d'un enfant de deux ou trois ans qui crie toute la nuit et qui est malade ? il faut bien prendre patience. Encore une fois vous êtes folles quand vous vous imaginez être mieux et plus libres ailleurs. J'en parlois tout à l'heure à une bande de *bleues* qui tenoient de pareils discours ; je leur dis qu'ils ne sont plus soutenables à l'âge qu'elles ont, car à quinze ou seize ans, on peut encore dire qu'une fille est jeune, mais à dix-huit ans elle ne l'est plus, et à vingt ans c'est une fille faite. On se moquera de vous au sortir d'ici et on vous sifflera, si on vous voit soupirer après la liberté, s'il vous arrive de dire que vous mouriez d'envie de sortir du couvent pour être plus libres et que vous vous y trouviez contraintes. Comptez que pas un homme ne voudra de vous, parce qu'il n'y en a point qui ne sache fort bien qu'en vous épousant, il ne vous veut laisser aucune liberté. C'est cet amour de la liberté qui perd et qui déshonore toutes les personnes de notre sexe. Les hommes qui ont fait les lois, n'ont pas voulu que nous en eussions, ils l'ont toute prise pour eux. Je ne vous dirai point qu'ils n'en ont pas, car c'est eux qui sont libres ; ils vont seuls où il leur platt ; on les voit monter à cheval et courir la nuit et le jour. Comme ils se sont mis au-dessus des bienséances, on ne leur sauroit rien dire. Mais pour nous, nous sommes pour obéir toute la

vie. S'il y a quelque liberté dans le monde, c'est pour les vieilles veuves, car les jeunes mêmes n'en ont point, et si elles veulent conserver leur honneur, il faut qu'elles se remettent de nouveau sous le joug ; mais les vieilles n'ont plus rien qui les engage ; elles sont seulement arrêtées par les bienséances qu'elles doivent garder. Pour vous parler toujours franchement, il faut vous dire que ce n'est pas tout à fait sur les hommes qu'il faut rejeter notre servitude : Dieu, de tout temps, a voulu que nous obéissions : il créa la première femme sujette à l'homme et la lui donna pour compagne ; elle fut tirée de dessous son bras pour marquer son autorité sur elle. Vous savez mieux que moi les histoires de l'Écriture sainte : on y trouve partout des exemples de la sujétion des femmes et de leur vie retirée. Voyez ce qu'en dit le Saint-Esprit dans les Psaumes : « La femme sera dans le fond de sa maison, comme une vigne abondante. » Il ne la met pas sur le pas de sa porte, ni à la fenêtre, encore moins dans la rue, mais dans le fond de sa maison. Voilà le sort de toutes les femmes, même celles de France où cependant elles sont plus libres que partout ailleurs. Si vous alliez en Turquie, vous n'en verriez pas une dans l'étendue de tout le pays. A la Chine, elles ne paroissent point du tout, et bien plus, on leur serre les pieds dès l'enfance dans des souliers fort étroits pour leur ôter la facilité de marcher. En Italie et en Espagne, elles n'osent sortir que pour aller à la messe ; encore faut-il que ce soit avant le jour et qu'elles aient le visage entièrement

couvert. Si on en voyoit une autrement, ce seroit assez pour la déshonorer.

« Il vous arrivera, au sortir d'ici, de deux choses l'une : ou vous serez mattresses chez vous, ou vous logerez avec plusieurs personnes dans une même maison dont vous aurez loué quelques chambres : en ce cas-là, une mère sage ne laissera pas passer à sa fille seulement le pas de la porte de sa chambre, de peur qu'elle ne rencontre quelqu'un d'inconnu. Si vous êtes mattresse chez vous, c'est une marque que vous êtes en état d'avoir quelque train ; si cela est, vous ne sortirez point encore, au hasard de trouver un laquais sur le degré ; votre mère vous fera demeurer dans la chambre : quelle liberté y aurez-vous ? Vous vous imaginez peut-être que vous vivrez sans règle et que vous pourrez tout faire aux heures qu'il vous plaira ; si vous le croyez, vous avez perdu l'esprit. Personne n'en use ainsi, pour peu qu'il soit raisonnable. Le Roi même, qui est sans contredit le maître, a ses heures réglées : pensez-vous qu'il se lève quand il veut, un jour à une heure, un jour à une autre ? Non, certainement. On entre tous les jours dans sa chambre à sept heures trois quarts ; qu'il dorme ou non, on l'éveille. Il va toujours à la messe à la même heure ; il a cependant son aumônier prêt de la lui dire quand il veut ; mais il n'y a personne qui ne se contraigne pour suivre quelque chose de réglé ; le conseil se tient aussi toujours à la même heure, et, à un quart d'heure près, on peut savoir toujours ce que fait le Roi. Quand il est en santé, voilà

comment il en use ; quand il est malade, il se traite en malade. »

Une maîtresse dit à Madame que nous pensions que l'obéissance n'étoit que pour les religieuses. — « Mes enfants, reprit Madame, il faut que vous ayez perdu l'esprit pour avoir de telles idées. Je vous dis que vous obéirez toujours et que l'obéissance des gens du monde est bien plus difficile que celle des religieuses. Si vous y cherchez de la douceur, je vous dirois : entrez dans un couvent, car entre la tyrannie d'un mari et celle d'une supérieure, nommons cela ainsi, il y a une différence infinie. On sait à peu près en entrant en religion ce qu'on peut exiger de vous ; on voit les règles, on s'essaye pendant le noviciat, et par conséquent on peut prendre ses mesures ; il n'en est pas de même pour le mariage : il n'y a point de noviciat qui y dispose, et il seroit difficile de prévoir jusqu'où un mari peut porter le commandement. Il s'en trouve très-peu de bons ; sur cent je n'en ai jamais connu deux, et quand je dirois un, je n'exagérerois point ¹. Il faut supporter d'eux bien des bizarreries et se soumettre à des choses presque impossibles. Je ne vous dis tout cela

¹ On ne saurait dissimuler que, dans ses instructions sur ce sujet, M^{me} de Maintenon manque souvent de mesure et de vérité. Elle a toute sa vie, et dans des circonstances différentes, témoigné sa répugnance pour le mariage. Cela tenait sans doute aux deux mariages *extraordinaires* qu'elle avait faits : si elle se fût mariée à vingt ans avec un homme jeune, qu'elle eût aimé et dont elle eût eu des enfants, il est probable qu'elle aurait pensé et parlé autrement. Nous reviendrons sur ce sujet dans la *Correspondance générale*.

que pour vous parler toujours selon la vérité ; car quel intérêt ai-je que vous soyez religieuses ? Cela ne me fait rien. Je conviendrai avec vous que les personnes du monde ne sont point obligées à garder des vœux : la pauvreté , par exemple , ne leur est pas ordonnée ; vous pourrez posséder du bien en propre et en amasser pour vos enfants ; Dieu défend à la vérité à tout le monde l'attachement aux biens ; mais il ne commande pas également à tous de s'en dépouiller ni de les mettre en commun. Dieu ne vous demandera pas non plus de garder la chasteté ou la continence, puisqu'on ne se marie que pour avoir des enfants ; mais pour ce qui regarde l'obéissance, Dieu vous ordonne de la rendre à votre mari, et ils exigent ordinairement ce devoir des femmes d'une manière plus sévère que ne feroit une supérieure. »

12. — A M^{lle} D'OSMOND¹.

A Marly, ce 28 février 1702.

Je suis ravie de votre établissement, mademoiselle ; et j'espère que votre sœur ² ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous

¹ Il y avoit à Saint-Cyr deux demoiselles d'Osmond, toutes deux aussi remarquables par leur vertu que par leur beauté, et qui furent successivement attachées à M^{me} de Maintenon, comme secrétaires. L'aînée, dont il est ici question, épousa M. de Bouvet, marquis de Louvigny.

² Depuis, M^{me} la marquise d'Havrincourt (Voir les lettres suivantes).

34 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

épouse est bien estimable ; il préfère votre vertu aux richesses qu'il auroit pu trouver. Et vous, vous préférez la sienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels sentiments, un mariage ne peut qu'être heureux ; Dieu bénira deux époux dont la piété est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer, et de me souvenir que je suis aimée de vous. Je n'ai point pris mademoiselle votre sœur pour la garder auprès de moi, comme vous le pensez ; elle va retourner à Saint-Cyr où sa capacité l'a mise à la tête d'une classe. Je l'en tirerai de temps en temps pour la délasser d'un personnage si sérieux. M^{me} la duchesse de Bourgogne l'aime fort ; et ce voyage-ci, j'en ai été fort contente. Adieu, soyez l'exemple de votre province ; qu'on voie que vous avez été élevée à Saint-Cyr ; et croyez que je vous aimerai toute ma vie ¹.

13. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE ².

(Combien il faut prendre sur soi pour acquérir une bonne réputation.
Sur les peines du mariage, et comment il faut les supporter.)

1702.

Madame dit un jour, à l'occasion de M. de La Lande, qui venoit de mourir : « Vous ne sauriez croire,

¹ Je n'ai trouvé cette lettre que dans la collection de La Beaumelle. Je n'ai aucune raison de croire qu'elle ne soit pas authentique, mais elle est certainement arrangée.

² *Recueil d'instructions, etc.*, p. 523. — *Lettres édifiantes*, t. V.

mes chers enfants, tout le bien que l'on dit de M^{me} de La Lande ¹, et combien elle a été louée à Marly, d'où je viens ; le Roi lui-même en a fait un très-grand éloge. Vous voyez par là que ce qui fait louer une personne n'est pas d'avoir de beaux habits, et bien des rubans sur la tête ; que ce n'est point non plus d'être fort riche, ou d'avoir un grand esprit. M^{me} de La Lande est une simple demoiselle de Saint-Cyr, qui a épousé un gentilhomme qui n'étoit point riche, et elle n'est point d'un rang assez distingué pour que le Roi veuille bien parler d'elle comme il le fait ; d'où vient donc cela ? De son mérite et de sa bonne conduite ; c'est une femme qui depuis six ou sept ans qu'elle est mariée, a toujours souffert, car elle a mené une vie fort triste, ayant épousé une homme d'une dévotion fort sévère et fort mélancolique, en un mot d'une dévotion qui n'étoit pas réglée par l'esprit de saint François de Sales ; c'étoit un nouveau converti : il ne vouloit pas qu'elle prit les plaisirs les plus innocents, craignant qu'il n'y eût du mal ; il étoit fort retiré et la tenoit très-renfermée. Elle s'est accommodée à tout cela, a tourné sa dévotion selon le goût de son mari, ne sortant jamais d'une chambre deux fois grande comme les cellules de vos maitresses ; voilà comme elle a passé les quatre premières années de son mariage. Ensuite son mari est devenu malade, elle l'a servi sans le quitter, principalement depuis deux ans qu'il est empiré ; il y a quatre mois qu'elle ne

¹ Voir les lettres précédentes, p. 6 et suiv.

s'est couchée parce qu'il ne pouvoit se passer d'elle. Quelquefois il la renvoyoit par de petites bizarreries dont les malades ne sont pas exempts, puis si elle tournoit la tête, il se plaignoit qu'elle l'abandonnoit. Il falloit qu'elle fût toujours là à l'entendre faire des cris épouvantables, à sentir une odeur à aire crever; car un de mes gens que j'y voulois envoyer l'autre jour, et qui est plein d'affection, me dit : Madame, jusqu'ici j'y ai été deux fois le jour, mais, en vérité, je n'y puis plus aller, je m'en trouve mal, on n'y peut durer par la mauvaise odeur. Il ne vouloit pas, le pauvre homme, qu'on ouvrit un volet, craignant que cela ne lui fit mal, ce qui pouvoit bien être vrai. Voilà l'état où étoit M^{me} de La Lande : il n'est pas, comme vous voyez, fort agréable; cependant elle ne s'en est jamais plainte à personne, pas même à moi; non, elle ne m'a jamais dit qu'elle souffrit rien, quoiqu'elle me l'eût bien pu dire; elle a pris tout cela sur elle, s'est renfermée encore toute jeune et bien faite de sa personne, et s'est passée de toutes sortes de plaisirs, car depuis qu'elle est mariée elle n'en a jamais eu d'autre que de venir quelquefois ici avec moi; voilà ses grands divertissemens. Si M^{me} de La Lande ne s'étoit pas bien conduite, qu'elle n'eût été occupée qu'à se divertir, qu'elle eût laissé là son mari, on ne parleroit pas d'elle comme on le fait à présent; mais comme on sait la vie qu'elle a menée du vivant de son mari, on l'estime, on la choie, et il n'en faut pas davantage pour la faire admirer, et pour faire dire à tout le monde : Mon Dieu! que cette femme-là est estimable,

qu'elle a de mérite ! Assurément, si quelqu'un veut être heureux, il l'épousera. »

Une maîtresse dit à M^{me} de Maintenon : « Il me semble que voilà ce qui s'appelle une bonne réputation. — Oui, dit M^{me} de Maintenon, vous voyez ce qui lui en a coûté. Il faut aussi qu'il vous en coûte, mes chers enfants ; comptez que personne n'a jamais établi sa réputation en se divertissant ; c'est un grand bien, mais il coûte cher. La première chose qu'il faut sacrifier pour sa réputation, c'est le plaisir ; on ne sauroit trop vous dire cela, à vous autres qui ne savez pas vous en passer. Vous êtes bonnes à aller dans un carrosse pour vous réjouir et pour tenir compagnie, mais cela ne suffit pas ; il faut savoir rendre service, il faut savoir s'ennuyer et se passer de divertissements. On me dit l'autre jour que M^{lle} de... avoit peur de M. de La Lande, et qu'elle avoit de la peine à aller auprès de lui ; je lui dis d'un air bien sec : « Mademoiselle, vous n'êtes donc propre qu'à aller à Marly et à partager les plaisirs de vos amis ? Il faut apprendre autre chose, il faut savoir les servir et les consoler : allez-vous-en auprès de M^{me} de La Lande. » Elle auroit dû me le demander avec empressement, et me prier de la laisser quitter Marly pour l'aller consoler, car étant amies comme elles le sont, elle auroit dû ne la pas quitter et pleurer avec elle, s'ennuyer avec elle ; il auroit fallu s'attrister avec elle. Voilà ce qu'on doit faire pour ses amis, sans cela il n'y a point de vraie amitié. Vous savez que je tombe toujours dans le ridicule de me donner pour exemple, mais c'est à mes enfants et pour les ins-

truire. Je me souviens que dans le temps que je n'étois pas même dévote, j'avois une vieille amie de soixante-six ans, qui eut une maladie de trois mois qui la tint toujours au lit. Je demurai auprès d'elle sans la quitter ; je ne sortis pas une seule fois pour m'aller promener, et pourtant c'étoient les trois mois de l'été, et je me souviens même que cela me coûtoit fort. Je n'avois que dix-huit ans : voyez quelle disproportion et quelle contrainte pour une jeune personne ! Je demurois là , auprès de ma vieille amie, à la soulager, à la tenir, à lui voir faire des opérations très-dégoûtantes, et tout cela, il faut l'avouer, ce n'étoit point que je l'aimasse fort, mais par l'envie de faire dire du bien de moi, par le désir de l'honneur et de la réputation ¹. C'est que cela montre mille bonnes choses, un bon cœur, du courage, de la sagesse, qu'on est capable d'amitié et de se passer de plaisirs. Les jeunes personnes ne sauroient avoir trop de soin de leur réputation ; vous savez que saint François de Sales veut qu'on ait soin de sa bonne renommée. »

On parla ensuite longtemps des peines du mariage, et surtout de la contrainte où sont les femmes ; et Madame dit : « Mon Dieu ! quelle vertu il faut qu'elles aient ! quand je pense à M^{me} la duchesse de... car il faut vous livrer tout le monde et se servir de ce qu'on connoît pour vous instruire. Cette dame étoit

¹ M^{me} de Maintenon a dit, maintes fois, que ce désir d'honneur et d'une belle réputation a été le principal mobile de sa conduite pendant sa jeunesse. — Voir les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 245 et 221.

la fille bien-aimée de M. et de M^{me} la maréchale de... Ils ont fait pour elle de grands efforts en la mariant à un très-grand seigneur et fort riche; elle étoit fort aimable, cependant vous ne sauriez croire ce qu'elle a eu à souffrir. Son mari, qui n'avoit comme elle que quinze ans, commença par prendre de mauvais conseils et par les suivre, et il faut avouer, en passant, que c'est un grand abus que de marier des enfants si jeunes ¹, et vous devriez désirer toutes d'épouser plutôt des vieillards si vous étiez appelées au mariage. Ce jeune homme crut qu'il étoit du bel air de ne point aimer sa femme et de la laisser là, d'en aimer d'autres qui, même, lui marquoient à elle-même du mépris; il n'étoit presque jamais chez elle; à peine la vouloit-il regarder, et ainsi elle souffrit, non-seulement dans l'esprit par l'humiliation, mais encore dans le cœur par la tendresse qu'elle avoit pour lui, car elle l'aimoit véritablement. Voyez quelle épreuve! elle l'a soutenue pourtant sans se plaindre; on la voyoit changer, maigrir; on croyoit qu'elle se mouroit; elle eut le courage de se taire, de n'en pas même parler à son père et à sa mère, craignant qu'on ne fit un éclat, étant persuadée que cela ne feroit qu'aigrir son mari, et que ce n'étoit pas par là qu'il reviendrait; en effet, ce n'est pas par les plaintes qu'on les ramène! Elle

¹ M^{me} de Maintenon s'est rendue coupable plusieurs fois de cet abus, car elle maria, à quatorze ou quinze ans, sa nièce ou cousine M^{lle} de Villette qui devint M^{me} de Caylus, son autre nièce M^{lle} d'Aubigné, sa cousine M^{lle} de Saint-Hermine, une enfant qu'elle éleva avec tant de soin, Jeannette de Pinçré, etc.

étouffa donc tout cela, ne se servit que de la patience et de la douceur. Cette conduite l'a charmé, et l'a fait rentrer en son devoir, et enfin ils sont très-bien ensemble; mais ce petit martyre a duré près de vingt ans! — Hélas! dit une maîtresse, nous pouvons bien dire que nous ne souffrons rien de comparable à cela, nous autres religieuses. — Assurément, reprit Madame, et nous n'avons pas tort quand nous disons à ces demoiselles que le mariage a de grandes peines. Saint Paul en avertit les chrétiens de son temps et leur dit que les personnes mariées souffriront les afflictions de la chair. Encore, poursuivit-elle, si tous les maris étoient comme celui dont nous venons de parler, car il n'étoit pas chez lui, au moins sa femme étoit libre dans sa chambre, mais il s'en faut bien. Ils viennent et reviennent plus d'une fois dans la journée, en faisant toujours sentir qu'ils sont les maîtres; ils entrent en faisant un bruit désespéré, souvent avec je ne sais combien d'autres hommes; il vous amènent des chiens qui gâtent tout; il faut que la pauvre femme le souffre: elle n'est pas la maîtresse de fermer une fenêtre; si son mari revient tard, il faut qu'elle l'attende pour se coucher; il la fait dîner quand il lui plaît; en un mot, elle n'est comptée pour rien.» — On lui demanda si les femmes ne doivent jamais se plaindre: « C'est le mieux, répondit Madame; car, à quoi servent les plaintes? A refroidir encore davantage, et à empêcher la réunion des esprits. Les parents d'une femme veulent apporter du remède à ce qu'on leur a dit; ils parlent, ou font parler à un mari, qui n'en

fait que pis ensuite ; il donnent quelquefois de mauvais conseils ; ils sont souvent cause que la dissension et l'aigreur continuent ; au lieu que si on n'avoit rien dit, la paix seroit venue avec le temps. — Mais, Madame, lui dit-on, est-ce qu'une femme ne peut pas dire ses peines à son père et à sa mère ? — Oui, répondit Madame, si c'est pour prendre quelque bon conseil, mais jamais seulement pour se plaindre : *il faut avoir assez de vertu et de sagesse pour passer entre Dieu et soi ce qu'on peut dérober à la connoissance des autres.* Il faut même bien prendre garde à ceci, car il y a tel père et telle mère qui ne seroient guère propres à vous donner un bon conseil ; mais quand c'est une mère sage ou même un bon directeur, il n'y a point de mal à dire ce qu'on souffre, pourvu, encore une fois, que ce ne soit pas seulement pour se plaindre. Je connois, ajouta Madame, un homme à la cour qui dit souvent au Roi, car c'est un de ses domestiques, qu'il n'a jamais pu savoir ce qui faisoit peine à sa femme, parce que, dit-il, « je ne lui propose jamais rien qu'elle ne l'accepte de bon cœur et qu'il ne paroisse même que ce soit sa pensée, et qu'elle me l'alloit proposer. Je dis que je veux aller à la campagne ; elle me dit : Ah ! que cela sera bien, il fait très-beau. — Si j'ajoute : Menons mon fils. — J'en serai ravie, dit-elle, cela m'occupera. — Si, un peu après, je lui dis : Non, ne le menons pas. — Je crois en effet que vous avez raison, il vous embarrasseroit peut-être : et ainsi de tout. Je ne lui connois point de volonté. » Cependant, poursuivit M^{me} de Maintenon, je connois

42 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

cette femme-là ; je sais qu'elle sèche et qu'elle se fait une violence continuelle, et si vous demandiez un bon ménage à la cour, on vous nommeroit celui-là. Vous voyez par où il est bon ; c'est que la femme prend tout sur elle ; elle a peu apporté à son mari, mais aussi ne lui dépense-t-elle rien. Je lui dis quelquefois : « Est-ce que vous ne jouez point un peu pour vous amuser ?—Ah ! Madame, dit-elle, il ne seroit pas juste que ne lui ayant rien apporté, je jouasse encore son argent. » Il faut que ce soit son mari qui la presse d'acheter un habit. — Il me semble, dit une demoiselle, que je vous ai ouï-dire que les bons ménages ne sont pas ceux où l'on ne souffre rien du tout, mais ceux où il y a un des deux qui souffre de l'autre sans rien dire ? — Oui, dit M^{me} de Maintenon, ou bien quand ils ont assez de vertu pour se supporter tour à tour. »

41. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE ¹.

(Que c'est le propre d'un bon cœur et d'un bon esprit d'aimer à faire plaisir, et à se rendre utile.)

1702.

M^{me} de Maintenon dit aux demoiselles de la classe bleue : « On me prie de vous parler sur l'envie de plaire et de se rendre utile : c'est un désir bien naturel aux bons cœurs ; toutes sortes de raisons doivent

¹ *Lettres édifiantes*, t. VI, p. 47.

vous y porter. Votre peu de fortune, qui fera que vous aurez besoin de tout le monde, doit vous faire craindre d'y être à charge à qui que ce soit ; si les personnes les mieux accommodées et les plus élevées par leur rang doivent tâcher de se rendre agréables, combien plus le doivent faire les demoiselles de Saint-Cyr qui n'ont rien, ou peu de chose. On est fort embarrassé d'une fille qui ne sait que se tenir droite, se mettre à table, jouer, parler ; chacun cherche à s'en défaire. Je comprends bien que les premiers jours qu'on arrive dans une maison on soit un peu réservée et embarrassée, mais quand on la connaît, on doit entrer dans les sentiments de celle qui la gouverne ; on demande de l'ouvrage, on cherche à s'occuper et à n'être pas inutile ; on n'est pas déconcerté jusqu'à n'oser mettre la main à l'œuvre ; c'est la marque d'un bon cœur de chercher à se faire aimer par ces endroits-là ; il faut qu'on vous désire où vous irez.

« Dans le temps que je demourois à Paris, je ne manquois assurément de rien, et j'étois toujours dans une agréable compagnie qui auroit bien désiré que je ne l'eusse point quittée ; cependant j'allois ordinairement chez ma bonne amie M^{me} de Monchevreuil qui étoit continuellement malade ou en couche, et moi je n'avois ni l'un ni l'autre. Je prenois soin de son ménage, je faisois ses comptes, et toutes ses affaires. Un jour que j'avois vendu un veau quinze ou seize francs, j'apportai cette somme en deniers, parce que ces bonnes gens à qui je l'avois vendu n'avoient pu me donner d'autre mon-

noie ; cela me chargea fort et salit beaucoup mon tablier. J'avois toujours les enfants de M^{me} de Monchevreuil autour de moi ; j'apprenois à lire à l'un, le catéchisme à l'autre, et leur montrais tout ce que je savois. Elle avoit entrepris de faire un meuble de tapisserie ; je m'y mis tout entière jusqu'à en suer souvent : nous travaillions en carrosse durant un voyage de trois semaines que nous fîmes dans un temps fort chaud ; elle avoit des beaux-frères qui enfiloient nos aiguilles pour ne pas perdre de temps : je travaillois sans penser au chaud ni au beau temps, et sans sortir une seule fois pour prendre l'air. Une petite mignonne auroit dit bien souvent : Ah ! qu'il fait chaud ! Quoi ! par un si beau temps, ne point aller se promener ? — Je ne pensois à rien de tout cela, tant je travaillois avec affection, et cependant je demourois chez elle sans intérêt, et je quittois une maison de Paris où j'étois fort aimée, où il me semble que j'aurois eu plus de plaisir ; mais il n'en est point de plus grand que celui d'obliger. Je souhaite que vous n'oubliez jamais la maxime qui dit : que le plus grand plaisir est d'en pouvoir faire ; mettez-la en pratique et la portez jusqu'à vous oublier pour servir les autres dans les choses même les plus basses ; on a par là le plaisir de changer quelquefois de personnage : c'est un des plus grands qu'ait le Roi.

« M^{me} de Monchevreuil avoit une petite fille dont les jambes étoient tournées ; il y avoit une certaine manière de l'emmailotter que je savois seule ; il falloit la changer souvent ; on venoit me quérir au

milieu d'une compagnie en me disant à l'oreille qu'elle avoit besoin d'être emmaillottée; je me dérobais pour lui rendre ce service, puis je retournois trouver la compagnie. Voilà, mes enfants, comme on fait quand on veut être aimée. On s'avise de tout ce qui peut être utile ou agréable à ceux avec qui on est, ou leur épargner de la peine; il me semble qu'il suffit pour cela d'avoir un bon cœur et un bon esprit. »

Puis s'adressant à M^{lle} de Saint-Laurent, elle lui demanda ce que c'étoit que le bon esprit? — « C'est, dit la demoiselle, de s'accommoder à tout. — Votre définition est bonne et courte, dit M^{me} de Maintenon; il est vrai que le bon esprit, la sagesse et la raison, se ressemblent fort: ces trois choses apprennent à s'accommoder aux temps, aux lieux et aux personnes avec qui l'on vit; par exemple, quoique la règle de Saint-Cyr ne soit pas d'usage pour tout, vous devez pourtant, si vous avez l'esprit bien fait, faire votre capital de l'observer tant que vous y êtes; et quand vous serez ailleurs, le même bon esprit vous fera conformer à tout ce qui sera en usage dans l'endroit où vous serez; j'entends toujours en tout ce qui est bon ou indifférent, car, si c'étoit quelque chose de mauvais et contraire à la piété ou à la vertu, comme de manger gras les jours maigres, de ne point aller à la messe les dimanches, d'avoir la gorge découverte et choses semblables, il faudroit mettre votre bon esprit à avoir le courage de ne pas suivre ces mauvais exemples.

« J'ai vu en plusieurs communautés des personnes âgées, et même des veuves dont les unes étoient à

charge parce qu'elles se rendoient très-difficiles à servir : il leur falloit une personne particulière pour avoir soin de ce qui les regardoit ; elles dinoient à l'heure de leur fantaisie et faisoient de même en toute autre chose ; ces personnes n'étoient ni aimées ni regrettées lorsqu'elles s'en alloient ; au contraire, on se réjouissoit de les voir partir, au lieu qu'on chérissoit celles qui s'accommodoient de l'ordre de la maison, qui savoient se lever matin pour se trouver à la messe de la communauté, qui dinoient, se couchoient et faisoient les autres exercices à l'heure de la maison. Avouez, mes enfans, qu'il n'y a rien de si aimable qu'un bon esprit. » Puis elle demanda à M^{lle} de Brunet lequel étoit le plus aisé de prendre sur soi, ou sur les autres. Elle répondit : Que c'étoit de prendre sur soi. Plusieurs autres demoiselles qui furent aussi interrogées pensèrent de même. « Vous avez raison, dit M^{me} de Maintenon, et je ne comprends guère qu'on puisse penser autrement, parce qu'il me paroit bien plus juste et plus à propos de s'incommoder soi-même que d'incommoder les autres ; il faut au contraire être toujours occupé à éviter tout ce qui peut faire de la peine aux autres.

« M^{me} la duchesse de Bourgogne a entrepris un ouvrage pour lequel elle a fait venir une brodeuse qui passa hier tout le jour chez elle sans qu'on pensât à lui donner à manger. Je m'informai vers les deux heures si elle avoit mangé ; elle me dit que non ; je la fis dîner et souper, car on ne pensa pas plus à elle le soir que l'on avoit fait le matin. Le Roi, qui est d'une attention merveilleuse, reprit fort

M^{me} la duchesse de Bourgogne de cet oubli : elle en voulut rire, mais il lui dit qu'il ne pouvoit plaiser d'une pareille chose. Je suis persuadée que cette pauvre femme n'étoit guère contente de voir que, pendant qu'elle se tuoit de travailler, on la laissoit mourir de faim. Si ce manque d'attention, qui pouvoit être pardonnable à une jeune princesse de seize ans, a été relevé par le Roi avec le sérieux que je viens de dire, combien le seroit-il moins à des filles comme vous qui auront besoin toute leur vie de faire attention aux autres ? J'espère, mes enfants, que vous profiterez de cette instruction comme des autres. Il est presque impossible de résister à la raison qui est si belle et toujours la même ; ainsi on ne vous dira rien de nouveau, et on ne cessera de vous parler des mêmes choses ; pour moi, tant que je vous visiterai, je ne vous parlerai que de raison, parce qu'il y a des personnes qui, quoiqu'elles l'aiment beaucoup, manquent d'expérience pour la bien connoître et qui, dès que l'on vient à la leur développer, sont ravies de voir clairement ce qu'elles ne faisoient qu'entrevoir. »

13. — A UNE DEMOISELLE SORTIE DE SAINT-CYR,

A L'OCCASION DE SON ÉTABLISSEMENT ¹.

1^{er} janvier 1705.

Je suis ravie, ma chère fille, de l'établissement qui se présente pour vous ; il n'y a rien que je ne

¹ *Lettres édifiantes*, t. V, p. 49.

voulsse faire pour y contribuer. Vous aurez bien difficilement une place de régale¹, et M^{me} de Fontaines² suivra cette affaire jusqu'à ce que vous en ayez l'expédition. La seconde chose que vous me proposez n'est pas si aisée, m'étant fait une loi de ne jamais demander de bénéfice, parce qu'on charge sa conscience de maux qui en peuvent arriver ; mais si monseigneur l'évêque d'Uzès en donnoit un pour l'amour de moi à un digne sujet, je lui serois bien obligée, ne pouvant avoir un plus grand plaisir que de marquer à la famille où vous allez entrer, l'amitié que j'ai pour vous. J'espère que M. de Basville³, qui m'a toujours fait l'honneur d'être de mes amis, vous accordera partout sa protection. Si vous répondez à l'éducation de Saint-Cyr, vous porterez de grands trésors à monsieur votre mari, puisque vous serez pieuse, complaisante, douce, modeste, retirée, appliquée à vos devoirs, et imitant le plus que vous pourrez la femme forte dont nous avons tant parlé ensemble ; je vous le souhaite, ma chère fille, et que vous me croyiez à vous de tout mon cœur.

¹ Les places de régale étoient les places dans les couvents de fondation royale, et dont la nomination appartenait au roi. Louis XIV avait décidé que ces places seraient données aux demoiselles de Saint-Cyr. — Il est probable que la demoiselle dont il est ici question demandait une place de régale pour quelque sœur ou parente.

² M^{me} de Fontaines étoit alors supérieure de la maison de Saint-Louis.

³ Intendant du Languedoc, qui avait connu M^{me} de Maintenon dans son veuvage, alors qu'elle fréquentait les hôtels de Richelieu et d'Albret.

16. — A M^{lle} D'OSMOND¹,LORSQU'ELLE EUT ÉPOUSÉ M. LE MARQUIS D'HAVRINCOURT².

Ce 24 février 1705.

Vous n'avez à présent que deux choses à faire, madame, servir Dieu et contenter votre mari. Ayez pour lui toutes les complaisances qu'il exigera; entrez dans toutes ses fantaisies autant que cela n'offensera pas Dieu; s'il est jaloux, renfermez-vous, ne voyez personne; si au contraire il veut que vous soyez dans le grand monde, mettez-vous-y en vous retirant toujours autant que la modestie le demande. Vous allez être gouvernante, c'est-à-dire la première personne de la ville; faites-y tout le bien que Dieu demandera de vous; donnez-y bon exemple. Qu'il y ait toujours quelque sage et honnête femme en votre

¹ M^{lle} d'Osmond avait servi pendant deux ans de secrétaire à M^{me} de Maintenon. A la demande de la duchesse de Bourgogne dont elle était très-goutée, le Roi lui donna une dot de 100,000 livres et la maria au marquis d'Havrincourt, gouverneur de Hesdin, colonel du régiment d'Artois-dragons. La Beaumelle a inséré dans sa collection (t. II, p. 137, de l'édition de 1757) les conseils remarquables que M^{me} de Maintenon adressa en cette occasion à M^{lle} d'Osmond; mais comme de coutume il les a arrangés, augmentés, mutilés. Les deux textes se trouvent mis en regard l'un de l'autre dans l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 5 de la préface. A la suite de ces conseils, il met cette note :

« L'original de cette règle de conduite est entre les mains de M^{me} la marquise d'Havrincourt qui la relit encore tous les matins. C'est à ces conseils, exactement suivis, qu'elle doit cette haute piété qui édifie toute sa province, une maison bien affermie et une famille florissante, quoique nombreuse. »

² *Lettres édifiantes*, t. V, l. 60.

compagnie; représentez à votre mari que vous êtes encore trop jeune pour vous livrer au monde, sans qu'il y ait quelqu'un de raisonnable témoin de votre conduite : il vous en saura très-bon gré quel qu'il soit. Fuyez les mauvaises compagnies, rien n'est si dangereux. Aimez la présence de votre mari, ne vous cachez jamais de lui. Sachez vous retenir sur le jeu que je crois que vous ne laissez pas : vous voyez les malheurs que l'amour du jeu attire. Aimez l'ouvrage, soyez toujours occupée ; aimez à être seule, à rentrer en vous-même et à faire souvent des réflexions sur votre conduite. Ne soyez point haute, soyez polie, faites-vous aimer de votre domestique, soyez-y ferme et bonne. Ne donnez jamais dans l'excès des modes, suivez-les de loin et autant que la bienséance le requiert sans les outrer ; ne tâchez jamais de la louange, qu'on dise de vous que vous êtes magnifique dans vos habits ; je serois bien fâchée d'entendre dire cela de vous ; soyez vêtue proprement, sans affectation, et devenez ménagère.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine, et savez fort bien votre religion, vous avez même de la piété ; ayez horreur de toute nouveauté sur cet article ; ne décidez jamais de rien, quoique vous en sachiez plus que les autres ; ne parlez sur cela que quand on vous demandera votre sentiment, que vous direz avec modestie et retenue ; ne critiquez jamais la conduite de personne, quelque mauvaise qu'elle soit. Je ne vous dirai rien sur vos devoirs de bonne Française envers le Roi ; vous lui avez de trop

grandes obligations pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent, et vous en particulier êtes bien obligée de prier Dieu toute votre vie pour sa sacrée personne, et pour la famille royale. Ne souffrez jamais, autant que cela dépendra de vous, qu'on en parle d'une manière trop libre; on se donne une grande liberté de parler des défauts des princes; cela ne vaut rien; gardez-vous-en, vous qui les connoissez mieux que personne. Enfin, ma chère fille, soyez une bonne chrétienne, une bonne femme et une bonne mère, remplissez bien tous vos devoirs, établissez bien votre réputation, et priez pour moi.

17. — A M^{me} D'HAVRINCOURT ¹.

A Saint-Cyr, ce 6 août 1705.

Depuis que M. d'Havrincourt et vous m'avez écrit, il ne s'est point passé de jour que je n'aie eu envie de vous faire réponse; mais vous connoissez assez la vie que je fais pour n'être pas surprise que je n'en aie point eu le loisir; je ne suis pas même bien assurée de finir ce que je commence; cependant je voudrois vous entretenir longtemps, car je suis fort contente de votre lettre, parce que vous entrez en détail, et qu'il y a peu de compliments. Je suis ravie de vous savoir auprès de votre belle-mère; je suis prévenue d'une grande estime pour elle, et je

¹ *Lettres édifiantes*, t. V, l. 76.

52 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

désirerois de tout mon cœur que vous la gardassiez longtemps. Vous êtes donc bien aise d'être admirée? c'est une nourriture dont on ne tâte guère ici, et vous en avez tiré tout ce qu'on en peut tirer de meilleur, qui est de n'en avoir pas été blâmée ; pour moi, je comprends fort bien qu'on vous admire, et je ne doute point que vous vous fassiez aimer et estimer partout. J'approuve fort le parti que vous prenez de ne guère parler de nous : il est vrai que cela attire l'envie, et nous méritons d'être oubliées. Soyez une bonne dame de campagne, bonne chrétienne, bonne femme, bonne fille, bonne mère, bonne maîtresse, en un mot, remplissez vos devoirs ; vous ne serez heureuse que par là. Vous connoissez la cour, et vous n'en serez jamais engouée ; Paris est pernicieux pour les femmes ; Havrincourt, Hesdin, Arras, peuvent vous fournir une diversité agréable. Je vous parle, madame, comme à ma fille, ayant pour vous la même tendresse.

Voici une interruption, mais j'espère que je reviendrai.

Ce 7 août.

Mandez-moi souvent de vos nouvelles, je vous prie ; je garde le placet dont monsieur votre mari m'a chargée pour le donner au Roi à l'Assomption. Quoique vous vouliez oublier la cour, je crois que vous ne cesserez jamais de vous intéresser au Roi qui se porte, grâce à Dieu, fort bien, à M^{me} la duchesse de Bourgogne qui a fini tous ses remèdes dont elle est fort contente, et à moi, si j'ose me nommer

PREMIÈRE PARTIE. — AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 53
après de telles gens, qui suis parfaitement remise de
tous les maux que vous m'avez vus.

Priez et faites prier pour la paix, et encore une
fois écrivez-moi souvent, et bien des détails sur tout
ce qui vous regarde. Je ne saurois finir par des com-
pliments, il me semble que je vous aime trop pour
vous en faire.

18. — AVIS A UNE DEMOISELLE QUI SORTOIT
DE SAINT-CYR ¹.

1705.

Ce que je crois de plus important pour vous, ma
chère fille, en entrant dans le monde, est de vous
attacher à Dieu avec une grande confiance en lui,
jointe à une égale défiance de vous-même. Vous en
avez plus besoin qu'une autre, par l'ignorance du mal
où vous avez été élevée, qui pourroit vous y faire
tomber sans même vous en apercevoir ; ainsi vous
n'êtes pas en état de vous garder, mais Dieu vous
gardera, si vous tenez fortement à lui par le fréquent
usage des sacrements, par la fidélité à vos exercices,
et tâchant surtout de mériter cette faveur par de
serventes prières. Vous devez promettre à Dieu, dans
la dernière communion que vous ferez avant votre
sortie, que vous serez ferme et fidèle à suivre les

¹ *Lettres édifiantes*, t. V, l. 44. — Cette instruction est la plus
complète et la plus détaillée que M^{me} de Maintenon ait faite aux
demoiselles qui sortaient de Saint-Cyr ; elle traite tous les sujets :
piété, modestie, charité, devoirs envers les parents, envers le Roi
et l'État, etc.

exercices que votre confesseur vous a marqués; cette fermeté ira au-devant de plusieurs inconvénients considérables; car un jour vous n'aurez plus de dévotion, un autre il vous prendra envie de changer les lectures, et dès qu'on s'est fait une planche, on y passe très-aisément; au lieu que les personnes qui se font une loi de ne remettre leurs exercices que pour des choses absolument nécessaires, ne pensent pas qu'on puisse faire autrement. Comptez, ma chère fille, que le démon emploiera toutes sortes de moyens pour vous détourner de cette fidélité : il vous mettra dans l'esprit un dégoût et un éloignement de la prière; il vous suggérera qu'après tout vous n'êtes pas religieuse, que c'est une perte de temps, puisque vous n'en tirez aucun fruit, et qu'il vaudroit mieux s'occuper à quelque chose de plus utile. Vous entendrez peut-être des discours et des railleries propres à vous faire tout quitter : on dira que vous ne voulez point manquer à votre routine, que vous avez pris une dévotion du petit peuple, que vous êtes bien simple; mais si vous demeurez ferme sur les principes qu'on vous a donnés, vous vous attirerez des grâces victorieuses pour triompher de votre faiblesse. N'oubliez jamais, ma chère fille, qu'un chrétien sans prière est un soldat sans armes le jour du combat; que lui peut-il arriver, sinon d'être percé de coups et abandonné à la discrétion de son vainqueur qui n'est autre que ce fort armé dont parle l'Évangile?

J'ai joint la défiance de soi-même à la confiance en Dieu, car il ne faut pas le tenter en s'exposant

AUX occasions : qui aime le péril y périra. Si vous vous engagiez mal à propos, et que vous ne fussiez pas sur vos gardes, vous auriez sujet de craindre que Dieu vous refusât son secours et qu'il vous livrât à votre foiblesse. Fuyez donc les hommes comme vos plus mortels ennemis, ne vous trouvez jamais seule avec aucun, ne vous plaisez point à entendre dire que vous êtes jolie, aimable, que vous avez la voix belle, etc. Le monde est un trompeur malin qui pense rarement ce qu'il dit, et la plupart des hommes qui tiennent ce discours aux filles ne le font que pour trouver une entrée pour les perdre. Ne recevez jamais d'eux de présent, ne chantez jamais en leur présence que par ordre et devant madame votre mère que je crois trop sage pour vous le faire faire mal à propos. Fuyez toute galanterie et toute intrigue, évitez même les manières et les airs enjoués ; que votre modestie soit embarrassée à l'abord d'un homme, que la rougeur vienne à votre secours ; mais n'ayez pas de ces manières de filles de couvent qu'on ne peut guère appeler que sottes, et qui attirent ordinairement ce qu'on prétend éviter ; des yeux baissés modestement et un certain air de sagesse et de réserve sont bien plus à propos. Ne souffrez jamais qu'ils vous touchent les mains ou autrement, ni qu'ils prennent avec vous la moindre liberté ; n'ayez avec personne des airs ni des rires d'intelligence ; n'écrivez qu'à vos proches parents à moins de quelque affaire ; si un homme vous écrit, portez la lettre à madame votre mère avant même de la lire, et n'y répondez point sans son ordre ; si

vous n'étiez pas à portée de prendre son conseil, il vaudroit encore mieux jeter de telles lettres au feu sans les lire que de risquer de prendre un autre parti.

Vous savez ce que Dieu ordonne d'avoir pour ceux de qui nous avons reçu la vie; ne vous en oubliez jamais : honorez et respectez madame votre mère, quand même vous ne trouveriez pas en elle la tendresse et l'amitié que je suis persuadée qu'elle a pour vous; faites voir en tout une soumission et une parfaite déférence à ses sentiments tant qu'ils ne vous demanderont rien de contraire à votre premier devoir qui est d'obéir à Dieu, et quand même vous verriez en vos frères et en vos sœurs une conduite contraire, distinguez-vous d'eux en cela : vous avez été mieux instruite, et vous savez qu'il n'y a dans le précepte que Dieu en a fait aucune différence du plus au moins de naissance, ni des autres avantages naturels. Dieu, de tout temps, a béni les enfants qui se sont exactement acquittés de ce devoir, et ceux qui agissent autrement ne prospèrent pas pour l'ordinaire même en ce monde.

Mettez votre dévotion à remplir les devoirs de votre état : un des principaux va être de plaire à madame votre mère et à mesdemoiselles vos sœurs en tout ce qui ne déplaît point à Dieu. Soyez douce, égale, complaisante, pleine d'attention aux autres, et d'oubli de vous-même; mettez votre plaisir à faire celui de madame votre mère, et à vous rendre à sa volonté; conformez-y vos dévotions, raccourcissez-les s'il le faut, mais que rien ne vous empêche de

penser à Dieu, de lui offrir vos actions, d'agir pour l'amour de lui, et de l'aimer de tout votre cœur; il ne faut pour cela ni chapelles, ni oratoires, ni chambres particulières : en jouant, en conversant et en faisant ses autres affaires, on peut aisément avoir un petit commerce intérieur avec lui. Vous avez fort bon goût sur la lecture, ne le gêtez pas ; ne lisez que pour vous édifier, et non pour satisfaire la curiosité et la démangeaison naturelle aux filles, ni pour paraître savante ; n'oubliez jamais ce qu'on vous a dit à Saint-Cyr sur cet article ; prenez garde au goût de l'esprit, d'autant plus dangereux qu'il paroît moins criminel ; c'est par cet endroit que tout le monde tient au jansénisme¹ : leur style est un aimant dangereux² dont vous devez vous défier, mais gardez-vous cependant de marquer aucuns soupçons sur ce sujet, aux personnes avec qui vous vivrez : ils causeroient de fâcheux inconvénients. Vous avez une excellente ressource et un très-bon conseil en M. F...³, ayez-y recours dans vos doutes. Je crains extrêmement votre foiblesse, votre facilité et votre complaisance ; vous n'oserez dire non, ni résister à rien ; mais, ma

¹ Le jansénisme n'était pas seulement une secte religieuse, mais un parti politique qui rassemblait tous les esprits frondeurs, libres, indépendants, enfin tout ce qui faisait opposition au gouvernement de Louis XIV.

² Les écrits de M. M. de Port-Royal jouissaient alors d'une grande renommée ; M^{me} de Maintenon les lisait, encore bien qu'elle ne goûtât pas les opinions qui y étaient contenues ; mais elle les proscrivait à Saint-Cyr.

³ Le confesseur de la demoiselle. Le nom est en blanc dans le manuscrit.

chère fille, appelez à votre secours cette terrible parole de Notre-Seigneur : *Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon père*; mettez-vous aussi en esprit au lit de la mort, et voyez ce que vous penserez en ce moment, quelle idée aurez-vous de tout ce qui se passe, et en particulier des vains jugements des hommes. Les choses paroissent bien différentes à la lueur du flambeau qui nous est mis en main en cette extrémité; on voit clairement alors ce qu'on auroit dû faire, on est déchiré de regret de l'avoir omis : ces réflexions sont d'excellents préservatifs contre la contagion du monde, et contre notre propre foiblesse.

Prenez garde à une maxime que je crois fort dangereuse, que le bonheur de la vie consiste dans la douceur de l'amitié. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point; mais cette inclination et ce goût pourroient aussi être cause de votre perte, car, quand on désire si fort d'être aimée, on ne regarde guère de qui; on fait tout pour en venir à bout, on y sacrifie sa religion, son honneur et sa conscience; ce désir-là est un bandeau épais qui aveugle. Je comprends que c'est une grande douceur d'être aimée des personnes avec qui on est obligé de passer sa vie, et qu'il faut même tâcher de s'attirer cet avantage par toutes les voies raisonnables et surtout par une honnête complaisance, mais il ne se faut pas trop fonder sur cette amitié, ni se persuader aisément qu'on en a beaucoup pour vous; comptez, ma chère fille, qu'il n'y a presque plus de véritables amis : l'intérêt et l'argent remuent tout, et divisent les frères et les sœurs, les

pères et les enfants. Agissez cependant toujours de bonne amitié de votre part, contribuez à l'entretenir de tout votre pouvoir, ne marquez jamais que vous croyez voir qu'on vous en manque pour vous, et le jour qu'en effet vous vous apercevez de quelque chose, ne croyez pas tout perdu; ce n'est rien de pis que ce qu'on éprouve presque généralement partout, et il est plus vrai qu'on ne sauroit dire, qu'il n'y a guère que Dieu qui nous aime pour notre propre avantage et sans aucun intérêt. Tournez de ce côté le fond de votre tendresse; aimez, chérissez cet ami bienfaisant, constant et généreux, qui ne vous manquera jamais quand tous les autres vous abandonneront, et avec qui vous ne devez craindre aucun mécompte; voilà la véritable douceur de la vie, vous n'en trouverez point ailleurs de solide, votre cœur ne pouvant être content de rien moins que de Dieu; et notre complaisance pour les hommes doit nous être suspecte lorsqu'elle n'a pas pour objet l'amour de Dieu et du prochain.

La médisance est un des plus grands écueils que vous ayez à craindre : on n'en fait aucune façon dans le monde; la conversation y paroît insipide à moins que quelqu'un n'en fasse le sujet et ne soit, comme on dit, sur le tapis. Vous ferez bientôt comme les autres si vous n'êtes point tout à fait sur vos gardes, et si vous ne vous souvenez des maximes que vous avez pour ainsi dire sucées ici. Plus la médisance est spirituelle et agréable, plus elle s'insinue et fait d'impression; n'oubliez donc pas, ma chère fille, qu'on ne peut médire sans commettre un très-grand

péché qui oblige à une restitution d'autant plus difficile que le bien qu'il faut rendre est fort au-dessus de ceux qu'on nomme de fortune, qui, n'étant plus dans les mains des personnes qui l'ont ravi, n'est pas aisé à restituer. Je sais que ce ne sera pas à vous à reprendre les personnes que vous entendrez médire, ni à leur imposer silence; mais votre air doit parler en ces occasions, et la charité y fait user d'industrie. La plupart des gens du monde se perdent faute d'attention sur cet article, mais vous seriez plus coupable de vous y laisser aller ayant été si bien instruite et précautionnée. Soyez délicate, et même scrupuleuse sur la charité; ne dites jamais de personne ce que vous ne seriez pas bien aise qu'on dit de vous; couvrez les défauts du prochain, et rendez-vous l'avocate des absents; faites-vous tellement connoître qu'on n'ose devant vous prendre la liberté d'attaquer le prochain; vous vous ferez encore plus de bien qu'à lui, puisque vous ôterez un des plus grands obstacles à votre salut; étendez cela jusque sur les railleries un peu piquantes, et recourez souvent à Dieu pour obtenir la grâce de résister au torrent de l'exemple et de la coutume, qu'on diroit à présent être le seul Évangile du monde, tant ses partisans ont soin de s'y conformer; mais vous en connoissez un autre, ma chère fille, qui doit être la règle de votre conduite, et dont vous ne devez jamais vous départir. Gardez-vous bien d'épouser les inimitiés de votre famille ni de vos amis; vous êtes chrétienne, et en cette qualité obligée de pardonner toutes les injures et les mau-

vais services ; on ne vous en rendra jamais de pareils à ceux que Jésus-Christ, notre divin modèle, a pardonnés dans le temps même que la haine de ses ennemis étoit plus envenimée. Nous ne pouvons être de vrais disciples d'un tel maître si notre amour pour nos frères ne l'emporte et ne triomphe de leurs mauvais procédés à notre égard. Les maximes du monde, sur ce sujet, sont, si je l'ose dire, détestables et absolument contraires à celles du divin Testament de notre Père ; lisez de quelle manière il traite le perfide Judas à la cène et au jardin : pourroit-on ménager avec plus de douceur le meilleur de ses amis ? Suivez, ma fille, cet admirable modèle, ne conservez aucun ressentiment, n'entrez point dans ceux de vos proches et ne comptez pour ennemis que ceux de Jésus-Christ et de votre salut. Je ne puis vous régler la manière d'en user avec ceux que votre famille voudra que vous regardiez comme tels, mais j'espère que la tendresse vraiment chrétienne dont vous ferez profession vous conduira, et vous fera agir avec prudence pour ménager tout le monde, et ne rompre avec personne.

Aimez à être occupée : le travail est un amusement et un plaisir pour les personnes qui en ont le goût ; c'est un grand secours à la légèreté des filles, qui, sans cela, se trouveroient exposées à bien des dangers ; vous pouvez voir dans saint Paul les mauvais effets de l'oisiveté quand il parle à Timothée de l'égarément des jeunes veuves ; elles sont, dit-il, *fainéantes, curieuses, courant de maisons en maisons, et parlant de choses dont ellés ne devoient point*

parler. Dès qu'une fille ne trouve point son plaisir chez elle à quelque occupation convenable, elle le veut chercher au jeu ou dans des compagnies qui la mettent en un péril évident de se perdre de réputation : deux écueils également à craindre. Faites-vous un devoir de remplir vos journées et de travailler, soit pour votre entretien, soit pour les pauvres, soit pour l'église, et si vous n'étiez pas assez heureuse pour le faire pour ces sortes de bonnes œuvres, faites-le au moins pour votre amusement innocent, et pour le plaisir de voir de votre ouvrage. Je compte que vous ne passerez point de jour sans lire du moins un chapitre du Nouveau Testament, et quelque endroit des Homélies, ou de l'Imitation ; si vous pouvez encore donner quelque quart d'heure à des réflexions solides, elles vous seront d'un grand secours ; du reste, soyez occupée, ou seule dans votre chambre, ou avec madame votre mère et mesdemoiselles vos sœurs.

N'oubliez jamais ce qui vous a été dit sur l'ajustement et sur le désir de plaire, c'est ce qui perd presque toutes les filles. Il faut être propre et mise d'une manière convenable, mais sans tomber dans le ridicule de vouloir attraper la mode en tout ce qu'on peut ; faites voir, au contraire, que vous en pouvez faire davantage, et que vous êtes fort au-dessus de ce foible qui entraîne presque tout le monde. On vous dira qu'il faut faire comme les autres ; cela est vrai quand les autres font bien, mais non sur ce qui est mal. Je sais qu'une personne mariée doit chercher à plaire à son mari, et qu'une fille qui se veut

marier peut bien essayer de se donner quelque agrément, ou tâcher de relever ceux que Dieu lui a donnés, pourvu que l'un et l'autre demeurent dans les bornes de la pudeur et de la modestie ; mais, hors ces cas, le désir de plaire aux hommes est pernicieux, et conduit aux derniers malheurs. Les mauvaises chansons le sont fort aussi, et vous devez vous en garder comme d'un poison dangereux ; le mal s'insinue facilement par cette voie, et le démon n'a guère de meilleur moyen pour corrompre la jeunesse. Vous ne serez pas embarrassée d'y suppléer par de beaux airs ; vous en savez assez de convenables à votre éducation, sans lui faire l'injure de chercher à en savoir d'autres si indignes d'elle et de vous. Il faut, sur cela comme sur le reste, une fermeté que vous ne trouverez pas chez vous, mais cherchez-la en Dieu, ma chère fille : il est la source de toute sorte de bien, de quelque nature qu'il puisse être.

Vous savez assez le soin que vous devez apporter à bien choisir un confesseur, Si vous pouvez prendre l'avis de M. l'évêque de... vous ferez bien ; sinon, servez-vous des moyens que la prudence demande dans une affaire de cette nature. Quand vous l'aurez choisi, souvenez-vous toujours d'y regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ, et d'y aller dans un esprit de foi ; faites-vous conduire par lui, soyez entre ses mains comme un enfant sur tout ce qui regarde votre conscience ; consultez-le sur les bonnes œuvres que Dieu demande de vous dans votre état, et suivez exactement ce qu'il vous marquera ; engagez-le par là à prendre de vous un soin particulier ; ce qui vous

sera d'autant plus nécessaire que vous allez être plus exposée.

Je ne puis vous rien prescrire sur l'aumône ; mais ayez le cœur tendre pour les pauvres , et premièrement pour ceux de vos terres qu'il faut assister devant tous les autres, et à qui vous êtes aussi obligée de procurer des secours spirituels ; c'est un devoir fort négligé aujourd'hui : cependant, les seigneurs répondront à Dieu du salut de leurs vassaux en tout ce qui dépendoit d'eux. Donnez aux pauvres selon votre pouvoir, mais appliquez bien ce que vous donnerez : ce qu'on donne aux passants est d'ordinaire assez mal donné ; les pauvres honteux ou malades doivent avoir la préférence, toujours pourtant selon la discrétion et la circonstance qu'on ne peut prévoir.

Je ne veux pas oublier de vous dire un mot sur les afflictions : tout bon chrétien les doit prendre de la main de Dieu, sans se laisser accabler par la tristesse ni emporter à la violence de ses mouvements. Si les accidents de la vie arrivoient par cas fortuit, et que nous n'eussions aucune solide ressource, il seroit excusable d'y demeurer enfoncées ; mais comme rien n'arrive que par l'ordre ou la permission du meilleur et du plus tendre de tous les pères, nous devons toujours baiser la main qui ne nous frappe que pour nous sauver, car s'il mêle tant d'amertume dans notre vie, c'est de peur que, trouvant ici-bas notre satisfaction, nous ne désirions point d'arriver à la céleste patrie. Gardez-vous donc, ma chère fille, de murmurer ni de vous plaindre dans

les afflictions, puisque tout ce que veut un tel père doit être accepté, et même agréé de ceux qui ont l'avantage d'être ses enfants, et qui savent qu'après quelques moments de légères peines, ils doivent partager pour une éternité la gloire et le bonheur de ce Dieu aussi puissant que bon. Que n'y auroit-il pas à vous dire de la dévotion de la Sainte Vierge, si combattue dans le siècle où nous sommes, et cependant si utile à notre salut ! Il est vrai qu'il en faut retrancher l'abus, mais c'est ce qui vous a encore été parfaitement bien appris ici : la solide dévotion, soit à la Sainte Vierge, soit aux saints, est celle qui nous porte à avoir en horreur et à fuir avec soin tout ce qui peut offenser Dieu, et à imiter de leurs vertus celles qui sont plus conformes à notre état. Cela n'empêche pas qu'on n'entre avec simplicité dans certaines dévotions approuvées de l'Église, pourvu qu'on n'y mette pas toute la confiance du salut, et qu'on ne les préfère point à ce qui est d'obligation et aux devoirs de son état. Il faut estimer toutes les pratiques de piété approuvées, mais il n'est pas à propos de les embrasser toutes ; la plus généralement reçue est le chapelet ; aimez-le et récitez-le autant que vous pouvez, et, loin d'avoir de la peine à le montrer, faites-vous une gloire qu'on sache que vous en avez un, et que vous estimez cette pratique ; ce sera un moyen de vous rendre la Sainte Vierge propice, et vous savez combien sa protection est puissante auprès de Dieu ; c'est notre mère, et une mère remplie de bonté et de tendresse : ainsi il est bien juste que nous l'aimions, et que nous tâchions

de lui rendre tout l'honneur dont nous sommes capables, surtout à l'approche de ses fêtes. Vous vous souvenez bien comment on vous a accoutumée à vous y disposer : ne perdez pas cette bonne habitude, remplissez-vous toujours des mystères selon l'esprit de l'Église, à quoi l'écrit que vous avez pourra vous aider beaucoup ; étudiez avec soin les vies des saints qui conviennent le plus à la profession où Dieu vous a mise, pour en faire la règle de votre conduite.

La vie chrétienne est une vie sérieuse, pénible, et par conséquent formellement opposée à la mollesse qui règne à présent ; ne vous y laissez pas aller, ma chère fille, et ne croyez pas qu'il vous soit permis de faire comme les autres. Dieu veut bien que nous prenions quelques moments de plaisir pour nous délasser un peu et pour mieux poursuivre notre travail, mais ce ne peut être qu'un effet de l'aveuglement ou de l'ignorance des chrétiens de passer la plus grande partie de la vie à se divertir, puisque c'est renverser l'ordre établi de Dieu, et perdre un temps dont sa bonté veut que nous achetions l'éternité. Ne soyez jamais sans corps, et fuyez tous les autres excès qui sont à présent ordinaires même aux filles, comme le trop manger, le tabac, les liqueurs chaudes, le trop de vin, etc. Nous avons assez de vrais besoins sans en imaginer encore de nouveaux si inutiles et si dangereux ; mais sur toute chose détestez l'immodestie dans l'habillement qui est montée à tel point qu'on ne sait plus où laisser tomber sa vue pour n'être pas blessée de ce que l'on voit ; c'est sur ces articles qu'il vous sera permis d'être, si je

l'ose dire, opiniâtre plutôt que de vous rendre, et votre première éducation vous servira fort à propos d'un prétexte honorable pour vous dispenser de faire comme les autres,

Il reste encore un devoir important, mais bien peu connu dans le monde, quoiqu'il soit absolument nécessaire, c'est ce que tout chrétien doit à son Roi et à ceux à qui il fait part de son autorité qui est celle de Dieu même et qu'il faut respecter, quelque soit celui qui en est revêtu. Heureusement pour nous, ma chère fille, *le prince que nous tenons de la magnificence de Dieu*¹ est tel que nous le pouvons souhaiter; mais quand il n'auroit ni religion, ni bonté, ni justice, vous n'en seriez pas moins obligée d'obéir à ses lois en tout ce qui ne s'oppose point à celles de Dieu; ainsi, loin de vous plaindre et de murmurer des secours que la guerre l'oblige à tirer de ses peuples, vous devez porter les autres à s'y rendre de bon cœur, parce que le besoin général de l'État est celui de chaque particulier, qui ne peut être en sûreté dans leurs maisons si on ne les garde de leurs ennemis, et on ne peut les en garder sans avoir de quoi faire subsister les troupes nécessaires à ce dessein, à quoi il est très-juste que chacun contribue, puisque chacun y est intéressé. On convient assez volontiers de ce raisonnement, on le fait même aux autres dans l'occasion, mais quand il est question d'en venir à la pratique, personne ne veut

¹ Cette belle définition, qui semble empruntée à Bossuet, exprime parfaitement l'espèce d'admiration et d'enthousiasme que Louis XIV inspirait à ses sujets.

porter la charge, et on n'épargne rien pour en exempter ses terres, ce qui est une grande injustice, parce qu'en cherchant à se soulager on en accable d'autres, le marché étant pour ainsi dire fait, et la somme, qui en doit revenir au Roi, réglée¹, au lieu que chacun souffriroit moins si tout le monde consentoit de souffrir un peu, et vouloit porter une partie de la charge; mais on veut trouver des raisons et des impossibilités qui ne sont que des prétextes suggérés par l'intérêt et par l'injustice très-commune dans le monde, et dont même souvent on se fait honneur; par exemple, sur les douanes, les droits d'entrées et autres, on se vante de savoir mille moyens de s'échapper et de tromper habilement², ce qui pourtant me paroît une injustice et une désobéissance aux lois de l'État. Le monde n'en raisonne point ainsi, et on vous trouvera plus que scrupuleuse d'y regarder de si près; cependant, ma chère fille, ce n'est point un conseil ni une œuvre de surrogation; c'est une obligation précise pour toutes sortes de personnes; mais combien de gens n'ont pas eu l'avantage d'être instruits de leurs devoirs comme vous, et qui ne péchent que par ignorance! Votre exemple plus que vos paroles doit les éclairer et les redresser; s'il se présenteoit quelques occasions

¹ On sait que les principaux impôts étoient affermés à une société de financiers qu'on appelloit *fermiers généraux*, qui en versaient le montant à l'avance dans les caisses du roi, et en effectuaient ensuite la perception.

² Sur ce point, comme sur tant d'autres, nos mœurs n'ont point changé.

d'en parler, ne les perdez pas ; dites franchement ce que vous avez appris ici à ce sujet, et faites volontiers part aux autres des maximes droites et solides qu'on vous y a données ¹.

Parlez peu et écoutez beaucoup, jusqu'à ce que vous soyez un peu formée sur chaque chose ; vous éviterez par là bien des railleries que les filles de couvent s'attirent par leur innocence. Ne paraissez étonnée de rien ; ne demandez guère ce que vous ignorez qu'à madame votre mère, parce qu'il seroit à craindre que vos questions ne fussent pas reçues des autres d'une manière favorable pour vous, et une mère se compte obligée d'instruire ses enfants sur tout ; ne dites point à ce qui vous sera nouveau que vous l'ignorez, il faut apprendre mille choses comme si on les avoit déjà sues.

Ménagez, épargnez, pour ne pas prévenir d'abord contre vous et de peur qu'on ne vous croie dépensière ; laissez à madame votre mère le soin de penser à vous faire de petits présents ; ne l'importunez point par des demandes pour votre habillement ou pour votre plaisir.

Ne croyez point qu'on vous approuve parce qu'on ne vous dit mot ; vous seriez longtemps à charge sans en être avertie ; il n'y a presque qu'à Saint-Cyr qu'on reçoit des avis à chaque chose que l'on fait de mal, encore je vous avouerai qu'il y a bien des occasions où nous ne parlons point parce que le fait nous

¹ On voit quelle sorte d'éducation politique les demoiselles recevaient à Saint-Cyr.

regarde, au lieu que dans le monde on se plaint des personnes à tous autres qu'à elles-mêmes, à moins d'une amitié plus solide et d'un intérêt plus sincère qu'il ne s'en trouve aujourd'hui.

19. — A UNE DEMOISELLE SORTIE DE SAINT-CYR¹.

1706.

Il est vrai, ma chère fille, que je vous aime mieux dans votre famille que dans une communauté ; leur misère vous fera souffrir, mais il est juste que vous la partagiez, que vous la soulagiez et que vous la consoliez autant que vous le pourrez ; ce seront là vos bonnes œuvres et vos pratiques de vertu. Souvenez-vous de votre éducation, et songez à servir Dieu, ma chère enfant, puisque nous ne vivons que pour lui. Vous ne m'importunez point de m'écrire : je serai bien aise de savoir de vos nouvelles, et je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous rendre heureuse ; mais vous avez vu de près que la grandeur ne peut pas autant que le croient ceux qui la voient de loin : il n'y a que Dieu assez puissant pour nous enrichir tous. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

¹ *Lettres édifiantes*, t. III, l. 79.

d'en parler, ne les perdez pas ; dites franchement ce que vous avez appris ici à ce sujet, et faites volontiers part aux autres des maximes droites et solides qu'on vous y a données ¹.

Parlez peu et écoutez beaucoup, jusqu'à ce que vous soyez un peu formée sur chaque chose ; vous éviterez par là bien des railleries que les filles de couvent s'attirent par leur innocence. Ne paraissez étonnée de rien ; ne demandez guère ce que vous ignorez qu'à madame votre mère, parce qu'il seroit à craindre que vos questions ne fussent pas reçues des autres d'une manière favorable pour vous, et une mère se compte obligée d'instruire ses enfants sur tout ; ne dites point à ce qui vous sera nouveau que vous l'ignorez, il faut apprendre mille choses comme si on les avoit déjà sues.

Ménagez, épargnez, pour ne pas prévenir d'abord contre vous et de peur qu'on ne vous croie dépen-sière ; laissez à madame votre mère le soin de penser à vous faire de petits présents ; ne l'importunez point par des demandes pour votre habillement ou pour votre plaisir.

Ne croyez point qu'on vous approuve parce qu'on ne vous dit mot ; vous seriez longtemps à charge sans en être avertie ; il n'y a presque qu'à Saint-Cyr qu'on reçoit des avis à chaque chose que l'on fait de mal, encore je vous avouerai qu'il y a bien des occasions où nous ne parlons point parce que le fait nous

¹ On voit quelle sorte d'éducation politique les demoiselles recevaient à Saint-Cyr.

vie de vous le proposer une seconde fois ; que si ce sont des personnes perdues de réputation, ou qui soient tant soit peu suspectes, il n'y faut pas aller absolument. »

M^{lle} de Partenay demanda si ce ne seroit pas une bassesse d'aller diner et souper chez les uns et les autres. M^{me} de Maintenon répondit : « C'en seroit une d'en faire habitude ; on peut quelquefois aller en visite, diner chez une personne sans avoir dessein de lui rendre, mais pour l'ordinaire il vaut mieux vivre chez soi à l'étroit et de peu, que de chercher à faire bonne chère chez autrui. J'ai toujours aimé la mère d'une demoiselle de Saint-Cyr, pour la vie qu'elle mène : elle se met au travail de grand matin, y emploie tout le jour, et vit de son épargne pour éviter d'être à charge à personne.

« — Est-ce une bassesse de travailler pour gagner quelque chose ? dit M^{lle} du Tot. — Au contraire, répondit M^{me} de Maintenon, il y a bien plus de noblesse de vivre de son travail et de ses épargnes que d'être à charge à ses amis. Je vous ai habillé un proverbe, *Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre*¹, où l'on voit un homme qui manque de tout, pour avoir abandonné son bien plutôt que de se donner la peine de le faire valoir, et un autre qui vit heureux dans sa famille, parce qu'il prend soin de ses affaires, qu'il vit de peu, ne mangeant que des légumes pour assurer quelques biens à ses enfants ; laquelle des deux manières de vie choisiriez-vous,

¹ Voir plus loin ce proverbe.

Cognac? — C'est, dit la demoiselle, la seconde. — Vous avez grande raison, dit M^{me} de Maintenon; cependant cela n'est pas aussi aisé à faire qu'à dire. Il faut s'accoutumer de bonne heure à l'épargne; je ne dirois pas à des personnes riches : vendez vos ouvrages, mais à celles qui ne le sont pas je leur conseille fort, elles ne sauroient mieux faire. »

M^{lle} de Segonzague lui demanda comment nous devons nous comporter à l'égard des hommes. « Il faut, dit M^{me} de Maintenon, les éviter, et ne leur jamais donner lieu à la moindre liberté. Je me trouvai un jour en présence du Roi, avec un grand nombre de dames assises la plupart dans des chaises à dos, parce que Sa Majesté donne beaucoup de liberté aux personnes qui ont l'honneur de la voir souvent. Le Roi étoit encore jeune, et en badinant, il renversoit les chaises de ces dames, et les jetoit à terre, ce qui les mettoit dans d'étranges postures; il vint à une, qui n'étoit pas de plus grande maison que les autres, et dit : « Ah! pour celle-là, je n'oserois. » C'étoit faire en peu de mots l'éloge de cette personne ¹. Ce n'est pas par un sérieux af-

¹ On retrouve cette anecdote dans les Mémoires de M^{lle} d'Aumale. La personne à laquelle Louis XIV donne cette singulière marque de respect est M^{me} de Maintenon, alors la veuve de Scarron. « Elle fut de tout temps si respectée, dit M^{lle} d'Aumale, que jamais on n'osa prendre la plus petite liberté avec elle. » Je ne dis rien des jeux étranges de Louis XIV : ils témoignent, comme beaucoup d'autres faits signalés dans les mémoires du temps, ce qu'il y avait encore de grossièreté d'habitudes dans cette société si polie, si élégante, si amoureuse des plaisirs de l'esprit. Ces jeux contrastent d'ailleurs avec la courtoisie extrême que le

fecté qu'on établit sa réputation, mais par des manières réservées à l'égard des hommes, qui n'empêchent pas la gaieté et une noble aisance; car la vraie vertu n'est ni austère, ni gênante, ni farouche.¹»

M^{lle} des Miers demanda si une fille pouvoit écrire sans le dire à sa mère: « Non, répondit M^{me} de Maintenon, une fille ne doit jamais rien faire sans la permission de sa mère, ou des personnes de qui elle dépend; c'est le vrai moyen de ne jamais faire de sottises; il n'y a aucune raison de se cacher quand on n'a pas envie de faire le mal. » Une maîtresse demanda ce qu'il faudroit faire si on recevoit des lettres de personnes inconnues, surtout de quelque homme. M^{lle} d'Escoublant¹ répondit qu'il faudroit la brûler après l'avoir lue. M^{me} de Maintenon prit la parole et dit: « Cela ne suffiroit pas, il ne faudroit pas même la lire, mais la porter à sa mère ou aux personnes qui en tiennent lieu, et dire: « Voilà une lettre dont je ne connois ni le cachet ni l'écriture: ayez la bonté de la lire et de voir de quoi il s'agit; pour moi je ne le veux point savoir, à moins que vous ne le jugiez à propos. » C'est un affront à une fille de recevoir des lettres des hommes qu'elle ne connoit point, parce qu'ils ne s'adressent qu'aux filles et aux femmes dont ils croient être bien reçus, et il faut pour cela y avoir donné quelque lieu; on ne doit écrire à aucun homme,

roi témoignait à toutes les femmes. « Jamais, dit Saint-Simon, il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre et qu'il connoissoit pour telles. »

¹ Elle devint religieuse de Saint-Louis.

excepté à ses proches , si ce n'est pour quelque affaire de famille ou autre chose bien nécessaire. »

M^{lle} de Mornay dit qu'on s'éloignoit du sujet de la bonne gloire qui avoit commencé la matière de la conversation ; mais M^{me} de Maintenon trouva que cela y avoit rapport, et dit qu'il n'y avoit rien de si glorieux et de si honorable que de bien établir sa réputation ; puis elle demanda à M^{lle} de Verdille : « Croyez-vous que l'humilité consiste à en aimer la perte ? » Elle répondit que non. « Vous avez grande raison, répondit M^{me} de Maintenon, il faut au contraire en être bien jalouse. » — Une maîtresse dit qu'elle avoit toujours confondu la bonne gloire, la libéralité et la générosité. M^{me} de Maintenon répondit : « Ces qualités ont en effet de la ressemblance, mais la générosité a quelque chose de plus grand que la libéralité, et est bien au-dessus ; on aime naturellement à donner, peu de gens ont des inclinations contraires, mais il ne se trouve guère de personnes vraiment généreuses ; celles qui le sont surpassent toujours ce qu'on attend d'elles : elles ont l'âme grande et une étendue de cœur qui les fait estimer de tout le monde ; c'est une des plus grandes louanges qui se puisse donner à une personne, et une des plus belles qualités qu'elle puisse avoir ; elle rend incapable d'intérêt et fait réussir en ce qu'on entreprend, parce qu'elle donne le courage de surmonter les obstacles qui empêchent d'arriver à sa fin ; avec elle, on est incapable de toutes bassesses ; on est libéral, on a de la gloire, j'entends de la bonne gloire. La mauvaise gloire est

le contraire de ce que je vous ai dit de la bonne : c'en est une fort sotte de parler toujours de ses parents, de sa noblesse et de tout ce qui nous regarde : les personnes sujettes à ce défaut se rendent insupportables dans la société aussi bien que celles qui y vivent sans attention et sans considération pour les autres. On reconnoît ordinairement dans le monde la noblesse à son honnêteté, et même à son humilité, à son attention à faire plaisir, à soulager, à éviter de donner de la peine, à rendre service. Retenez et comprenez bien, mes enfants, que les véritables nobles ne sont point portés à s'élever ni à mépriser personne; et que les manières hautes, fières et dédaigneuses sentent les petites gens. Sur quoi Jeanne, cette bonne vigneronne que j'ai chez moi, et que j'aime tant pour son sens et pour sa raison, dit quelquefois : « Oh ! nous autres, pauvres gens, quand nous avons quelques honneurs, on ne peut plus nous approcher. » Adieu, mes enfants, ayons beaucoup de bonne gloire et jamais de mauvaise, ni d'orgueil. »

21. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE¹,

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE GLOIRE.

1706.

On pria Madame de parler sur la bonne et la mauvaise gloire. Elle dit que la bonne gloire est de

¹ *Recueil d'instructions*, p. 8. — Le commencement ressemble

ne vouloir rien faire qu'on puisse se reprocher, d'éviter toute bassesse. Elle donna plusieurs exemples de bassesse, comme de recevoir des présents, si ce n'est de ses parents. Elle dit que c'est une bonne gloire d'aimer mieux vivre de peu et n'avoir précisément le nécessaire que de se rendre à charge aux autres et de vivre à leurs dépens. C'en est une mauvaise de s'enfler de sa noblesse, d'en parler, de se croire déshonorée de n'être pas richement vêtue, d'être pointilleuse sur son rang, sur le point d'honneur, de croire qu'on ne nous en rend jamais assez, d'avoir honte de remercier, etc. Une demoiselle demanda si ce ne seroit pas une fausse gloire à une demoiselle de Saint-Cyr de dédaigner de travailler à son profit. « Assurément, dit Madame ; c'est une bien mauvaise gloire d'être honteuse de travailler pour gagner, surtout quand on n'a pas d'ailleurs de quoi subsister. Il se trouvera des personnes dans le monde qui vous feront une honte de travailler pour subsister, mais toute personne de bon goût et d'un jugement solide trouvera de la grandeur et de la générosité à aimer mieux prendre sur soi l'incommodité d'un travail continuel que de vivre aux dépens de personnes qui connoissent votre misère. J'estimerois infiniment une personne qui auroit le courage de demeurer enfermée dans une chambre, à travailler depuis le matin jusqu'au soir, afin de n'être à charge à personne, se passant de peu. Je

à l'instruction précédente, mais la suite et la fin en différent complètement.

trouve une grandeur d'âme, une générosité et un courage tout à fait admirables dans cette conduite, qui va à prendre sur soi et non sur les autres, à se contenter de ce qu'on a. Il y a sur cela une sentence de saint Augustin, que je vous prie de ne point oublier : il dit que la grande richesse n'est pas d'avoir beaucoup, mais d'avoir besoin de peu. Il y en a encore qui sont honteuses de n'être pas bien vêtues, d'autres qui s'en font accroire parce qu'elles sont richement habillées; l'un et l'autre est une sotte gloire : il est bien plus noble d'aimer mieux ne porter que des habits de laine que de s'endetter pour en avoir de soie, quand on n'a pas de quoi les payer; ou qu'en mettant son argent à s'habiller à la mode, on en manque pour ses véritables besoins, et on est réduit à avoir besoin de la bourse de ses amis. Il y a de la grandeur d'âme à s'en tenir à n'avoir que le pur nécessaire plutôt que de s'entretenir aux dépens d'autrui. La personne de mon proverbe¹, qui aime à ne vivre que de légumes, à ne s'habiller que de laine, qui ne veut pas paraître parce qu'elle n'est pas vêtue selon sa condition, qui s'enferme à travailler depuis le matin jusqu'au soir plutôt que de chercher dans la charité des autres de quoi fournir à une plus grande dépense, a autant de grandeur d'âme et de générosité qu'une autre a de bassesse de cœur, qui va, de dessein prémédité, souper et dîner chez qui lui en veut donner.

« C'est encore une bassesse de flatter les gens

¹ Voir le proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre.*

parce qu'ils sont en faveur, de leur témoigner beaucoup d'estime parce qu'ils sont en crédit, quoiqu'on sache bien qu'il n'est pas fondé sur leur mérite et qu'au contraire ils sont parvenus à cette élévation par de mauvais vices. Il ne faut pas affecter de l'éloignement et du mépris pour une personne parce qu'elle est en faveur, surtout lorsqu'elle y est parvenue par des voies légitimes et si elle a du mérite ; ce seroit une fausse générosité qui viendrait d'un fonds d'envie ; mais il ne faut pas aussi estimer une personne par la seule raison qu'elle est en faveur auprès des grands. C'est encore une bassesse de méconnoître un ancien ami parce qu'il est malheureux, un parent parce qu'il n'est pas noble ou qu'il est pauvre. »

22. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE¹,

SUR LE CÉLIBAT.

1706.

M^{me} de Maintenon, en entrant dans la classe, dit : « Votre maîtresse veut, mes enfants, que je vous parle du célibat dont vous êtes pour la plupart fort engouées, parce que vous le regardez comme un état où vous n'aurez ni les assujettissemens du mariage, ni les engagements de la vie religieuse. Cette idée n'est pas raisonnable : il n'y a point d'é-

¹ *Lettres édifiantes*, t. VI, p. 432.

tat exempt de la dépendance où Dieu a voulu réduire toutes les personnes de notre sexe, et cet état neutre, que vous nommez célibat, est communément un des plus dangereux, et qui demande le plus de précautions et de contraintes pour ne pas perdre sa réputation. Si je parlois à des filles qui eussent de quoi s'établir, je leur dirois ce que je dis hier à une de vos compagnes qui me vint dire adieu : « Retenez cette instruction de votre vieille mère : mariez-vous au sortir d'ici, ou vous faites religieuse ; ne demeurez point sans état. » Il n'y a apparemment que l'amour de la liberté qui vous fasse envisager comme un bonheur de demeurer sans établissement ; si vous ne voulez dépendre de personne, faire votre volonté depuis le matin jusqu'au soir, et enfin n'avoir ni contrainte ni assujettissement, c'est vouloir l'impossible ; il n'y a point d'état où l'on ne dépende de quelqu'un : si vous vous mariez, vous dépendrez de votre mari ; si vous êtes religieuses, il faudra vous soumettre à votre règle et à votre supérieure ; si vous n'êtes ni l'un ni l'autre, vous dépendrez de votre père, de votre mère, ou de quelque autre parent ; si vous n'en avez point, il faudra que vous cherchiez quelque personne de probité pour vous servir de chaperon, car une fille ne peut demeurer seule ; si vous vous mettez avec une dévote, il faudra vous accoutumer à ses manières et à son humeur qui ne reviendra pas toujours à la vôtre, l'accompagner dans la visite des hôpitaux et autres bonnes œuvres, ne la point quitter un moment. Voilà la conduite que doit tenir une fille qui

veut conserver sa réputation. Vous pourriez encore vous retirer dans quelque couvent ; mais vous serez obligées de vous assujettir aux réglemens de la maison , et il n'y a point de vie plus triste et plus ennuyeuse pour une pensionnaire qui n'a point de vocation ; peu de filles ont le courage d'y demeurer plus de deux ou trois ans. Tout le monde admire M^{lle} de La Mothe, qui a été fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, parce qu'il y a trente ans qu'elle demeure à Chaillot ; je ne vous réponds pas qu'elle n'ait eu envie de sortir et qu'elle ne s'y soit bien ennuyée, mais enfin elle a su surmonter la légèreté si naturelle à notre sexe, et c'est un exemple si rare que tout le monde en est charmé ¹. J'ai connu des

¹ M^{lle} de La Mothe d'Argencourt était une des filles d'atour de la reine-mère, Anne d'Autriche, médiocrement belle, mais pleine de grâce et d'esprit d'intrigue, et qui devint la première inclination de Louis XIV, alors âgé de vingt ans. Celui-ci fut d'abord vainement sollicité par sa mère et par Mazarin de rompre une liaison qui jusqu'alors avait été innocente, mais qui le compromettait aux yeux de ses sujets ; enfin ayant appris qu'il avait un rival dans le marquis de Richelieu, auquel M^{lle} de La Mothe écrivait les progrès qu'elle faisait dans le cœur du Roi, il consentit à ce qu'elle fût chassée de la cour et enfermée dans le couvent des filles Sainte-Marie de Chaillot. Là M^{lle} de La Mothe apprit qu'elle avait été trahie par son amant, qui avait livré ses lettres à Mazarin. Son indignation lui fit écouter les consolations des religieuses qui l'entouraient, et elle finit si bien par se plaire auprès d'elles que, lorsqu'on lui rendit sa liberté, elle refusa de rentrer dans le monde, resta à Chaillot volontairement, et sans s'y lier par aucun vœu ; enfin elle y mourut dans un âge très-avancé, et ayant été très-considérée dans sa retraite. M^{me} de Maintenon se trompe en disant que M^{lle} de La Mothe était à Chaillot depuis trente ans ; il n'y avait pas moins de quarante-huit ans.

personnes qui craignoient fort l'engagement et qui s'étant faites religieuses, malgré leurs répugnances, ayant hésité jusqu'au moment de leur profession, se sont trouvées sans aucunes peines et parfaitement contentes après avoir fait leurs vœux ; il est vrai que c'est la grâce de la vocation, car il y en a de certaines qui n'ôtent pas la répugnance naturelle, mais il est vrai aussi que la volonté étant une fois fixée par ce même engagement que vous craignez tant, on ne pense plus à autre chose. »

M^{me} de Vandam dit : « Madame, je leur rapporte souvent l'exemple de M^{me} de Loubert, notre ancienne supérieure¹ ; quand on fit les vœux solennels, elle n'en voulut point faire, disant que ses vœux simples l'obligeoient tout autant et qu'elle étoit déterminée à demeurer ici toute sa vie, que si elle avoit contracté une nouvelle obligation par les vœux solennels ; mais à peine eut-elle persévéré six mois que, se voyant seule des vœux simples et faisant pour ainsi dire bande à part, elle voulut aller dans un autre couvent. — Croyez-moi, répondit M^{me} de Maintenon, si elle n'étoit pas morte elle en auroit encore changé, quoiqu'elle ne fût pas naturellement inconstante ; mais l'expérience fait voir que tant que la volonté n'est pas fixée par l'engagement à un état, on est susceptible de mille pensées de change-

¹ M^{me} de Loubert fut la première supérieure de la maison de Saint-Louis après M^{me} de Brinon. A l'époque de l'expulsion des Dames accusées de quiétisme, en 1697, elle quitta Saint-Cyr et se retira aux Ursulines de Poissy. — Voir l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, ch. x.

ment, de manière de vie et de demeures. Mes chers enfants, comment conservez-vous des idées d'une fausse liberté après tout ce que je vous dis si souvent pour vous persuader de la nécessité de la contrainte et de la dépendance ? Vous avez bien d'autres choses à faire que votre volonté. Le peu de fortune de la plupart de vous vous mettra hors d'état de paroître comme les autres, et il y en aura, comme il y en a déjà, qui seront réduites à passer tout le jour à travailler pour avoir de quoi subsister ; car c'est là sur quoi vous devriez compter, et, au lieu d'aller à vos confesseurs pour des riens, il seroit plus à propos de leur demander : « Que ferai-je pour supporter mon peu de fortune ? Et de quels moyens me servirai-je pour souffrir constamment les humiliations qui en sont inséparables ? » Les mieux accommodées d'entre vous n'en seront pas exemptes ; d'un grand nombre de demoiselles qui sont sorties d'ici, M^{me} de..., par exemple, est assurément une des mieux ; elle est pourtant obligée de servir son père et sa mère, d'aller au marché, et enfin de faire encore des choses plus basses ; mais ils l'aiment tendrement, et elle est de même pour eux, et a assez de raison pour dire que si elle étoit assurée qu'ils vivoient, elle seroit très-contente de son état. Elle ne connoît point le monde, elle passe sa vie dans une chambre à travailler et son plus grand plaisir est de venir ici une fois en trois mois. M^{me} de..., qui est une autre de vos compagnes, nourrit sa mère sur ses cinquante écus et s'entretient par son travail continuel. »

La mère supérieure dit à M^{me} de Maintenon que

M^{me} la marquise d'Havrincourt ¹ écrivit à M^{lle} de..., dont elle étoit ancienne amie, et lui avoit offert de venir passer l'été avec elle; elle l'en avoit même priée plusieurs fois; mais celle-ci lui avoit répondu qu'elle l'en remercioit très-humblement, qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir profiter de ses bontés, mais qu'elle préféroit le plaisir de soulager sa mère à tout autre. « Cela est d'un très-bon cœur et bien louable, » répondit M^{me} de Maintenon. Ensuite, s'adressant aux demoiselles, elle leur dit : « Après vous avoir montré la nécessité d'embrasser un état, il faut cependant vous avouer que vous ne serez pas toujours maitresses de prendre celui qui vous conviendrait; car celles qui n'auront point de vocation n'auront pas, pour la plupart, le moyen de s'établir par un mariage sortable à leur condition, et je ne vous conseillerois pas de vous mésallier ni d'épouser un gentilhomme qui auroit aussi peu de bien que vous. Ainsi votre mauvaise fortune vous contraindra à demeurer dans le célibat que nous venons de dépeindre si triste et si dangereux pour la réputation d'une jeune personne. Je vous ai souvent cité l'exemple des demoiselles de..., qui ont été vos compagnes: elles demeurent près de leur mère parce qu'elles n'ont point de vocation et qu'on ne peut les marier selon leur condition, car il y a peu de familles en France qui les égalent; cependant, avec toute leur naissance, elles n'osent se montrer: leur mère m'a dit qu'elle ne les avoit menées qu'une fois aux Tui-

¹ Voir les lettres précédentes, p. 51.

leries et qu'elle avoit pris le temps qu'il n'y avoit personne. Il y en a peut-être entre vous qui comptent sur quelques-uns de leurs parents qui ont du bien, mais elles se trompent; car, outre qu'il est difficile qu'un particulier fasse la fortune d'un autre, ou veuille s'en charger, vos parents ont leurs enfants et ne se mettront point en peine de vous aider. Il y a quelque temps que le petit de la Maisonfort¹ alla voir M. de Beauvilliers dont il est parent, et qui, assurément, est fort riche et même pieux et charitable; cependant, quand il le vit, il lui dit: «Puissiez-vous devenir un homme de bien!» et ne lui donna rien, pas même un habit, quoiqu'il fût presque nu. C'est pourtant, comme je l'ai déjà dit, un homme de beaucoup de vertu et qu'on peut nommer un saint. Il fut encore chez une de ses parentes: elle lui fit fort bon accueil, mais quand le dîner vint, elle lui dit: «Adieu, mon neveu, vous ne viendrez voir quand vous serez habillé.» Vous voyez bien qu'elle ne lui offrit pas seulement à dîner. L'humiliation suit ordinairement l'indigence. Elle en donna encore un exemple dans M^{me} du Breuillic², qu'elle dit avoir été autrefois fort riche et en elle passe dans le monde. «Cependant, dit-elle, vous voyez présentement réduite à être chez M^{me} d'Heuicourt, et, malgré les bontés que cette dame a pour

¹ Neveu de M^{me} de la Maisonfort. — Voir l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, ch. x.

² M^{me} de Maintenon a élevé deux demoiselles de ce nom. Il est question de la plus jeune dans les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 242.

elle, il faut qu'elle essuie plusieurs contre-temps assez fâcheux. Elle me disoit l'autre jour que M^{me} d'Heudicourt étant allée à Paris, l'avoit laissée chez elle persuadée qu'elle y seroit bien traitée; quand ce fut l'heure du dîner, voyant qu'on ne songeoit point à lui rien apporter, elle pria qu'on lui fît une omelette; le cuisinier lui répondit qu'il avoit autre chose à faire qu'à la servir, et que si elle en vouloit elle n'avoit qu'à la faire elle-même, qu'elle savoit bien où prendre des œufs. Elle m'avoua qu'elle l'auroit bien faite sans aucune peine si elle avoit été chez elle, mais qu'elle n'avoit pu se résoudre à tenir la queue d'une poêle grasse à côté d'un cuisinier; qu'elle avoit eu moins de peine à s'en passer.

« Mes chers enfants, quand on est chez quelque personne étrangère ou même parente, il est bien difficile de plaire aux domestiques de qui on est toujours mal venu, parce qu'ils croient qu'on leur ôte tout ce qu'on vous donne, et cette pensée excite leur jalousie. Pour moi, je souhaite fort de vous faire du bien, mais beaucoup d'entre vous savent la difficulté qu'il y a de m'aborder quand je suis à Versailles; je vous préférerois volontiers à un nombre infini de personnes que leurs charges et leur rang m'obligent de les laisser m'environner; mais *l'argent fait tout dans le temps où nous sommes*. Adieu, mes chers enfants, j'espère qu'un solide mérite, un esprit bien fait et accommodant, du courage, et surtout de la piété, vous dédommageront heureusement de ce qui vous manque du côté de la fortune. »

23. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DES DEUX
GRANDES CLASSES¹,

SUR LE MONDE.

1707.

« N'ayant pas assez de force ni de santé pour vous faire autant d'instructions que je le voudrois, j'ai cru qu'il étoit bon de vous parler à toutes à la fois d'un article sur lequel je veux vous prévenir de bonne heure : c'est sur le monde. Je crains, mes enfants, qu'étant venues ici jeunes et sans le connoître, vous ne vous fassiez des idées tout opposées à ce qu'il est véritablement, et que vous n'en jugiez que par les apparences extérieures qui ont, je l'avoue, quelque chose de séduisant pour la jeunesse, si vous en jugez par la pompe et les ajustements que vous voyez à M^{me} la duchesse de Bourgogne et aux dames de sa suite² ; mais, outre que vous n'êtes point de fortune à être ajustées de la sorte et que vous ne le pourriez faire pour la plupart sans vous faire moquer de vous, c'est que vous êtes élevées et instruites dans le bon esprit du christianisme et que vous n'ignorez pas, comme la plupart des gens du monde, que Jésus-Christ a maudit ce monde, qu'il n'a point prié pour lui dans le temps même qu'il prioit pour ses bourreaux, que vous y avez renoncé par les promesses que vous avez faites au baptême de renoncer à ses pompes, à ses plaisirs, à ses maximes et à tous

¹ *Lettres édifiantes*, t. V, p. 655.

² Elle venait très-souvent à Saint-Cyr, et on peut dire qu'elle y fut élevée.

ses scandales. Saint Pierre et saint Paul recommandoient aux personnes de notre sexe d'être vêtues de modestie, de ne porter ni or ni argent et de ne point friser leurs cheveux. J'ai vu avec un plaisir infini qu'au commencement de cette maison vos anciennes compagnes, auxquelles nous permettions la frisure et autres ajustements¹, les retranchèrent d'elles-mêmes, par piété, après une retraite de M. l'abbé Tiberge. Je serois au désespoir que l'obligation où je suis de laisser entrer ici tous les jours M^{me} la duchesse de Bourgogne et les dames du palais qui sont obligées, pour ainsi dire par état, à cet air de mondanité, l'introduisissent de nouveau parmi vous dans un temps où votre maison fait de si grands progrès en toutes choses. Souvenez-vous, mes enfants, que nous ne pouvons aimer le monde sans déplaire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et faites votre compte que quand vous sortirez d'ici, il y en aura peu pour vous à cause de la triste situation de la plupart de vos familles, et quand même quelques-unes d'entre vous parviendroient à ce que l'on appelle fortune, elles ne devraient pas moins haïr le monde et prendre des idées, des maximes et une conduite tout opposées à la sienne : ce qui s'entend du monde mondain et corrompu ; car je sais qu'il y a de très-bons chrétiens et même des saints qui vivent dans ce monde, et je prie Dieu de tout mon cœur que celles de vous autres qui sont obligées d'y retourner soient de cet heureux nombre.

¹ Voir l'*Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 70.

Défaites-vous du goût que la jeunesse a pour les spectacles : qu'il vous suffise , pour n'y jamais aller, de savoir qu'il y a ordinairement de l'offense à Dieu et que l'on y court de grands dangers du côté de la conscience : outre que vous devez savoir que ce seroit bien en vain, pour la plupart, que vous auriez ce goût-là, qui vous rendroit criminelles devant Dieu, comme l'on dit, sans profit ; car vous n'entendez guère parler d'opéras ni de comédies dans vos provinces : ces choses-là ne sont que dans quelques-unes des grandes villes du royaume. Vous a-t-on conté ce qui arriva à M^{lle} de Loras, votre compagne, au sortir d'ici ? sa mère voulut la mener à la comédie et l'y conduisit à Versailles, parce qu'on ne paye rien à la cour ; elle avoit encore son habit de Saint-Cyr ; elle fut fort bien reconnue, mais elle n'eut pas meilleure place pour cela. M^{me} la duchesse de Bourgogne qui, comme vous savez, l'aimoit fort ici, dit à ses dames en la voyant : « Voilà Loras ; » c'est tout ce qui lui revint, car en sortant elle ne lui dit pas un mot et ne fit pas même semblant de la voir. Voilà un petit échantillon de ce que c'est que le monde : on y éprouve tous les jours mille déboires et surtout les personnes qui n'ont pas de quoi y faire une aussi grande figure que les autres ; rien n'y est présentement si méprisé que la pauvre noblesse.

« Si vous n'avez point de vocation pour la vie religieuse, vous retournerez, pour la plupart, en sortant d'ici, avec un père ou une mère peut-être veufs ou infirmes, ou bizarres, car il faut s'attendre à tout, chargés d'enfants dont vous irez augmenter le

nombre ; vous passerez bien souvent vos journées à travailler dans la chambre de votre mère ou dans la vôtre, et vous ne penserez certainement pas à donner une pistole pour aller à l'Opéra, vous n'en entendrez pas même parler ; vous voudrez encore moins, si vous avez de l'honneur, vous y faire conduire par un homme qui, en payant votre place, vous perdrait de réputation.

« Il y en aura d'autres, et ce seront les plus heureuses, qui se trouveront dans le fond d'une campagne à vivre en ménagères, à veiller sur les domestiques, voir s'ils s'acquittent bien de leurs fonctions, si le labourage se fait bien, s'ils ont soin des bestiaux, des dindons, des poules, et qui enfin seront obligées de donner leur attention à tous ces détails de ménage et même souvent de mettre la main à l'œuvre. Si quelqu'un, mes enfants, a besoin de faire un amas de piété et de vertu, c'est assurément vous autres, puisque, selon les apparences, vous serez exposées à bien des choses pénibles ; il faut en faire de bon cœur un sacrifice à Dieu qui l'ordonne ainsi, quoiqu'il ne nous doive être guère obligé quand nous souffrons ce que nous ne pouvons éviter ; mais sa bonté est si grande qu'il ne laisse pas d'agréer ces sacrifices et de les compter pour beaucoup quand on les lui fait volontiers.

« Abaissez-vous, mes chers enfants : Dieu n'a permis le grand déchet de la noblesse que pour l'humilier et peut-être pour punir quelques-uns de vos ancêtres qui ont abusé de leur autorité et de leurs richesses ; abaissez-vous donc pour répondre aux

desseins de Dieu. Je ne veux pas vous dire par là de vous abaisser le cœur ; au contraire, il faut l'avoir haut, rempli d'une bonne gloire et bien placé pour ne jamais faire de bassesses ; mais je vous conjure de prendre des idées du monde qui soient plus justes et plus conformes à la vérité et à la piété chrétienne. »

25. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DES DEUX CLASSES¹,

SUR LE MONDE.

1707.

« N'ayant pas assez de temps ni de santé pour vous faire autant d'instructions que je voudrois, j'ai cru qu'il seroit bon de vous assembler, puisque ce que j'ai à vous dire vous convient également, et conviendrait même aux petites classes. Je veux vous parler sur un article sur lequel vous avez de fausses idées, qui font que vous pensez et parlez très-mal, c'est sur le monde. Il me revient de tous côtés que vous en êtes engouées, que vous n'avez pres-

¹ *Recueil d'instructions*, etc., p. 49. — Le commencement et la fin de cette instruction sont à peu près semblables au commencement et à la fin de l'instruction précédente ; mais tout le milieu en diffère, moins quelques lignes qui témoignent que ces deux entretiens n'en forment peut-être qu'un seul qui aura été rédigé et arrangé par des personnes diverses. Comme les deux versions diffèrent entièrement dans les détails, et qu'il eût été impossible de les fondre ensemble sans faire un texte nouveau, j'ai préféré les donner l'une à la suite de l'autre.

que point d'autres entretiens, et que vous formez mille projets, aussi contraires à la raison qu'au christianisme. Est-il possible que, dans une maison où l'on tâche de vous former à la piété, où l'on vous apprend l'Évangile, où vous approchez souvent des sacrements, vous nourrissiez dans votre cœur l'amour et l'estime pour le monde, contre les promesses que vous avez faites au baptême d'y renoncer et à ses pompes? Comment osez-vous approcher de Jésus-Christ dans la sainte communion avec ce fond d'estime et d'amour pour son plus grand ennemi, et dans le dessein formé de vous ranger du parti de celui qu'il a maudit et pour lequel il proteste qu'il ne prie point dans le temps qu'il prie même pour ses bourreaux? Mais le connoissez-vous bien, ce monde? C'est un certain nombre de personnes répandues en différents lieux, qui font profession de renoncer à la loi de Jésus-Christ pour s'en faire une des maximes du siècle. Seroit-il possible que cela vous plairait, et que ce portrait ne vous feroit point d'horreur? Vous direz peut-être que vous seriez bien fâchées d'être de ce monde corrompu que Jésus-Christ rejette, que tous ceux qui vivent dans le monde n'en sont pas pour cela, qu'il y en a qui suivent les maximes de l'Évangile; mais que, par le monde qui vous charme et où vous vous promettez d'aller, vous entendez une assemblée de personnes qui jouissent des plaisirs, qui prennent leurs aises et leurs commodités. Comment accommoderez-vous cela avec l'Évangile? Mais quand il seroit possible de l'accommoder, la raison seule vous

devoit empêcher de compter sur le monde et sur les plaisirs ; car où le trouverez-vous, ce monde ? Il n'y en a point pour vous, mes chers enfants, dans l'état de pauvreté où la Providence vous a réduites. Vous vous flattez d'être ajustées et parées : et qui vous a donné de quoi l'être ? Vous dites que vous irez au bal ou à la comédie ? Et moi je vous dis que vous n'entendrez pas seulement parler de comédie. Ce qu'on appelle proprement le monde où se trouvent les plus grands plaisirs, c'est la cour, où vous ne serez certainement pas. Il pourra s'en trouver quelques-unes à Paris ; mais savez-vous ce qu'il en coûte pour être bien placé à la comédie ? Pas moins d'une pistole par tête. Vous serez bien en état, avec vos cinquante écus¹, de faire de pareilles dépenses. Cependant, sans cela, vous n'y aurez point d'entrée ; au lieu que des gens de rien, mais plus riches que vous, y auront bonne place.

« Ici je suis des heures avec vous et je vous parle familièrement ; mais quand vous n'y serez plus, vous ne pourrez pas même aborder à la porte de ma chambre ; tout le monde vous repoussera ; on vous dira : « Madame a affaire ; il y a du monde ; vous ne pouvez entrer ; elle ne voit personne. » Si on fait tant que de vous laisser entrer, on ne vous présentera pas un siège ; vous demeurerez debout pendant que des personnes de moindre condition seront assises, quoique je vous aime certainement plus

¹ La dot des demoiselles, à leur sortie de Saint-Cyr, était de trois mille livres.

qu'elles; mais il faut se conformer à l'usage. Cela vous surprend, n'est-il pas vrai? C'est cependant ce qui vous arrivera et ce qui est déjà arrivé à plusieurs qui sont sorties. Je ne vous dis point ceci, mes chers enfants, pour insulter à votre misère : au contraire, je la respecte; mais vous ne serez pas toujours avec des gens qui la respecteront : rien n'est présentement si méprisé dans le monde que la pauvre noble.

« J'en entends quelquefois qui demandent comment elles feront si un homme leur présente la main : vous croyez donc qu'on s'empressera bien pour vous? Eh! mon Dieu! loin de vous donner la main, on ne vous ramassera pas dans les rues, on vous laissera dans la boue si vous y tombez, et cela parce que vous serez pauvres et par conséquent à charge, que vous aurez toujours besoin de recevoir sans avoir jamais à donner, et que le monde ne s'accommode que des gens chez qui il trouve à prendre. Celles d'entre vous qui n'ont pas de vocation pour la vie religieuse retourneront, en sortant d'ici, avec un père ou une mère peut-être veuve, de mauvaise humeur, chargée d'enfants qui manquent de pain, et dont vous irez augmenter le nombre. Vous passerez souvent vos journées à travailler dans un grenier, où vous ne penserez certainement pas à donner une demi-pistole pour aller à l'Opéra; vous n'en entendrez pas même parler; vous voudrez encore moins, si vous avez de l'honneur, vous y faire conduire par un homme qui, en payant votre place, vous perde de réputation. Il y en aura d'autres, et ce

sont les plus heureuses, qui se trouveront dans le fond d'une campagne, avec quelques dindons, quelques poules, une vache, encore trop heureuses d'avoir à en garder, ou au moins voir si la servante en a bien soin, si elle ne la laisse point aller dans le jardin au lieu de la mener dans le pré, si elle ne lui abandonne point de bonnes herbes, si on élève bien les dindons, si on a bien soin des poules. Encore une fois, ces dindonnières-là seront les plus heureuses. M^{me} de Mérimville, qui vous donne peut-être dans les yeux, et qui véritablement a fait une aussi bonne fortune qu'une personne comme elle pouvoit désirer, a paru quelque temps à Paris avec un habit à fleurs d'or ; mais comme c'est une femme sage, elle a bientôt pris son parti ailleurs, comprenant avec beaucoup d'autres que peu de gens peuvent soutenir la dépense qu'on est obligé d'y faire ; elle s'est retirée à la campagne pour ménager et pour épargner ; et là, elle se fait un plaisir d'être assidue à son ménage et de prendre tous les soins qui y sont attachés. Ne vous flattez pas sur ce que vos proches avaient quelque chose quand vous les avez quittés. Les choses sont bien changées depuis : celles qui ont laissé leurs parents avec deux mille livres de rente n'en trouveront peut-être pas mille ; celles qui en avaient mille n'en ont pas cinq cents ; celles même qui étaient le mieux ne trouveront pas grand-chose, et le plus grand nombre n'aura rien du tout¹.

¹ La guerre de la ligue d'Augsbourg, et la guerre de la succession d'Espagne dans laquelle la France se trouvait alors engagée,

Vous êtes élevées ici comme des filles de ducs et pairs ; cependant il seroit à souhaiter qu'on pût commencer présentement à vous traiter selon ce que vous trouverez quand vous ne serez plus ici. Mais votre grand nombre et l'ordre de la maison ne le permettent point. On ne sauroit, par exemple, en envoyer à la cuisine, à la dépense, donner à manger aux poules ou garder les dindons, parce qu'on ne vous veut point perdre de vue et que les choses sont réglées de manière que cela ne se peut. De plus, vous avez affaire à des religieuses polies et honnêtes, qui vous reprennent avec toutes sortes de bontés, loin de vous faire essuyer les brusqueries et les mauvais traitements que vous éprouverez peut-être ailleurs. Si quelqu'un a besoin de faire un amas de piété et de vertu, c'est assurément vous autres, puisque vous serez exposées à bien des choses pén-

avaient causé de très-grandes misères. Voici ce qu'en dit Vauban : « Par toutes les recherches que j'ai pu faire depuis plusieurs années que je m'y applique, j'ai fort bien remarqué que dans ces derniers temps, plus de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie effectivement ; que des neuf autres parties il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce que, eux-mêmes, sont réduits, à très-peu de chose près, à cette malheureuse condition ; que des quatre autres parties qui restent, les trois sont fort mal aisées, et embarrassées de dettes et de procès ; et que dans la dixième, où je mets tous les gens d'épée, de robe, ecclésiastiques et laïques, toute la noblesse haute, la noblesse distinguée et les gens en charge militaire et civile, les bons marchands, les bourgeois rentés et les mieux accommodés, on ne peut pas compter sur cent mille familles, et je ne croirois pas mentir quand je dirois qu'il n'y en a pas dix mille, petites ou grandes, qu'on puisse dire être fort à leur aise. » (Vauban, *Dtme royale*, p. 34, édition de Daire.)

PREMIÈRE PARTIE. — AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 97
bles, etc. » (*Le reste comme à la fin de l'Instruction précédente.*)

25. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DES DEUX
GRANDES CLASSES¹,

SUR LE MONDE.

1707.

Le lendemain de cette instruction, Madame étant à la classe *jaune* à l'heure qu'on parle raisonnablement, on lui montra ce qu'une demoiselle avoit écrit de ce qu'elle avoit dit la veille. Comme on en parloit, une mattresse lui dit que les demoiselles ne pouvoient comprendre qu'elles pussent être réduites à se servir d'un cheval et encore moins d'un âne pour faire leurs voyages, et qu'elles avoient trouvé fort étrange qu'un père eût emmené sa fille en croupe derrière lui sur son cheval. « Trop heureuses d'en avoir pour y monter, dit Madame; elles courront risque d'aller souvent à pied, n'ayant pas le moyen d'avoir un cheval; quelquefois même ceux qui en ont vont à pied pour le ménager, comme nous voyons des pauvres aller nu-pieds, tenant leurs souliers dans leurs mains de peur de les user. Quelquefois, chez soi, on met des sabots pour épargner les souliers qu'on ne met que pour recevoir la com-

¹ *Recueil d'instructions*, p. 62. — Cette suite de l'Instruction précédente n'est pas importante pour les enseignements qu'elle renferme, mais elle l'est pour les détails très-curieux que M^{me} de Maintenon donne sur une époque de son enfance.

pagnie. Je me souviens, ajouta Madame, que j'en ai bien porté dans ma jeunesse : j'étois chez une de mes tantes ¹, assez riche pour avoir un carrosse à six chevaux, un autre pour elle-même, une litière, car elle étoit assez malsaine pour en avoir besoin. Cependant, quoiqu'elle ne fût pas pauvre, je n'avois dans la maison que des sabots, et on ne me donnoit des souliers que lorsqu'il venoit compagnie. Je me souviens encore que ma cousine et moi, qui étions à peu près du même âge, nous passions une partie du jour à garder les dindons de ma tante. On nous plaquoit un masque sur notre nez, car on avoit peur que nous ne nous hâlassions ; on nous mettoit au bras un petit panier où étoit notre déjeuner avec un petit livret des quatrains de Pibrac, dont on nous donnoit quelques pages à apprendre par jour ; avec cela on nous mettoit une grande gaule dans la main, et on nous chargeoit d'empêcher que les dindons n'allassent où ils ne devoient point aller. C'est ce qui me fait vous dire que je souhaiterois que vous fussiez toutes en état d'avoir des dindons à garder, car plusieurs d'entre vous sont assez pauvres pour n'en pas avoir. »

La maîtresse ajouta que les demoiselles demandoient à quoi elles devoient prendre garde en entrant dans le monde, s'imaginant qu'il y auroit presse à leur faire la cour. « A quoi elles doivent prendre

¹ Mme de Neullant, femme du gouverneur de Niort. Ce fut elle qui amena la jeune d'Aubigné à Paris, et pour s'en débarrasser, la maria à Scarron.

PREMIÈRE PARTIE.— AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 99
garde, répondit Madame, en se raillant, c'est à ne pas se crotter dans la boue de leur basse-cour. »

26. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE¹,

SUR LA PAUVRETÉ ET LA VANITÉ DE LA NOBLESSE.

1707.

« Je crains, mes chers enfants, dit Madame, que vous ne soyez pas assez convaincues de ce que je vous ai dit sur le monde; cependant je ne vous en ai rien exagéré. J'ai toujours remarqué que les demoiselles, en arrivant dans la maison, sont simples à parler de leur misère, et qu'elles n'y ont pas été trois mois qu'elles n'en veulent pas dire un mot et qu'elles n'en conviennent même plus, parce qu'elles voient les grandes dire de belles choses de leurs parents et qu'elles s'imaginent qu'il faut faire de même. Cependant vous êtes toutes dans la dernière misère. » — Quelqu'un dit sur cela qu'il nous étoit avantageux de mettre plutôt les choses au pis que de nous abuser par de fausses idées. « Il ne seroit pas possible, reprit Madame, de s'imaginer les choses pires que vous les trouverez, et on a de la peine à croire jusqu'où va la pauvreté de la noblesse. Cependant elle n'a jamais porté plus loin sa vanité et

¹ *Recueil d'instructions, etc.*, p. 66.

100 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

son luxe ; si on a cinq sols, on les met à se parer, pendant qu'on meurt de faim. Il y a quelque temps que la mère d'une de vous autres confia à sa fille qu'elle mourait de faim. Cette fille vint se jeter à mes pieds pour me prier d'avoir pitié de la misère de sa mère. Je lui promis de lui donner quelque chose. Le soir, en sortant d'ici, je la cherchai longtemps des yeux : parmi le grand nombre de ceux qui m'avoisinoient, j'aperçus une dame fort bien mise, qui ressembloit beaucoup à la demoiselle qui m'étoit venue trouver. Je la pris par la main et la menai dans le tour¹. Je lui demandai si elle n'étoit pas la mère d'une demoiselle de Saint-Cyr dont je lui dis le nom ; elle répondit qu'elle l'étoit ; je lui dis que sa fille m'avoit confié qu'elle avoit besoin de quelque chose, et je lui donnai quelques louis. Il ne paroissoit assurément pas, à la manière dont elle étoit habillée, qu'elle fût misérable : comme je ne voulois pas lui faire de la peine, je ne lui dis pas ce que j'en pensois. Cette fille, qui m'avoit dit en secret la pauvreté de sa mère, n'eut garde de s'en vanter ; elle auroit bien plutôt dit le contraire, car voilà comme les demoiselles de Saint-Cyr sont toutes. »

Quelqu'un dit à Madame qu'autrefois les demoiselles, qu'on disoit si glorieuses, étoient cependant bien plus simples, et elles ne se faisoient point de peine de leur parenté. Madame reprit : « Ce n'est

¹ Le *tour*, dans les couvents, est la pièce où les religieuses reçoivent les communications du dehors. Voir la description de la maison de Saint-Louis dans l'histoire de cette maison, ch. iv.

PREMIÈRE PARTIE.—AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 101

pas aussi de quoi il s'en faut faire ; » puis, continuant, elle dit : « Quand vous serez chez vos mères, vous userez tout ce qu'il y aura de vieux : des vieilles manches de chemise vous en ferez des mouchoirs. Ici vous méprisez ce qu'on vous donne, et vous dites qu'une dentelle est vilaine parce qu'elle ne vous plaît pas. Vous vous récriez en disant : Quel habit est-ce là ? Vous êtes comme de vrais enfants qui ne pensent et ne respirent qu'après de belles robes ; mais vous serez bien heureuses d'en avoir toujours d'aussi propres. »

27. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE SAINT-CYR¹

CONTRE L'AMOUR DE LA PARURE.

1708.

Une maîtresse dit à Madame que quelques demoiselles avoient marqué publiquement devant leurs compagnes qu'elles ne se sentoient pas de joie quand elles étoient ajustées, ne pouvant comprendre qu'il y eût un plus grand plaisir que celui-là, et croyant que les religieuses sèchent de chagrin quand elles voient des personnes qui le sont ; elles avouèrent encore qu'elles étoient touchées de ce que les sœurs converses, en les voyant frisées, avoient dit qu'elles leur plaisoient et qu'elles les trouvoient jolies.

Madame ayant su cela leur dit : « On ne sauroit trop vous dire, mes enfants, combien il y a de peti-

¹ *Lettres édifiantes*, t. VI. — *Recueil d'instructions*, p. 165

tesse dans ce désir de la parure, quoiqu'il soit naturel aux personnes de notre sexe ; il est cependant si humiliant, que celles qui aiment un peu leur réputation, même dans le plus grand monde, se gardent bien de laisser entrevoir ce foible si elles l'ont, parce qu'il les feroit mépriser de tout le monde ; les plus mondains estiment, au contraire, les filles qui méprisent leur beauté, qui ne paroît jamais plus que lorsqu'on semble la négliger, et qu'on n'affecte point de s'habiller à son avantage. La beauté est en quelque sorte un malheur, puisqu'elle expose souvent à la perte de la réputation, et même entraîne avec soi celle du salut, à moins qu'on ne soit extraordinairement sur ses gardes, et qu'on ait un recours continuel à Dieu. Le désir de plaire est lui seul une source de péchés, surtout quand c'est par l'ajustement qu'on cherche à donner dans les yeux. Toute fille qui met un ruban pour plaire à des hommes a déjà commis le péché dans son cœur. Notre-Seigneur ne nous permet pas d'en douter : il dit bien positivement que quiconque regarde une femme avec un mauvais dessein a déjà commis le péché dans son cœur. Il en est de même de nous par rapport aux hommes ; une personne de notre sexe qui s'ajuste pour plaire est coupable non-seulement du péché que renferme ce désir de plaire, mais encore de tous ceux que commettent les hommes qui la voient. Lorsque je vous exhorte quelquefois de chercher à plaire, j'entends que ce soit par votre bonne conduite, et point par l'ajustement ; malheur à celles qui chercheroient à se distinguer par

là ! si elles n'étoient pas sensibles au malheur d'offenser Dieu et de le faire offenser, le seul amour de leur honneur devoit au moins les mettre au-dessus de ce foible, le monde tournant ordinairement en ridicule les personnes en qui on sent de l'affectation et du désir de paroitre belles, surtout quand on ne l'est pas en effet. Celles qui ont de la beauté et qui paroissent la négliger sont au contraire fort estimées. Je voudrois, ajouta Madame en soupirant, avoir fait pour Dieu ce que j'ai fait dans le monde, pour conserver ma réputation : j'ai soutenu dans ma jeunesse et au milieu du plus grand monde de ne porter qu'une simple étamine, dans un temps où personne n'en portoit ; j'étois plus singulière dans mon habillement que ne le seroit une demoiselle de Saint-Cyr au milieu de la cour. » M^{me} de Champigny¹ lui demanda si c'étoit dans la crainte de plaire qu'elle s'habilloit si modestement : « Je n'étois pas assez heureuse, reprit-elle, pour agir en cela par piété, je le faisois par raison et pour l'amour de ma réputation. Je n'avois pas assez de bien pour égaler les autres dans la magnificence de leur habillement ; j'aimois mieux me jeter dans l'extrémité contraire, et marquer que j'étois tout à fait au-dessus du désir de paroitre par l'ajustement et par la parure, plutôt que de laisser croire que j'en attrapois ce que je pouvois, et que je faisois mon possible pour en approcher. Je ne saurois vous dire quelle estime cette

¹ Dame de Saint-Louis. Voir les *Entretiens sur l'éducation*, p. 48.

104 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

conduite m'attira; on ne pouvoit se lasser d'admirer qu'une jeune personne jolie et au milieu du monde eût le courage de soutenir un habillement si modeste; il l'étoit en effet, et n'avoit rien de bas ni de rebutant; si la qualité de l'étoffe étoit simple, l'habit étoit bien assorti et fort ample, le linge étoit blanc et fin, rien ne sentoit la mesquinerie¹. Je paroissois plus avec cela que si j'avois eu un habit de soie décolorée, comme en ont la plupart des pauvres demoiselles qui veulent approcher de la mode, et qui n'ont pas de quoi pour en faire la dépense.

« Je soutins aussi avec une fermeté inviolable la générosité de ne recevoir aucun présent; j'étois tellement connue de ce caractère que jamais aucun homme ne s'avisa de m'en offrir, sinon un, qui étoit un sot. Je ne sais à quel dessein il fit ce que je vais vous dire: j'avois un éventail d'ambre, fort joli, je le posai un moment sur la table; cet homme, soit en badinant, soit à dessein, prit mon éventail et le rompit en deux. J'en fus surprise et choquée; j'y eus, dans le fond, un grand regret, car j'aimois fort cet éventail. Le lendemain cet homme m'envoya une douzaine d'éventails pareils à celui qu'il m'avoit cassé. Je lui fis dire que ce n'étoit pas la peine de casser le mien pour m'en envoyer douze autres, que j'en aurois autant aimé treize que douze, et je les lui renvoyai et demeurai

¹ On trouve des détails semblables dans les Mémoires de M^{lle} d'Aumale.

sans éventail. Je le tournai en ridicule, dans les compagnies, de ce qu'il m'avoit offert un présent. Jamais, depuis, aucun homme ne s'avisa de m'en offrir. Vous ne sauriez croire la réputation que ce procédé me donna; aussi en étois-je si jalouse, que j'aurois mieux me passer de tout que d'agir autrement. Cet amour de la réputation, quoiqu'il soit mêlé d'orgueil et de fierté, et que par conséquent la piété doive le corriger, est cependant d'une grande utilité aux jeunes personnes; c'est le supplément de la piété pour les préserver des plus grands désordres¹. C'est pourquoi je ne conseillerois jamais de l'étouffer dans le cœur de la jeunesse, et quoiqu'il ne faille pas le proposer tout seul pour motif de leur conduite, il ne faut aussi l'attaquer ni le détruire quand on le trouve en elles; il est seulement bon de leur imposer des motifs de piété quand on les en voit susceptibles; mais si elles ont le malheur de ne se pas prendre par la crainte d'offenser Dieu, il est bon, du moins, qu'elles craignent la perte de leur réputation, et qu'elles soient jalouses de la conserver, comme je l'étois de la mienne. La piété rectifie ensuite ce qu'il y a de défectueux dans ce motif, et c'est toujours avoir gagné que d'avoir par là évité de faire parler de soi. Voilà ce qu'il y a à dire sur ce désir de la parure pour le rendre moins vif. Au reste, rien ne sied moins qu'une coiffure avec des frisures, des diamants ou des rubans, assortis d'un habit d'étamine ou d'une étoffe de soie commune ou

¹ Voir les *Entretiens sur l'éducation*, p. 128 et suiv.

passée, cela rend ridicule, et il suffit d'avoir un peu de bon sens et de bon goût pour ne pas tomber dans cet inconvénient. Pour moi, quand j'ai voulu que vous plussiez dans vos jeux aux personnes de la cour, devant qui vous devez représenter quelques tragédies, j'ai toujours tenu bon que vous n'eussiez ni frisure, ni touffe de rubans, mais seulement du linge blanc, un bonnet simple, mais bien fait, une simple petite touffe de cheveux sans frisure et sans aucun autre ruban que celui de la coiffure ordinaire. Cet habillement vous sied beaucoup mieux que de vous voir avec un bonnet rehaussé d'épingles qui n'accompagne pas le visage, et une fafée de cheveux qui vous donne un air rude et sauvage.

« Quant à ce que vous croyez que les religieuses sèchent de chagrin quand elles voient des personnes ajustées et qu'elles pensent qu'elles ne peuvent jamais l'être, il faut que vous sachiez qu'il n'y a que les mauvaises religieuses en qui ces sentiments peuvent se trouver. Quand on a de bonne foi quitté le monde pour se donner à Dieu, on a sacrifié bien d'autres choses plus capables d'attacher que cette parure. Il ne faut qu'avoir l'esprit un peu solide et aimer la réputation pour se mettre, dans le monde même, au-dessus de cette foiblesse par raison et encore plus par piété.

« — Seroit-ce outrer la morale, dit la maîtresse à Madame, que de représenter à une fille, qui auroit ces sentiments que je vous ai exposés, que cette seule affection aux pompes du monde est criminelle, parce qu'elle est incompatible avec la fidé

lité aux vœux du baptême? — Sans doute, répartit Madame, qu'elles ne peuvent avoir l'amour de la parure et de l'ajustement sans pécher contre la promesse qu'elles ont faite au baptême de renoncer au monde. Il ne leur est pas plus permis d'aimer le monde, auquel elles ont renoncé et que Jésus-Christ déclare son ennemi, que de se joindre au diable, puisqu'elles ont également renoncé, par les vœux du baptême, à l'un et à l'autre. Vous ne pouvez même leur prêcher une morale plus solide que celle qui est fondée sur les promesses de leur baptême; il n'y a ni état ni condition qui les en puisse dispenser. C'est la meilleure manière de combattre ce goût de l'ajustement que de leur montrer qu'elles ne peuvent s'y livrer volontairement sans violer le vœu par lequel elles ont renoncé au monde et à ses pompes. »

28. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DES DEUX
GRANDES CLASSES¹,

SUR LE PLAISIR DE SE FAIRE AIMER.

1710.

Madame, ayant envoyé quérir la première bande² des *bleues*, leur dit : « Mes chers enfants, je vous

¹ *Recueil d'instructions*, p. 448.

² Chaque classe était partagée en plusieurs *bandes* de dix à douze demoiselles. Quand M^{me} de Maintenon était indisposée, elle faisait venir l'une de ces *bandes* dans sa chambre pour lui donner quelque instruction.

vois à toutes de l'ouvrage, cela me fait grand plaisir, cela est fort bien. Rendez-vous toujours utiles partout où vous irez ; tâchez de vous rendre accommodantes, entrez dans les fantaisies des autres, pourvu qu'il n'y ait point de péché ; servez-les en tout ce que vous faites. Par exemple, vous allez dans quelque communauté : quoique vous payiez pension, ne laissez pas de rendre tous les services dont vous serez capables ; faites votre possible pour vous rendre une humeur égale, contraignez-vous pendant que vous êtes ici. Je vous rapporte toujours l'exemple de M^{lle} de La Borde¹. Pourquoi pensez-vous que nous la gardons ici, si ce n'est à cause de son mérite et de sa bonne volonté, qui est toujours prête à tout ? c'est une fille admirable ; elle se contraint depuis le matin jusqu'au soir ; il n'y a point de récréation pour elle ; elle s'offre continuellement pour suppléer, afin de faire plaisir ; elle se donne à tout ce qu'elle fait avec un cœur merveilleux ; elle mène la vie du monde la plus triste ; elle n'a point les douceurs des communautés ; elle est comme une religieuse : il n'y a que la vocation qui lui manque. Je parlois l'autre jour à M^{me} de Dangeau de quelques demoiselles de Saint-Cyr, car elle les aime fort, et nous cherchions ensemble quelle pouvoit être la cause de leur malheur, et nous vîmes que leur misère ne venoit souvent que de leurs propres défauts, de leur humeur peu égale et de ce qu'elles ne vouloient pas se contraindre. Nous voyons tous

¹ Demoiselle séculière qui suppléait les Dames dans les classes.

les jours des personnes qui ne peuvent demeurer où elles sont par la bizarrerie de leur humeur. Je vous dirai toujours la même chose, mes chers enfants : accoutumez-vous à vous compter pour rien, soyez persuadées que, en quelques endroits que vous alliez, vous aurez toujours à souffrir, et faites votre plaisir de tout ce qui peut en faire aux autres. »

« Madame, dit une maîtresse, je pense souvent à la manière dont vous vous donniez à accommoder la chambre de M^{me} d'Heudicourt¹. — En effet, dit Madame, j'avois mes manches troussées jusqu'au coude, je frotois et aidais à accommoder l'appartement de M^{me} d'Heudicourt, qui étoit en couches de M^{me} de Montgon², parce qu'on devoit lui rendre visite le lendemain. Tous les meubles de sa chambre étoient fort mal placés et toutes les tapisseries fort mal faites. Je me mis avec le tapissier à les accommoder. Quand tout fut fait, j'étois dans une grande fatigue, et, à force de travailler, j'étois toute noire de crasse ; si bien qu'après cela, il fallut me laver depuis les pieds jusqu'à la tête³. Si j'avois voulu me tenir au chevet du lit de M^{me} d'Heudicourt, je ne me serois pas si fatiguée. Il n'y a pas une seule chambre à Heudicourt qui ne soit de ma façon. Il faut

¹ Bonne de Pons, nièce du maréchal d'Albret, et mariée au marquis d'Heudicourt. C'étoit une amie de jeunesse de M^{me} de Maintenon et il en sera souvent question dans la *Correspondance générale*.

² M^{lle} d'Heudicourt, mariée au comte de Montgon, fut élevée par M^{me} Scarron avec les enfants de M^{me} de Montespan.

³ Voir un entretien avec M^{me} de Glapion, où elle raconte à peu près la même chose. *Lettres historiques et édifiantes*, p. 460.

faire tout cela comme si nous y trouvions du plaisir. — Madame, tout le monde n'a pas votre cœur, dit une maîtresse. — Il est vrai, dit Madame, et j'en parle librement, parce que c'est Dieu qui nous le donne, et non pas nous-mêmes. »

29. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE¹.

(Qu'il faut éviter les occasions, et que, faute de cette attention, l'on tombe peu à peu dans les plus grands maux².)

1710.

« Mes chers enfants, ce seroit vous accabler d'instructions que de vouloir vous en faire une après le sermon que vous venez d'entendre ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai entendu bien des prédicateurs dans ma vie, mais je n'en ai jamais ouï si bien parler que le vient de faire M. Briderey³. Sur la matière qu'il a traitée, il a dit des choses admirables ; il parle comme connoissant bien le monde et tous les replis du cœur humain ; il a grande raison de vous dire qu'on ne tombe pas tout d'un coup dans les plus grands maux, et que l'on n'y va ordinairement que par degrés. Le Saint-Esprit nous en-

¹ *Lettres édifiantes*, t. VI, p. 289.

² On verra par cette instruction que M^{me} de Maintenon traitait hardiment avec les demoiselles de Saint-Cyr les questions les plus délicates, mais aussi les plus utiles et les plus pratiques. On retrouve les mêmes avis, les mêmes pensées et les mêmes exemples dans la Conversation : *Sur le danger des occasions*.

³ Supérieur des missionnaires de Saint-Cyr.

seigne aussi la même vérité lorsqu'il dit *que celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu dans les grandes*. Vous ne sauriez donc, mes enfants, vous trop précautionner contre la contagion du monde, ni trop le craindre et le haïr. Je tremble pour celles qui y entreroient sans ces dispositions, tout y étant plein d'écueils et de périls, non-seulement pour la piété, mais aussi pour la réputation et pour l'honneur, dont les personnes de notre sexe doivent être si jalouses, puisque, après la grâce de Dieu, c'est le bien le plus précieux qu'elles aient en ce monde. Vous êtes peut-être étonnées, mes enfants, de ce que je vous parle ainsi, et je comprends fort bien que chacune de vous dise présentement en elle-même : « Ceci ne me regarde pas, et j'aimerois mieux mourir mille fois que de jamais rien faire qui pût tant soit peu ternir ma réputation. » Mais je puis vous assurer que ma longue expérience m'a appris que quantité de jeunes personnes très-bien élevées, et qui paroisoient toutes vertueuses, ont fait de terribles chutes qui ont scandalisé le monde et les ont perdues devant Dieu et devant les hommes, et cela pour avoir eu trop de confiance en elles-mêmes, pour ne s'être pas assez défiées de leur foiblesse, pour s'être exposées aux occasions, pour n'avoir pas évité les mauvaises compagnies, ni pris toutes les précautions nécessaires pour se préserver. Je gagerois bien qu'il n'y a aucune femme perdue de réputation qui ait voulu tout d'un coup s'abandonner au mal, et qui ait dit de sang-froid : je veux me déshonorer ; on ne parvient à cet excès que peu à peu.

Croyez-vous, par exemple, que M^{me}....., qu'on a été obligé d'enfermer par trois différentes fois¹, eût pris de telles résolutions? Non certainement. On commence par des manières enjouées, par aimer l'ajustement, par vouloir plaire, par écouter les flatтерies et y donner créance; insensiblement, le cœur s'engage, et l'on succombe. Il faut sur cela que je vous conte une histoire connue d'un million de gens; ainsi je ne crains point de vous la dire. C'étoit une fille d'honneur de la reine-mère, de la première qualité, jolie de sa personne et de beaucoup d'esprit; elle aimait à se parer, et ce fut ce qui fit son malheur. Il y eut un homme qui s'en aperçut; il commença par lui dire qu'elle étoit belle. Sachez que les hommes ne s'attaquent ordinairement qu'à celles qu'ils n'estiment pas et en qui ils remarquent quelque foiblesse; ce n'est pas toujours aux jolies qu'ils s'adressent, et, au contraire, il y en a d'effroyables qu'ils poursuivent : c'est la différente conduite des filles qui fait cela; ils respectent celles qui sont sages, retenues, et auxquelles ils pensent fort bien qu'ils déplairont de s'adresser. Pour en revenir à la chute de cette misérable fille dont je vous parle, il lui sembla d'abord bien doux de s'entendre dire qu'elle étoit aimable, et mille choses de cette sorte; après cela, cet homme gagna ses femmes, et cela n'est pas difficile, car il n'y a qu'à don-

¹ Il est probable qu'il s'agit ici de M^{me} de Lyonne, la femme du grand ministre des affaires étrangères, dont les désordres étoient publics. M^{me} de Sévigné dit : « Il y a longtemps que je l'a chassée du nombre des mères. »

ner un peu d'argent à ces gens-là. Toute la maison en peu de temps fut de concert avec lui : chacun lui en disoit mille biens ; il lui faisoit des présents : elle fut assez sotte pour les recevoir ; enfin elle en vint jusqu'aux dernières extrémités, donna pendant dix ans un scandale épouvantable, et finit par mourir subitement en voulant se faire avorter pour cacher le malheur qui lui étoit arrivé. Je me souviens que quand j'appris cette effroyable nouvelle, les cheveux me dressèrent véritablement à la tête d'horreur. La femme qui lui avoit aidé à commettre ce dernier crime, et l'homme qui y avoit contribué de ses conseils, furent brûlés ; elle-même seroit morte sur l'échafaud si elle avoit été vivante¹. Quel assemblage de crimes ! elle perd trois âmes, celle de son enfant, celle de cette femme et la sienne propre ! Il est certain qu'elle n'auroit jamais cru en pouvoir venir à de tels excès, et peut-être n'étoit-elle pas plus mal née qu'une autre ; mais son trop grand goût pour l'ajustement, pour sa personne, pour ses agréments, pour la flatterie, l'y ont conduite peu à peu. Comptez que les hommes remarquent bien vite le foible

¹ Cette histoire est vraie, et se passa en 1660, mais la mémoire de M^{me} de Maintenon la trompe sur les détails. La fille d'honneur étoit M^{lle} de Guerchy. La sage-femme, nommée Constantin, fut condamnée par le Châtelet à être pendue. Il n'y eut qu'elle qui périt sur l'échafaud. L'amant étoit le duc de Vitry, qui ne fut nullement inquiété, mais faillit mourir de chagrin. On peut voir les détails de cette histoire dans les *Lettres de Guy Patin*, t. III, p. 226 et suiv. (édit. de M. Réveillé-Parise), dans le *Dictionnaire de Bayle*, article *Patin*, dans les *Galanteries des rois de France*, t. II, etc.

des personnes de notre sexe et par où il les faut prendre ; ils donnent des rubans et ajustements à celles qui aiment à se parer ; ils donnent des sucreries, des fruits et choses semblables à celles qui aiment à manger ; ils fournissent des commodités à celles qu'ils voyent occupées d'en chercher. Votre principal soin, mes enfants, au sortir d'ici, doit être de demander sans cesse à Dieu de vous préserver des mauvaises occasions, et d'être extrêmement attentives à les éviter ; autrement je ne vous donnerois pas un an pour vous perdre et en même temps tout le fruit de votre éducation, car le Saint-Esprit vous apprend que qui aime le péril périra ; mais quand c'est lui qui nous met dans un état, il est en quelque sorte obligé (si cela se peut dire) de nous donner les grâces nécessaires pour nous délivrer des dangers qui y sont attachés. C'est ce qui me console dans l'état où je suis, ajouta-t-elle ; c'est Dieu qui m'y a mise, et je n'ai jamais désiré un seul moment d'y être ; j'ai même toujours désiré d'en sortir. Je ne comprenois pas d'abord comment il se pouvoit faire que Dieu m'eût donné un si grand éloignement de la cour, m'ayant destinée à y passer ma vie ; mais mes confesseurs m'ont dit que c'en étoit précisément la raison, afin que cette haine me servit de préservatif contre tous les écueils que j'y devois trouver. Quand je vins à la cour, je pensai aussitôt que lorsque j'aurois un peu de bien, car je n'en avois point, je me retirerois dans une maison particulière ; j'achetai dans ce dessein la terre de Maintenon sans l'avoir vue ; j'y envoyai toutes sortes

lameublements, et la première fois que j'y allai, dès que j'entrai dans la cour, je regardai avec un extrême plaisir la fenêtre de la chambre que je croyois la principale, pensant en moi-même : ce sera là que je finirai mes jours. Je n'avois pas d'autre dessein que de vivre en paix avec mes paysans ; mais, pendant que je comptois ainsi, Dieu en dispoit autrement¹.

« Je vous ai toujours dit, mes chers enfants, que celles qui seront religieuses seront les plus heureuses : ce n'est point que je veuille que vous le croyez toutes, car je n'aime pas plus celle qui veut être que celle qui ne le veut point ; mais je dis la vérité : il est certain qu'il est plus aisé de faire son salut dans le plus médiocre couvent que dans le meilleur monde, pourvu qu'on ait une véritable vocation et qu'on veuille sincèrement se sauver ; car, dans les couvents les moins réguliers, il y a presque toujours quelques saintes religieuses auxquelles on veut se joindre pour se soutenir dans le bien. Il se peut faire qu'il y ait quelques irrégulières, et peut-être quelques libertines qui perdent leur communauté ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on y est cependant hors de plusieurs occasions de se perdre, qui sont inévitables dans le monde, où l'on est exposé à tous moments de perdre son âme et sa réputation. »

¹ Les lettres de M^{me} de Maintenon à son confesseur, l'abbé Goulin, confirment ce qu'elle dit ici de son éloignement pour la cour. Voir la *Correspondance générale* et les *Mémoires de M^{lle} d'Aulnois*.

M^{me} de Saint-Périer dit : « Ce que M^{me} d'Havriincourt¹ nous contoit l'autre jour, Madame, d'une demoiselle qui, par un rire mal à propos, l'a pensé perdre, nous le fait bien voir. — Il n'en faut pas davantage, reprit M^{me} de Maintenon; il faut que je vous conte à ce sujet ce qui m'arriva au commencement que j'étois à Paris : je ne savois point les coutumes, et, allant un jour à la messe aux Jacobins², où il n'y avoit pas plus loin que de ma chambre à votre porte de clôture, je n'avois qu'un laquais avec moi. Quelques hommes passèrent et me saluèrent en riant; moi, tout innocemment, je me mis à leur sourire. Après la messe, une personne me vint dire que j'avois couru un grand danger ce jour-là. Je lui répondis, fort surprise : « Quoi donc? — C'est, dit-elle, que vous avez ri à des hommes qui ont passé devant vous. » Elle me fit voir qu'ils auroient pu me jouer quelque mauvais tour. J'étois cependant fort innocente, et plus que la plus petite de vos demoiselles. J'avois tort néanmoins. » Et, adressant la parole à M^{lle} de Segonzague, elle lui dit : « Me diriez-vous bien en quoi? » La demoiselle lui répondit : « C'est d'avoir ri. — C'est bien cela, répondit M^{me} de Maintenon, mais c'est aussi parce que j'étois sortie seule. Ce n'est pas être suffisamment accom-

¹ Voir la p. 49.

² M^{me} de Maintenon veut sans doute dire aux *Minimes*, car elle demeurait alors rue des Tournelles, et il n'y avoit pas de couvent de Jacobins dans ce quartier. Les Minimes étoient près de la place Royale, sur l'emplacement de la rue qui porte encore leur nom.

pagnée que d'avoir un laquais derrière soi ; si j'avois eu quelque vieille femme, elle m'auroit dit ce que j'aurois dû faire. Il faut toujours avoir avec soi une femme d'un certain âge mûr, ne fût-ce qu'une vieille servante de cuisine ; cela vaudroit mieux que cinquante laquais¹. Il faut fuir les hommes si on veut être en sûreté, se garder de leurs discours, et battre en retraite, comme l'on dit. Adieu, mes chers enfants, profitez de ce que je viens de vous dire ; remplissez bien vos devoirs, et ne comptez jamais sur vos propres forces, car infailliblement vous tomberez. Si ces filles qui sont tombées dans de si grands crimes avoient eu recours à Dieu, elles en auroient été secourues. Mais pendant que je suis sur cette matière, il faut encore, avant de finir, que je vous recommande de ne jamais rien écrire que vous ne voulussiez bien qui fût vu de tout le monde, car tôt ou tard il sera découvert. On a été obligé d'enfermer depuis peu dans un couvent, par lettre de cachet, une jeune personne pour avoir eu un commerce de lettres avec quelques hommes. J'ai déjà traité avec vous le danger de l'écriture ; mais je vous dirai toujours que le plus sûr est de n'écrire que pour le pur nécessaire. Adieu, mes chers enfants, recevez les avis de votre mère d'aussi bon cœur qu'elle vous les donne. »

¹ Ces recommandations qui nous paraissent étranges, sont des traits utiles à recueillir, pour l'étude des mœurs et des usages de l'époque.

30. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE ¹.

(Qu'il y a de la peine dans tous les états, et de l'ennui.)

1710.

M^{me} de Maintenon, après avoir eu la fièvre toute la nuit, l'ayant même encore, monta à la classe *bleue*, et leur dit : « Je me traîne ici pour vous chercher, mes enfants, afin que vous me disiez ce que vous avez retenu de la belle conférence que vous fit hier M. l'abbé Tiberge. » — Les demoiselles la répétèrent, et quand elles vinrent à l'endroit où il leur avoit dit qu'il y a de la peine dans tous les états, elle prit la parole et appuya fort là-dessus, disant que cela est bien vrai, et qu'à commencer par celui des gens de la cour qui, selon le monde, paroissent si heureux, il n'y a rien de si gênant que la vie qu'ils mènent ; que pour faire sa cour il en coûte bien de la peine, de la contrainte, de la dépense et de l'ennui, et qu'au bout de tout cela on trouve un homme qui dit : « Ah ! que je suis fâché, je suis debout depuis ce matin et je ne crois pas seulement que le Roi m'ait vu. » En effet, poursuivit M^{me} de Maintenon, on se lève de grand matin, on s'habille avec soin, on est tout le jour sur ses pieds pour attendre un moment favorable pour se faire voir, pour se présenter, et souvent on revient comme on étoit allé, excepté que l'on est au désespoir d'avoir perdu son temps et sa peine. Mais je

¹ *Lettres édifiantes*, t. VI, p. 91.

voudrais que vous puissiez voir l'état des plus heureux, c'est-à-dire de ceux qui voient le Roi et qui ont l'honneur d'être dans sa familiarité; il n'y a rien de pareil à l'ennui qui les dévore. Nous sommes à présent à Meudon, qui est un palais magnifique¹; eh bien! il faut s'aller promener sans en avoir envie par un vent effroyable, par respect pour le Roi²; on revient très-fatigué et on voit quantité de femmes qui se plaignent et qui disent: « Que je suis lasse! voilà une maison qui nous fera mourir. — Je ne puis plus durer, dit une autre, encore si je m'étois promenée avec quelqu'un qui m'eût fait plaisir, mais non, je me suis trouvée enfilée avec un tel qui m'a fait mourir d'ennui. » Car on ne choisit pas là qui on veut non plus qu'ici, il faut demeurer avec celle qui se présente. M. le Dauphin a fait faire un appartement depuis peu qui est admirable: il n'y a rien de si beau; mais il est si éloigné et il y a un si grand nombre de degrés à monter pour y aller que l'on y arrive à demi fatigué, et quand on y est: « Voilà un beau lieu, dit-on. » On se regarde: « hé bien, que ferons-nous? » et on demeure là sans savoir, en effet, à quoi s'amuser. Ce qui me fait toujours souvenir de six lignes de vers de M. l'abbé Testu³, dit-elle en s'adressant à la mattresse; les voici:

Six personnes brûlant du plaisir de se voir,
Après s'être cherché, se trouvèrent un soir

¹ C'était la résidence favorite du Dauphin, fils de Louis XIV.

² Le Roi allait à la promenade par les plus mauvais temps, et paraissait à peine s'en apercevoir.

³ C'était un abbé bel esprit, académicien, prédicateur, poète,

Dans un bois sombre et solitaire ;
 Que leur plaisir fut grand ! il passoit leur espoir.
 Mais après les transports du salut ordinaire,
 Ils ne surent que dire, et ne surent que faire¹.

Car, dit M^{me} de Maintenon, voilà ce que c'est : ils ne savent véritablement que faire et rien ne fait plaisir. Les jours de fête sont les plus ennuyeux pour ceux qui n'ont point de piété : ils ne savent comment les employer. Il y en a parmi ces dames qui ne sont pas assez heureuses pour aimer à passer ces jours-là à l'église, comme il conviendrait ; mais elles aiment l'ouvrage et sont très-fâchées de n'oser travailler ; pour celles qui n'ont ni piété ni goût pour l'ouvrage, tous les jours leur sont également ennuyeux, et ce sont là les moindres de toutes leurs peines. Vous voyez, mes chères filles, que voilà pourtant ce qu'il y a de plus grand dans le monde, car je vous parle des princesses et princesses, des premières personnes de la cour et de celles qui sont l'objet de l'envie de tout le reste du monde ; ils ne sont ordinairement contents nulle part, et s'ennuient de tout à force de chercher du plaisir ; ils n'en peuvent trouver ; ils vont de palais en palais, à Meudon, à Marly, à Rambouillet, à Fontainebleau, etc., dans le dessein de se divertir ; ce sont des lieux admirables : vous seriez, vous autres, ravies en les voyant, mais eux s'y ennuiant parce que

rimant des madrigaux et des stances chrétiennes, et que Louis XIV refusa constamment de nommer évêque, à cause de ses habitudes mondaines. Il était de la société de M^{me} de Coulanges et de M^{me} de Sévigné, par conséquent très-connu de M^{me} Scarron.

¹ M^{lle} d'Aumale dit que ces vers sont de M^{me} de Maintenon.

l'on s'accoutume à tout, et qu'à la longue les plus belles choses ne font plus de plaisir et deviennent indifférentes ; de plus ce ne sont point ces choses-à qui nous peuvent rendre heureux ; notre bonheur ne peut venir que du dedans. »

« Mais, Madame, dit M^{me} de Champigny, ces demoiselles vous répondroient peut-être bien volontiers que ce ne sera pas là qu'elles iront, et qu'elles trouveront plus de plaisir et de liberté dans leurs familles. »

« Elles ont raison, dit M^{me} de Maintenon, elles peuvent avoir assurément des plaisirs plus innocents et moins d'assujettissemens à la campagne qu'on n'en a à la cour ; mais il y en aura qui trouveront aussi d'étranges choses : un père au désespoir d'une mauvaise affaire, une perte de procès, etc. ; un frère qui n'a pas de quoi s'équiper pour aller à la guerre ; une mère triste et de mauvaise humeur pour le mauvais état où se trouve sa maison et mille autres choses de cette nature. Elles manqueront peut-être de tout et auront à se plaindre de plus grands maux que de l'ennui. Que de gens qui ne songent pas à s'en plaindre et ont bien d'autres choses à souffrir ! je le trouve en mon chemin tous les jours ; l'ennui est ma moindre peine, et je ne m'amuse pas à le compter pour quelque chose¹. Mais, mes enfants, quand même votre vie, par impossibilité, seroit exempte de toutes sortes de peines et que vous n'eussiez que des sujets de conten-

¹ Voir *Lettres sur l'éducation*, p. 240.

122 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

tement et de satisfaction, vous ne jouiriez point de ce bonheur parfait si le fond de votre cœur n'est véritablement à Dieu ; car, encore une fois, c'est de ce fonds de la conscience et du bon ou mauvais témoignage qu'elle rend que dépend véritablement notre bonheur ou notre malheur présent. »

34. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE JAUNE ¹.

(Qu'il faut s'accoutumer à peu parler, et travailler à se rendre capable de tout.)

1741.

M^{me} de Maintenon entra dans la classe *jaune* comme on y lisait le troisième chapitre de l'épître de saint Jacques où il est dit : « Que si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait. » Elle prit la parole après la lecture et dit : « Il y a sujet de bénir Dieu de l'union qui règne parmi vous, mes enfants : on n'y voit aucuns différends, ou, s'il en arrive quelquefois, ils finissent aussitôt ; ce n'est pas sur cet article que vous péchez par la langue ni par les rapports, vous en connoissez tout l'odieux ; ce que je crains le plus pour vous, comme toutes les personnes de notre sexe, c'est la quantité et l'inutilité de vos paroles. C'est un des plus grands et des plus désagréables défauts que l'on puisse avoir que d'être grande parleuse ; il suffit communément pour désigner une personne de dire d'elle :

¹ *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 109.

C'est une grande causeuse, « parce que par là on dit beaucoup. Ce défaut rend fort méprisable et montre peu d'esprit. Il y a des personnes qui pensent bien autrement, et qui s'imaginent que ceux qui ne parlent guère sont des sots ; c'est les nommer très-mal, puisque pour être sotte il faut avoir dit des sottises, et qu'ordinairement ceux qui parlent peu n'en disent pas, parce qu'ils ne mettent pas au jour tout ce qui leur vient en pensée, craignant de parler mal à propos. Je désire fort, mes chères filles, que vous soyez timides et que vous sachiez combien la hardiesse à parler de tout et sans être interrogé est un grand défaut dans une fille ; c'est un manque d'esprit qui fait faire bien des fautes. Le secret, pour plaire dans la conversation, n'est pas de parler beaucoup, mais de paroltre écouter les autres avec plaisir, d'entrer dans ce qu'ils disent, de le faire valoir à propos. Il ne faut jamais parler de ce qu'on ne sait pas bien. Si nous voulions, par exemple, parler de guerre, nous dirions bien des choses mal à propos, parce que nous ne savons guère ce qui s'y fait ni comment tout s'y passe ; il en est de même de mille choses qui ne sont point de la connoissance de notre sexe et dont il lui siéroit mal de parler, car il est de la modestie d'une fille ou d'une femme de paroltre ignorer bien des choses quand même elle les sauroit. Il ne faut pas non plus toujours demander ce qu'on n'entend point, mais penser et chercher en soi-même l'explication des mots selon les occasions ; il y en a que la suite d'un discours fait entendre ; mais quand on veut faire quelques

questions, il est de la prudence de voir à qui on s'adressera et de ne pas aller à tout le monde indifféremment; ce seroit s'exposer à bien des railleries. Il faut choisir une personne sage et expérimentée qui nous dise les choses comme elles sont sans nous tromper et qui ne se trouve point importunée de nos questions.

« Ne négligez aucune occasion, mes enfants, de vous instruire et de vous éclairer sur tout ce qu'il vous convient de savoir pour éviter de vous rendre ridicules dans le monde. Il faut tâcher, en y entrant, de commencer par y bien débiter en vous faisant estimer et en ne montrant rien que de bon, de sage et de raisonnable. Apprenez un peu de tout, vous ne savez à quoi Dieu vous destine. Les filles qui sont habiles et intelligentes trouvent aisément à se placer quand elles ont d'ailleurs un bon esprit et quand elles aiment à se rendre utiles; elles sont bienvenues partout, c'est à qui les aura; au lieu que celles qui sont incapables sont à charge partout et rebutées de tout le monde. Que celles qui veulent être religieuses ne s'imaginent pas qu'il leur suffit d'avoir de la vocation et de la piété; cela suffit, en effet, pour son salut particulier; mais, pour être un bon sujet, il faut rendre service à la maison, et pour cela en être capable. On se trompe très-fort quand on pense que quand on sera religieuse on aimera à être oubliée, rebutée et méprisée et qu'on ne se souciera pas d'être en charge; il est bien rare qu'on soit assez vertueuse pour cela, et quand même on le seroit, il est toujours très-pénible et fâcheux de se

voir pour toute sa vie inutile et à charge à une maison pour n'avoir point voulu dans sa jeunesse s'appliquer à se rendre capable de quelque chose.

« On ne sauroit croire à quel point les personnes qui ne savent rien faire sont embarrassantes dans la société. Si on les prie de faire un mémoire, d'arrêter un compte, elles répondent qu'elles n'ont point appris l'arithmétique ; si on a à cœur d'avancer un ouvrage, elles ne peuvent aider parce qu'elles ne le savent point faire, ce qui est aussi désagréable pour elles que pour les personnes qui auroient besoin de leurs services. Personne ne veut se charger de filles inhabiles à tout, on n'en sait que faire.

« Les mères qui élèvent leurs filles dans cette incapacité et sans leur apprendre toutes les petites choses qui les peuvent rendre utiles dans la société sont bien condamnables. Une femme ainsi élevée, qui ne sait rien faire et demeure dans cette indolence, est à charge à son mari et méprisée de tous ses domestiques ; on ne se fie pas à elle pour les moindres choses. Si elle a besoin d'une jupe, d'une paire de gants, il faut qu'elle prie son mari de la lui faire acheter parce qu'elle n'a le maniement de rien ; au lieu que celle qui, par sa capacité, autant que par sa sagesse, a su mériter la confiance de son mari et qui règle elle-même la dépense de sa maison, n'a besoin de personne pour avoir ses nécessités. J'en connois plusieurs de cette sorte : elles sont respectées, bien servies, estimées et admirées de tout le monde ; et leurs maris sont si charmés d'elles qu'ils disent avec admiration : « Je trouve tout en ma

femme, elle me sert d'intendant, de maître d'hôtel et de gouvernante pour mes enfants. » Voilà, mes enfants, comme je désire que soient celles d'entre vous qui seront engagées dans le monde; et pour en revenir au christianisme, c'est là le personnage d'une femme chrétienne, en y ajoutant les motifs de piété et de religion dont nous parlons si souvent. « La femme, dit le Saint-Esprit dans les psaumes, est dans sa maison comme une vigne abondante. » Il ne la met pas sur le pas de sa porte, ni à la fenêtre, encore moins dans la rue; mais, dans le fond de sa maison, occupée de son ménage. »

32¹. — PLAN DE VIE D'UNE FEMME CHRÉTIENNE,

QUE M^{me} DE MAINTENON FIT A LA PRIÈRE DE L'UNE DES JEUNES DEMOISELLES QU'ELLE ÉLEVAIT DANS SON APPARTEMENT².

1712.

Si je suis mariée, et que mon mari me laisse maîtresse de ma conduite, dans une maison de campagne, je me lèverai à six heures en été, à sept heures en hiver.

Je prierai Dieu.

J'irai faire un tour dans la maison pour voir si mes gens sont levés et s'ils font ce qu'ils ont à faire.

¹ *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 137.

² Cette demoiselle est Jeannette de Pincrié, dont nous avons raconté l'histoire dans les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 267.

Je reviendrai ensuite m'habiller ; je serai négligée
modeste, mais propre.

J'irai à la messe à l'heure qu'on la dira.

Je reviendrai voir mes enfants, et, si j'en ai,
m'en occuperai selon qu'il conviendra à leur
ge.

Je travaillerai jusqu'au diner, après lequel je me
étirerai quelque temps, avec la compagnie, s'il y
n a.

Si je suis seule, je travaillerai, je lirai.

J'écrirai pour mes affaires.

J'instruirai mes enfants.

J'irai me promener vers le soir.

Je reviendrai souper à huit heures.

Je m'amuserai ensuite.

Je ferai la prière, à dix heures, avec mes domes-
iques.

Puis je me coucherai.

Je m'informerai si mes gens fréquentent les sa-
crements ;

S'ils ne jurent point ;

S'ils ne s'enivrent point ;

S'ils sont bien instruits.

J'irai les dimanches, après vêpres, visiter les pau-
vres du village.

J'épargnerai pour donner l'aumône.

Je fréquenterai les sacrements.

Je dirai quelques bonnes choses à mes gens les
veilles des grandes fêtes.

Je ne souffrirai que ceux qui vivent en bons
chrétiens.

Mais je les attendrai avec patience tant qu'ils ne seront pas scandaleux.

33.—ENTRETIEN AVEC LA CLASSE BLEUE,
SUR LA DÉVOTION DANS LE MONDE¹.

1712.

Une demoiselle dit à Madame que la plus grande peine que nous puissions avoir étoit de sortir de Saint-Cyr. Madame lui dit qu'effectivement c'en devoit être une grande pour nous; que le meilleur moyen de l'adoucir étoit de profiter de tout ce que nous entendions dire tous les jours, et qu'elle espéroit que nous ferions encore mieux quand nous serions dehors, et que dans les occasions nous ne manquerions pas de nous souvenir de ce que nous avions entendu; pour lors nous dirions que ce qu'on nous disoit étoit vrai. Madame demanda si nous étions persuadées qu'on ne nous en faisoit pas accroire. Nous l'assurâmes toutes que nous en étions parfaitement convaincues. Après cela Madame dit que quelques-unes se trouveroient dans des familles heureuses, pleines de piété et de religion; que d'autres, au contraire, se trouveroient avec des libertins, qui se moqueroient de leur dévotion, lesquels les voyant prier Dieu et aller tous les jours à la messe, leur diroient que cela n'est qu'une pratique de couvent, qu'il faut faire comme les autres et qu'il n'y a point de commandement qui oblige à y assister tous les jours. — Il y eut une demoiselle

¹ *Recueil d'instructions*, p. 510.

qui demanda ce qu'il seroit à propos de répondre à ces sortes de discours. Madame dit que si c'étoit des personnes qui fussent au-dessus de nous, comme un père, une mère, il falloit souffrir sans rien dire et prier Dieu pour eux ; mais que si ces discours nous étoient tenus par de jeunes libertins, nous devrions leur répondre : C'est vous qui n'êtes pas instruits et qui ne savez pas votre religion. Qu'il y en auroit d'autres dans des familles désunies, que c'étoit là qu'il falloit faire un beau personnage de probité et de justice en ne disant rien de ce qu'on entendoit, et si on ne pouvoit rien dire dans ces occasions qui pût les adoucir, il faudroit souffrir avec patience. « Supposez qu'on ne veuille pas que vous alliez à la messe, Dieu, qui voit le fond de votre cœur, verra si vous êtes vraiment fâchée, car on ne le sauroit tromper, et il faut être de bonne foi avec lui, voyant la volonté que vous avez de lui plaire, et il vous en tiendra compte. »

34. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE¹,

SUR LA DROITURE DANS LE MONDE.

1714.

« Je suis montée à votre classe, mes chers enfants, pour vous voir toutes et vous parler sur un mot que m'écrivit une de vos compagnes qui est sortie et se plaint de ce qu'elle ne trouve point dans le

¹ *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 345. — *Recueil d'instructions*, p. 493.

monde la droiture qu'on lui a apprise à Saint-Cyr. J'ai fait plusieurs réflexions là-dessus, et j'ai pensé à vous aussitôt et à vous dire que vous ne devez pas vous attendre à trouver partout la même droiture qu'on vous inspire ici ; peu de personnes en sont capables : premièrement, parce qu'il y en a peu qui en aient naturellement ; il y en a d'autres qui en auroient, mais qui ne savent pas en quoi elle consiste ni comment la placer ; il y en a enfin qui le savent bien , mais il leur en coûteroit trop, l'intérêt les retient , car il en coûte pour être droite. Vous ne le sentez pas à présent, mais vous le sentirez un jour, quand , par exemple, vous n'aurez que deux pistoles , et qu'il faudra que vous en donniez une par droiture ; vous verrez que cela n'est pas si aisé, et cependant nous n'avons point de droiture si , dès qu'il nous en coûte quelque chose, nous ne voulons pas faire ce qu'elle demande. Il n'y a rien de si rare dans le monde : on ne peut assez vous le dire. Qu'on ait un procès injuste, il y a peu de gens qui disent : il faut l'abandonner, et ils tâchent, au contraire, d'en tirer ce qu'ils peuvent, ce qui ne devoit pas être, puisqu'ils le savent mauvais ; car c'est une injustice considérable de soutenir une mauvaise cause, et quand il s'agit d'une perte considérable, ou de la moitié de notre bien, cela est encore plus difficile ; il faut avoir une grande vertu pour passer là-dessus. Cependant il faut y passer, faire justice à ses dépens , autrement point de salut. On n'entend guère ce langage dans le monde, et si vous disiez dans la plupart de vos

familles ce que je vous dis à présent et tout ce qu'on vous apprend à Saint-Cyr là-dessus, il y a bien des gens qui n'y comprendroient rien et qui croiroient pour ainsi dire que vous parlez grec. Communément chacun agit par intérêt, et l'intérêt étouffe la droiture naturelle ; mais si vous êtes assez heureuses pour avoir cette droiture, il ne faut point avoir de peine à souffrir ceux qui en manquent, ni pour cela ne vouloir pas vivre avec eux ; il faut, au contraire, qu'elle vous les fasse supporter patiemment dans la vue de la leur inspirer. Pour vous, tâchez, dans les occasions, de donner des marques de la vôtre et de la faire aimer ; puis demeurez-en là, sans être continuellement à critiquer tous ceux que vous verrez manquer de droiture, et à dire : on ne fait point comme cela à Saint-Cyr, car ce seroit le sûr moyen de vous faire haïr partout où vous iriez. Vous seriez bien malheureuses si ce que vous apprenez ne servoit qu'à vous rendre plus difficiles à vivre ; il faut, au contraire, qu'il serve à vous rendre accommodantes et à vous faire supporter les travers que vous pourrez trouver sans les partager. Il y a mille gens qui manquent d'éducation ; on voit peu de filles instruites avec les soins dont vous l'êtes ici : on vous précautionne sur tout ; faudra-t-il pour cela ne pouvoir vivre avec personne ? Non assurément, il faudra prendre patience et vous servir de tout ce qu'on vous aura appris pour agir avec plus de droiture que vous pourrez, mais avec douceur, sans vouloir vous mêler de redresser les autres. Les vertus ne sont point opposées l'une à l'autre, et ainsi en voulant

être droites il ne faut pas manquer à être charitables; un bien ne doit pas produire un mal, autrement ce ne seroit plus un bien. »

Une maîtresse, prenant la parole, dit à M^{me} de Maintenon : « Il me semble que vous avez dit qu'une demoiselle de Saint-Cyr avoit mandé qu'on étoit malheureuse d'avoir à vivre dans le monde, où l'intérêt règne, lorsqu'on avoit essayé du désintéressement de Saint-Cyr. — J'en suis persuadée, répondit M^{me} de Maintenon, car on ne le trouve guère parmi les hommes. Il est vrai qu'il n'en coûte pas beaucoup aux Dames de Saint-Louis présentement, parce qu'elles sont dans l'abondance; mais si, dans la suite, que leurs biens seront diminués, ou qu'il leur arrive d'autres accidents, elles se maintiennent comme elles sont aujourd'hui et ne reçoivent aucune pension ni présent, selon l'intention du Roi, leur fondateur, alors on pourra dire qu'elles sont véritablement désintéressées; je l'espère de leur vertu et de la fidélité qu'elles m'ont toujours paru avoir aux obligations de leur état et à ce qui leur est prescrit dans les lettres patentes¹. Pour revenir à ce qui se passe ailleurs, vous y verrez presque partout de l'intérêt, de l'injustice, et même il s'en trouve jusque dans les couvents, où il arrive quelquefois qu'une fille qui a peu apporté est moins bien traitée qu'une autre; cela ne devrait pourtant pas être, mais enfin cela est, et il faut le souffrir si on se trouve dans ce cas. Voilà à quoi peut vous servir ce que vous savez sur

¹ Les lettres patentes de fondation de la maison. Voir l'*Histoire de la maison de Saint-Cyr*, p. 45.

la droiture, sur la raison et encore plus sur le bon esprit et sur la piété qui nous doit faire faire un bon usage, pour notre salut, de toutes ces sortes de choses, qui répugnent à notre amour-propre et même à notre raison. »

35. — INSTRUCTION AUX DEMOISELLES DE LA CLASSE BLEUE¹,

SUR LE CHOIX D'UN CONFESSEUR.

1714.

M^{me} de Maintenon dit aux demoiselles de la grande classe : « Je viens, mes chères enfants, vous parler de la chose peut-être la plus importante que vous ayez à faire au sortir d'ici, c'est sur le choix de votre confesseur. Tout est à craindre pour vous si vous tombez en de mauvaises mains, et, au contraire, tout est à espérer pour vous si vous êtes assez heureuses pour trouver un vrai serviteur de Dieu bien approuvé et autorisé de ses supérieurs légitimes. d'une doctrine et d'une conduite irréprochables ; il vous maintiendra dans le chemin de la vertu, vous y soutiendra, vous y fera faire de grands progrès, et vous serez en sûreté avec un homme de ce caractère. Vous avez ce bonheur-là présentement : Messieurs vos confesseurs sont très-bien choisis présentement par vos supérieurs, et vous avez grande raison d'être sans inquiétude à ce sujet ; mais il n'en sera pas de même dans le monde et ce sera à vous à faire votre choix pour n'y être pas trompés. Vous

¹ *Lettres édifiantes*, t. VII, p. 411.

devez commencer par demander à Dieu qu'il vous fasse trouver ce bon guide et ne faire ensuite votre choix qu'avec maturité, après y avoir pensé et même avec conseil, s'il vous est possible d'en avoir un bon, comme celui de votre évêque, si vous avez l'honneur d'être connues de lui. Ne cherchez point un homme célèbre par son esprit ou par ses talents, ou d'une grande réputation, ou un personnage considérable qui honore votre choix ou qui convienne à votre goût ; tout cela pourroit, en flattant votre amour-propre, vous être un piège, et on peut exceller dans tout cela sans être propre à la conduite des âmes. Prenez un homme d'une probité connue, d'une grande piété, qui ait de la science et de l'éloignement pour tout ce qui s'appelle nouveauté et parti en fait de religion ; penchez plutôt du côté de la sévérité que de celui du relâchement ; il faut toujours prendre le plus sûr quand il est question du salut. Après avoir fait ainsi votre choix dans la seule vue de Dieu et de votre salut, donnez-lui toute votre confiance, honorez Dieu en la personne de celui que vous aurez choisi, soyez-lui soumise, obéissez-lui aveuglément tant que vous verrez qu'il ne vous demande que ce qui est conforme à la loi de Dieu et aux devoirs de votre état, et ne le changez point si vous pouvez, car il est toujours plus utile d'être conduit par la même personne ; mais dans ses absences, surtout si elles sont longues, ne perdez point des communions pour l'attendre, et confessez-vous tout bonnement à quelque autre bon prêtre, à moins que vous n'eussiez des raisons importantes

d'en agir autrement, car dans la direction il faut éviter deux extrémités opposées¹ : l'une est l'éloignement et le mépris de la direction, qui nous est cependant nécessaire à tous tant que nous sommes, qui voulons vivre pieusement; et l'autre une trop grande occupation de son directeur, qui fait tourner les directions, les directeurs et les pénitentes en ridicule, et avec quelque sorte de raison, quand cette attache est poussée au point qu'on le voit souvent dans le monde. La plupart des dévotes ne pensent qu'à lui, elles ne parlent que de lui, ne trouvent de vraies dévotes que celles qui vont avec lui, et tombent à tous propos dans les inconvénients de cette dame, dont le mari étoit à l'extrémité, et qui allant au sermon de son directeur, fut complimentée par plusieurs personnes de la cour qui lui demandoient des nouvelles de son mari sans le nommer, disant : « Comment se porte-t-il? » — Hélas ! dit la dame, tout occupée de son directeur : « Voilà qu'il monte en chaire malgré son rhume². » Vous croyez bien qu'on se moqua d'elle. Il y en a une quantité dans ce goût-là : elles croient faire plaisir à leur directeur et elles lui font beaucoup de peine. Le père

¹ M. Saint-Marc Girardin, dans l'un des excellents articles qu'il a écrits sur les Lettres de M^{me} de Maintenon, a fait des remarques très-fines et très-judicieuses sur l'importance de la direction et des directeurs dans le dix-septième siècle. La science du gouvernement des âmes étoit alors la première et la plus estimée des sciences. Dans notre siècle, où l'on est plus occupé des peines du corps que de celles de l'esprit, le médecin a remplacé le directeur. Voir le *Journal des Débats* du 31 octobre 1856.

² Cette anecdote rappelle l'une des scènes de *Tartufe*.

Séraphin ¹ parle à merveille contre ces sortes de dévotes qui ne trouvent de sermons bien faits que ceux de leur confesseur, qui ne veulent entendre que sa messe, ne communier que de sa main et semblables petitessees.

« Que diriez-vous, madame, dit la maîtresse, à deux filles dont l'une a du scrupule de s'adresser à son confesseur, parce qu'elle goûte tout ce qu'il lui dit et lui conseille; et l'autre, au contraire, a le cœur fermé pour ce même confesseur, et ne peut se résoudre à y aller? — Je les y ferois aller toutes les deux, dit M^{me} de Maintenon; il faut que celle qui a de la confiance y aille comme elle iroit à Jésus-Christ, en esprit de foi et de reconnaissance, et que l'autre y aille comme si elle avoit le cœur ouvert, et en agissant simplement dans la vue de Dieu et pour obéir au commandement qui nous est fait de nous soumettre à la direction des prêtres; il bénira cette conduite, et l'une et l'autre y trouveront leur salut.

« Je voudrois bien, dit la maîtresse dans la même conversation, que vous eussiez la bonté de nous peindre les dispositions d'une personne qui veut tout de bon penser à servir Dieu et à sortir d'un état de langueur et d'indifférence pour les choses de son salut? — Elle commence ordinairement, dit M^{me} de Maintenon, par être troublée de remords de conscience sur le danger de son état; la grâce l'agite et la presse de changer de vie, et lui fait voir l'éloignement presque infini où elle est

¹ Capucin dont les sermons étaient fort goûtés du Roi.

du but où elle doit tendre; la nature et l'amour-propre lui grossissent les difficultés qu'elle craint de rencontrer en son chemin si elle entreprend tout de bon la pratique des vertus chrétiennes; elle voudroit bien être tout à Dieu, mais sans qu'il lui en coûtât rien; elle seroit bien aise de trouver un directeur facile qui lui apprit par une morale plus douce toutes les difficultés qu'elle appréhende; elle veut faire son salut, mais encore faiblement et d'une manière dont la droiture et la lumière naturelle que Dieu a mise dans la conscience de chacun n'est point satisfaite, et ne l'empêche pas d'exciter sans cesse de nouveaux troubles dans cette âme infidèle. Cet état est bien triste, car on ne goûte ni les joies du monde, qui ne servent plutôt qu'à tourmenter davantage cette pauvre âme aussi flottante que faible, ni celles de Dieu, parce qu'il ne les donne point ordinairement que l'on ne soit entièrement déterminé à se donner à lui sans réserve. Elle doit alors beaucoup prier, et faire ses efforts pour obtenir par son humilité et diverses bonnes œuvres le secours dont elle a besoin; et quand Dieu lui a fait la grâce de prendre sa dernière résolution et d'être parfaitement résolue à le servir comme il le veut d'elle, elle dit de bon cœur et avec courage : « Oui, quoi qu'il m'en coûte, je veux me sauver et prendre tous les moyens nécessaires pour cela. » Alors elle devient plus sérieuse; elle paroît même quelquefois triste quoiqu'elle ne le soit point, jouissant d'une grande paix au dedans; mais, parce qu'elle y a un objet qui l'occupe, elle n'est plus dissipée

ni si libre en conversation ; elle s'examine non-seulement le soir et le matin , mais encore à chaque action, pour voir s'il ne lui est rien échappé qui ait pu déplaire à Dieu, ce qui est désormais sa seule crainte ; elle ne sait pas encore bien jusqu'où elle peut aller sans l'offenser, c'est pourquoi elle est sans cesse sur ses gardes et n'ose se permettre les plus innocentes libertés, ce qui la fait quelquefois parottre contrainte et triste ; mais si vous lui demandiez si en effet elle l'est, elle vous répondroit : « Je vois bien que je le parois , mais je vous assure que je n'ai jamais été plus contente. » Si elle persévère dans cet heureux état , Dieu la fait ordinairement entrer dans un autre, qui est la sainte liberté de ses enfants. Son air devient gai, doux, modeste, humble, tranquille, parce qu'elle éprouve ces heureuses dispositions au fond de son cœur, et qu'étant affermie dans la vertu, elle ne sent plus toutes ces craintes ni ces contraintes ; l'habitude qu'elle a prise de se surmonter en toutes choses l'a rendue si maîtresse d'elle-même et de ses mouvements, qu'elle ne va jamais trop loin, ne parlant qu'autant qu'elle le doit, et se prêtant sans empressement aux choses extérieures, auxquelles elle est nécessairement employée, sans perdre ni la vue de Dieu, ni l'attention à profiter de tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle dit, voit ou entend, pour avancer son unique affaire. Je vous désire , mes chers enfants, ces heureuses dispositions, et j'espère qu'il y en a un bon nombre parmi vous qui y êtes déjà bien avancées. »

36¹. — LETTRE A M^{me} DE VANDAM²,

PREMIÈRE MAITRESSE DES BLEUES,

(En lui envoyant la *Conversation* qui suit.)

Ce 22 mars 1715.

Vous connoissez, ma chère fille, combien je suis effrayée de la dépravation de notre siècle, et la crainte dont je suis occupée de ce que nos filles vont trouver dans le monde. Je vous envoie une *Conversation*³ sur ce sujet, non pas pour apprendre par cœur, mais pour vous fournir des instructions pour elles : c'est donc pour vous que j'ai écrit tout ceci sans aucun ordre; je m'en suis aperçue en le relisant; vous entendrez bien mon langage sans que je me donne la peine de le corriger. Vous verrez bien que ce n'est pas une *Conversation* à donner au dedans, et encore moins au dehors; elle n'a nul agrément. Je prie Dieu que vous y trouviez de l'utilité.

Conversations sur les dangers que les demoiselles trouveront dans le monde.

UNE PREMIÈRE DEMOISELLE.

Je suis si effrayée de tout ce que j'entends dire que nous trouverons dans le monde, que je n'ai

¹ *Lettres et Avis*, t. II, p. 369.

² Voir sur cette Dame les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 38.

³ Ceci nous explique comment M^{me} de Maintenon composait ses *Conversations*. C'était d'inspiration et tout d'un trait qu'elle les écrivait, quand elle croyait cette forme d'instruction plus utile et saisissante.

presque plus de repos à mesure que le temps approche de sortir d'ici.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

C'est à peu près l'état où je suis ; je pense continuellement à tous ces dangers qu'on nous annonce, soit pour la piété, soit pour le monde.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Vous dites en deux mots ce qui fait gémir les gens de bien : nouveauté dans la religion, corruption dans la conduite.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Mais le monde n'a-t-il pas été à peu près le même dans tous les temps ? N'y avoit-il pas des erreurs ? n'y voyoit-on pas les mêmes dérèglements ?

QUATRIÈME DEMOISELLE.

Nous n'en savons pas assez pour vous bien répondre, ni pour repasser sur les temps que nous n'avons pas vus ; mais les personnes les plus expérimentées paroissent effrayées du temps présent.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Je crois que dans le fond il y a toujours eu et des erreurs sur la doctrine et des vices de toute espèce ; mais on prétend que ni les uns ni les autres ne se montroient pas si hardiment.

TROISIÈME DEMOISELLE.

L'erreur présente ¹ a presque gagné tout le monde.

¹ C'est le jansénisme qui paraissait alors très-redoutable, et qui en effet a eu une influence très-grande, quoique peu éclatante, sur les événements du dix-huitième siècle. — Voir la note 1 de la page 57.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

n'est pas à nous à l'approfondir; je voudrois
ent des préservatifs, pour ne me pas laisser
e.

SIXIÈME DEMOISELLE.

pourquoi, mademoiselle, ne voulez-vous pas
de quoi il est question? Ce parti, tout plein
it, soutient que nous en sommes très-capables,
les femmes, comme les hommes, peuvent
attendre et parler de tout.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

à ce qu'on ne me persuadera jamais; je désire
ent, comme mademoiselle, de connoître as-
que c'est, pour l'éviter.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

s connoîtrez l'erreur par l'orgueil, par le pro-
épris pour ceux qui sont simples, par le mys-
ar le parti, par la cabale, par la haine impla-
mour ceux qui ne pensent pas comme eux.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

t cela est général; mais dites-nous quelque
le particulier, qui nous les fasse reconnoître
l.

SIXIÈME DEMOISELLE.

n'est plus marqué et plus visible que leur
contre l'Église et contre le chef de l'Église.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

re toutes les pratiques de piété qui sont en
contre la fréquentation des sacrements, con-
régénération des saints, contre la dépendance

142 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

des supérieurs, contre les livres autrefois les plus estimés.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Quel charme a ce parti, pour s'être si fort étendu?

SIXIÈME DEMOISELLE.

Celui de l'amour-propre, qui aime la nouveauté et la singularité.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Ne trouvez-vous point agréable d'entendre dire que vous avez un esprit supérieur aux autres femmes, que vous pouvez tout comprendre, que vous êtes capable de confronter les livres les plus profonds et d'en juger décisivement?

SIXIÈME DEMOISELLE.

Et d'être continuellement encensées par les gens du parti?

TROISIÈME DEMOISELLE.

Tandis que les autres nous disent que nous sommes ignorantes, et que notre partage est la simplicité et la soumission.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Je conviens que l'un est plus flatteur; mais je trouve ma sûreté dans cette obéissance.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Mon repos seroit bien troublé si on me renvoyoit à mes propres lumières sur des matières si importantes.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Cette disposition est le plus grand bonheur que nous puissions avoir, et elle ne peut venir que de Dieu.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Ne nous en départons jamais, quelque mépris qu'on nous marque; il est certain que nous prenons le meilleur parti.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Nous n'avons pas moins besoin d'examiner comment nous conserverons l'innocence des mœurs, qu'on dit être corrompues.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Je ferois volontiers la même question que j'ai faite sur les matières de la religion : les mœurs sont-elles différentes de ce qu'elles ont été?

QUATRIÈME DEMOISELLE.

Et je vous ferois aussi la même réponse que ces personnes expérimentées disent : que jamais la licence n'a été si loin.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Les hommes ont toujours été vicieux, et les mêmes dérèglements se sont vus tantôt plus, tantôt moins; mais on s'en cache, et l'on garde les bienséances à l'extérieur.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Le mal est-il moins mal, pour être caché? et n'est-ce pas ajouter l'hypocrisie au vice?

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Aimeriez-vous mieux y ajouter l'effronterie et le scandale, comme on fait présentement? C'est rendre hommage à la vertu que de se cacher du vice, c'est avouer qu'on connoît qu'on fait mal et que l'on voudroit que les autres ne le vissent pas.

SIXIÈME DEMOISELLE.

C'est là le grand changement et la grande corruption de notre temps : on ne se cache point, on manque même à tous ses devoirs par maximes ; on dit hardiment que la vie n'est donnée que pour se divertir, qu'il ne faut point se contraindre.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Qu'un mari ne doit point se soucier de la réputation de sa femme, de la conduite de ses enfants, de la règle de la maison.

SIXIÈME DEMOISELLE.

Qu'une femme mariée n'est plus obligée à obéir à son père et à sa mère, et qu'elle est libre de toute dépendance, n'eût-elle que quatorze ou quinze ans.

QUATRIÈME DEMOISELLE.

Qu'il n'y a qu'un seul inconvénient à éviter, qui est celui de paroître la dupe dans la famille.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Et pour faire voir qu'on ne l'est pas, il faut railer de la conduite de sa femme, et la femme de celle de son mari ; du dérèglement de sa fille, de celui de son père, de sa mère, de son frère, de sa sœur, de ses meilleurs amis, de ceux à qui on a des obligations particulières.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Voilà qui est affreux ; il n'y a donc plus d'honneur, plus d'amitié ; on ne se soutient plus les uns les autres ; on ne prend plus le parti de ses proches et de ses amis ; et que peuvent faire les honnêtes gens ?

QUATRIÈME DEMOISELLE.

Gémir avec le petit nombre et se séparer le plus

que l'on peut ; mais il y en a peu qui résistent au torrent impétueux qui entraîne tout , et l'on entend dire à des gens vertueux qu'il faut céder et faire comme les autres.

SIXIÈME DEMOISELLE.

• Non pas jusqu'à prendre ces pernicieuses maximes ; mais ils envoient leurs femmes et leurs enfants à ces écoles de corruption, par cette malheureuse raison qu'il faut faire comme les autres et ne se point singulariser. .

DEUXIÈME DEMOISELLE.

J'espère bien que ma mère ne m'y enverra pas.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Ce sera un miracle si elle y résiste.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Mais elle est vertueuse et l'a toujours été, je n'ai qu'à l'imiter en tout.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

C'est là encore un des grands malheurs de notre siècle : il ne faut pas seulement se garder des hommes et des femmes libertines, il faut aussi ne pas imiter les honnêtes femmes en tout, car certainement elles se laissent entraîner au torrent en bien des choses qui ne se pratiquoient pas autrefois et qu'on ne peut trouver innocentes.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Donnez-nous quelques exemples.

SIXIÈME DEMOISELLE.

Comptez-vous pour rien ces habillements immodestes qu'elles ont toutes présentement , cette gorge découverte, ce déshabillé dès qu'elles sont chez elles,

146 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

qui les laisse presque nues, cette mollesse qui les tient couchées dans des chaises ou sur des lits tout le jour, cette recherche de plaisir dans le goût, par tout ce qu'elles prennent l'après-dîner, tabac, chocolat, thé, café, liqueurs, vins, eaux distillées, jeux continuels qui ruinent leurs familles ? reconnaissez-vous là une vie chrétienne ni même raisonnable ?

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Il est certain que tout cela est nouveau et n'étoit pas connu il y a quarante ans ; ajoutez à cette vie lâche et molle, ces spectacles plus dangereux qu'ils n'étoient autrefois.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Eh quoi ! ne l'ont-ils pas toujours été ?

CINQUIÈME DEMOISELLE.

On ne peut pas dire qu'ils fussent bons ; mais je mets de la différence entre de belles pièces remplies de sentiments de générosité, d'amitié, de courage, de fidélité, et tout cela avec beaucoup d'esprit, des spectacles qui sont en usage.

SIXIÈME DEMOISELLE.

Et présentement ce sont des musiques qui amolissent le cœur, des danses immodestes, des sujets profanes auxquels on applique des paroles et des cérémonies consacrées à la religion, et des maximes qui empoisonnent la jeunesse.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Il n'est plus question d'esprit, il faudroit le cultiver, et cette même mollesse, qui ne veut que se divertir ou se reposer, ne cherche qu'à amuser ses

PREMIÈRE PARTIE.—AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 147

sens, et ne veut ni parler de choses spirituelles ni écouter, ni donner d'attention ; il n'en faut point pour regarder sur le théâtre, pour écouter une musique, pour boire, manger et jouer, et on ne joue plus même aux jeux d'application, mais à ceux de hasard, afin de n'avoir point à penser.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Mais que ferons-nous ? et comment, en effet, nous regardera-t-on, si nous voulons nous singulariser ?

SIXIÈME DEMOISELLE.

Il faut pourtant se singulariser avec le petit nombre, car le grand ne sera pas une excuse devant Dieu, qui nous a prévenues par une si bonne éducation.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Cette éducation n'empêchera pas qu'on ne nous tourne en ridicule comme des filles qui ont été élevées par des dévotes.

QUATRIÈME DEMOISELLE.

On pourra bien ne nous pas imiter, mais notre éducation ne peut être tournée en ridicule.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Celle dont on se moque est bien différente : on raille des filles qui s'effraient de tout, qui croient que tout est perdu si on trouble leurs prières, qui croient que le diable a des cornes, qu'elles seroient damnées si elles manquoient à dire leur chapelet tous les jours, qui se vouent à tous les saints, pour retrouver ce qu'elles ont perdu, dont la piété n'est ni solide, ni éclairée, mais remplie de superstition.

SIXIÈME DEMOISELLE.

Mais comment se moquera-t-on de vous, qui puisez toutes vos maximes dans l'Évangile, et qui pratiquez la loi de Dieu? Comment tournera-t-on en ridicule une personne qui honore son père et sa mère, qui est soumise à son mari, qui aime ses enfants, et qui remplit tous ses devoirs dans les différents états où elle se trouve?

QUATRIÈME DEMOISELLE.

Qui est obéissante à l'Église, au chef de l'Église, aux rois et à toutes puissances qui viennent de Dieu? peut-on traiter de tels principes de petitesesses?

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Oui, vous en trouverez; mais c'est ce qui vous découvrira ceux du parti¹ qui est opposé à toutes les puissances spirituelles et temporelles.

SIXIÈME DEMOISELLE.

Les libertins vous trouveront bien petites de vous assujettir à vos pères et mères, maris et enfants.

QUATRIÈME DEMOISELLE.

Il est difficile, quelque libertin qu'on soit, de trouver ces maximes déraisonnables, quoiqu'on se conduise par d'autres.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Mais quoi qu'il en soit, il faut faire notre salut et conserver notre réputation.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Il faut répondre aux soins qu'on a pris pour nous

¹ Le jansénisme, qu'on appelait le *parti*, comme on dirait aujourd'hui l'*opposition*.

PREMIÈRE PARTIE. — AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 149
prévenir contre ces dangers, et nous servir de cette raison qu'on nous a prêchée dès notre enfance.

QUATRIÈME DEMOISELLE.

La raison n'est pas assez forte pour nous soutenir contre tout ce qu'on vient de nous faire voir ; il n'y a que la piété qui puisse nous préserver.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Il faut même y joindre la fuite des occasions, l'éloignement des personnes mondaines, quelques bonnes lectures et quelque commerce avec les gens de bien.

SIXIÈME DEMOISELLE.

Et surtout la fuite, la crainte, la défiance de nous-mêmes ; vous ne pouvez vous imaginer combien nous sommes incapables de résister, et la facilité que nous avons à prendre les impressions qu'on veut nous donner.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Je me trouve pourtant bien opposée à toutes ces horribles maximes du monde ; il me semble qu'il seroit bien difficile de me les faire goûter.

CINQUIÈME DEMOISELLE.

Elles vous choqueront d'abord, vous les entendrez le lendemain avec moins de peine, elles ne vous surprendront plus dans la suite ; vous en rirez, si on vous les insinue avec quelque agrément, vous ne les trouverez plus affreuses, vous les écouterez bientôt comme indifférentes ; enfin, elles entreront peu à peu dans votre esprit, et bientôt après dans votre cœur.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Je comprends ce chemin et il me fait trembler.

SIXIÈME DEMOISELLE.

C'est pourquoi il faut fuir, et recourir à Dieu continuellement.

37. — CONDUITE

QUE LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR DOIVENT GARDER DANS LE MONDE,
LORSQU'ELLES Y RETOURNENT A DESSEIN DE S'Y ÉTABLIR ¹.

1717.

1.

Elles doivent, durant les deux ou trois dernières années de leur éducation dans la royale maison de Saint-Louis, s'appliquer sérieusement à se faire un fonds de foi, de religion et de piété qui puisse les soutenir au milieu des périls et des scandales du monde sans prendre part à sa corruption.

2.

C'est dans cette vue qu'au lieu de désirer la fin de leur assujettissement dans cette sainte maison, elles doivent craindre d'en sortir trop tôt et avant de s'être assez affermies dans le bien pour ne pas se trou-

¹ Cette instruction, qui est un chef-d'œuvre de piété et de raison, résume tous les avis que M^{me} de Maintenon a donnés pour la conduite des demoiselles de Saint-Cyr dans le monde. Elle l'écrivit à quatre-vingt-deux ans. Ce fut en quelque sorte son testament à ses chers enfants : aussi elle y parle de son œuvre avec une chaleur, une solennité, une foi qui témoigne bien que Saint-Cyr a été la grande pensée de sa vie. Elle ordonna que cet écrit fût imprimé, qu'il fût donné aux demoiselles, pendant qu'elles étaient dans la classe bleue, et qu'il fût emporté par celles qui retournaient dans le monde. La Bibliothèque impériale possède un exemplaire de cet imprimé, qui est assez rare.

ver trop foibles aux occasions dangereuses auxquelles elles vont être exposées, de prendre l'esprit du monde, de se livrer au mal et de se laisser aller au péché.

3.

Elles doivent sur toutes choses bien consulter leurs confesseurs sur leurs inclinations naturelles les plus dangereuses, sur leurs mauvais penchants et sur les occasions les plus funestes auxquelles elles peuvent être exposées, afin de se prémunir et de se fortifier, dans ce lieu de paix et de sûreté où elles se trouvent, contre tant d'assauts qu'elles auront à soutenir, et contre tant de dangers auxquels elles vont être exposées.

4.

Il est bon qu'avant de sortir de cette sainte maison où elles ont été élevées avec tant de tendresse, de bonté et de zèle, elles fassent leurs dévotions et s'approchent des sacrements, pour remercier Dieu des grâces qu'elles ont reçues dans cet asile, et pour lui demander celles qui leur seront nécessaires dans ce criminel et malheureux monde où elles sont sur le point d'entrer.

5.

En entrant dans le monde, elles ont deux écueils à éviter : le premier, est de craindre trop ; le second, est de ne pas craindre assez. Une trop grande crainte les rendroit timides, honteuses et en quelque sorte ridicules aux personnes auprès desquelles elles ont à vivre ; une trop grande assurance pourroit les exposer d'abord à quelques dangers. Pour prendre

un juste milieu, elles doivent ne s'avancer dans le monde que pas à pas, et demeurer le plus qu'il est possible auprès de leurs mères, de leurs tantes, ou des autres dames vertueuses qui se trouvent dans l'obligation de les former et de les conduire peu à peu dans les compagnies pour les faire connoître d'abord à leurs familles, et ensuite parmi la noblesse du voisinage.

6.

Il y a deux autres écueils à éviter : le premier, est de vouloir vivre dans le monde comme à Saint-Cyr; le second est de vivre tellement à la façon du monde qu'il ne paroisse plus aucun vestige de la bonne éducation qu'on a reçue dans cette sainte maison. La première manière de vivre, quoique bonne et sainte, seroit impraticable et trop importune. La deuxième façon d'agir seroit ridicule, surprenante et scandaleuse. Il faut donc retenir de Saint-Cyr la piété, la modestie, la douceur, la docilité, la vie réglée, la crainte de Dieu, son divin amour et la fidélité à tous ses devoirs, et il faut joindre à toutes ces vertus une façon d'agir noble, libre, aisée, commode, paisible, uniforme, qui ne rebute personne et qui fasse plaisir à chacun.

7.

Ce qu'il faut conserver avec plus de soin, c'est une foi vive de toutes les vérités du salut, une parfaite confiance en Dieu, une véritable charité chrétienne, beaucoup de religion, une extrême horreur du péché mortel et du véniel, une fuite exacte de la corruption du monde, et des occasions d'offenser

Dieu, telles que sont les vanités et les pompes du siècle, les spectacles, les mauvaises compagnies, les jeux défendus, les conversations trop libres. La fuite de l'oisiveté, l'assiduité à un travail honnête et bien-séant à l'âge et à la qualité des personnes, sont d'un grand secours, et il faut faire tout cela comme naturellement, sans qu'il y paroisse aucune gêne ni contrainte.

8.

Quoique la vie qu'on mène dans le monde, toute sainte qu'elle puisse être, soit sujette à bien des dérangements presque inévitables, il y faut pourtant avoir quelque règlement de vie solide et praticable, duquel on se rapproche autant qu'il est possible ; et dans ce règlement il faut faire entrer le lever du matin à une heure commode, puis le temps de la prière et d'un peu de méditation et de réflexion sur quelque'une des pensées chrétiennes, la sainte messe, autant qu'il est possible, les prières avant et après le repas, quelques lectures pieuses l'après-midi, et les prières et l'examen général avant de se coucher ; et il vaut mieux prendre peu de pratiques et s'y rendre bien fidèle que d'en prendre beaucoup sans y être fidèle.

9.

Le bon et fréquent usage des sacrements est l'un des plus puissants moyens dont les demoiselles de Saint-Cyr se puissent servir pour perpétuer dans elles l'esprit de leur sainte éducation, et pour se conserver longtemps exemptes de péché et appliquées à la pratique des vertus chrétiennes. Il est

donc à propos qu'elles se confessent tous les huit jours ou tous les quinze jours, ou tout au plus tard tous les mois, et qu'elle s'approchent de la sainte communion suivant l'ordre et les avis d'un sage confesseur, qu'elles doivent demander à Dieu avec instance, choisir avec beaucoup de soin, et ne le pas quitter légèrement et sans y être comme forcées par les événements ou par des nécessités indispensables.

10.

Tant que les demoiselles resteront dans leurs familles sous la conduite de leurs parents ou de leurs tuteurs ou curateurs, elles doivent leur obéir en toutes choses licites et honnêtes comme à Notre Seigneur Jésus-Christ même, dont ces personnes leur tiennent la place, et se souvenir qu'ayant été presque toute leur vie dans l'exercice de l'obéissance, elles la doivent pratiquer avec plus de facilité et de perfection que leurs frères et sœurs, qui n'ont pas eu le même avantage. Elles doivent vivre cordialement avec leurs frères et sœurs, observer cependant à leur égard même toutes les règles de la modestie et de la retenue requises dans des demoiselles chrétiennes. Il n'est pas à propos qu'elles se familiarisent par trop avec les serviteurs et les servantes de leurs maisons, pour éviter de très-grands inconvénients; et si dans leurs familles elles se trouvoient par malheur exposées à quelques occasions prochaines d'offenser Dieu, elles prendront au plus tôt de justes mesures avec leurs confesseurs ou avec leurs mères pour quitter tout à fait, s'il est possible,

ces sortes d'occasions, ou pour les rendre éloignées, de prochaines qu'elles sont ; et à cet égard il ne faut pas trop temporiser, de peur que, s'accoutumant au péril, on ne vienne malheureusement à y périr.

11.

Celles qui se croient appelées à l'état de mariage doivent être persuadées qu'elles y parviendront plutôt par la modestie, la pudeur, la retenue et les autres vertus qui rendent les demoiselles vertueuses plus respectables, que par l'enjouement, la parure, le luxe des habits, les nudités et la trop grande liberté. Les jeunes hommes sages et vertueux qui pensent à se marier veulent des épouses sages, retenues, modestes et vertueuses ; mais les folâtres, au contraire, qui ne pensent qu'à se divertir et à passer le temps, s'arrêtent volontiers auprès des demoiselles volages et mondaines ; mais, lorsqu'il est question d'engagements, ils se retirent sous différents prétextes et les laissent languir dans le désir d'un établissement honnête et commode, dont elles s'écartent elles-mêmes par une trop grande liberté et un trop grand empressement d'y parvenir.

12.

Lorsque la divine Providence leur présente, par le choix de leurs parents ou de quelques autres personnes sages et bien affectionnées à leur vrai bien, une occasion favorable de se marier chrétiennement, elles doivent la recevoir comme de la main de Dieu avec reconnoissance, la ménager avec soin, et ne jamais rien faire ni souffrir dont les yeux de Dieu puissent être offensés et dont elles-mêmes puissent

rougir. Une demoiselle chrétienne qui est chaste, pure, grave, modeste, est déjà dotée d'une façon très-avantageuse. Elle doit, au reste, prendre un époux qu'elle puisse aimer, et avec lequel elle puisse vivre commodément et mourir saintement. Il faut qu'il ait du bien ; mais le principal est qu'il soit homme sage, doux, sensible, vertueux et bon chrétien.

13.

Elles doivent, sur toutes choses, prendre bien garde d'entrer dans le mariage avec des vues pures d'y glorifier Dieu, de s'y sauver et d'y élever des enfants dans sa sainte crainte et dans son divin amour, et de se souvenir de l'avis sage et prudent que le saint jeune homme Tobie donna à son épouse le jour de leurs noces : « Nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les païens, qui ne connoissent point Dieu. Seigneur, vous savez que ce n'est pas pour satisfaire ma passion que je prends ma sœur (c'est-à-dire ma parente) pour être ma femme, mais par le seul désir de laisser des enfants par lesquels votre nom soit béni dans tous les siècles. » Elles doivent sur ce modèle dresser et purifier leurs intentions, et se préparer à la grâce du mariage, si nécessaire pour toute la suite de leur vie, par les sacrements de pénitence et d'eucharistie.

14.

Nous n'entrerons pas dans le détail des devoirs des personnes mariées ; il y a un livre fait exprès pour les expliquer et les établir, qui est entre les

moins d'un chacun¹; il suffit de dire ici qu'une demoiselle de Saint-Cyr que Dieu a appelée au saint état du mariage doit aimer son époux, après Dieu, plus que toute personne; qu'elle doit le respecter et lui obéir en toutes choses selon Dieu; qu'elle doit aider à le sauver, le supporter dans ses défauts, le consoler dans ses peines et lui être fidèle jusqu'à la mort.

15.

Si Dieu bénit son mariage et qu'il lui donne des enfants, elle doit les élever avec tout le soin possible dans les mêmes principes dans lesquels elle a été élevée dans la maison de Saint-Louis; qu'elle les forme surtout à la crainte de Dieu, à la fuite du péché, à la piété, à l'étude des vertus et à la pratique des bonnes œuvres; et si elle est pauvre et qu'elle puisse procurer à l'une de ses filles l'éducation dont elle a été favorisée de Dieu, c'est le plus grand bien qu'elle lui puisse procurer.

16.

Celles d'entre elles qui veulent rester dans le monde et qui ne veulent pas se marier, ou qui ne le peuvent pas faire d'une façon convenable, doivent être extrêmement sur leurs gardes, pour ne pas trop s'exposer si elles restent dans leurs propres familles; que si elles peuvent en sortir, elles seront plus à l'abri dans des communautés de filles régulières ou séculières en qualité de pensionnaires, et alors elles pourroient sans peine continuer la vie

¹ *L'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales.

qu'elles ont menée à Saint-Cyr dans leur enfance, et il semble que ce parti est le plus sûr pour celles qui ne se croient pas appelées à la *religion* et qui veulent vivre dans le célibat, à moins qu'elles n'aient quelques parentes pieuses et fort retirées avec lesquelles elles puissent vivre.

17.

Quant à celles qui seroient ennemies de tout assujettissement et qui ne voudroient ni se faire religieuses ni se marier, mais demeurer filles dans la vue d'une plus grande liberté, je ne les croirois pas bien assurées ni pour leur repos, ni pour leur honneur, ni pour leur salut. Il faut un état fixe, qui arrête la légèreté de l'esprit et l'inconstance du cœur; autrement il arrive souvent qu'après avoir refusé de bons partis dans un âge favorable, on s'engage follement et sans bienséance dans un âge avancé; on prépare la scène au public, et on se rend malheureuse pour le reste de ses jours.

18.

Enfin, quelque âge qu'elles aient, en quelque état qu'elles se trouvent et quelque parti qu'elles prennent, elles doivent ne jamais oublier qu'elles sont nées demoiselles, qu'elles sont chrétiennes, qu'elles ont été élevées noblement et saintement à Saint-Cyr, dans la royale maison de Saint-Louis, et qu'à tous égards elles ont des devoirs importants à remplir, si elles veulent, en mourant, être en état de rendre grâces à Dieu de tant de biens différents qu'elles ont reçus de sa bonté sur la terre et en recevoir le comble dans le ciel.

38. — AVIS A M^{me} LA PRINCESSE DE SAVOIE,

DANS LE TEMPS QU'ELLE ÉPOUSA MONSIEUR LE DUC
DE BOURGOGNE¹.

Par rapport à Dieu.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, et l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

Que votre piété soit solide, en vous servant de règle dans toutes les actions de votre vie; droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute autre dévotion; éclairée, en vous instruisant de tout ce que vous devez savoir pour vous sauver et pour en sauver beaucoup d'autres par votre exemple.

Ayez horreur du péché; marchez en la présence de Dieu; il n'y a de joie, de repos et de véritables délices qu'à servir Dieu.

Le vice est plein d'horreur et de malédiction dès ce monde-ci.

¹ Je croirais laisser incomplètes les instructions de M^{me} de Maintenon sur le monde, si je n'ajoutais ici les avis donnés à M^{me} la duchesse de Bourgogne qui avait été aussi élevée à Saint-Cyr. Ces avis sont d'ailleurs applicables à tous les états. A la mort de la duchesse de Bourgogne, ils se trouvèrent dans sa cassette. « Le Roi les lut et les goûta beaucoup. Il les vouloit garder, disant qu'ils devoient appartenir aux enfants de la princesse défunte. La modestie de M^{me} de Maintenon s'y opposa : elle trouva moyen de les obtenir du Roi, les remit entre les mains de M^{lle} d'Aumale qui étoit présente. Celle-ci les garda, et les a communiqués aux Dames de Saint-Louis après la mort de M^{me} de Maintenon. » *Mémoires manuscrits de Languet de Gergy*, t. II, p. 663.

160 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

On ne peut trop tôt se donner à Dieu : la sainte Vierge s'offrit à lui dès l'âge de trois ans.

La vie tout entière est à celui qui nous l'a donnée; voudriez-vous donner la vôtre à l'ennemi de Dieu?

Évitez la vanité et l'oisiveté.

Quand on a commencé à mal vivre, on a bien de la peine à devenir sage.

Méditez jour et nuit la loi de Dieu, gravez-la profondément dans votre cœur.

Aimez le catéchisme, ne le regardez pas comme une instruction d'enfant : il renferme toute la religion.

Méditez souvent les quatre fins de l'homme.

Dieu a tout fait, hors le péché.

Dieu conduit tout, jusqu'à un cheveu de notre tête.

C'est ici le temps de la miséricorde, mais le temps de la colère et de la vengeance viendra.

Aimez tendrement Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Imitez votre maître et votre modèle.

Sacrifiez tout à la gloire de Dieu.

Aimez l'Église, qui est l'assemblée des fidèles.

Respectez ses ministres, protégez les gens de bien et les bonnes œuvres.

Soulagez les malheureux.

Déclarez-vous contre les nouveautés dans la religion, comme le jansénisme, quiétisme, etc.

Faites-vous en instruire autant qu'il est nécessaire pour les éviter.

Tenez-vous attachée au saint-siège, qui est le centre de la catholicité.

PREMIÈRE PARTIE.—AVIS, LETTRES ET ENTRETIENS. 161

Soyez simple dans la piété, docile, humble, comme saint Paul l'ordonne aux femmes.

Fréquentez les sacrements avec joie et confiance.

Choisissez un bon confesseur, et laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera; c'est là qu'il faut être simple comme la colombe.

Quittez-le s'il vous disoit quelque chose de mal; est en ce cas qu'il faut être prudent comme un serpent.

Suivez l'esprit de l'Église dans toutes ses solennités.

Attendez et désirez Notre-Seigneur pendant l'advent.

Recevez-le à Noël; renaissez avec lui.

Adorez-le avec les bergers, et avec les rois offrez-vous tout entière à lui.

Purifiez-vous avec la sainte Vierge; soumettez-vous, comme elle, à toutes les pratiques de la religion.

Mortifiez-vous pendant le carême par l'abstinence, le jeûne, les prières plus longues, plus de solitude et d'éloignement des plaisirs.

Mourez avec Jésus-Christ le vendredi saint.

Ressuscitez à une nouvelle vie au temps de Pâques.

Montez au ciel, en esprit, au temps de l'Ascension, en vous détachant de la terre.

Attendez, désirez et recevez le Saint-Esprit à la Pentecôte, et soyez dans les dispositions où furent les apôtres pour la gloire de leur maître, qui est le vôtre.

Adorez le Saint-Sacrement pendant l'octave que l'Église l'expose à nos yeux.

Dans le cours de l'année, solennisez les fêtes des saints ; ayez recours à eux, imitez leurs vertus.

Ayez une particulière dévotion à la sainte Vierge ; invoquez votre bon ange et votre patron.

Aimez l'Écriture sainte ; adorez ce que vous n'entendez pas ; profitez de ce que vous entendez.

Servez-vous du livre de l'Imitation et des Psaumes.

Lisez les œuvres de saint François de Sales.

Rentrez en vous-même, et tâchez de vous mettre dans la présence de Dieu au milieu du plus grand monde.

Par rapport à Monsieur votre mari.

Prenez votre résolution, Madame, de souffrir tout ce que Dieu voudra vous envoyer, car la condition des grands a ses peines et souvent plus amères que celles des particuliers.

Notre sexe est encore plus exposé à souffrir parce qu'il est toujours dans la dépendance.

Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de Dieu, mais sanctifiez-les en vous soumettant de bon cœur pour l'amour de lui.

Que M. le duc de Bourgogne soit votre meilleur ami et votre confident ; prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres, ne soyez qu'une seule personne selon le dessein de Dieu. N'espérez point que cette union vous fasse jouir d'un bonheur parfait : les meilleurs

mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur et patience¹.

Il n'y en a aucun sans quelques contradictions ; supportez donc les défauts de l'humeur, du tempérament, de la conduite, la différence des opinions et des goûts ; c'est à vous à soumettre les vôtres.

Prenez sur vous le plus que vous pourrez, et prenez le moins qu'il vous sera possible sur les autres ; cela est au-dessus des forces naturelles, mais Dieu vous soutiendra si vous avez recours à lui.

Soyez complaisante, sans faire valoir vos complaisances.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez ; les hommes, pour l'ordinaire, sont moins tendres que les femmes².

Vous serez malheureuse si vous êtes délicate en amitié : demandez à Dieu de n'être pas jalouse.

N'espérez jamais de faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches.

Le seul moyen est la patience et la douceur ; mais j'espère que M. le duc de Bourgogne ne vous soumettra pas à ces épreuves.

Tournez vos occupations selon l'inclination de M. le duc de Bourgogne.

En sanctifiant votre volonté, ne prétendez rien sur la sienne ; les hommes y sont encore plus atta-

¹ Voir précédemment, p. 42.

² Voir l'entretien avec M^{me} de Glapion (T. II, p. 456, des *Lettres historiques et édifiantes*), où M^{me} de Maintenon dit : « Les hommes, quand la passion ne les mène pas, sont peu tendres dans leur amitié. »

chés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contraintes.

Ils sont naturellement tyranniques, et veulent des plaisirs, de la liberté, et que les femmes y renoncent ; ils sont les maîtres : il n'y a qu'à souffrir de bonne grâce¹.

Aimez vos enfants, voyez-les souvent ; c'est l'occupation la plus honnête que vous puissiez avoir.

N'oubliez rien pour les bien élever et pour leur donner le plus de préservatifs que vous pourrez contre les dangers de leur état.

Imprimez la religion dans leur cœur, et jetez-y la semence de toutes les vertus.

Nourrissez les filles dans la contrainte et la solitude, afin qu'elles se trouvent plus heureuses dans les mariages que la Providence leur aura destinés.

Par rapport au monde.

Exposez-vous au monde, selon la bienséance de votre état ; mettez votre confiance en Dieu, et consolez-vous des périls où on y est exposé, par le bien que vous y pouvez faire.

Un des plus grands est l'exemple.

Professez donc hautement votre foi et votre religion, sans en négliger aucune pratique.

Détruisez autant que vous pouvez la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

¹ Voir précédemment, p. 29.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre.

Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et, pour la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, quelque apparence de zèle dont ils veulent prétexter leurs intérêts ou ressentiments ; défiez-vous des personnes intéressées, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire.

Parlez, écrivez et faites toutes vos actions comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su ; l'écriture surtout est très-dangereuse.

N'ayez jamais tort ; ne vous mettez point en état de craindre la confrontation ; donnez toujours de bons conseils ; excusez les absents.

Encore une fois, n'entrez dans les passions de personne ; vous leur plairez moins dans le temps de leur fureur, mais elles vous estimeront dans la suite ; sanctifiez toutes les vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'État ; aimez la noblesse qui en est le soutien ; aimez les peuples, protégez-les à proportion du crédit que vous aurez ; soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques¹ ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune jusqu'à un certain point ; mais ne contentez point leur vanité et leur avarice ; et mettez

¹ C'est-à-dire les personnes attachées à votre maison.

par votre sagesse la modération qu'ils devraient mettre à leurs devoirs.

Ne vous familiarisez guère avec eux ; pour l'ordinaire, ils en abusent.

Ne soyez point trop attachée aux plaisirs ; il faut savoir s'en passer.

Apprenez à vous contraindre.

Ne confiez rien qui puisse vous nuire s'il est redit ; comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps ; soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit : il vous fera hair du plus grand nombre.

On ne donne presque qu'une maxime aux princes, qui est la dissimulation ; il ne faut pas montrer tout ce que l'on pense, ni se laisser aller à tous ses mouvements intérieurs ; comme on a toujours les yeux sur eux, il est certain qu'ils doivent, autant qu'il leur est possible, avoir un extérieur doux, égal et médiocrement gai ; mais la maxime de dissimuler toujours est très-fausse, et les fait tomber dans de grands inconvénients.

Il faut montrer, sans affectation, ce qui est bon à montrer, ou du moins, il ne le faut pas cacher ; les exemples le feront bien mieux comprendre.

Une personne à qui vous avez témoigné de l'amitié est malade considérablement : vous devez en avoir et en montrer de l'inquiétude ; elle meurt : vous devez en avoir de la douleur et ne la point cacher.

Vous ne serez aimée qu'autant qu'on vous croira capable d'amitié.

39.—DIALOGUE ENTRE LA PRINCESSE PULCHÉRIE
ET UN SOLITAIRE,

COMPOSÉ POUR L'INSTRUCTION DE M^{me} LA DUCHESSE DE
BOURGOGNE ¹.

PULCHÉRIE.

Serviteur de Jésus-Christ, qui consommez vos jours dans les exercices d'une vie sainte et pénitente, qui passez une partie de la nuit à louer le Seigneur, à méditer ses bontés, et qui avez plus de commerce avec le ciel qu'avec la terre, je vous prie d'éclairer mes doutes par vos lumières, et de soutenir par vos avis ma volonté chancelante dans le bien.

Je vous prie d'abord de me dire pourquoi je me sens dégoûtée de tous les plaisirs du monde, quoique je les aime encore. Je devrois être la plus heureuse princesse du monde; à l'âge de quinze ans je me vois maîtresse de l'univers, tout m'obéit dans cet empire; mon frère Théodose me donne autorité; une nombreuse cour, empressée à me plaire, me suit sans cesse; ce palais est le plus beau du

¹ Ce dialogue n'a pas été composé par M^{me} de Maintenon, mais par un ecclésiastique qui est probablement Godet-Desmaretz, évêque de Chartres; il a été seulement revu et corrigé par elle. Nous avons cru devoir le conserver, parce que les Dames de Saint-Cyr l'avaient compris dans les écrits de M^{me} de Maintenon, comme étant le complément de l'instruction précédente.

Pulchérie, fille de l'empereur Arcadius, gouverna l'empire d'Orient, sous le nom de son frère Théodose. Les Grecs l'honorèrent comme sainte.

DE LA MANIÈRE DE SE CONDUIRE AVEC LES DEMOISELLES.

On ne se laisse point aller à tout dire, qu'ils devroient
se faire à l'usage de la bienséance.

On ne se laisse point aller à tout dire avec eux : pour l'ordi-
naire, on se fait à l'usage de la bienséance.

On ne se laisse point aller à tout dire aux plaisirs ; il faut
se faire à l'usage de la bienséance.

On ne se laisse point aller à tout dire.

On ne se laisse point aller à tout dire s'il est redit ;
on ne se laisse point aller à tout dire les yeux gardés ne le
font point ; on ne se laisse point aller à tout dire en garde contre le
désavantage de la bienséance ; on ne se laisse point aller à tout dire
on ne se laisse point aller à tout dire.

On ne se laisse point aller à tout dire aux princes,
on ne se laisse point aller à tout dire on ne se laisse point aller à tout dire pas montrer tout
ce qu'on a dans l'esprit et à tous ses mou-
vements ; on ne se laisse point aller à tout dire les yeux
gardés ; on ne se laisse point aller à tout dire en garde, autant qu'il
est possible ; on ne se laisse point aller à tout dire en garde, égal et
modéré ; on ne se laisse point aller à tout dire en garde de dissimuler
ce qu'on a dans l'esprit ; on ne se laisse point aller à tout dire en garde de
se laisser aller à tout dire.

On ne se laisse point aller à tout dire sans affectation, ce qui est bon à
montrer, on ne se laisse point aller à tout dire on ne se laisse point aller à tout dire pas cacher ; les
autres se font à l'usage de la bienséance, on ne se laisse point aller à tout dire comprendre.

On ne se laisse point aller à tout dire si on vous a témoigné de l'amitié
on ne se laisse point aller à tout dire considérablement ; vous devez en avoir
ce qu'on montre de l'ingénuité ; elle meurt ; vous
devez en avoir de la douleur et ne la point cacher.

Vous ne serez aimée qu'autant qu'on vous croira
amante d'amitié.

la loi de Dieu, bien loin d'être un plaisir, c'est un supplice; les remords de la conscience, la présence d'un Dieu qui voit tout, l'enfer destiné aux coupables, et le ciel, dont le péché nous bannit, les malheurs mêmes de cette vie qui suivent de près le péché, ne permettent pas d'en goûter la douceur.

Ne vous étonnez pas, ô princesse, que des plaisirs si imparfaits ne puissent contenter un cœur à qui Dieu prépare un plaisir parfait, infini, éternel, la possession de lui-même.

PULCHÉRIE.

Vous parlez d'un plaisir parfait, infini, éternel, mais qu'on ne goûte que dans l'autre vie; faut-il donc, en celle-ci, se priver de toutes satisfactions? Faut-il que je fuie la société des personnes de mon âge qui m'environnent? Condamnez-vous des plaisirs innocents? La piété consiste-t-elle à devenir sauvage, à vivre dans un silence triste et morne? J'aurois autant mourir.

LE SOLITAIRE.

La piété ne condamne point, ô princesse, les plaisirs innocents. Un chasseur fut, un jour, surpris de voir le grand apôtre saint Jean jouer avec une perdrix; saint Jean lui répondit que l'esprit, comme un arc, ne peut pas être toujours tendu.

Une princesse chrétienne peut prendre les plaisirs innocents nécessaires pour conserver la santé et entretenir la vigueur de l'esprit, qui s'abat et s'épuise par une trop longue application.

Elle peut prendre les plaisirs innocents nécessaires qui lient et qui entretiennent la société des

personnes qui l'accompagnent. On se fait une fausse idée de la piété si on la croit sauvage ou farouche. La véritable piété est la charité, et la charité est douce, bienfaisante, gracieuse ; elle éloigne les caprices, les bizarreries et les inégalités ; elle est affable, accessible, prévenante, assurant ceux que la timidité empêcheroit de parler.

Le grand Théodose, votre aïeul, dans le temps de sa pénitence, dans la plus vive amertume de sa douleur, essuyoit de temps en temps ses larmes pour paroître d'une manière agréable aux seigneurs qui l'environnoient ; il le faisoit par un esprit de charité, afin d'unir les cœurs pour le bien de l'empire, et par un esprit d'humilité, pour faire voir qu'il étoit loin de mépriser les hommes (quoique ses sujets) que Dieu a créés, que Jésus-Christ a rachetés, et qui sont héritiers de la même gloire. Vous savez combien ces ménagements, que sa charité et son humilité lui inspirèrent, rendirent son grand cœur aimable à tout l'univers.

On peut donc prendre des plaisirs innocents par charité, par humilité, par nécessité ; mais il y a des plaisirs bien plus précieux et plus estimables, des joies intérieures que le Saint-Esprit forme, des consolations célestes que Jésus - Christ répand dans l'âme, et celui qui les a goûtées trouve fades et insipides les plaisirs de la terre.

PULCHÉRIE.

Vous me parlez des plaisirs intérieurs et des saintes voluptés, qui sont le partage des justes en

cette vie ; mais qui les a éprouvés ? Ne sont-ce point de pieuses rêveries , de vaines idées sans réalité ? Me feriez-vous bien voir que l'apôtre saint Paul a connu ces joies intérieures et qu'il les a goûtées ? Je vous assure que j'ai besoin d'une autorité aussi grande que la sienne pour me persuader une vérité si peu connue dans le monde.

LE SOLITAIRE.

Vous ne pouvez choisir un juge dont l'autorité soit plus grande et qui décide, en même temps, plus clairement en ma faveur ; écoutez donc ce grand apôtre : « *Leroyaume de Dieu*, nous dit-il, *est la paix de la joie.* » Il y a donc une paix et une joie que le Saint-Esprit forme. Il avoit goûté ce qu'il enseigne : « *Je suis comblé de joie*, dit-il dans un autre endroit, *je nage dans la joie au milieu de mes souffrances ; à proportion que mes souffrances augmentent et se multiplient , à proportion ma consolation augmente par Jésus-Christ.* » Il faut que ces consolations soient bien touchantes et bien sensibles , puisque saint Paul , dans la plus violente des persécutions qu'il souffroit à Éphèse, où il nous dit qu'il attendoit à chaque moment la mort, que la vie lui étoit devenue ennuyeuse , qu'il avoit à combattre contre les hommes aussi cruels que les bêtes, toutefois étoit comblé de joie.

Les martyrs connoissoient bien la force de ce charme, lorsqu'au milieu des plus cruels supplices une joie céleste brilloit sur leur visage, quand ils disoient : « Le corps ne sent rien dans les douleurs, lorsque l'esprit est dans le ciel, » et qu'ils préféroient

le bonheur de répandre leur sang pour Jésus-Christ à tous les avantages du monde. Les amateurs du monde ne connoissent point ces vérités. Il ne faut point s'en étonner, dit saint Paul : l'homme animal, l'homme charnel, ne comprend point les choses de l'esprit, elles lui paroissent une folie ; qu'ils sont dignes de compassion, ces amateurs de la vanité ! Ils courent toute leur vie après un fantôme qui leur échappe ; ils changent de plaisirs, ils les outrent, les portent à l'excès ; ils ne sont jamais contents, ils ne connoissent point la vérité ; ils préfèrent le faux d'un verre fragile au diamant solide de notre solidité. Nous passons une partie de notre vie à déplorer ces malheurs, et nous demandons à Dieu, dans toutes nos prières, qu'il veuille bien les détromper, qu'il leur ouvre les yeux et qu'il leur fasse connoître quels sont les plaisirs solides et durables. Les divines douceurs n'ont-elles jamais sollicité votre cœur dans l'innocence de votre baptême ? Pendant vos prières, recevant la sainte eucharistie, n'avez-vous pas reçu quelques gouttes de la rosée céleste ? Écoutant une exhortation touchante, votre cœur n'a-t-il pas été ému ? N'avez-vous pas dit comme les disciples d'Emmaüs : Notre cœur n'étoit-il pas tout brûlant pendant qu'il nous expliquoit les Écritures !

Il me parolt, autant que je puis avoir de discernement des âmes, que vous êtes prévenue de la grâce de Dieu ; mais craignez, ô princesse, que la contagion du siècle, la vivacité des passions, la légèreté de la jeunesse, l'envie de plaire, si naturelle à

vosre sexe, l'attachement à une beauté fragile, véritable idolâtrie, ne soient un obstacle aux desseins de Dieu sur vous ; craignez que les vains applaudissements que la cour donne aux imperfections, même les princes, ne soient les épines qui étouffent en vous le bon grain ; l'idolâtrie de soi-même, l'attachement aux vanités, sont par eux appelés bienséance ; ils appellent la gourmandise bon goût, la fierté et les airs méprisants, noblesse et grandeur d'âme ; la mollesse, l'oisiveté, discrétion ; c'est ainsi qu'ils désignent les vices pour les rendre moins affreux. Si l'on n'est bien sur ses gardes, on se laisse insensiblement enchanter, on néglige la prière, la lecture, on communique par bienséance, sans goût, sans amour, on perd la grâce ; l'âme, dépouillée de ses ornements célestes dans la tentation, succombe aux efforts de l'ennemi et devient sa proie. Je prie de tout mon cœur le Seigneur qu'il vous préserve de ce malheur.

PULCHÉRIE.

Il est vrai, j'ai reçu bien des grâces, je me suis sentie prévenue dès mon enfance ; mais je n'ai pas ménagé ces grâces comme je devois. A présent je me sens touchée des exhortations du bienheureux Attique, évêque de cette ville : elles me font beaucoup d'impression ; j'aime à entendre parler de Dieu, et souvent, quand on en parle, les larmes me viennent aux yeux ; je suis quelques jours à lire, à prier plus qu'à l'ordinaire, mais bientôt la jeunesse, le plaisir, la dissipation, m'emportent ; je vois le bien, je l'aime, je désire le pratiquer, et je n'en ai pas la

— Je voudrais de ma main toute-puissante et favorable à l'effacement des faux dieux que je cherche, et qui n'attendent à Dieu pour disparaître. Je comprends bien que je ne serai jamais contente que je ne serve Dieu avec pureté. — dites-moi, je vous prie, quelque moyen pour être l'insubstituée de ma volonté, car enfin je veux être sauvée.

LE SOUTABLE.

— Dieu vous aime, Madame, et les grâces que vous avez reçues sont une heureuse assurance de celles qu'il veut encore vous faire, mais si vous n'êtes prête à la grâce, craignez qu'il ne vous abandonne. Dieu aime Jérusalem. Notre-Seigneur la visite, exhorte et la presse, peure son incredulité; il l'a comme enfin, elle est reduite en poussière, et est l'exemple le plus terrible de la justice divine. — Qui a résisté à Dieu, dit Job, et a trouvé quelque chose? Que gagnerez-vous à lui résister, et que pouvez-vous craindre en lui résistant? Croyez que Dieu n'a pas besoin de vous, et que vous avez besoin de Dieu; cependant il vous cherche, et vous ne le voyez pas. Votre grandeur, votre naissance, vos richesses, vos armées, ne pourront vous défendre; vous paroierez seule devant lui; et sans plus de cour, plus de flatteurs; et sans plus de pompe et fervente sera plus heureuse que tous les grands du monde qui ont été vaincus par son courroux. — princesse, ne résistez pas à Dieu, mais ne craignez pas un seul instant de lui. — dites-moi, je vous prie, comment vous entendez cette parole de Dieu, qui dit qu'il ne résistera pas à son courroux contre Israël dans



le désert : *J'ai juré dans ma colère qu'ils n'entre-*
ront point dans mon repos. Profitez de cet avis,
princesse, Dieu m'inspire de vous parler ainsi.

PULCHÉRIE.

Oui, je suis résolue de répondre à la grâce, je n'ai
que trop tardé ; je regrette les moments que je n'ai
pas donnés à ce grand Dieu qui demande mon cœur ;
je veux me donner à lui sans réserve ; que mon
cœur ne brûle que pour lui, que mon esprit ne soit
occupé que de ses bontés ; je veux employer l'auto-
rité qu'il me donne pour le faire adorer ; je n'ou-
blierai rien pour porter mes frères et mes sœurs,
et même tous les peuples de cet empire, à l'aimer ;
mais, dites-moi, je vous prie, quelle règle je pour-
rais suivre dans les exercices de piété ?

LE SOLITAIRE.

Il est certain qu'on ne peut se soutenir dans le
bien si on ne pratique certains exercices de piété ;
l'amour de Dieu est une flamme qui a besoin de
nourriture ; le feu de la lampe s'éteint si l'huile
n'est pas renouvelée. Nous ne pouvons rien sans la
grâce, et la grâce nous est communiquée par les
pratiques saintes : recevoir les sacrements, non
par bienséance, ou par coutume, mais pour sou-
tenir notre foiblesse, pour enflammer notre cœur,
nous remplir de Jésus-Christ ; lire la parole de Dieu,
qui est toute de feu, qui sanctifie l'âme par son
onction ; prier en particulier pour s'humilier devant
Dieu et demander ses besoins ; prier en public pour
donner bon exemple et pour obtenir plus facile-
ment, par les demandes réunies des fidèles assem-

par votre sagesse la modération qu'ils devraient mettre à leurs devoirs.

Ne vous familiarisez guère avec eux ; pour l'ordinaire, ils en abusent.

Ne soyez point trop attachée aux plaisirs ; il faut savoir s'en passer.

Apprenez à vous contraindre.

Ne confiez rien qui puisse vous nuire s'il est redit ; comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps ; soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit : il vous fera haïr du plus grand nombre.

On ne donne presque qu'une maxime aux princesses, qui est la dissimulation ; il ne faut pas montrer tout ce que l'on pense, ni se laisser aller à tous ses mouvements intérieurs ; comme on a toujours les yeux sur eux, il est certain qu'ils doivent, autant qu'il leur est possible, avoir un extérieur doux, égal et médiocrement gai ; mais la maxime de dissimuler toujours est très-fausse, et les fait tomber dans de grands inconvénients.

Il faut montrer, sans affectation, ce qui est bon à montrer, ou du moins, il ne le faut pas cacher ; les exemples le feront bien mieux comprendre.

Une personne à qui vous avez témoigné de l'amitié est malade considérablement : vous devez en avoir et en montrer de l'inquiétude ; elle meurt : vous devez en avoir de la douleur et ne la point cacher.

Vous ne serez aimée qu'autant qu'on vous croira capable d'amitié.

39.—DIALOGUE ENTRE LA PRINCESSE PULCHÉRIE
ET UN SOLITAIRE,

COMPOSÉ POUR L'INSTRUCTION DE M^{me} LA DUCHESSE DE
BOURGOGNE ¹.

PULCHÉRIE.

Serviteur de Jésus-Christ, qui consommez vos jours dans les exercices d'une vie sainte et pénitente, qui passez une partie de la nuit à louer le Seigneur, à méditer ses hontés, et qui avez plus de commerce avec le ciel qu'avec la terre, je vous prie d'éclairer mes doutes par vos lumières, et de soutenir par vos avis ma volonté chancelante dans le bien.

Je vous prie d'abord de me dire pourquoi je me sens dégoûtée de tous les plaisirs du monde, quoique je les aime encore. Je devrois être la plus heureuse princesse du monde ; à l'âge de quinze ans je me vois maîtresse de l'univers, tout m'obéit dans cet empire ; mon frère Théodose me donne autorité ; une nombreuse cour, empressée à me plaire, me suit sans cesse ; ce palais est le plus beau du

¹ Ce dialogue n'a pas été composé par M^{me} de Maintenon, mais par un ecclésiastique qui est probablement Godet-Desmarets, évêque de Chartres ; il a été seulement revu et corrigé par elle. Nous avons cru devoir le conserver, parce que les Dames de Saint-Cyr l'avaient compris dans les écrits de M^{me} de Maintenon, comme étant le complément de l'instruction précédente.

Pulchérie, fille de l'empereur Arcadius, gouverna l'empire d'Orient, sous le nom de son frère Théodose. Les Grecs l'honorent comme sainte.

monde ; Constantin et le grand Théodose l'ont enrichi des dépouilles des nations vaincues ; sa situation avantageuse, l'art et la nature, tout concourt à l'embellir. Mes richesses sont immenses ; ce que l'univers a de plus rare se trouve dans mes trésors ; les jeux , les grâces et les ris accompagnent mes pas ; tout flatte ici mes inclinations ; au milieu de tant d'avantages je m'ennuie à la mort , rien ne me plaît ; dégoûtée d'un plaisir, j'en cherche un autre plus vif et plus sensible ; celui-ci me déplaît comme l'autre, j'en cherche un troisième. Lasse enfin de tous les plaisirs, je trouve des chagrins inépuisables dans ce qui paroît à toute la terre être le comble du bonheur.

LE SOLITAIRE.

Je ne suis pas surpris, ô princesse, de vos ennuis ; Salomon, comblé de richesses et de gloire, dans une vive jeunesse, dans l'abondance et les plaisirs, s'ennuyoit comme vous, et il avoue que dans tout ce qui peut flatter l'homme, il n'a trouvé que vanité et affliction d'esprit. Dieu vous destine, Madame, à des plaisirs plus solides ; les plaisirs de ce monde coûtent beaucoup, durent peu, sont suivis d'amertumes, rien de plus borné. Si vous passez les limites que la raison prescrit, ce n'est pas un plaisir, mais une peine ; manger est un plaisir ; manger avec excès est une vraie peine, n'avoir qu'un sommeil inquiet, être livré aux maladies et aux incommodités qui suivent l'intempérance ; se promener est un plaisir, la trop longue promenade est une fatigue et un travail. Si vous passez les bornes prescrites par

la loi de Dieu, bien loin d'être un plaisir, c'est un supplice ; les remords de la conscience, la présence d'un Dieu qui voit tout , l'enfer destiné aux coupables, et le ciel, dont le péché nous bannit, les malheurs mêmes de cette vie qui suivent de près le péché, ne permettent pas d'en goûter la douceur.

Ne vous étonnez pas, ô princesse, que des plaisirs si imparfaits ne puissent contenter un cœur à qui Dieu prépare un plaisir parfait, infini, éternel, la possession de lui-même.

PULCHÉRIE.

Vous parlez d'un plaisir parfait, infini, éternel, mais qu'on ne goûte que dans l'autre vie ; faut-il donc, en celle-ci, se priver de toutes satisfactions ? Faut-il que je fuie la société des personnes de mon âge qui m'environnent ? Condamnez-vous des plaisirs innocents ? La piété consiste-t-elle à devenir sauvage, à vivre dans un silence triste et morne ? J'aimerois autant mourir.

LE SOLITAIRE.

La piété ne condamne point, ô princesse, les plaisirs innocents. Un chasseur fut, un jour, surpris de voir le grand apôtre saint Jean jouer avec une perdrix ; saint Jean lui répondit que l'esprit, comme un arc, ne peut pas être toujours tendu.

Une princesse chrétienne peut prendre les plaisirs innocents nécessaires pour conserver la santé et entretenir la vigueur de l'esprit, qui s'abat et s'épuise par une trop longue application.

Elle peut prendre les plaisirs innocents nécessaires qui lient et qui entretiennent la société des

personnes qui l'accompagnent. On se fait une fausse idée de la piété si on la croit sauvage ou farouche. La véritable piété est la charité, et la charité est douce, bienfaisante, gracieuse ; elle éloigne les caprices, les bizarreries et les inégalités ; elle est affable, accessible, prévenante, assurant ceux que la timidité empêcheroit de parler.

Le grand Théodose, votre aïeul, dans le temps de sa pénitence, dans la plus vive amertume de sa douleur, essayoit de temps en temps ses larmes pour paroître d'une manière agréable aux seigneurs qui l'environnoient ; il le faisoit par un esprit de charité, afin d'unir les cœurs pour le bien de l'empire, et par un esprit d'humilité, pour faire voir qu'il étoit loin de mépriser les hommes (quoique ses sujets) que Dieu a créés, que Jésus-Christ a rachetés, et qui sont héritiers de la même gloire. Vous savez combien ces ménagements, que sa charité et son humilité lui inspirèrent, rendirent son grand cœur aimable à tout l'univers.

On peut donc prendre des plaisirs innocents par charité, par humilité, par nécessité ; mais il y a des plaisirs bien plus précieux et plus estimables, des joies intérieures que le Saint-Esprit forme, des consolations célestes que Jésus-Christ répand dans l'âme, et celui qui les a goûtées trouve fades et insipides les plaisirs de la terre.

PULCHÉRIE.

Vous me parlez des plaisirs intérieurs et des saintes voluptés, qui sont le partage des justes en

cette vie ; mais qui les a éprouvés ? Ne sont-ce point de pieuses rêveries , de vaines idées sans réalité ? Me feriez-vous bien voir que l'apôtre saint Paul a connu ces joies intérieures et qu'il les a goûtées ? Je vous assure que j'ai besoin d'une autorité aussi grande que la sienne pour me persuader une vérité si peu connue dans le monde.

LE SOLITAIRE.

Vous ne pouvez choisir un juge dont l'autorité soit plus grande et qui décide, en même temps, plus clairement en ma faveur ; écoutez donc ce grand apôtre : « *Le royaume de Dieu, nous dit-il, est la paix de la joie.* » Il y a donc une paix et une joie que le Saint-Esprit forme. Il avoit goûté ce qu'il enseigne : « *Je suis comblé de joie, dit-il dans un autre endroit, je nage dans la joie au milieu de mes souffrances ; à proportion que mes souffrances augmentent et se multiplient, à proportion ma consolation augmente par Jésus-Christ.* » Il faut que ces consolations soient bien touchantes et bien sensibles, puisque saint Paul, dans la plus violente des persécutions qu'il souffroit à Éphèse, où il nous dit qu'il attendoit à chaque moment la mort, que la vie lui étoit devenue ennuyeuse, qu'il avoit à combattre contre les hommes aussi cruels que les bêtes, toutefois étoit comblé de joie.

Les martyrs connoissoient bien la force de ce charme, lorsqu'au milieu des plus cruels supplices une joie céleste brilloit sur leur visage, quand ils disoient : « Le corps ne sent rien dans les douleurs, lorsque l'esprit est dans le ciel, » et qu'ils préféroient

le bonheur de répandre leur sang pour Jésus-Christ à tous les avantages du monde. Les amateurs du monde ne connoissent point ces vérités. Il ne faut point s'en étonner, dit saint Paul : l'homme animal, l'homme charnel, ne comprend point les choses de l'esprit, elles lui paroissent une folie ; qu'ils sont dignes de compassion, ces amateurs de la vanité ! Ils courent toute leur vie après un fantôme qui leur échappe ; ils changent de plaisirs, ils les outrent, les portent à l'excès ; ils ne sont jamais contents, ils ne connoissent point la vérité ; ils préfèrent le faux d'un verre fragile au diamant solide de notre solitude. Nous passons une partie de notre vie à déplorer ces malheurs, et nous demandons à Dieu, dans toutes nos prières, qu'il veuille bien les détromper, qu'il leur ouvre les yeux et qu'il leur fasse connoître quels sont les plaisirs solides et durables. Les divines douceurs n'ont-elles jamais sollicité votre cœur dans l'innocence de votre baptême ? Pendant vos prières, recevant la sainte eucharistie, n'avez-vous pas reçu quelques gouttes de la rosée céleste ? Écoutant une exhortation touchante, votre cœur n'a-t-il pas été ému ? N'avez-vous pas dit comme les disciples d'Emmaüs : Notre cœur n'étoit-il pas tout brûlant pendant qu'il nous expliquoit les Écritures !

Il me parott, autant que je puis avoir de discernement des âmes, que vous êtes prévenue de la grâce de Dieu ; mais craignez, ô princesse, que la contagion du siècle, la vivacité des passions, la légèreté de la jeunesse, l'envie de plaire, si naturelle à

votre sexe, l'attachement à une beauté fragile, véritable idolâtrie, ne soient un obstacle aux desseins de Dieu sur vous ; craignez que les vains applaudissements que la cour donne aux imperfections, même les princes, ne soient les épines qui étouffent en vous le bon grain ; l'idolâtrie de soi-même, l'attachement aux vanités, sont par eux appelés bienséance ; ils appellent la gourmandise bon goût, la fierté et les airs méprisants, noblesse et grandeur d'âme ; la mollesse, l'oisiveté, discrétion ; c'est ainsi qu'ils désignent les vices pour les rendre moins affreux. Si l'on n'est bien sur ses gardes, on se laisse insensiblement enchanter, on néglige la prière, la lecture, on communie par bienséance, sans goût, sans amour, on perd la grâce ; l'âme, dépouillée de ses ornements célestes dans la tentation, succombe aux efforts de l'ennemi et devient sa proie. Je prie de tout mon cœur le Seigneur qu'il vous préserve de ce malheur.

PULCHÉRIE.

Il est vrai, j'ai reçu bien des grâces, je me suis sentie prévenue dès mon enfance ; mais je n'ai pas ménagé ces grâces comme je devois. A présent je me sens touchée des exhortations du bienheureux Attique, évêque de cette ville : elles me font beaucoup d'impression ; j'aime à entendre parler de Dieu, et souvent, quand on en parle, les larmes me viennent aux yeux ; je suis quelques jours à lire, à prier plus qu'à l'ordinaire, mais bientôt la jeunesse, le plaisir, la dissipation, m'emportent ; je vois le bien, je l'aime, je désire le pratiquer, et je n'en ai pas la

force; je voudrais qu'une main toute-puissante et favorable m'arrachât aux faux plaisirs que je cherche, et pût m'attacher à Dieu pour toujours. Je comprends bien que je ne serai jamais contente que je ne serve Dieu avec fidélité; donnez-moi, je vous prie, quelque moyen pour fixer l'instabilité de ma volonté, car enfin je veux me sauver.

LE SOLITAIRE.

Dieu vous aime, Madame, et les grâces que vous avez reçues sont une heureuse assurance de celles qu'il veut encore vous faire; mais si vous n'êtes fidèle à la grâce, craignez qu'il ne vous abandonne. Dieu aimoit Jérusalem, Notre-Seigneur la visite, l'exhorte et la presse, pleure son incrédulité; il l'abandonne enfin, elle est réduite en poussière, et est, à la postérité, l'exemple le plus terrible de la justice de Dieu. « Qui a résisté à Dieu, dit Job, et a trouvé la paix? » Que gagnerez-vous à lui résister, et que n'avez-vous point à craindre en lui résistant? Croyez que Dieu n'a pas besoin de vous, et que vous avez un besoin essentiel de lui; cependant il vous cherche, et vous le fuyez. Votre grandeur, votre naissance, vos biens, vos armées, ne pourront vous dérober à sa justice; vous paroltrez seule devant lui: plus de distinction, plus de cour, plus de flatteurs; qu'une paysanne simple et fervente sera plus heureuse alors que tous les grands du monde qui ont négligé leur salut! Il est encore temps, princesse, de vous donner à Dieu, mais ne tardez pas un seul moment, de peur que vous n'entendiez cette parole terrible qu'il prononça autrefois contre Israël dans

le désert : *J'ai juré dans ma colère qu'ils n'entre-*
ront point dans mon repos. Profitez de cet avis ,
princesse, Dieu m'inspire de vous parler ainsi.

PULCHÉRIE.

Oui, je suis résolue de répondre à la grâce, je n'ai que trop tardé ; je regrette les moments que je n'ai pas donnés à ce grand Dieu qui demande mon cœur ; je veux me donner à lui sans réserve ; que mon cœur ne brûle que pour lui, que mon esprit ne soit occupé que de ses bontés ; je veux employer l'autorité qu'il me donne pour le faire adorer ; je n'oublierai rien pour porter mes frères et mes sœurs, et même tous les peuples de cet empire, à l'aimer ; mais, dites-moi, je vous prie, quelle règle je pourrois suivre dans les exercices de piété ?

LE SOLITAIRE.

Il est certain qu'on ne peut se soutenir dans le bien si on ne pratique certains exercices de piété ; l'amour de Dieu est une flamme qui a besoin de nourriture ; le feu de la lampe s'éteint si l'huile n'est pas renouvelée. Nous ne pouvons rien sans la grâce, et la grâce nous est communiquée par les pratiques saintes : recevoir les sacrements, non par bienséance, ou par coutume, mais pour soutenir notre foiblesse, pour enflammer notre cœur, nous remplir de Jésus-Christ ; lire la parole de Dieu, qui est toute de feu, qui sanctifie l'âme par son onction ; prier en particulier pour s'humilier devant Dieu et demander ses besoins ; prier en public pour donner bon exemple et pour obtenir plus facilement, par les demandes réunies des fidèles assem-

blés, au milieu de qui Notre-Seigneur a promis de se trouver. Pourquoi une princesse se priveroit-elle du secours si efficace de la prière publique, qui fait à Dieu une violence agréable? A-t-elle moins besoin de la grâce, parce qu'elle est princesse?

PULCHÉRIE.

Je suis très-persuadée que ces exercices sont très-salutaires, mais comment les unir à mes devoirs? Mon premier devoir n'est-il pas de songer à la sûreté, à l'ordre, au bonheur de l'empire, dont mon frère m'a confié le soin?

LE SOLITAIRE.

Ce devoir n'est point opposé à l'autre : on trouve du temps pour tout quand on le sait ménager; il n'y a qu'à se régler l'heure du lever et du coucher, l'heure de la prière, des affaires, des repas, des divertissements innocents. La prière doit être placée avant toute chose : le matin, avant que personne entre, il vous est facile, fléchissant les genoux, de penser à ce que vous êtes, ce que vous serez un jour, quelles sont vos obligations, quelle fidélité vous avez à les remplir, quelles sont vos passions, quelle est votre application à les vaincre, quels biens négligés, quelles bonnes œuvres pratiquées; enfin, combien de pièges partout sous vos pas. Lire une page de la parole de Dieu, la lire doucement, vous arrêtant aux endroits les plus touchants pour vous en pénétrer; demander à Dieu la grâce de ne point l'offenser et de bien remplir vos devoirs; vous trouverez des forces dans cette prière pour vous sou-

tenir contre la corruption du siècle, contre l'attrait de l'amour-propre. J'aurois encore plusieurs choses à vous conseiller, mais j'aime mieux les réserver pour un autre entretien. Pratiquez cependant le conseil que je vous donne, ô princesse, et vous reconnôtrez par votre propre expérience combien il est utile.

PULCHÉRIE.

J'ai de l'empressement d'apprendre ce que vous avez à me dire ; j'ai aussi plusieurs questions à vous faire, ce sera pour la première conversation ; en attendant, priez Dieu que je profite des lumières qu'il me donne.

La princesse Pulchérie¹, pour entrer dans les vues du solitaire, devoit, dans les commencements, régler ainsi sa journée : se lever un quart d'heure plus tôt qu'elle n'a coutume, et, avant que personne entre, se mettre à genoux, invoquer le Saint-Esprit, dire un *Ave* pour saluer la sainte Vierge, enfin lire une page de l'*Imitation de Jésus-Christ*, la lire posément et s'arrêter aux endroits qui la toucheront davantage ; lire un verset, ou deux, ou trois, réfléchir un peu de temps sur ces vérités, lire encore, puis s'arrêter, et ainsi jusqu'à la fin, et, après avoir lu, demander à Dieu la grâce de pratiquer ce qu'elle vient de lire, penser quelle doit

¹ Il ne faut pas oublier que la princesse Pulchérie, c'est la duchesse de Bourgogne. Cette fin est de M^{me} de Maintenon.

être sa fin, que l'heure de la mort s'approche, songer quelles occasions d'offenser Dieu elle pourra trouver pendant la journée, demander à Dieu la grâce de les éviter.

Il sera bon de lire le chapitre entier, quand il ne sera pas trop long.

Après ce quart d'heure, faire le lever à l'ordinaire et la prière publique ; y dire le *Pater*, *Ave*, *Credo*, *Confiteor*, selon la coutume, etc.

Avoir soin, dans l'ajustement, que la modestie et la bienséance soient inséparables, pour ne se pas charger des péchés d'autrui.

Assister au saint sacrifice avec toute l'attention et le respect possible, et donner cet exemple au peuple ; dans le repas, garder les règles de la tempérance et de ne pas faire un dieu de son goût.

Dans le divertissement, se modérer, se souvenir, au moins un petit moment par jour, que Dieu nous aime et qu'il nous voit.

Sur le soir, faire lire à quelqu'un, pendant le travail, un chapitre de l'Évangile, je dis pendant le travail, car l'oisiveté est la source des vices.

Le soir, avant le sommeil, examiner si on a été fidèle à cette règle, les fautes que l'on a pu commettre, les occasions qui y ont fait tomber, pour les éviter une autre fois ; cette règle, toute légère et facile qu'elle est, peut avoir de très-heureuses suites.

Pendant la réflexion du matin, qui consacrera à Dieu les premières pensées, dans ce silence Dieu se fera sentir à l'âme avec une sainte volupté, et la

Princesse sera charmée des bontés de Dieu et des douceurs célestes qu'il versera dans son cœur, qui ne dégoûteront des plaisirs du monde, dont elle connoît déjà la fausseté et le néant.

Qu'elle éprouve sept jours de suite ce petit exercice, elle trouvera qu'insensiblement son cœur se changera, et, après un mois, elle sera étonnée de se trouver toute autre ; je dis de le faire de suite, car de faire un jour, et en manquer trois, c'est ne rien faire ; elle peut ordonner qu'on la réveille un quart d'heure plus tôt qu'elle n'a accoutumé.

Pratiquant fidèlement ces exercices, elle connoîtra la vérité de ces paroles de David : *Goutez et voyez combien le Seigneur est doux.*

1

DEUXIÈME PARTIE.

CONVERSATIONS¹.

CONVERSATION PREMIÈRE.

SUR L'INDISCRÉTION².

VICTOIRE.

ors d'un lieu où j'ai bien souffert : il y avoit
s-honnête homme qui étoit bossu ; une jeune
a parlé longtemps devant lui des avantages
belle taille ; nous avons toussé et fait tous nos
pour la faire apercevoir de l'embarras qu'elle
t, ou pour changer de conversation ; mais
toujours continué, et s'est enfin emportée sur
udence des bossus qui vont par le monde. Je
ortie aussi embarrassée que celui pour qui je

ADÉLAÏDE.

là une bien grande indiscretion.

MÉLANIE.

ne peut trop éviter cette personne-là.

ir, pour cette partie des *Conseils et instructions de M^{me} de non*, la préface du présent volume où le but et l'objet des *sations* sont expliqués.

ir les *Entretiens sur l'éducation*, p. 332, où cette *Con-*
on est citée.

ROSALIE.

Tout le monde n'a pas des défauts si visibles.

ALEXANDRINE.

Quand on est indiscreté, mademoiselle, on embarrasse toujours, et on ne s'en tient pas à blâmer les bossus.

ROSALIE.

On sait bien qu'il y a des défauts aussi visibles que celui-là, mais n'est-on pas en sûreté quand on n'a rien de remarquable en sa personne ?

ALEXANDRINE.

Et qui est-ce qui n'a pas des endroits qu'il faille traiter avec discrétion ? et si ce ne sont pas des défauts aussi visibles, ils n'en sont pas moins sensibles.

ANASTASIE.

On ne se fait pas toujours justice, mademoiselle : les défauts du cœur et de l'esprit ne sont pas si remarquables que ceux du corps ; on ne les connaît pas si clairement, on n'en demeureroit pas d'accord si aisément, et on n'en seroit pas si embarrassé.

ALEXANDRINE.

Ah ! mademoiselle, si vous connoissiez la personne dont mademoiselle vient de parler, comme je la connois, vous verriez qu'elle n'ouvre jamais la bouche qu'elle ne fâche quelqu'un, et ne fasse trembler tout le monde.

MÉLANIE.

Il faudroit la chasser du commerce des honnêtes gens.

ALEXANDRINE.

seroit un grand bonheur, si on n'avoit pour en sûreté qu'à se défaire d'elle ; mais l'indiscret est plus ordinaire qu'on ne pense.

ADÉLAÏDE.

Si, je suis de l'avis de M^{lle} Rosalie, et il me semble que l'on n'a rien à craindre quand on a une conversation passable.

ALEXANDRINE.

Prenez-vous donc, mademoiselle, que l'indiscret ne va qu'à parler d'un défaut devant une personne qui l'a, et ne comptez-vous pour rien d'imprimer, comme font les personnes indiscrettes ?

MÉLANIE.

Expliquez-nous donc ce que c'est que l'indiscrétion.

ALEXANDRINE.

Je ne saurois vous en faire une bonne définition, mais les définitions, comme vous le savez mieux que moi, doivent être courtes, et je sens que je parle des heures entières sur l'indiscrétion.

VICTOIRE.

C'est un grand dommage, mademoiselle, que je ne sois pas capable d'en parler que vous, car, d'après ce que j'ai vu aujourd'hui, je m'emporterois de bon cœur contre elle.

MÉLANIE.

Il faut que mademoiselle nous la fasse connoître, pour l'éviter.

ALEXANDRINE.

L'indiscrétion est ce qu'il y a de pire pour la conversation ; c'est ce qui fâche continuellement, c'est

ce qui se trouve à tout ; on est indiscrète à toute heure, en tout temps et avec toutes sortes de personnes. L'indiscrète fâche sans vouloir fâcher ; elle entre mal à propos, elle sort à contre-temps ; elle parle toujours d'elle-même, elle rompt en visière ; elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'on entende, elle n'entend pas ce qu'on veut qu'elle sache ; elle raille de la laideur devant une personne laide, elle attaque la pauvreté devant les gens qui ne sont pas riches et qui s'en font une honte, elle se déchaîne contre le peu de naissance en présence des personnes qui n'en ont point, elle tourne la vieillesse en ridicule devant ceux qui ne sont plus jeunes ; en un mot, elle dit tout ce qu'il faut taire.

ANASTASIE.

En vérité, mademoiselle, il n'y a rien de si terrible que le portrait que vous venez de faire, et je ne connois présentement rien de si fâcheux que l'indiscrétion.

ADÉLAÏDE.

Je crois qu'il n'y a point de défaut dont on s'accommodât mieux, et il faut que la discrétion soit la plus grande de toutes les vertus.

ALEXANDRINE.

Je crois pourtant qu'il y en a de plus essentielles ; mais je n'en connois pas d'un usage si fréquent.

MÉLANIE.

Il est vrai qu'on en a besoin à tous les moments de la vie.

ANASTASIE.

Il n'y a qu'avec les amis intimes qu'on peut s'en

passer, à qui on parle sans réflexion, et à qui on dit tout ce qu'on pense.

ALEXANDRINE.

La discrétion est encore nécessaire avec les personnes dont vous parlez, mademoiselle, car il faut respecter l'amitié, la ménager, prendre son temps, éviter de la blesser, ne voir pas toujours ses faiblesses ; et c'est par la discrétion que toutes ces délicatesses se doivent régler.

VICTOIRE.

Je croirois blesser l'amitié si j'avois de l'art avec les personnes que j'aime, et si je ne leur disois tout ce que je pense.

ALEXANDRINE.

Vous la blesseriez bien davantage si vous n'en usiez avec discrétion, et nous sommes trop imparfaits pour n'avoir pas besoin que l'art vienne au secours de la nature, qui est très-défectueuse.

ANASTASIE.

Je me rends à ce que vous me dites, et avoue que je n'avois pas de la discrétion l'idée que vous m'en donnez ; je suis ravie de vous en entendre parler.

ALEXANDRINE.

La discrétion est en effet admirable ; elle nous apprend à nous taire, elle nous empêche de parler brusquement, elle nous donne une grande attention aux autres ; elle nous défend de parler de nous-mêmes, de notre naissance, de nos biens, de nos maux, de nos affaires ; elle fait que nous n'en-

186 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

nuyons jamais et que nous plaisons souvent¹. Mais je ne sais, mesdemoiselles, si je ne suis point indis-
crète moi-même de vous en parler si longtemps.

MÉLANIE.

Non, mademoiselle, vous ne le sauriez être; nous ne cherchons qu'à nous instruire, et tout ce que vous nous dites nous peut être fort utile. Continuez, je vous en prie.

ALEXANDRINE.

Je n'en sais pas plus que vous, mesdemoiselles, et c'est par intérêt ou par amour-propre que j'attaque si vivement ce défaut, dont je pâtirois plus que personne; mais puisque vous voulez que nous nous instruisions ensemble, songeons à acquérir la discrétion; il en faut en tout, et jusque dans la vertu²: c'est à la discrétion à la régler; car il ne faut pas toujours être sage, il ne faut pas toujours faire des actions de piété, ni en tenir les discours; et enfin il n'y a que de la discrétion dont il faut toujours user.

VICTOIRE.

Je n'ai plus de regret à ce que j'ai souffert d'une indiscrète, puisque mon aventure a donné lieu à une conversation dont j'espère que nous profiterons toutes.

¹ J'ai déjà fait remarquer dans la préface tout ce qu'il y a de fin et de profond dans les définitions de M^{me} de Maintenon; j'ajouterai seulement ici que la discrétion, qu'elle définit si bien, était l'une de ses plus importantes qualités, et fut l'un de ses moyens de succès.

² Voir plus loin la Conversation sur les *Vertus cardinales*.

CONVERSATION II.

SUR LE BON ESPRIT.

AGATHE,

Il y a longtemps, mesdemoiselles, que je cherche une personne qui me dise la différence qu'il y a entre avoir de l'esprit et un bon esprit.

MARIE.

Je le comprends, mais je ne saurois le définir aussi nettement que je voudrois.

ÉLISE.

Je crois que l'esprit est une lumière plus ou moins étendue, qui donne du goût pour toutes les choses où il y a du brillant, qui échauffe l'imagination, qui rend agréable la conversation et qui contribue à son plaisir et à celui des autres.

FLORIDE.

Ah ! mademoiselle, que vous parlez en personne qui en a au-dessus des autres ; je ne doute pas que vous ne définissiez aussi le bon esprit.

ÉLISE.

Je vous dirai simplement ce que je pense : je crois que le bon esprit est de l'avoir réglé, de s'accommoder à tout, de faire son plaisir de celui des autres.

188 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

d'aimer les choses solides , de proportionner son goût à son état, de jouir des plaisirs avec ceux qui en ont , de savoir s'en passer avec ceux qui n'en ont pas , et de ne pas faire sentir les avantages que nous donne notre esprit sur ceux qui en ont moins que nous¹.

FLORIDE.

Ce que vous dites du bon esprit est précisément ce que je dirois de la sagesse et de la raison , si je voulois les définir.

MARIE.

En vérité , j'aurois bien de la peine à les distinguer.

HORTENSE.

Cependant , mademoiselle , il y a des personnes de très-peu d'esprit , qui sont sages , réglées et raisonnables.

VICTOIRE.

Il est vrai ; mais il faut demeurer d'accord que l'esprit est cette lumière qui nous fait voir plus clair que les autres.

AUGUSTINE.

Nous sommes d'un sexe bien plus obligé à avoir l'esprit réglé , que de l'avoir si étendu ; et nous sommes toujours assez loin , si nous voyons qu'il n'y a rien de solide que de travailler à son salut , et de choisir l'état qui pourra nous le rendre plus sûr et plus facile.

¹ On peut faire sur cette définition la remarque qui se trouve page 186.

CÉLESTINE.

Vous êtes donc aussi du sentiment de ceux qui veulent ôter à notre sexe l'avantage d'être savantes ; je ne comprends pas quel plaisir il y a d'être avec des personnes qui ne savent ni l'histoire, ni les nouvelles ; des femmes qui sont si appliquées à leur ménage, qu'elles ne savent pas faire la différence qu'il y a entre une élégie, une ode ou un poème¹.

AUGUSTINE.

Que sert-il à une fille ou à une femme de savoir faire ces différences ? J'ignore ce que c'est et ne désire point de l'apprendre, pourvu que je contente les personnes de qui je dépends.

CÉLESTINE.

Ah ! comment pouvez-vous vous plaire à travailler depuis le matin jusqu'au soir à un métier où on fait toujours la même chose ? Quoi ! piquer une étoffe, tirer son aiguille, que cela est bas et indigne d'une demoiselle qui est née pour autre chose ! Je ne puis m'assujettir à cela.

AGATHE.

Et moi, mademoiselle, je prends beaucoup de plaisir lorsque je suis à mon métier ; je n'ai point l'esprit inquiet des affaires d'autrui ; j'ai le contentement de voir mon ouvrage avancer, et la satisfaction, quand il est achevé, d'avoir fait quelque chose ;

¹ Célestine joue ici le personnage d'*Armande* dans les *Femmes savantes*, et Augustine celui de *Henriette*. On peut comparer le tableau de Molière avec le croquis de M^{me} de Maintenon, et on trouvera l'un et l'autre également sensés.

190 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

je ne suis point exposée à des conversations satiriques qui me pourroient faire offenser Dieu ; je ne suis point dans une oisiveté qui me causeroit de l'ennui, et lorsque le soir je repasse dans mon esprit ce que j'ai fait, je suis très-contente de n'avoir ni la paresse, ni les discours inutiles à me reprocher ; je me couche satisfaite et je dors sans inquiétude.

CÉLESTINE.

A ce que je vois, vous aimez les femmes ménagères ?

AGATHE.

Oui, il est vrai que je les estime.

CÉLESTINE.

Je ne sais de quel goût vous êtes ; pour moi, je ne puis me résoudre à entrer dans des détails qui ne sont propres qu'à des fermières. Quoi ! se lever matin comme des femmes de campagne, qui à peine sont hors du lit qu'elles envoient leurs gens au travail, et entrent dans les plus petits détails du ménage !

AUGUSTINE.

Une personne qui agit de la sorte est véritablement sage : elle imite la femme forte dont nous parle Salomon.

CÉLESTINE.

Vous seriez donc d'humeur, si vous étiez chez madame votre mère, à avoir soin des clefs et de tout le ménage ?

AUGUSTINE.

Eh ! ne vous en moquez pas, mademoiselle, je le ferois, et croirois ne pouvoir rien faire de mieux.

CÉLESTINE.

En vérité, je ne le ferois pour rien du monde ;
quoi ! moi qui ai l'esprit éclairé, je m'abaisserois à
ces sortes de choses ! Je ne puis me plaire qu'avec
des rhétoriciens, des poètes, des philosophes, et, en
un mot, avec de beaux esprits.

AUGUSTINE.

Et moi je n'ai de satisfaction qu'en faisant mon
devoir.

CÉLESTINE.

Vous passerez une vie bien malheureuse et vous
serez toujours esclave de votre devoir.

AUGUSTINE.

Je suis plus heureuse que vous, mademoiselle,
car je fais tout ce que je veux, ne voulant que ce
que je dois, et vous n'aurez pas toujours des gens
choisis pour vous plaire.

CÉLESTINE.

Pourquoi cela, mademoiselle ?

AUGUSTINE.

Parce que vous aimez les personnes spirituelles,
et qu'il s'en trouve très-peu comme vous les voulez.

CÉLESTINE.

Je suis présentement avec des gens qui ne me
parlent point de choses communes.

MARIE.

Dites-moi, je vous prie, ces personnes-là ont-
elles beaucoup de jugement ?

CÉLESTINE.

Je me divertis présentement avec des astrologues.

AUGUSTINE.

Faites-vous consister le jugement à savoir l'astrologie? Tel croit se connoître aux astres, et nous en marquer le cours, qui ne sait pas se conduire.

CÉLESTINE.

Je l'avoue, mais vous me pressez trop, et je crois que si je vous écoutois davantage je me rendrois à vos raisons.

AUGUSTINE.

J'en aurois bien de la joie, car vous seriez plus sage et plus heureuse; mais nous ne devons pas nous en tenir à une sagesse humaine, il faut que la nôtre ait Dieu pour principe et pour fin.

CÉLESTINE.

Quoi! vous ne vous contentez pas de me vouloir sage, vous me voulez encore dévote?

AUGUSTINE.

C'est que l'un ne peut aller sans l'autre, et nous serions bien malhabiles si nous nous en tenions à une sagesse humaine qui n'auroit point de récompense.

CONVERSATION III.

SUR LA DÉVOTION.

HORTENSE.

Je suis bien heureuse de vous trouver aujourd'hui.

d'hui, mademoiselle, car je vous ai cherchée bien des fois ; mais on dit toujours à votre porte que vous êtes chez M^{me}

SOPHIE.

Il est vrai que j'y vais fort souvent.

HORTENSE.

Elle est bien heureuse de jouir du commerce d'une personne comme vous.

MÉLANIE.

Je n'aurois jamais cru envier M^{me} ; cependant m'y voilà parvenue.

HORTENSE.

Je crois que ce n'est pas elle que vous enviez.

MÉLANIE.

Quoi qu'il en soit, j'envie son bonheur.

SOPHIE.

Je crois, mademoiselle, que je serois mieux avec elle que de demeurer plus longtemps avec vous.

HORTENSE.

Si j'étois seule, mademoiselle, je n'oserois vous dire que votre goût me parait étrange, mais ayant avec moi une aussi bonne compagnie, j'avoue que je ne comprends pas que vous voulussiez la quitter pour aller chez M^{me}

SOPHIE.

Il faut chercher ce qui déplaît, mademoiselle, et quitter ce que l'on trouve agréable¹.

AGLAÉ.

Voilà une étrange morale.

¹ M^{me} de Maintenon attaque ici le rigorisme outré et la dévotion sombre des jansénistes.

HENRIETTE.

Je doute qu'elle soit du goût de beaucoup de gens.

SOPHIE.

Elle n'en est pas moins bonne, ni moins d'obligation.

HORTENSE.

Quoi! c'est donc tout de bon que vous cherchez ce qui vous déplat?

SOPHIE.

Et pourquoi donc, mademoiselle, chercherois-je M^{me}.....?

MÉLANIE.

Nous évitez-vous par le même principe?

SOPHIE.

Assurément, et je suis troublée présentement du plaisir que j'ai de vous entendre.

HORTENSE.

Vous mettez donc la dévotion à n'avoir aucun plaisir?

SOPHIE.

Oui, mademoiselle, et je n'en connois point d'autre.

AGLAÉ.

Voilà une dévotion bien mélancolique.

HENRIETTE.

Ce n'est pas assez dire, elle est affreuse.

MÉLANIE.

Mais, mademoiselle, trouvez-vous dans notre conversation quelque chose où Dieu puisse être offensé?

SOPHIE.

Non, mademoiselle, j'y trouve de la joie et du plaisir.

HORTENSE.

Si vous trouviez du plaisir à entendre parler de Dieu, vous en priveriez-vous ?

SOPHIE.

Je m'en défierais.

MÉLANIE.

Si vos inclinations vous portoient à servir le prochain ?

SOPHIE.

Ma charité seroit peu de chose.

AGLAÉ.

Si vous sentiez un attrait particulier pour les hérétiques ?

SOPHIE.

Je n'en espérerois pas grande récompense.

MÉLANIE.

Si vous sentiez du goût à vous consacrer à Dieu et à vous faire religieuse ?

SOPHIE.

Que seroit-ce qu'une pareille vocation ?

AGLAÉ.

En vérité, mademoiselle, vous n'y pensez pas ; et vous comptez donc pour un malheur d'avoir de bonnes inclinations ?

SOPHIE.

Il n'y a de vertu que dans le combat.

HORTENSE.

Nous avons toujours assez et trop d'occasions de

combattre, car toutes nos inclinations ne nous portent pas également au bien ; mais je crois que, bien loin de nous roidir contre celles qui sont bonnes, il faut les suivre pour servir Dieu.

SOPHIE.

Que dites-vous, mademoiselle ? Suivre ses inclinations ? il ne faut jamais cesser de s'y opposer.

AGLAÉ.

J'aime à plaire à mes mattresses ; je vais donc tâcher de les fâcher.

MÉLANIE.

J'aime à vivre avec douceur ; je vais donc tâcher de me mettre en colère.

SOPHIE.

Vous vous raillez, mademoiselle ; mais il est pourtant vrai qu'il faut se mortifier depuis le matin jusqu'au soir.

HORTENSE.

Oui, mademoiselle, dans ce qui pourroit offenser Dieu, ou dans un esprit de pénitence, mais non pas pour éviter le plaisir.

SOPHIE.

On ne doit jamais en avoir sans scrupule.

HORTENSE.

N'en trouvez-vous point à servir Dieu ?

AGLAÉ.

Ne mangez-vous pas ? car il y a du plaisir.

MÉLANIE.

Je n'en crois pas un plus grand que de faire son devoir, et de n'avoir rien à se reprocher.

HORTENSE.

Le joug de Dieu est suave ; un jour passé dans sa maison vaut mieux que mille partout ailleurs ; l'amour rend tout agréable quand nous en avons pour lui : non-seulement les plaisirs nous paroissent plaisirs, mais nous en trouvons même dans les croix qu'il lui plait de nous envoyer.

MÉLANIE.

Que les bien-nés se réjouissent d'avoir reçu des inclinations qui les portent à Dieu !

AGLAÉ.

Quelle douceur approche de celle qu'on goûte avec lui !

HENRIETTE.

On ne le sert point sans éprouver qu'il est délicieux d'être avec lui.

SOPHIE.

Tout ce qui nous plait est mauvais ; il ne faut jamais s'y laisser aller, il faut ramer toute sa vie, trembler quand quelque chose nous contente, et se croire bien quand tout s'oppose à nous.

HORTENSE.

Vous donnez une idée de la piété qui seroit bien dangereuse pour de jeunes personnes ; pour moi, je leur en donnerois une bien différente, car je ne trouve rien de si doux que d'aimer Dieu. Je conviens qu'on ne se sauve pas sans se faire violence, mais quand on se la fait pour Dieu, on en est récompensé dès ce monde.

MÉLANIE.

Il faut se faire violence dans ce qui nous porte au

mal, suivre notre pente quand elle nous conduit à accomplir la loi de Dieu, le bénir mille fois de nous éclairer de si bonne heure, et le prier pour celles qui sont privées d'une éducation comme la nôtre.

AGLAE.

Je compte de servir Dieu toute ma vie, et de me réjouir de tout ce qui sera innocent.

CONVERSATION IV.

SUR LE SILENCE.

MARIE.

Ne remarquâtes-vous pas, mesdemoiselles, que, jouant une de nos Conversations devant un homme de grand mérite¹, il nous demanda si nous n'en avions pas sur le silence?

HORTENSE.

Je m'en souviens fort bien, et j'en fus fort choquée, car il parut par ce discours qu'il trouvoit que nous parlions trop.

LOUISE.

Il auroit eu tort, car nous ne parlions que parce qu'on le vouloit.

¹ J'ai dit dans la préface que les *Conversations* étaient des exercices qui se jouaient souvent devant le Roi, les princes ou d'autres personnes étrangères à la maison.

CHARLOTTE.

Et quand nous aurions parlé de nous-mêmes, mademoiselle, aurions nous eu grand tort ?

LOUISE.

Nous ne sommes pas d'un âge où nous dussions parler sans un ordre exprès.

CHARLOTTE.

Eh quoi ! mademoiselle, si nous étions capables de dire de nous-mêmes ce que l'on nous apprend, ne faudroit-il pas le dire ?

LOUISE.

Je crois que le silence doit être le partage des jeunes gens, surtout des filles.

ÉLÉONORE.

Ajoutez encore des filles nourries dans une maison où tout doit marquer la piété.

HORTENSE.

Est-ce que la piété consiste dans le silence ?

MARIE.

Elle n'y consiste pas absolument, mais il la conserve, c'est une des dépendances de la modestie chrétienne.

ÉLÉONORE.

Le seul usage du monde empêche les jeunes gens de parler beaucoup.

HORTENSE.

Vous condamnez donc les jeunes personnes à paroître stupides ?

ÉLÉONORE.

Je les condamnerois à beaucoup écouter avant que de parler.

200. CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

CHARLOTTE.

Tous les soins qu'on prend de nous seroient bien inutiles si nous n'avions pas plus d'esprit que les autres.

LOUISE.

Faites-vous consister l'esprit à parler? Souvent il y en a beaucoup plus à se taire.

ÉLÉONORE.

On ne voit guère de personnes établir leur réputation en parlant beaucoup, ce qui d'ordinaire fait dire bien des sottises.

HORTENSE.

Ah! pour les sottises je n'en voudrois pas dire, mais c'est ce que l'esprit sait bien éviter.

LOUISE.

Il faut être bien habile pour les éviter toujours; il y a bien des sortes de fautes que commettent ceux qui parlent beaucoup, bien des péchés, des médisances, des railleries et des vanités.

ÉLÉONORE.

Bien des choses inutiles, bien des petitesse.

HORTENSE.

Vous m'épouvantez, mesdemoiselles, par le grand nombre de fautes que vous venez de me faire connoître, et je ne croyois pas qu'il fallût éviter tant de choses dans la conversation.

LOUISE.

Plus vous vivrez, mademoiselle, et plus vous connoîtrez qu'il n'y a rien de si beau à une fille que de savoir se taire.

CONVERSATION V.

SUR L'ORDRE.

ATHÉNAÏS.

Quoique je me sois bien divertie ce carnaval, mesdemoiselles, je suis pourtant ravie de ce qu'il est passé.

ALPHONSINE.

Pour moi, je n'en sens ni joie ni chagrin.

HENRIETTE.

Et moi je suis toujours sincère ; j'avoue franchement que je ne serois pas fâchée qu'il durât encore.

MARCELLE.

On peut juger par là, mademoiselle, que vous aimez moins l'ordre que le plaisir.

AUGUSTE.

Effectivement, mademoiselle, vous voulez nous donner mauvaise opinion de vous.

HENRIETTE.

Quoi ! pour mériter votre estime il faut cacher ses sentiments !

MARCELLE.

Non, mademoiselle, nous vous aimons même sincère, mais nous vous souhaiterions un peu plus de goût pour l'ordre et moins d'engouement pour le plaisir.

HENRIETTE.

Je m'accommode fort bien de l'ordre, mais je m'accommode aussi des relâchements que l'on nous donne, et je vous avoue encore que je me suis bien divertie.

AUGUSTE.

Vous en revenez toujours aux plaisirs.

HENRIETTE.

Si ceux que nous prenons n'étoient pas innocents — ils ne nous seroient pas permis.

ATHÉNAÏS.

Je n'y crois point de mal, et j'aime autant qu'un autre à me divertir ; mais comme l'intention de ceux qui nous accordent des plaisirs, n'est que pour nous faire prendre de nouvelles forces pour mieux faire notre devoir, j'ai dubié ce carnaval, et je ne songe qu'à profiter de tout ce qu'on fait pour nous.

HENRIETTE.

Mais le plaisir est-il moins grand pour nous être permis ?

ATHÉNAÏS.

Bien au contraire, il m'en parott meilleur ; car on le prend sans inquiétude et sans remords.

MARCELLE.

Mais aimeriez-vous à passer votre vie comme nous avons passé les derniers jours du carnaval ?

HENRIETTE.

Je crois que mon corps s'en lasseroit plutôt que mon esprit.

AUGUSTE.

Et moi j'aimerois mieux n'avoir jamais eu de

plaisir, que de passer ma vie comme nous avons passé les derniers jours du carnaval.

MARCELLE.

Il est vrai que notre vie ordinaire me paroit plus agréable, et j'ai plus de joie dans nos récréations que je n'en ai eu dans ces jours destinés au plaisir depuis le matin jusqu'au soir.

IRÈNE.

Mademoiselle est aussi attachée à l'ordre que mademoiselle l'est au plaisir.

HENRIETTE.

J'avoue ingénument que je l'aime, en comptant toujours qu'il est innocent.

MARCELLE.

Mais il ne seroit plus innocent s'il étoit continuel.

HENRIETTE.

Pourquoi, mademoiselle ?

MARCELLE.

Parce que, du moins, nous perdriens un temps qui nous est donné pour en profiter, sans compter les autres suites.

IRÈNE.

Revenons à l'ordre, mesdemoiselles, nous en avons dit quelque chose, mais mademoiselle en revient toujours au plaisir ; il lui tient fort au cœur.

HENRIETTE.

Je suis bien décriée parce que j'ai été plus sincère que les autres ; mais, en vérité, j'aime peut-être autant l'ordre que vous l'aimez.

ATHÉNAÏS.

Je ne pourrois plus vivre dans le désordre, rien

204 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

ne me fait passer les jours si vite et si agréablement que l'ordre.

AUGUSTE.

J'ai eu bien de la peine à m'y accoutumer, et je le confondois d'abord avec la contrainte ; mais mon expérience m'a appris qu'il n'y a rien de si beau et de si bon.

IRÈNE.

Dieu a établi l'ordre : il pouvoit créer le monde en un instant, mais il l'a voulu faire avec ordre, il a consacré le travail et le repos, il a réglé les jours par le cours du soleil, il a voulu que la nuit y succédât les saisons sont réglées, nous les prévoyons par là et, sans cet ordre général, nous serions dans une étrange confusion.

ATHÉNAIS.

On ne peut gouverner sans ordre, et les maîtres le préfèrent au plaisir de tout faire quand la fantaisie leur en prendroit : ils s'y assujettissent eux-mêmes. Le Roi a ses heures aussi réglées que nous avons les nôtres, et, n'ayant qu'à commander, il s'oblige lui-même pour se rendre commode aux autres et pour que l'on sache toujours ce que l'on doit faire.

HENRIETTE.

Quoi ! il y a quelque règle à la cour, et le Roi ne fait-il pas toutes choses à mesure que l'envie lui en vient ?

IRÈNE.

Il le pourroit sans doute, mesdemoiselles, mais que seroit-ce que la cour d'un prince dont on ne

sauroit jamais l'heure de son lever, de ses repas, de son plaisir et de son coucher? les courtisans seroient fort à plaindre, et ne pourroient résister à la fatigue de l'attendre toujours, et seroient fort fâchés de manquer le temps de lui marquer leur empressement.

ATHÉNAÏS.

Une armée seroit aussi fort embarrassée si chaque soldat ne savoit ce qu'il doit faire.

IRÈNE.

Sans aller plus loin, mesdemoiselles, que ferions-nous si on nous laissoit depuis le matin jusqu'au soir livrées à nous-mêmes, attendant toujours ce que l'on veut commander, et faisant presque toujours mal parce que nous n'aurions pu le prévoir et par conséquent nous y préparer?

MARCELLE.

Quand, dans la suite de ma vie, je tomberois entre les mains des gens du monde les plus désordonnés, je me ferois une règle pour moi, et si je n'étois pas mattresse de mes actions, je réglerois mes pensées et je disposerois à toutes les heures du jour des mouvements de mon cœur.

ATHÉNAÏS.

Il faut pour cela en être bien la mattresse.

ALPHONSINE.

Il ne faut pour cela que se donner à Dieu.

HENRIETTE.

Vous parviendrez sur moi à tout ce que vous désirez, en me faisant aimer l'ordre, et en me dégoûtant du plaisir.

IRÈNE.

L'ordre me ravit, il me repose, il me rend tranquille, il me donne du temps pour tout ce que j'ai à faire, il ne m'en laisse point de reste, et je trouve que c'est un remède contre toutes sortes d'inconvénients.

ALPHONSINE.

Voilà un éloge pour l'ordre, qui ne nous laisse rien à dire, et qui nous donne une grande estime pour lui.

IRÈNE.

Je serois ravie, mesdemoiselles, de vous avoir persuadées en sa faveur; car je l'aime beaucoup, et je voudrois que tout le monde lui fût soumis.

CONVERSATION VI.

SUR LE COURAGE.

FAUSTINE.

Je suis bien lasse de m'entendre gronder tous les jours sur le courage, et je voudrois bien savoir précisément en quoi il consiste.

ÉLÉONORE.

Le courage est de n'avoir point peur, et cette sorte de mérite n'est point pour notre sexe, à qui il

est permis d'être timide, de craindre les esprits, le tonnerre et toutes sortes de dangers.

SOPHIE.

Il faut bien le permettre, car je ne pourrois m'en empêcher.

VICTOIRE.

Il est certain que le courage est opposé à la peur ; mais il y en a de plus d'une espèce, et ce n'est pas celui qui fait aimer la guerre et hasarder sa vie qui nous est nécessaire ; pour les foiblesses dont mademoiselle a parlé, je voudrois l'en défaire.

SOPHIE.

Eh ! comment m'en défaire ?

VICTOIRE.

En s'y opposant d'abord, car les foiblesses qu'on se communique dans la jeunesse, et qu'on croit jolies, deviennent des maladies dans la suite dont on souffre beaucoup, et dont on ne peut plus se défaire. J'ai vu des personnes bien importunes par cet endroit-là.

FAUSTINE.

Rien ne me parôit plus excusable.

ÉMILIE.

Il ne nous restera que trop de foiblesses qui auront besoin d'excuses, sans en garder de volontaires.

FAUSTINE.

Mais revenons donc au courage.

VICTOIRE.

Je suis persuadée que mademoiselle pourroit en savoir plus que nous.

ÉMILIE.

Si cela est, c'est pour avoir approché plus souvent celle qui nous fait ces reproches et avoir entendu ses instructions¹.

SOPHIE.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle, dites-nous ce que vous en avez appris.

ÉMILIE.

J'ai oui dire que le courage est de surmonter les difficultés que nous trouvons dans nous-mêmes et dans les autres, et de poursuivre nos entreprises sans nous rebuter.

SOPHIE.

Et quelles entreprises pouvons-nous faire ici, où nous n'avons qu'à obéir et à observer une règle?

VICTOIRE.

Il faut du courage pour obéir et pour observer une règle.

FAUSTINE.

Nous en avons donc toutes, car nous n'en voyons point parmi nous qui s'en dispensent.

ÉMILIE.

Il y a bien de la différence, mademoiselle, entre faire une chose et la bien faire ; peu de soldats se dispensent d'aller au combat, mais les uns y courent avec ardeur, et les autres n'y vont qu'à coups de bâton².

¹ Tout cela est retranché dans l'édition de 1757.

² On sait qu'une partie de l'armée était composée, à cette époque, de la lie de la population, et que le bâton était un instrument

SOPHIE.

Cette comparaison m'éclaircit parfaitement et me fait voir qu'en effet cette différence se trouve entre nous.

ÉMILIE.

Il y en a qui s'acquittent de tous leurs devoirs avec joie, qui sont les premières partout, qui se lèvent dans l'instant qu'on les éveille, qui ne se plaignent jamais du froid ni du chaud, qui trouvent du temps pour elles et pour rendre service aux autres, qui aiment le travail, qui veulent contenter leurs maîtresses, qui voudroient faire encore plus qu'on ne leur demande, qui comptent pour rien ce qu'elles font, qui comprennent qu'elles auront bien d'autres peines dans le monde, et je crois que celles-là ont du courage.

VICTOIRE.

Dépeignez-nous aussi bien les autres.

ÉMILIE.

Ce sont celles à qui tout coûte, qui ne peuvent ni s'éveiller ni s'endormir, qui trouvent la règle insupportable, qui voudroient vivre en bêtes, se lever quand elles n'auroient plus d'envie de dormir, se coucher quand elles sentiroient le besoin de dormir, manger quand la fantaisie le demanderoit, ne jamais travailler, chercher le plaisir en tout, ou au moins le repos.

de discipline. L'édition de 1757 met: « *forcément* » à la place de « *à coups de bâton.* » Voir, sur la portée de ce petit changement, la *Préface*.

ÉLÉONORE.

Vous tomberez d'accord que ces exemples ne sont que pour le temps présent, et que nous en serons quittes en sortant d'ici.

ÉMILIE.

Nous n'aurons peut-être pas les mêmes occasions de souffrir, mais nous en aurons apparemment de plus grandes ; ce que je viens de dire ne sont que des bagatelles, si nous les comparons à la pauvreté où nous pouvons nous trouver et à la mauvaise humeur de ceux à qui nous aurons affaire, qui ne nous reprendront pas avec les mesures que l'on garde ici.

FAUSTINE.

Vous voulez donc du courage dans l'esprit aussi bien que dans les actions.

SOPHIE.

Je me sentirois assez capable de me surmonter dans tout ce qui ne fait souffrir que mon corps, mais pour les contradictions, les réprimandes, les mépris, je ne les puis supporter sans colère ou sans abattement.

FAUSTINE.

Et moi je souffrirois plus aisément ce qui ne blesse que mon esprit, mais j'avoue que je suis fort sensible aux incommodités extérieures.

ÉMILIE.

Vous voyez, mademoiselle, que le courage s'étend bien loin, et qu'il en faut en tout. Que peut-on espérer dans la suite de sa vie, si on ne veut rien souffrir? comment rendrons-nous notre corps et notre esprit fermes, si la moindre peine

nous abat, ou nous rebute ? jamais un corps ne se fortifie au-dessus des autres que par l'accoutumer à la fatigue, et jamais l'esprit ne deviendra robuste et courageux que par l'accoutumer à surmonter les difficultés.

VICTOIRE.

Il en est de même de la vertu, on ne l'acquiert que par des épreuves et des pratiques qui ont à se faire violence.

ÉLÉONORE.

Que savons-nous ce que Dieu nous réserve ? Nous n'aurons peut-être rien à souffrir.

ÉMILIE.

Dieu en a disposé autrement ; on ne se sauve que par la voie droite, et on ne peut parvenir au bonheur que par les souffrances.

ÉLÉONORE.

Tout cela ne me coûtera rien quand je serai dévote.

ÉMILIE.

Il vous en coûtera encore beaucoup, et surtout ne vous étant pas accoutumée à souffrir.

FAUSTINE.

Mais tout le monde souffre-t-il également, et n'y a-t-il aucune condition qui puisse diminuer nos souffrances ?

ÉMILIE.

Si quelque chose peut les diminuer, c'est de nous y attendre, de nous y préparer, de nous y accoutumer, de trouver celles qui se présentent petites, et d'en envisager toujours de plus grandes. Je crois

212 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

qu'une demoiselle de Saint-Cyr, qui auroit souffert courageusement les incommodités, les assujettissemens, les contraintes, les humiliations, les contradictions qui sont inséparables d'une bonne éducation, sera plus capable de se bien tirer de ce qu'elle trouvera dans le monde, que celle qui aura été lâche, délicate, difficile, et qui, bien loin de se fortifier par les souffrances, se sera encore affoiblie par les plaintes, les murmures, les communications de ses peines, qui ne sont propres qu'à ajouter les faiblesses des autres aux nôtres particulières.

FAUSTINE.

Je commence à comprendre que les demoiselles de Saint-Cyr ont besoin de courage par le malheur de leur fortune ; et cet endroit excite un peu mon envie contre les grands et les riches qui n'ont guère de choses à souffrir.

ÉMILIE.

J'ai voulu vous expliquer tout ce que j'ai dit du courage afin de vous le rendre utile ; mais il n'y a aucun état où l'on n'ait à souffrir, et où il ne faille du courage ; les grandes peines sont pour les grands ; nous nous plaignons d'être contraintes, les grands le sont plus que nous ; ils essuient de grandes contradictions, pendant que nous en essayons de petites.

FAUSTINE.

Au moins leur corps est-il à l'aise.

ÉMILIE.

Les peines d'esprit nous mèneraient trop loin, si nous voulions entrer dans le détail ; et pour leur

corps, quoi qu'ils aient de quoi être à leur aise, on les expose aux fatigues pour les y accoutumer, tant on est persuadé que quelque naissance, quelque bien et quelque avantage qu'on ait, il faut avoir du courage pour se distinguer des autres.

ÉLÉONORE.

A quelle peine les expose-t-on ?

ÉMILIE.

Et songez - vous bien , mademoiselle , que nos princes vont souvent à pied dans les voyages et dans les promenades , je ne dis pas pour leurs plaisirs , mais jusqu'à se fatiguer¹ ?

VICTOIRE.

Il y a quelque temps qu'on trouva le roi d'Espagne² sur le chemin de Versailles à Saint-Cyr ; il avoit ôté son justaucorps pour marcher plus librement ; il chassoit par un froid très-rude , et étoit à pied , un fusil sur l'épaule³.

ÉLÉONORE.

A quoi cela est-il bon ?

ÉMILIE.

A fortifier son corps et sa santé , à l'accoutumer aux fatigues inséparables de la guerre , et à rendre

¹ Louis XIV étoit très-dur pour lui-même. Il faisait des promenades et des chasses par les temps les plus affreux. Le Dauphin, dans ses chasses au loup, faisait à cheval quinze à vingt lieues tout d'une traite, et éreintait tous ses gens.

² C'est Philippe V. Ceci indique que cette *Conversation* a été faite en novembre 1700, car Charles II mourut le 1^{er} novembre de cette année, et Philippe V quitta Versailles pour aller prendre possession de ses États, le 4 décembre.

³ Toute cette partie est retranchée dans l'édition de 1757.

son esprit plus libre et plus courageux qu'il ne peut être quand il est esclave des commodités et des délicatesses.

VICTOIRE.

Me voilà contente sur le courage, disons quelque chose de cette bonne foi qu'on nous demande encore.

SOPHIE.

Ce sujet demande une conversation particulière.

CONVERSATION VII.

SUR LA BONNE GLOIRE.

ADÉLAÏDE.

Je voudrais bien vous faire juge d'un différend que je viens d'avoir. M^{lle} Sophie et moi passions dans la place où il n'y avoit que du peuple ; tout le monde nous saluoit ; je rendois le salut ; elle se nequetoit avec moi, et prétend qu'on ne doit la révérence qu'à des gens de qualité.

IRÈNE.

J'aurai bientôt condamné mademoiselle, car j'ai jamais pu comprendre qu'on reçût un salut sans le rendre.

SOPHIE.

À des misérables ? Vous les traitez donc comme des gentilshommes ?

¹ L'édition de 1757 met : *gens de considération, gens de c*

IRÈNE.

Ma révérence est proportionnée aux personnes que je salue ; mais je vous avoue que j'aime mieux là-dessus en faire trop que trop peu.

SOPHIE.

Vous n'êtes pas glorieuse.

IRÈNE.

Je ne laisse pas de l'être ; mais je regarde l'incivilité comme une mauvaise gloire.

EUPHRASIE.

Une chrétienne en connoît-elle de bonne ?

IRÈNE.

L'humilité chrétienne n'est point opposée à l'honneur, à la probité, au désintéressement, au courage, et c'est là ce que j'appelle la bonne gloire.

SOPHIE.

Vous croyez que le désintéressement et la bonne gloire sont la même chose ?

IRÈNE.

Non, mademoiselle, la bonne gloire est incapable de bassesse ; et comme c'est d'ordinaire l'intérêt qui nous porte à en faire, j'ai compris le désintéressement avec la bonne gloire.

dition peu élevée, personnes de distinction, au lieu de gens de qualité, misérables, gentilshommes, c'est-à-dire des expressions vagues, molles, inexactes, au lieu des expressions nettes, crues, positives de M^{me} de Maintenon. Ainsi que je l'ai dit dans la préface, ces changements indiquent quelles modifications les mœurs avaient subies en un demi-siècle : le peuple s'était élevé, la noblesse s'était abaissée.

ADÉLAÏDE.

Comment mêlez-vous le courage avec la bonne gloire?

IRÈNE.

C'est qu'il faut un grand courage, en certains états, pour ne pas faire de bassesse.

ADÉLAÏDE.

Donnez-nous des exemples qui nous fassent comprendre ce que vous dites en général.

IRÈNE.

J'ai connu des personnes sans fortune à qui on en offroit de considérables pour faire quelque chose contre leur honneur; ne faut-il pas du courage et de la bonne gloire pour refuser de telles propositions et demeurer dans la misère?

ADÉLAÏDE.

Je sais qu'une femme de chambre a refusé une somme qui la tiroit de la nécessité de servir, si elle vouloit donner une lettre; elle refusa, et s'offensa de ce qu'on lui proposoit.

EUPHRASIE.

Cela est très-beau.

IRÈNE.

Voilà ce qui s'appelle la bonne gloire.

EUPHRASIE.

Les personnes de naissance ne sont pas exposées à de telles propositions.

IRÈNE.

On leur en fait plus délicatement, mais elles n'en sont pas moins dangereuses. Ne faut-il pas un grand courage à une jeune personne pour aimer mieux

être mal vêtue que de recevoir des habits ; pour aimer mieux s'ennuyer que de se divertir, de peur de hasarder sa réputation ; pour préférer de servir son père et sa mère, pauvres et malades, que d'aller chercher des amusements ; pour aimer mieux ne se point marier que de prendre un homme sans naissance et sans mérite ¹ ?

EUPHRASIE.

Vous donnez une grande étendue à la bonne gloire ; mais j'aurois voulu savoir en un mot ce que c'est que la mauvaise.

IRÈNE.

Je crois que c'est de se faire une honte de ce qui n'est pas honteux, et de se faire un mérite de ce qui n'en est pas un.

ADÉLAÏDE.

Comme quoi ?

IRÈNE.

D'avoir de la honte d'être mal vêtue, d'être mal logée, de se servir soi-même, quand on est d'une naissance à devoir être autrement.

EUPHRASIE.

Vous ne trouvez point de honte à tout ce que vous venez de marquer ?

IRÈNE.

Non certainement, il n'y en a point.

DOROTHÉE.

Mais à quoi donc mettriez-vous la honte ?

¹ Ces deux dernières lignes sont retranchées dans l'édition de 1757. Les mœurs de cette époque n'admettaient plus la rigoureuse prescription de M^{me} de Maintenon.

IRÈNE.

A faire quelque chose de mal.

DOROTHÉE.

Eh ! quelle sorte de mal ?

IRÈNE.

A tout ce qui est contraire à la probité, à l'honneur, au courage, à la fidélité, à la reconnaissance, en un mot à la bonne gloire.

EUPHRASIE.

Mais comment accommodez-vous cette bonne gloire avec l'humilité ?

IRÈNE.

Les vertus ne se contrarient point, mademoiselle, elles se soutiennent les unes les autres¹.

EUPHRASIE.

L'humilité ne veut-elle pas que nous ayons peu d'estime de nous-même, et que nous soyons bien aises que les autres nous méprisent ?

IRÈNE.

Oui, mademoiselle, mais elle ne veut point que nous méritions ce mépris à force de faire des lâchetés et des bassesses.

EUPHRASIE.

Comment aurois-je mauvaise opinion de moi, si j'avois les vertus que vous dites ?

IRÈNE.

Il nous reste toujours assez de défauts pour fonder notre humilité ; nos vertus ne sont pas entières,

¹ Cette maxime était souvent répétée par M^{me} de Maintenon. Voir les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 27.

et, comme nous ne les tenons pas de nous, nous ne devons pas nous en glorifier.

DOROTHÉE.

Je vous demande encore un mot sur la mauvaise gloire, que vous ne nous faites pas si bien comprendre que la bonne.

IRÈNE.

La mauvaise gloire est une vanité de ce que nous sommes ou de ce que nous croyons être, de notre naissance, de nos talents, qui méprise les autres, qui occupe de soi-même, qui fait parler à son avantage, qui dispute pour passer la première à une porte et pour prendre la meilleure place, qui nous fait désirer d'être bien vêtues, qui nous rend honteuses quand on nous voit dans la misère, qui fait faire des efforts pour la cacher, et qui par là fait tomber dans bien des inconvénients et des ridicules.

EUPHRASIE.

Voudriez-vous qu'on se mit au-dessous d'une personne moins que soi, et qu'on la laissât passer la première ?

IRÈNE.

Je le souffrirois sans peine.

DOROTHÉE.

Cela est difficile à une personne qui a du courage.

IRÈNE.

Nous avons déjà dit que le courage met aisément au-dessus de ces choses-là, et que ce n'est pas en quoi il consiste.

EUPHRASIE.

Mais voulez-vous qu'on vive avec des misérables comme avec ceux qui sont au-dessus de nous ?

IRÈNE.

Je veux qu'on respecte ceux qui, par leur naissance ou par leur fortune, ou par leur charge ou par leur âge, sont au-dessus de nous ; qu'on vive avec de grands égards avec ses égaux, et une grande bonté et honnêteté avec ceux qui sont au-dessous.

DOROTHÉE.

Quoi ! je songerois à être honnête avec les paysans de mon village ou avec mes domestiques !

IRÈNE.

Oui, sans doute ; on dit bonjour à un paysan, on lui demande de ses nouvelles, on l'écoute avec patience, on lui rend raison de ce qu'il demande, et on traite à peu près de même son domestique.

EUPHRASIE.

Avec qui voulez-vous donc qu'on tienne son rang ?

IRÈNE.

Nous n'en avons aucun à soutenir : notre mauvaise fortune et notre jeunesse nous mettent au-dessous de tout le monde.

DOROTHÉE.

En est-on moins pour être jeune ?

IRÈNE.

Non : mais on doit du respect aux personnes d'un âge avancé. Le partage de la jeunesse est d'obéir et de céder ; nous ne serons aimées que par notre douceur, par nos services, par notre complaisance,

et jamais on ne comptera notre naissance que lorsque nous paraîtrons l'avoir oubliée.

CONVERSATION VIII.

SUR LA RAISON¹.

ADÉLAÏDE.

Si j'osois me mettre de la partie, je dirois que le hasard assemble aujourd'hui une très-bonne compagnie.

ANASTASIE.

Je dirois volontiers la même chose.

MARCELLE.

Pour moi, je suis fort aise d'y être ; car si je ne le mérite pas par moi-même , je ne m'en sens pas indigne par le goût que j'ai pour les personnes raisonnables.

ÉLÉONORE.

Qu'elles sont rares ! il me semble qu'on trouve plus aisément de l'esprit que de la raison.

EUPHROSINE.

Je le crois comme vous.

¹ Cette Conversation, l'une des plus remarquables par la netteté des définitions et même la hardiesse de la pensée, renferme plusieurs traits qui sont facilement applicables au caractère et à la vie de M^{me} de Maintenon.

ODILLE.

Je crois l'esprit plus agréable que la raison.

ADÉLAÏDE.

L'esprit peut divertir en passant, et la raison nous déplaît quand elle nous contrarie; mais, pour vivre ensemble, la raison est préférable à l'esprit.

ÉLÉONORE.

Comment peut-on aimer ce qui nous contrarie?

ADÉLAÏDE.

C'est que ce qui nous contrarie dans une occasion, nous l'approuvons dans une autre, et que rien n'est plus agréable que l'approbation d'une personne raisonnable.

ODILLE.

La raison a quelque chose de bien sérieux et d'opposé aux plaisirs.

MARCELLE.

N'est-ce point qu'on la confond avec la sévérité?

ADÉLAÏDE.

Oui, c'est cela même, on s'en fait une idée triste, et rien n'est plus aimable que la raison.

EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous point que les personnes qui raisonnent continuellement sont ennuyeuses?

ADÉLAÏDE.

Si elles raisonnent continuellement, elles ne sont pas raisonnables, car il ne faut pas toujours raisonner.

ÉLÉONORE.

Pourquoi? Et qu'est-ce qu'elles peuvent mettre de meilleur dans le commerce¹?

ADÉLAÏDE.

De la complaisance, de la joie, du badinage, du silence, de la condescendance, de l'attention aux autres.

MARCELLE.

Vous donnez une agréable idée de la raison avec de tels accompagnements.

ADÉLAÏDE.

Je ne crois pas la raison toujours hérissée, sévère, critique, elle met tout à sa place, elle veut que les enfants jouent, que la jeunesse se divertisse innocemment, que la vieillesse cherche des relâchements.

ANASTASIE.

Vous en prouvez fort bien l'agrément; faites-nous-en voir de même la solidité.

ADÉLAÏDE.

Elle s'accommode de tout; elle compatit aux foiblesses des autres, elle diminue les siennes; elle console dans les afflictions, elle les avoit prévues; elle modère dans les plaisirs; elle jouit de la société, elle s'en passe; elle goûte la santé, elle ne s'accable pas dans les maladies; elle fait un bon usage de la fortune, elle soutient la pauvreté; elle est en paix, elle la porte partout, autant qu'il lui est possible;

¹ C'est-à-dire dans la société.

elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux.

EUPHROSINE.

Voilà certainement un beau portrait, et je ne crois pas que personne l'ait jamais mieux connue que vous.

ADÉLAÏDE.

Je ne dis pas encore tout ce que j'en connois, et il est certain que je n'en connois pas toute l'étendue.

MARCELLE.

Vous la mettez donc au-dessus de tout ?

ADÉLAÏDE.

Oui certainement; on ne peut jamais en avoir trop; on doit la cultiver pour l'augmenter, car il n'y a rien de si bon pour soi et pour les autres.

ANASTASIE.

Vous ne pouvez pas la préférer à la piété.

ADÉLAÏDE.

Non, car la piété peut sauver sans la raison, mais la piété feroit beaucoup plus de bien si elle étoit réglée par la raison. La piété peut prendre le change, la raison ne le prend jamais; la piété peut être indiscreète, la raison ne le peut être ¹.

ÉLÉONORE.

Je crois en vérité que vous aimez trop la raison, car il me paroît que vous la mettez au-dessus de toutes les vertus.

¹ Voir plus haut, p. 186.

ADÉLAÏDE.

Les vertus ont besoin de la raison pour agir à propos et pour ne prendre nulle extrémité.

EUPHROSINE.

Que fera toute la raison possible contre une mauvaise fortune ?

ADÉLAÏDE.

Elle la fera supporter avec plus de fermeté ; elle rendra la personne si aimable et si estimable, qu'elle trouvera des gens qui soulageront ses malheurs.

MARCELLE.

Mademoiselle de a bien de la raison, en est-elle plus heureuse dans sa retraite ?

ADÉLAÏDE.

N'en doutez pas, elle trouve de la ressource dans ses réflexions, elle comprend qu'il y a des places encore plus malheureuses que la sienne, elle compte le soir que les jours sont passés pour les heureux comme pour elle, et qu'il ne leur reste rien de leurs plaisirs ; elle se fait aimer des personnes avec qui elle vit, parce qu'elle ne songe qu'à leur plaire ; elle s'accommode à leur goût, à leur manière, à leur règle, et ces personnes-là de leur côté songent à adoucir son état.

ANASTASIE.

Vous supposez donc que les autres sont aussi raisonnables ?

ADÉLAÏDE.

Il est impossible que la raison n'adoucisse et ne gagne même les personnes du monde les plus grossières.

MARCELLE.

Vous dites de la raison tout ce qu'on dit de la sagesse, de la droiture et du bon esprit ¹.

ADÉLAÏDE.

Quand nous confondrions tout ce que vous venez de dire, ce ne seroit pas un grand malheur.

EUPHROSINE.

Mais d'où vient cette raison ?

ADÉLAÏDE.

Elle vient de Dieu, qui veut bien être appelé la souveraine raison ².

ÉLÉONORE.

Je ne puis croire que cette conversation nous soit inutile, et vous donnez une grande envie d'être raisonnable.

ADÉLAÏDE.

Soyons-le dans notre conduite, car celle qui n'apprend qu'à raisonner dans la conversation n'a pas une véritable raison.

ODILLE.

Je vous avoue que vous l'avez raccommodée avec moi, et que la manière dont vous l'expliquez est très-différente de ce que j'en pensois; elle me faisoit peur, et je l'aurois volontiers renvoyée si elle s'étoit présentée. Allons chacune de notre côté commencer à faire connoissance avec elle par nos réflexions.

¹ Voir en effet les *Conversations* sur l'indiscrétion, le bon esprit, etc.

² Dans cette belle définition, M^{me} de Maintenon se rencontre avec Platon, qui dit que la raison humaine est un reflet de la *raison divine* : (*Δέλος θειος*).

MARCELLE.

Souvenons-nous que mademoiselle Adélaïde dit que ce n'est rien de raisonner dans ses réflexions ni dans ses discours, et qu'il faut qu'elle règle toute notre conduite.

ODILLE.

Mais, mademoiselle, nous ne sommes pas toujours mattresses de régler notre conduite par la raison, et nous sommes quelquefois forcées d'en prendre que notre raison ne prendroit pas; nous dépendons de la volonté des autres : un mari veut faire de la dépense quoiqu'il ne le puisse, sans s'incommoder dans ses affaires; une mère vous met dans le monde quand la raison vous en retireroit.

MARCELLE.

On nous vient de dire que la raison tire le meilleur parti de tout, et dans les deux cas que vous venez de marquer, la raison s'accommoderoit de la volonté de ceux dont elle dépend, et dépenseroit et s'abandonneroit au monde le moins qu'il lui seroit possible, au lieu qu'une personne sans raison se perdroit dans l'un et dans l'autre cas.

ADÉLAÏDE.

Ce sujet de conversation est inépuisable, et quelques exemples que vous puissiez donner, vous verriez que la raison trouve toujours sa place et fait du bien partout.

CONVERSATION IX.

SUR L'ÉMULATION.

MARCELLE.

On parle souvent d'émulation, surtout aux jeunes personnes; je trouve qu'il est difficile de ne la pas confondre avec l'envie.

SOPHIE.

Je les crois pourtant très-différentes.

MARCELLE.

Dites-nous ce que vous en pensez.

SOPHIE.

L'envie consiste à être fâché du bien qu'on voit dans les autres : on le leur ôteroit, si on le pouvoit, ce qui vient de la bassesse du cœur; l'émulation est d'être excité au bien par celui qu'on voit dans les autres, de vouloir les imiter, et de faire son possible pour les surpasser, ce qui vient de l'élévation du cœur; ainsi je crois avoir raison de dire que rien n'est plus différent.

IRÈNE.

Vouloir surpasser les autres, n'est-ce pas envie?

SOPHIE.

Non certainement, c'est émulation, courage, bonne gloire, et nulle raison ne nous oblige à ne

vouloir pas aller le plus loin que nous pouvons dans toute sorte de bien.

MARCELLE.

J'aurois cru mettre la division entre mes enfants, si je leur avois prêché cette émulation.

SOPHIE.

Je crois que vous y auriez mis ce qu'il y a de meilleur pour la jeunesse.

IRÈNE.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de les exciter?

SOPHIE.

Les mauvais naturels se rendent aux châtimens, les médiocres aux récompenses, et les excellents à l'envie de plaire et d'exceller dans ce qu'on leur demande ; mais je suis honteuse de tant parler, et si M^{lle} Faustine vouloit entrer en conversation, elle vous parleroit mieux que moi.

FAUSTINE.

Je ne pourrois m'expliquer aussi bien que vous, mais je pense de même.

MARCELLE.

Vous croyez donc aussi, mademoiselle, qu'il faut inspirer l'émulation.

FAUSTINE.

Je le crois par raison, et sur mon expérience j'ai vu des enfants qu'on pousoit à tout ce qu'on vouloit par la moindre louange, ou en leur marquant qu'on étoit content d'eux.

IRÈNE.

Rien ne seroit plus dangereux pour la jeunesse que de les y rendre insensibles¹.

MARCELLE.

Mais c'est l'orgueil qui fait aimer les louanges.

FAUSTINE.

L'orgueil veut des louanges sans les mériter, et l'honneur veut mériter des louanges.

IRÈNE.

Vous dites, mademoiselle, que les jeunes personnes y doivent être sensibles; est-ce que la vertu n'est pas la même pour tous les âges?

SOPHIE.

La vertu est sans doute toujours la même, mais il faut y aller par degrés.

MARCELLE.

Pourquoi ne pas aller tout d'un coup où il faut aller?

SOPHIE.

Parce qu'on ne va guère au haut d'une maison sans ces degrés dont je veux parler.

IRÈNE.

Mais vous convenez bien que pour être vertueuse, il faut d'autres motifs que celui de la louange.

FAUSTINE.

Il en faut d'autres certainement, mais on y conduira beaucoup plus aisément ces cœurs élevés et

¹ Voir les *Entretiens sur l'éducation*, p. 128.

généreux, dont je parle, que ceux qui ne connoissent que la crainte ou l'intérêt.

SOPHIE.

On ne peut rien faire de bon de ceux qui ne se soucient point de contenter les personnes qui les conduisent, et cette indifférence est de mauvais augure pour l'avenir.

MARCELLE.

J'ai bien de la peine à me rendre, et à comprendre qu'il faille inspirer dans un temps ce qu'il faudra détruire dans un autre.

FAUSTINE.

Il est pourtant certain que chaque chose a son temps, et qu'il y a une solidité dans la vieillesse qui ne siéeroit pas à la jeunesse.

SOPHIE.

Je persiste à croire que la jeunesse ne peut être trop sensible aux louanges des honnêtes gens, à l'honneur de la réputation, et qu'il n'y a que les courages élevés qui soient capables de tout faire pour y parvenir.

IRÈNE.

Avez-vous des exemples de ce que vous dites ?

SOPHIE.

On en voit pour peu que l'on veuille étudier le naturel des jeunes gens ; j'en ai connu qui auroient souffert le martyre pour contenter les personnes avec qui elles vivoient ; j'en ai vu, et en trop grand nombre, qu'on ne menoit que par la crainte.

MARCELLE.

Et vous croyez que ceux-là sont moins bons ?

SOPHIE.

Ils ont le cœur bas, et comment auroient-ils le courage de se contraindre pour la réputation quand ils seront dans le monde? ils n'ont pas celui de faire leur possible pour plaire à ceux dont dépend leur bonheur présent. Ne me parlez point de gens incapables d'émulation, il n'y a rien de bon à en espérer.

CONVERSATION X.

SUR LA BONNE HUMEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE.

On dit que M^{lle} Victoire est allée à la campagne, et qu'elle mène avec elle M^{lle} Hortense.

VALÉRIE.

Je l'ai oui dire, et M^{lle} Irène est bien affligée de cette préférence.

PLACIDE.

Elle est surprenante en effet, car je ne vois point de femme plus aimable que M^{lle} Irène.

VALÉRIE.

Je suis de votre goût, je la trouve charmante; elle est agréable de sa personne, elle a beaucoup d'esprit, elle est adroite à tout, elle est d'une gaieté à en inspirer aux autres, et si j'étois à portée de

faire amitié avec elle, je la préférerois à tout ce que je connois.

PLACIDE.

Je demeure d'accord de ce que vous en dites, mais avec tout cela elle n'est pas fort aimée.

VALÉRIE.

C'est peut-être qu'on l'envie; il y a des gens qui ne peuvent souffrir le mérite, et qui croient qu'on leur dérobe les louanges qu'on donne aux autres.

PLACIDE.

Voici la bonne amie de M^{lle} Hortense.

SCÈNE DEUXIÈME.

PLACIDE.

Vous avez perdu pour quelques jours votre compagnie ordinaire, mademoiselle.

CONSTANCE.

Il est vrai, j'en suis dans un ennui que je ne puis dire.

VALÉRIE.

Il faut que M^{lle} Hortense ait des qualités cachées qui la rendent aimable, car ce qui paroît n'a, ce me semble, rien d'extraordinaire.

CONSTANCE.

Si vous la connoissiez, vous comprendriez qu'on ne peut se passer d'elle quand on la connoît.

PLACIDE.

Est-ce un grand esprit?

CONSTANCE.

Non, elle l'a médiocre et peu cultivé.

VALÉRIE.

Est-elle divertissante ?

CONSTANCE.

Elle est naturellement assez sérieuse.

PLACIDE.

Elle aime les plaisirs apparemment et la conversation ?

CONSTANCE.

Elle entre dans tout ce qu'on veut, mais il ne lui parolt aucun goût particulier.

VALÉRIE.

Je crois pourtant qu'elle ne s'accommoderoit pas de la solitude, et elle n'est presque jamais chez elle.

CONSTANCE.

C'est que ses amies ne la laissent pas respirer ; mais quand elle est chez moi et que mes affaires m'obligent à la quitter, il ne parolt pas qu'elle s'ennuie dans sa chambre.

PLACIDE.

Osez-vous ainsi la laisser seule, quand vous avez voulu la mener chez vous pour vous divertir ensemble ?

CONSTANCE.

On ose tout avec elle : on la prend, on la laisse, on s'occupe des autres devant elle, on lui montre des afflictions, on parle de ses affaires, on l'oublie, on se croit seule avec elle quand on veut être seule, et on trouve une bonne compagnie en elle quand on

ne veut plus être seule, enfin il n'y a rien de fâcheux avec elle que de la quitter.

CONSTANCE.

Vous êtes prévenue en sa faveur.

PLACIDE.

Je ne m'accommoderois guère, si j'étois chez une personne qu'elle me laissât ainsi, et il me semble que quand on veut ses amies avec soi, il faut s'occuper d'elles.

CONSTANCE.

Mon amie s'accorde de tout; je vous laisse pour aller lui écrire.

SCÈNE TROISIÈME.

BLANDINE.

Savez-vous que M^{lle} Irène est brouillée avec la meilleure de ses amies?

VALÉRIE.

Comment peut-on se brouiller avec une personne comme celle-là? en savez-vous le sujet?

BLANDINE.

On m'en a dit quelque chose; mais voici M^{lle} Lucile qui sait toujours tout, et qui nous le dira.

SCÈNE QUATRIÈME.

BLANDINE.

Nous parlions du démêlé de M^{lle} Alexandrine avec M^{lle} Irène. En savez-vous les particularités?

LUCILE.

Oui, assurément, je les sais, puisque j'en suis la cause en partie.

VALÉRIE.

Si on peut vous la demander sans indiscretion, nous vous prions de nous conter cette aventure.

LUCILE.

J'étois allée faire une visite à M^{lle} Alexandrine, et il y avoit un quart d'heure que j'étois avec elle, quand M^{lle} Irène y est arrivée. Il m'a paru que M^{lle} Alexandrine la recevoit fort bien, cependant elle n'en a pas été contente, et a dit d'un air fort aigre : Je crois être arrivée fort mal à propos, et que le mieux que je pourrois faire seroit de m'en retourner. — Pourquoi, a dit M^{lle} Alexandrine, voulez-vous croire qu'on n'est pas ravie de vous voir? — Parce que je le vois, a-t-elle repris brusquement, et que vous avez été embarrassée quand je suis entrée. — Point du tout, lui avons-nous répliqué, nous n'avions rien de particulier à dire. — Est-ce que vous êtes chagrine? lui a dit M^{lle} Alexandrine. — Chagrine? a-t-elle repris, je ne le suis jamais; voulez-vous me faire passer pour bizarre? — Non, lui a répondu son amie; mais on peut en avoir des sujets. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, répliqua-t-elle, que je vous déplaïs, et je ne vous importunerai plus de mes visites. Sur cela, elle s'en est allée, sans que nous ayons pu la retenir. J'ai pressé M^{lle} Alexandrine de courir après elle; mais j'ai été fort surprise, quand elle m'a dit qu'elle étoit bien aise d'être défaite de ce commerce-là, et qu'il n'y a pas moyen de vivre longtemps avec elle;

ainsi je crois qu'elles ne se raccommo-deront pas.

VALÉRIE.

Si une autre que vous me disoit ce que vous venez de conter, je ne le pourrois croire.

SCÈNE CINQUIÈME.

PLACIDE.

Vous voilà de retour, mademoiselle, et dans la meilleure santé du monde ?

VICTOIRE.

Il est vrai que je me porte fort bien, et les quinze jours que j'ai été à la campagne m'ont paru bien courts.

PLACIDE.

Y aviez-vous bien du monde ?

VICTOIRE.

Je n'avois que M^{lle} Hortense, et je n'en désirois pas davantage.

PLACIDE.

Il faut avoir une grande amitié, pour passer ses jours tête-à-tête.

VICTOIRE.

Cette amitié n'était pas fort grande quand je l'ai priée de venir avec moi, mais il ne tiendra qu'à elle à l'avenir qu'elle ne soit ma meilleure amie.

PLACIDE.

Cette personne a un charme ; car je vois tout ce qu'elle connoît sur ses louanges, et c'est à qui l'aura.

VICTOIRE.

Son charme est son humeur.

PLACIDE.

J'aimerois mieux l'esprit de M^{lle} Irène que la meilleure humeur du monde.

VICTOIRE.

Vous ne penserez pas toujours de même ; l'esprit peut plaire davantage en passant, et donne des moments de plaisir plus vifs ; mais pour vivre ensemble, l'humeur est préférable à tout. M^{lle} Irène est agréable quand il lui plait, mais il faut prendre son temps avec elle ; il n'y fait pas toujours bon : elle est inégale, elle se fâche aisément, elle est difficile, elle exige de grands égards.

PLACIDE.

N'est-il pas juste d'en avoir pour ses amies ?

VICTOIRE.

Il en faut même avoir pour tout le monde ; mais il n'en faut point exiger ; il faut bien juger de l'intention des autres, ne point croire qu'ils veulent nous fâcher, aller au-devant de ce qu'ils veulent, les mettre dans une entière liberté avec nous ; et pour moi, j'avoue que rien ne m'offenseroit tant que des ménagements, parce qu'ils me feroient voir qu'on me croit bizarre.

PLACIDE.

S'ils offensent, il n'en faut donc pas avoir.

VICTOIRE.

Il faut qu'ils soient imperceptibles, et ne les jamais donner comme ménagements.

PLACIDE.

Une bonne humeur est donc, selon vous, le mérite tout entier.

VICTOIRE.

C'est une grande avance pour plaire dans le commerce, mais il y a d'autres qualités qui y sont nécessaires, comme le secret et la discrétion.

PLACIDE.

Qu'est-ce donc que cette bonne humeur ?

VICTOIRE.

C'est être comme M^{lle} Hortense, ne se pas fâcher aisément, avoir beaucoup d'égards, en demander peu, être toujours égale, ne se plaindre de rien.

PLACIDE.

Quoi ! ne pas répondre quand on vous dit quelque chose de désobligeant ?

VICTOIRE.

C'est souvent notre humeur qui nous le fait croire tel ; il faut passer par-dessus bien des choses, ne pas toujours répondre, et ne pas croire qu'on veuille vous offenser.

PLACIDE.

Il y a longtemps que vous m'avez persuadée, mais j'étois ravie de vous entendre parler sur les avantages de la bonne humeur.

CONVERSATION XI.

SUR LE POINT D'HONNEUR.

FAUSTINE.

J'entends quelquefois parler du point d'honneur pour les hommes, est-ce qu'il n'y en a point pour les femmes?

CLARICE.

Pourquoi n'y en auroit-il point ? nous regardent-on comme insensibles à l'honneur?

SOPHIE.

On fait si peu de cas de nous, qu'il n'y a rien de marqué là-dessus ; et quand des femmes se sont dit des injures, il me semble que personne ne s'en met en peine.

CLARICE.

Je ne puis souffrir ce mépris qu'on fait de nous ; d'où vient-il ?

CÉCILE.

Par notre faute : c'est qu'il y a peu de femmes raisonnables.

CLARICE.

Mais si ces femmes raisonnables en petit nombre se querelloient, que devrait-on faire pour les raccommoder ?

SOPHIE.

Si elles étoient bien raisonnables, elles ne se querelleroient pas.

FAUSTINE.

Quoi ! mademoiselle, vous croyez donc que cela n'est pas possible ? et que voudriez-vous faire si une personne vous offensoit ?

CÉCILE.

Pour moi, je voudrois le souffrir.

CLARICE.

Après cela il faudra vous canoniser.

CÉCILE.

Non, je ne le mériterois pas, et la seule raison me le feroit faire.

FAUSTINE.

La seule raison vous feroit souffrir des insultes ?

CÉCILE.

Que gagne-t-on à les rendre ? Les a-t-on moins reçues ? Et faut-il, pour s'en consoler, ajouter son tort à celui de celle qui vous a offensée ?

FAUSTINE.

Je croirois qu'il iroit de mon honneur de souffrir une injure sans la repousser ?

SOPHIE.

La trouverez-vous bien repoussée par une autre injure ?

CÉCILE.

Avant que le Roi, par sa piété et sa bonté pour ses sujets, eût aboli les duels, un homme se ven-geoit d'un affront par se battre contre celui qui le lui avoit fait ; il le tuoit ou le désarmoit, ou enfin il

242 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

combattoit en brave homme ; mais pour des femmes, elles ne peuvent mieux faire que de se taire et d'éviter toutes sortes de querelles.

CLARICE.

On pourroit vous en faire sans que vous y contribuassiez.

SOPHIE.

Elles finissent bientôt, quand on n'y répond pas.

FAUSTINE.

Je croirois manquer de courage par cette patience.

CÉCILE.

Il y a plus de courage dans cette patience, qu'il n'y en a à répondre injure pour injure.

CORNÉLIE.

Il me semble que les personnes de condition ne sont guère exposées à se quereller, et que cela n'arrive qu'aux petites gens ¹.

CLARICE.

Quelque douceur qu'on ait, il dépend toujours des autres de se fâcher, et de nous fâcher ensuite.

CORNÉLIE.

Nous ne devons pas dépendre ainsi des autres dans notre conduite ; il seroit aisé de n'avoir jamais de démêlé, si nous ne trouvions jamais de résistance ; mais il faut se taire ou changer de discours dès qu'on voit qu'on s'aigrit.

¹ L'édition de 1757 met : *personnes bien nées et personnes sans éducation*, à la place de : *personnes de condition et petites gens*.

FAUSTINE.

Vous supposez un grand pouvoir sur vous-même.

SOPHIE.

Il est absolument nécessaire d'en avoir, ou l'on tombe d'inconvénients en inconvénients.

CLARICE.

Mais d'où vient que je céderois plutôt qu'une autre?

CORNÉLIE.

Je crois que c'est à la plus raisonnable de céder, et qu'elle en est bien récompensée par n'avoir jamais de démêlé avec personne.

CLARICE.

Il y en a de tant de façons, que je ne sais comment l'on peut s'en préserver.

VICTOIRE.

Par exemple, comment M^{lle} auroit-elle pu éviter ce qui lui est arrivé?

SOPHIE.

Quoi?

VICTOIRE.

Un homme l'avertit que son beau-frère a dit du mal d'elle, mais de ces mots qui vont à l'honneur; M^{lle} s'en plaignait hautement; le beau-frère proteste n'y avoir jamais pensé. Elle nomme l'accusateur, qui, se voyant pressé, aime mieux se dédire que de s'attirer toute une famille qu'il doit ménager; il désavoue donc ce que M^{lle} a avancé. Elle demeure avec le soupçon et la honte d'avoir inventé ce qu'elle a dit, et la voilà mal avec toutes les personnes avec qui elle vivoit : il faut se séparer.

244 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

Quel éclat dans le monde, et quel tort ne lui donne-t-on pas partout ?

FAUSTINE.

Comment auroit-elle pu l'éviter ? c'est un malheur dans lequel tout le monde auroit tombé.

CÉCILE.

Il n'y avoit qu'à ne rien dire.

CLARICE.

Vous auriez souffert doucement la médisance de son beau-frère, et négligé l'avis qu'on lui donnoit ?

SOPHIE.

Vous voyez le fruit de ces avis par ce qui lui est arrivé.

CORNÉLIE.

Ces donneurs d'avis en secret font faire de mauvais personnages à ceux à qui ils les donnent.

FAUSTINE.

Je croirois en devoir donner, et en recevoir en pareille occasion.

CÉCILE.

Je vois qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre.

CLARICE.

Vous entendriez dire du mal de vos amies sans les en avertir ?

CÉCILE.

Je répondrais doucement à ceux qui en diroient, qu'ils ne connoissent pas bien les personnes dont ils parlent, et je n'en redirois pas un mot.

FAUSTINE.

Mais qu'auriez-vous fait à la place de M^{lle} ?

CÉCILE.

J'aurois remercié le donneur d'avis ; je n'en aurois rien dit. Si l'avis eût été fondé, j'aurois tâché d'en profiter ; s'il ne l'étoit pas, j'aurois attendu que le temps l'eût détruit, comme il détruit sûrement ce qui s'est dit sans fondement.

SOPHIE.

Si M^{lle} avoit tenu cette conduite, elle se seroit épargné bien du chagrin.

CLARICE.

J'aurois cru qu'il auroit fallu une réparation à mon honneur.

SOPHIE.

Je n'ai jamais vu que le peuple demandât de telles réparations.

CORNÉLIE.

Il est vrai quand on leur dit des injures, ils prennent des témoins, et plaident pour demander qu'on leur fasse réparation¹.

CÉCILE.

On ne voit point de tels procédés entre des gens de condition.

CLARICE.

Il faut donc tout souffrir pour soi et pour les autres.

SOPHIE.

Quand nous traiterons nos amies comme nous-mêmes, elles n'auront pas sujet de se plaindre.

¹ Ce trait de mœurs a disparu dans l'édition de 1757.

FAUSTINE.

J'aurois regardé comme une grande marque de l'amitié de mes amies qu'elles m'eussent avertie de tout ce qu'elles auroient vu contre moi, quand ce n'auroit été qu'un regard ou la moindre grimace.

CÉCILE.

Elles feroient un vilain personnage, et vous attiroient bien des affaires.

FAUSTINE.

Pourquoi un mauvais personnage ?

CÉCILE.

Je n'en connois pas un si mauvais que celui de porter la désunion partout.

SOPHIE.

Il faut dissimuler ce qui peut fâcher, redire ce qui peut unir, et pouvoir se rendre le témoignage qu'on n'a jamais brouillé personne, et qu'on en a souvent concilié.

FAUSTINE.

Je suis ravie de cette conversation, et vous avez renversé des idées que je croyois très-raisonnables. Je ne comprenois point qu'il fallût rien souffrir pour soi et encore moins pour ses amies ; cependant vous nous faites voir que le plus grand service qu'on puisse leur rendre est de ne les commettre jamais à aucun démêlé, et qu'il faut en user ainsi pour soi-même.

SOPHIE.

Que vous êtes heureuse, mademoiselle, de vous rendre ainsi à la raison dès que vous l'apercevez !

FAUSTINE.

Il seroit difficile de résister aux vôtres.

CÉCILE.

Les mauvais esprits sont plus capables de résister que de se rendre.

CLARICE.

Je fais de grandes résolutions d'être paisible, et je suis touchée de ce que vous dites qu'il ne faut désunir personne, et au contraire qu'il faut unir autant qu'on peut.

SOPHIE.

On n'est pas loin de la raison, mademoiselle, quand elle touche si facilement.

CÉCILE.

On a l'esprit et le cœur bien faits quand on sait ainsi revenir de ses préventions.

CONVERSATION XII.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA DÉPENDANCE.

ODILLE.

Divertissons-nous aujourd'hui à imaginer ce que nous ferions dans le monde si nous y étions.

HORTENSE.

J'éloigne cette pensée de mon esprit, ne craignant rien tant que le jour où je sortirai d'ici.

AURÉLIE.

M^{lle} Odille ne prétend pas parler de ce qu'elle fera, mais de ce qu'elle feroit si elle n'avoit qu'à désirer.

VICTOIRE.

Pourquoi donner l'essor à son imagination, pour n'en être que plus malheureuse dans la suite ?

MÉLANIE.

C'est que si nous nous arrêtons à ce qui nous attend, nous serons tristes au lieu de nous divertir; et vous voulez vous faire un plaisir de ce qui n'arrivera jamais.

ODILLE.

Oui, mademoiselle, n'est-il pas de bon temps de se réjouir le plus qu'on peut ?

VICTOIRE.

J'aimerois mieux voir à peu près le parti que je prendrois en sortant de Saint-Cyr.

AURÉLIE.

Quelle utilité tirerons-nous de nous affliger avant le temps ?

ODILLE.

Il ne faut pas nous affliger, mais nous préparer pour être moins surprises.

MÉLANIE.

Si nous avons des malheurs à essayer, au moins serons-nous en liberté, et avec cela tout me paroît supportable.

HORTENSE.

Peignez-nous cet état de liberté, car j'avoue que je ne le comprends pas.

MÉLANIE.

J'appelle liberté, de faire tout ce qui me vient dans la tête.

HORTENSE.

Venons au détail; vous sortez de Saint-Cyr, où irez-vous?

MÉLANIE.

J'irai avec mon père; il ne me contraindra pas; il sort souvent, je serai maîtresse de la maison.

HORTENSE.

Tout cela est général. Que ferez-vous le matin?

MÉLANIE.

Je me lèverai tard, je m'ajusterai, j'irai à la messe.

VICTOIRE.

Avec qui? toute seule?

MÉLANIE.

Une fille me suivra.

HORTENSE.

Vous supposez donc une femme de chambre, qui n'aura qu'à vous ajuster et à vous suivre; mais il faut vous l'accorder. Vous voilà revenue de la messe.

ODILLE.

Elle dînera, si son père est revenu.

ADÉLAÏDE.

Et s'il ne l'est pas?

AURÉLIE.

Elle l'attendra.

HORTENSE.

La voilà dans la dépendance.

ADÉLAÏDE.

Et si le dîner est mauvais, mal servi, à qui s'en prendra-t-on ?

VICTOIRE.

A celle qui est la maîtresse de la maison, et qui en répond.

HORTENSE.

Passons encore le dîner ; votre père est sorti, que devenez-vous ?

MÉLANIE.

Je fais ou je reçois des visites.

VICTOIRE.

Vous ne connaissez personne, vous avez vingt ans, et vous voilà à faire et à recevoir des visites ? Qui vous accompagne ?

AURÉLIE.

Quelque amie de sa mère.

HORTENSE.

Vous ne pouvez donc rien seule, et il faut dépendre de l'humeur, du loisir, de la santé et de la volonté de cette amie.

ODILLE.

Je n'aime pas ce plan-là, faisons-en un autre. Je n'ai ni père ni mère.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! à la bonne heure. Où allez-vous ?

ODILLE.

Je vais chez une princesse ; elle me donne de quoi m'habiller proprement, je la suis au bal, à la comédie, chez les grands ; je fais bonne chère.

VICTOIRE.

Êtes-vous bien avec elle ?

ODILLE.

Je suis sa favorite.

ADÉLAÏDE.

Vous permet-elle de la quitter ? vous reposez-vous ? voyez-vous qui il vous plait ? en un mot avez-vous un moment de liberté ?

AURÉLIE.

Vous ne mettez point de piété dans vos projets ; j'en veux avoir, et me retirer avec une personne qui pense comme moi, mettre notre bien ensemble, avoir les mêmes exercices et les mêmes relâchements, nous servir tour à tour, et faire notre salut ensemble.

HORTENSE.

Il faut pour la bienséance qu'elle soit âgée.

AURÉLIE.

N'y a-t-il pas des personnes âgées fort raisonnables ?

HORTENSE.

Sans doute, et elles le sont pour l'ordinaire plus que les autres ; mais, comme nous l'avons déjà dit, il faut se régler sur la santé, la volonté et l'humeur de cette fille-là ; vous voilà plus dépendante qu'à Saint-Cyr, et engagée à une vie plus triste ; je ne vois que votre chambre et l'église, un habit modeste, un éloignement de tout plaisir mondain ; un couvent seroit moins austère.

ODILLE.

Vous me désespérez, mademoiselle, et je ne sais

252 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

plus quel parti prendre; accordez-moi, pour me consoler un peu, ce qu'on appelle un château en Espagne.

HORTENSE.

J'y consens.

ODILLE.

Je suis veuve, riche, sans enfants, sans proches parents, maîtresse de moi, avec assez d'années pour me conduire; j'ai une maison à la ville pour l'hiver, une à la campagne pour l'été, et je ne songe qu'à me divertir; vous ne pouvez nier que je ne fusse heureuse.

HORTENSE.

Oui, s'il n'arrive aucun événement qui vous trouble.

AURÉLIE.

Que pourroit-il arriver?

ADÉLAÏDE.

L'injustice d'un voisin, qui fait un procès, l'insolence d'un paysan qui ne craint point une femme.

VICTOIRE.

Un chasseur qui tue son gibier.

ADÉLAÏDE.

Un gentilhomme qui lui dispute la place à l'église.

ODILLE.

La justice est pour tout le monde.

HORTENSE.

Vous voilà en procès et dépendant de tous vos juges, et de tous ceux dont vous voudriez les sollicitations.

AURÉLIE.

J'ajoute au plan de mademoiselle, que j'ai une grande protection à la cour, qui me soutient dans mes affaires.

HORTENSE.

Quoi ! sans que vous lui rendiez aucun service ! sans que vous lui fassiez votre cour, sans que vous soyez assidue auprès d'elle !

ADÉLAÏDE.

Ces idées sont impraticables.

ODILLE.

Hé bien ! qu'en voulez-vous conclure ?

HORTENSE.

Que les hommes sont dépendants les uns des autres ; que les femmes le sont encore plus ; que nous sommes foibles, timides, que nous avons besoin d'être secourues, protégées ; et que cela est si vrai, que nous n'oserions demeurer dans une maison sans hommes.

VICTOIRE.

On n'oseroit se mettre en chemin sans avoir quelque homme, parce que nous serions exposées à toutes sortes d'insultes.

ODILLE.

Les couvents n'ont pas d'hommes.

HORTENSE.

Ils en ont au dehors pour les secourir.

AURÉLIE.

Combien de maisons à Paris habitées par des femmes !

254 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

ADÉLAÏDE.

Leurs voisins les protègent, si elles savent s'attirer de la considération.

ODILLE.

Tout cela conclut que nous sommes bien malheureuses.

HORTENSE.

Oui, quand nous ne sommes pas raisonnables, que nous voulons des choses impossibles, que nous ne savons pas nous accommoder de notre état, et vivre dans une dépendance, dont nous venons de voir qu'on ne peut se passer.

CONVERSATION XIII.

SUR LA SOCIÉTÉ.

VICTOIRE.

Une personne parlant d'une autre disoit qu'elle étoit sociable; je n'entends pas bien ce que ce mot signifie.

ALEXANDRINE.

J'aimerois mieux dire propre à la société, et c'est une grande louange.

HENRIETTE.

Expliquez-nous cette louange, je vous prie.

ALEXANDRINE.

Une personne aimable dans la société est une.

personne qui en fait souvent le plaisir et qui ne la trouble jamais.

VICTOIRE.

J'ai besoin d'être instruite en détail. Qu'est-ce qui rend aimable dans la société, et comment est-ce qu'on la trouble ?

FAUSTINE.

Je crois que ce qui rend aimable et qui fait le plaisir dans la société, c'est d'avoir de l'esprit.

ALEXANDRINE.

Il faut plus que de l'esprit ; on pourroit en avoir, et n'être pas propre au commerce¹.

VICTOIRE.

Comment l'entendez-vous ? peut-on plaire sans esprit ?

ALEXANDRINE.

Oui, on pourroit être commode, et si on ne faisoit pas le plaisir de la compagnie, au moins n'en feroit-on jamais la peine.

FAUSTINE.

Pour peindre une personne propre à la société, nous dirions bien des choses qui conviennent à une bonne humeur.

VICTOIRE.

Il n'importe, pourvu que nous nous instruisions.

ALEXANDRINE.

Pour être propre à la société, il faut de la complaisance, de la douceur, de la politesse.

¹ C'est-à-dire à la société.

HENRIETTE.

Quoi ! nous jeter dans des compliments continuels !

ÉMILIE.

Vous croyez que la politesse consiste en compliments ?

VICTOIRE.

Je l'ai toujours cru.

ALEXANDRINE.

Non, mademoiselle, la grande politesse est de ménager en tout et partout les gens avec qui nous vivons.

HENRIETTE.

Comment ?

ALEXANDRINE.

En ne les blessant jamais et en entrant dans tout ce qu'ils veulent, et en ne contrariant ni ce qu'on dit ni ce qu'on fait.

HENRIETTE.

Quoi ! je ne dirois pas mon sentiment, et je me rendrais toujours à celui des autres !

FAUSTINE.

On peut disputer pour animer la conversation, mais il ne faut pas l'aigrir.

VICTOIRE.

Si les autres l'aigrissent, est-ce ma faute ?

ALEXANDRINE.

Oui, si vous avez dit quelque chose d'aigre, ou de rude, ou de grossier.

HENRIETTE.

Je commence à comprendre la louange d'être

sociable, car il faut presque toutes sortes de bonnes qualités.

FAUSTINE.

Il est vrai ; et quand vous voyez une personne désirée partout et dont on s'accommode longtemps, vous pouvez conclure qu'elle n'est pas sans mérite.

VICTOIRE.

Je vous demande le portrait d'une personne propre à la société.

ALEXANDRINE.

Elle a de l'esprit jusqu'à un certain point ; elle est douce et complaisante ; elle veut tout ce qu'on veut, jouer au jeu que les autres proposent quand il ne serait pas de son goût, se promener, demeurer dans la chambre, parler, se taire, travailler ; elle écoute avec attention ce qu'on lui dit ; elle n'abuse point de l'attention des autres en se faisant écouter trop longtemps ; elle n'est point curieuse, elle ne veut savoir que ce qu'on veut lui dire, elle ne pénètre point dans les choses dont elle n'est point chargée ; elle ne se fâche jamais ; elle laisse tomber tout ce qui pourroit fâcher une autre ; elle loue ce qui est bon ; elle se tait sur ce qui est blâmable dans les personnes ; elle entend dire ce qu'elle savoit sans montrer qu'elle le sait, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaisir de celle qui veut apprendre une nouvelle. Je n'en finirois point si je parcourais tout ce qui fait une personne propre à la société.

HENRIETTE.

Je voudrais bien le portrait de la grossière.

ALEXANDRINE.

Je suis honteuse de tant parler, et je prie M^{lle} Faustine de le faire.

FAUSTINE.

Il est facile, car c'est le contraire de ce que vous venez de dire : elle est occupée d'elle et oublie les autres ; elle prend la bonne place ; elle se jette à table sur ce qui est le meilleur ; elle parle d'elle ; elle se fâche aisément ; elle épie ce qu'on fait, elle en juge, elle est attachée à son opinion ; elle veut dominer, elle se vante ; elle ne peut souffrir la moindre opposition, elle voudroit que sa volonté fût toujours suivie.

HENRIETTE.

En voilà assez pour comprendre que cette personne-là ne peut être désirée ; elle me fait peur.

VICTOIRE.

Nous sommes bien obligées à ces demoiselles de nous avoir développé des choses qui nous peuvent être utiles.

ALEXANDRINE.

C'est que vous n'y avez pas encore fait réflexion, car vous avez déjà assez d'expérience pour voir que les personnes que vous désirez ou que vous craignez ont quelque chose des portraits que nous venons de faire.

CONVERSATION XIV.

SUR LES VERTUS CARDINALES¹.

VICTOIRE.

Pour entrer dans le dessein que l'on a de nous rendre capables de conversations raisonnables, j'ai pensé que nous devions prendre aujourd'hui les vertus cardinales pour sujet de la nôtre, et dire sur chacune ce qui nous viendra dans l'esprit.

PAULINE.

Voilà qui est fait; je prends la Justice.

VICTOIRE.

Et moi la Force.

EUPHRASIE.

Et moi la Prudence.

AUGUSTINE.

Vous ne me laissez pas à choisir; mais je suis contente de mon partage, et ravie d'être la Tempérance².

¹ « Ce dialogue, dit Walkenaer, est le plus ingénieux et le plus piquant de tous ceux que M^{me} de Maintenon a composés pour ses élèves de Saint-Cyr, et qui nous donne l'idée la plus nette de son caractère; elle a su y donner à une vérité incontestable l'apparence d'un paradoxe. » (*Mémoires sur M^{me} de Sévigné*, t. V, p. 439.)

² Tout le secret de la vie de M^{me} de Maintenon est dans cette vertu qu'elle possédait si complètement, la tempérance, laquelle n'est autre que la raison si bien définie par elle dans

LA JUSTICE.

Je ne crois pas qu'aucune de vous prétende s'égaliser à moi. Rien n'est si beau que la Justice : elle a toujours la Vérité auprès d'elle ; elle juge sans prévention ; elle met tout dans son rang ; elle sait condamner son ami, et donneroit le droit à son ennemi ; elle se condamne elle-même ; elle n'estime que ce qui est estimable.

LA FORCE.

Tout cela est vrai ; mais vous avez besoin de moi, et vous vous lasseriez si je ne vous soutenois.

LA JUSTICE.

Pourquoi me lasserai-je ?

LA FORCE.

Parce que votre personnage est triste, que vous déplaitez souvent, et qu'on ne vous aime guère, qu'on vous craint, et qu'il faut un grand mérite pour s'accommoder de vous.

LA PRUDENCE.

C'est à moi à régler ses démarches, à l'empêcher de se précipiter, à lui faire prendre son temps, et vous gêneriez tout l'une et l'autre sans moi.

LA JUSTICE.

Est-ce qu'il ne faut pas être toujours juste ?

LA PRUDENCE.

Oui, mais il ne faut pas toujours être sur son tribunal à rendre justice ; il faut mettre tout à sa place.

la Conversation VIII. Nous avons vu d'ailleurs plus haut comment elle en jouait les dépendances, c'est-à-dire la *discretion*, le *bon esprit*, etc.

LA FORCE.

Vous pouvez en effet rendre quelques services à la Justice, mais les miens vous sont nécessaires; vous êtes plus propre à la retenir qu'à la faire agir, si je ne vous donne à toutes deux mon secours.

LA JUSTICE.

Je ne vous comprends point : quoi ! j'ai besoin de votre secours pour voir que mon ami à tort et mon ennemi raison !

LA FORCE.

Non, vous le voyez par vous-même; mais vous avez besoin de moi pour oser le dire, car votre amitié vous fait trouver de la peine à fâcher votre ami.

LA JUSTICE.

Il me suffit qu'une chose soit juste pour la soutenir.

LA FORCE.

Oui, si je suis avec vous; mais c'est que vous ne me voulez pas voir, vous donnez à la Justice ce qui est à la Force, et vous voilà injuste.

LA TEMPÉRANCE.

Je vous admire, mesdemoiselles, de croire que vous pouvez vous passer de moi, et que je vous suis nuisible parce que je ne m'empresse pas de parler.

LA PRUDENCE.

Voudriez-vous aussi faire la nécessaire ?

LA TEMPÉRANCE.

Je le suis si fort, que je vous défie toutes trois de vous passer de moi.

LA FORCE.

Et que ferez-vous avec votre froideur ?

LA TEMPÉRANCE.

Je vous empêcherai de pousser tout le monde à bout.

LA JUSTICE.

Quel service me rendrez-vous ?

LA TEMPÉRANCE.

Je modérerai votre justice souvent amère et désagréable.

LA PRUDENCE.

Je ne pense pas que vous prétendiez rien sur moi.

LA TEMPÉRANCE.

Je m'opposerai à vos incertitudes, à votre timidité qui va souvent trop loin.

LA FORCE.

A vous entendre, vous l'emporteriez donc sur nous toutes ?

LA TEMPÉRANCE.

Sans doute, vous penchez toutes aux extrémités si je ne vous modère ; c'est moi qui mets des bornes à tout, qui prends ce milieu si nécessaire et si difficile à trouver, et qui m'oppose à tous les excès.

LA PRUDENCE.

Je vous avois toujours regardée comme opposée à la gourmandise, et rien de plus.

LA TEMPÉRANCE.

C'est que vous ne me connaissez pas ; je détruis en effet la gourmandise et le luxe, je ne souffre aucun emportement ; non-seulement je m'oppose à tout mal, mais il faut que je règle le bien ; sans moi la Justice seroit insupportable à la foiblesse des hommes, la Force les mettroit au désespoir, la Pru-

dence empêcheroit souvent de prendre des partis qu'il faut prendre, et perdrait son temps à tout peser. Mais avec moi la Justice devient capable de ménagement, la Force s'adoucit, la Prudence donne des conseils, sans trop affaiblir, elle ne va ni trop vite ni trop lentement, et en un mot je suis le remède à toutes les extrémités.

LA JUSTICE.

Je suis surprise de ce que j'entends ; ne conviendrez-vous point que la sagesse se peut passer de vous ?

LA TEMPÉRANCE.

Vous répondriez vous-même à cette question, car vous n'ignorez pas qu'il faut être sobre dans la sagesse¹. Ne cherchez pas davantage, mademoiselle, on ne peut rien faire de bon sans moi.

LA PRUDENCE.

Au moins ferons-nous notre salut sans vous ?

LA TEMPÉRANCE.

Difficilement ; j'ai à tempérer le zèle trop actif, amer et indiscret ; il faut que je fasse prendre une conduite qui évite les extrémités, que je modère l'inclination à donner, et l'inclination à garder, que je règle le temps de la prière, les austérités, le recueillement, le silence, les bonnes œuvres, que j'abrège une exhortation, que je raccourcisse une consultation, un examen, enfin j'ai à modérer jusqu'aux désirs de la ferveur².

¹ Voir plus haut, p. 186.

² Voir plus haut, p. 223.

LA JUSTICE.

Vous avez bien des affaires.

LA TEMPÉRANCE.

Mon caractère ne me permet pas d'en être fatiguée, j'agis doucement et paisiblement.

LA FORCE.

Tout cela conclut que nous avons besoin de vous ; et n'avez-vous besoin de personne ?

LA TEMPÉRANCE.

Non, je me suffis à moi-même.

LA FORCE.

Ne peut-on pas être trop modéré ?

LA TEMPÉRANCE.

Ce ne seroit plus modération, car elle ne souffre ni le trop ni le trop peu.

LA PRUDENCE.

Vous me dégoûtez de mon état, et j'envie le vôtre.

LA TEMPÉRANCE.

C'est que vous aviez trop bonne opinion de vous ; cependant vous êtes toutes très-estimables ; y a-t-il rien de plus beau que la Justice ? toujours fondée sur la vérité, incapable de prévention, incorruptible, désintéressée, se jugeant elle-même malgré son amour-propre.

LA JUSTICE.

Avec tout cela vous dites que je suis haïe.

LA TEMPÉRANCE.

C'est que vous ne flattez pas, et on veut être flatté.

LA FORCE.

Et pour moi je gâterois tout sans vous.

LA TEMPÉRANCE.

Oui, mais vous faites merveille avec moi, vous animez toutes les vertus, vous poursuivez vos entreprises jusqu'à la fin, et vous ne vous lassez jamais.

LA PRUDENCE.

Et je ne fais qu'hésiter.

LA TEMPÉRANCE.

Vous savez choisir les temps, vous êtes accommodante, vous prévoyez les inconvénients, vous prenez des mesures, et vous êtes absolument nécessaire, pourvu que je vous garantisse de l'extrémité.

LA FORCE.

Vous voulez nous consoler, mais enfin notre personnage est inférieur au vôtre.

LA TEMPÉRANCE.

Que serai-je sans vous ? employée seulement et souvent inutilement à m'opposer aux excès et aux passions des hommes ; mon bel endroit est d'être nécessaire pour modérer les vertus.

LA FORCE.

Sommes-nous des vertus, si nous avons besoin de vous pour éviter quelque extrémité ? la vertu tient le milieu.

LA TEMPÉRANCE.

C'est moi qui fais connoître ce milieu ; je ne dis pas que vous fissiez de grands maux, mais vous pourriez aller trop loin.

LA JUSTICE.

Je pourrais être trop juste.

LA TEMPÉRANCE.

Non, mais juger trop souvent, être par là à la charge de tout le monde; la Force jointe à la sécheresse de la Justice, la rendroit encore plus fâcheuse.

LA PRUDENCE.

Je pourrois y remédier.

LA TEMPÉRANCE.

Vous les embarrasseriez souvent. Nous avons besoin les unes des autres, vivons bien ensemble et sans jalousie, unissons-nous contre la corruption du monde, plus forte que toutes les vertus, si la grâce ne venoit à leur secours.

CONVERSATION XV.

SUR LES INCONVÉNIENTS DU MARIAGE.

CLOTILDE.

Je suis bien aise de me trouver avec vous, mesdemoiselles, et quand je vous aurais choisies, je n'aurois pas mieux fait que ce que le hasard vient de faire.

ATHÉNAÏS.

Vous nous paraissez si rêveuse depuis quelque temps, que nous avons voulu vous distraire, et c'est là ce qui nous amène.

CÉCILE.

Il est vrai que votre humeur paroît toute changée.

CLOTILDE.

Je ne le suis pas pour vous, mais j'avoue qu'à mesure que le temps de sortir d'ici approche, je suis fort occupée du parti que je prendrai.

MÉLANIE.

A chaque jour suffit son mal; pourquoi s'inquiéter?

CLOTILDE.

A chaque jour suffit son mal pour s'en troubler, mais il est très-bon de penser à ce qu'on veut faire.

ROSALIE.

Il n'y a point de parti qui n'ait ses inconvénients.

ALEXANDRINE.

Il faut les peser, il est toujours bon de prévoir.

CLOTILDE.

C'est justement ce que je voudrois faire.

MÉLANIE.

Celui de la religion¹ est le plus dangereux, et je ne comprends pas comment on a la hardiesse de s'enfermer pour le reste de ses jours.

ALEXANDRINE.

N'appellez-vous pas s'enfermer de se marier? Faut-il moins de hardiesse pour ce parti que pour l'autre?

¹ C'est-à-dire de la vie religieuse.

CLOTILDE.

Celui-là me fait trembler, quand je songe qu'on se donne à un maître sans le connoître.

MÉLANIE.

Connoissez-vous mieux la supérieure à qui vous allez vous obliger d'obéir ?

CÉCILE.

Et qui peut être très-déraisonnable.

ALEXANDRINE.

Le mari peut l'être aussi, il n'a nulle règle qui le conduise ; on est exposée à toutes ses extravagances¹.

CLOTILDE.

On sait dans un couvent ce qu'on vous demandera, et s'il y a des personnes à qui il faut obéir, il y en a aussi qui sont dans les mêmes intérêts que vous, et qui ne souffrent pas qu'on demande autre chose que ce qui est réglé.

ROSALIE.

Ne me parlez point de règle, et de sacrifier sa liberté.

ALEXANDRINE.

Ne la sacrifiez-vous point avec un mari ?

MÉLANIE.

Il y en a de doux, de complaisants que vous aimez et qui vous aiment.

CLOTILDE.

Il y en a sans doute, mais vous ne serez peut-être

¹ Voir la note de la page 32.

pas heureuse dans ce choix, et les meilleurs sont toujours tyranniques.

ROSALIE.

Pourquoi voulez-vous que tous les hommes soient des tyrans ?

ALEXANDRINE.

C'est que le devoir est tyrannique, et qu'un mari, quelque doux qu'il soit, veut que vous soyez une honnête femme, et que vous ne viviez que pour lui et pour votre famille.

ATHÉNAÏS.

En quoi faites-vous consister le devoir d'une honnête femme ?

CLOTILDE.

A s'oublier elle-même, et ne plus penser qu'à sa famille.

CÉCILE.

S'oublier soi-même, voilà un terme de couvent dont on ne se sert point dans le monde.

ALEXANDRINE.

Je ne sais si le terme est de couvent, mais la pratique est du monde, et si vous voulez parcourir la journée d'une honnête femme, vous n'y trouverez guère de temps pour elle.

CÉCILE.

Une femme se lève, s'habille, s'ajuste, reçoit compagnie, va se promener, joue, tout cela n'est pas fort austère.

MÉLANIE.

Elle va à des spectacles, elle fait des amis, et se divertit fort bien.

ALEXANDRINE.

Et son mari en est content? vous le supposez bien accommodant.

CLOTILDE.

Vous supposez aussi que cette femme abandonne sa réputation?

ROSALIE.

Non, mais tout cela n'est pas incompatible.

ATHÉNAÏS.

C'est de la journée d'une honnête femme que je voudrais parler, car je ne comprends point qu'on puisse vivre sans réputation.

ALEXANDRINE.

Une honnête femme se lève matin pour avoir plus de temps; elle commence par la prière, elle donne ses ordres à ses domestiques, elle voit ses enfants, elle entre dans leur éducation, elle s'occupe de recevoir les personnes que son mari amène quelquefois à dîner, qui ne sont pas toujours de son goût; elle est la première servante de la maison pour tout préparer; après le repas, elle demeure en compagnie malgré elle; on la laisse enfin; elle travaille à son ouvrage ou à ses affaires, elle écrit à des procureurs, elle sort peu; voilà comme le jour finit, elle recommence le lendemain.

MÉLANIE.

Si c'est là comme une femme doit vivre, j'aimerois mieux être anachorète.

ATHÉNAÏS.

Ce n'est pourtant point là une femme malheureuse.

ALEXANDRINE.

Non ; j'ai prétendu faire le portrait d'une femme heureuse, paisible et assez riche.

CÉCILE.

En pouviez-vous peindre une plus malheureuse ?

ALEXANDRINE.

Aisément ; c'est une femme qui aime son mari, qui n'en est point aimée, qui est jalouse.

MÉLANIE.

Cela est affreux !

ATHÉNAIS.

Aimeriez-vous mieux celle qui hait son mari, et qui en est aimée et accablée par ses assiduités, ses jalousies, ses tyrannies, et tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible ?

ROSALIE.

Ce sont là des aventures extraordinaires ; peignez-nous des états plus communs.

ALEXANDRINE.

Eh bien ! un mari et une femme qui vivent honnêtement ensemble, sans s'aimer beaucoup : le mari a une femme qu'il aime, avec qui il se ruine et met sa famille à l'aumône ; ce malheur n'est point rare.

ATHÉNAIS.

Un autre ménage vit assez bien ensemble, mais une femme est malheureuse par les grossesses ; j'en ai connu une qui à chaque enfant perdoit les jambes, et qui à la fin les perdit tout à fait, et on l'a vue ici qu'il falloit l'apporter. On ne finiroit pas, si on rapportoit les exemples qu'on sait, et il y en a beaucoup davantage qu'on ne sait pas.

ALEXANDRINE.

Il faut qu'une femme se dévoue à la mort et à l'esclavage en se mariant, et il n'y en a que trop d'exemples.

CLOTILDE.

En vérité, mademoiselle, vous faites grand'peur du mariage, et vous voudriez donc que toutes les filles se fissent religieuses.

ALEXANDRINE.

J'en serois bien fâchée, car une mauvaise religieuse n'est pas plus heureuse qu'une femme mariée.

ROSALIE.

Que voudriez-vous donc ?

ALEXANDRINE.

Que l'on connoisse le foible de tous les états, et qu'on ne s' imagine point qu'il y en ait d'heureux.

ATHÉNAÏS.

Que conseilleriez-vous à une amie ?

ALEXANDRINE.

De bien prier Dieu avant d'embrasser un état.

CÉCILE.

Vous nous renvoyez à la dévotion.

ALEXANDRINE.

Il n'y a qu'elle qui puisse nous faire soutenir les malheurs de la vie.

CONVERSATION XVI.

SUR LA CONTRAINTE.

MÉLANIE.

Voici l'heure de causer ensemble; je pensois à vous demander à toutes en quoi vous feriez consister le bonheur.

ATHÉNAÏS.

A être riche.

AUGUSTINE.

Et moi à être élevée au-dessus de tout ce que je connois.

SOPHIE.

Et moi à me divertir continuellement.

FLORIDE.

Et moi je le mettrois à n'être jamais contrainte.

MÉLANIE.

Aucune de ces conditions ne peut être heureuse, mais il y en a une impossible.

ATHÉNAÏS.

Laquelle?

MÉLANIE.

Celle de ne se pas contraindre, car je crois qu'il n'y a sur la terre que les fous qui ne se contraignent jamais.

FLORIDE.

C'est donc dire qu'on ne peut jamais être heureux.

HORTENSE.

Il est bien vrai qu'on n'est jamais parfaitement heureux, mais il y a bien des personnes qui ne se croient pas malheureuses pour être contraintes.

FLORIDE.

Je ne connois pas un plus grand malheur.

MÉLANIE.

C'est qu'en effet vous n'en connoissez pas d'autre; quand vous en aurez éprouvé de plus grands, vous ne compterez pas tant la contrainte.

FLORIDE.

Mais, mademoiselle, n'y a-t-il pas d'état où l'on ne soit point contrainte?

AUGUSTINE.

Si j'étois au-dessus des autres, qui est-ce qui me contraindrait?

HORTENSE.

Je crois que les grandes contraintes sont pour les places élevées¹.

ATHÉNAIS.

Vous croyez que le Roi se contraint?

MÉLANIE.

Depuis le matin jusqu'au soir.

FLORIDE.

Ah! mademoiselle! vous me permettez de vous dire qu'il y a de l'exagération; car, au moins dans

¹ Voir l'Entretien de M^{me} de Maintenon avec M^{me} de Glapion, t. II, p. 153 des *Lettres historiques et édifiantes*.

ses plaisirs, il ne se contraint pas, puisqu'ils ne seroient plus plaisirs.

MÉLANIE.

Si j'exagère, il faut que vous conveniez aussi que vous êtes extrême, si vous croyez que la moindre contrainte ôte tout plaisir.

FLORIDE.

Revenons au Roi, dites-nous ses contraintes.

HORTENSE.

Il se lève à une heure réglée pour la commodité des courtisans, et il n'est pas vraisemblable qu'il n'y ait des jours où il voudroit se lever plus tôt ou plus tard. Il s'habille en public pour faire plaisir aux grands seigneurs, et il y a bien des temps où il aimeroit mieux être seul; il dîne de même réglement et en public¹.

MÉLANIE.

Il travaille avec ses ministres, et ce n'est pas toujours avec plaisir; il voit des étrangers, il donne des audiences, il entend des choses fâcheuses, ennuyantes; tout cela peut-il se faire sans contrainte?

HORTENSE.

Il va à la chasse ou à d'autres plaisirs; il y faut mener souvent ceux qui déplaisent, de peur de fâcher les uns, d'offenser les autres, qui ont des places distinguées; il faut laisser ceux qui le divertiroient, de crainte d'exciter la jalousie; en un mot, se contraindre toujours.

¹ Quand on lit les détails d'étiquette que subissait le Roi, dans le *Journal de Dangeau*, les *Mémoires de Saint-Simon*, etc., on ne peut en effet que le plaindre de ce continuel esclavage.

ATHÉNAÏS.

Je ne veux point être roi après cette description.
Je suis un bon paysan.

MÉLANIE.

Il faut se contraindre pour travailler quand on voudroit se reposer ; il faut se contraindre dans sa famille, qui n'est pas toujours selon son goût ; il faut bien vivre avec ses voisins ; il faut ménager les gens qui sont au-dessus de nous, et même ceux qui sont au-dessous ; enfin tout est contrainte.

FLORIDE.

Et que m'arriveroit-il quand je ne ferois rien de tout cela ?

HORTENSE.

Il vous arriveroit d'être haïe, insupportable, méprisée, évitée par tout le monde.

FLORIDE.

Vous m'étouffez, mademoiselle, et s'il n'est pas possible d'éviter la contrainte, apprenez-nous à la supporter.

MÉLANIE.

Je crois que la meilleure manière de la supporter est de s'y attendre et de s'y accoutumer.

HORTENSE.

En effet, quand on s'accoutume de bonne heure à s'occuper des autres, à s'oublier souvent, à prendre sur soi, on s'en fait une habitude.

FLORIDE.

Qu'y a-t-il qui nous puisse payer d'un tel martyre ?

MÉLANIE.

Ce martyre s'adoucit tous les jours, comme made-

moiselle vient de vous l'expliquer, et vous serez payée par le bonheur d'être aimée, estimée; comptez-vous cela pour rien?

HORTENSE.

C'est une nécessité où il n'y a point de remède, et il faut aller dans un désert si on ne veut pas se contraindre.

SOPHIE.

Vous m'en donneriez envie par l'impossibilité que vous mettez à vivre en liberté.

MÉLANIE.

C'est à vous à choisir entre les souffrances et les contraintes, car je crois que vous ne seriez pas bien à votre aise dans le désert.

AUGUSTINE.

Je croyois qu'on n'étoit contraint que dans l'enfance ou dans un couvent.

MÉLANIE.

Vous verrez un jour que ce temps-là a été le plus heureux et le plus libre de toute votre vie.

CONVERSATION XVII.

SUR LA DIFFÉRENCE DES BONS ET DES MAUVAIS
CARACTÈRES D'ESPRIT.

CÉLESTINE.

Je voudrois de tout mon cœur que nous puissions

établir à notre bande¹ ces conversations raisonnables qu'on nous demande.

ÉLÉONORE.

Nous en profiterions et en donnerions l'exemple.

FAUSTINE (*de mauvaise humeur*).

Il faut avoir une grande opinion de soi pour vouloir donner l'exemple.

ÉLÉONORE.

Nous y sommes obligées, et ce seroit une mauvaise raison de ne pas bien faire de peur d'avoir bonne opinion de soi.

SOPHIE (*esprit de travers*).

Tous ces raisonnements-là sont ennuyeux.

CÉLESTINE.

Voulez-vous jouer à quelque jeu ?

FAUSTINE.

Vous ne le voudriez pas : il faut de la conversation.

CÉLESTINE.

J'en désirerois ; mais, si vous aimez mieux jouer, nous la mettrons à une autre fois.

SOPHIE.

Nous n'avons que des jeux ennuyants.

OLYMPE.

Est-il possible que dans le grand nombre il n'y en ait pas un qui vous plaise ?

SOPHIE.

Non.

¹ Les classes de Saint-Cyr étaient partagées par bandes de dix à douze demoiselles.

ÉLÉONORE.

Et que voudriez-vous faire?

SOPHIE.

Me divertir.

ÉLÉONORE.

A quoi?

SOPHIE.

Je n'en sais rien.

FAUSTINE.

Revenez à votre conversation, mesdemoiselles; il ne faut pas vous contraindre.

CÉLESTINE.

Nous serions ravies de jouer, si vous l'aimez mieux.

FAUSTINE.

Ah! mademoiselle, il vaut mieux raisonner; mais je voudrais bien savoir comment on accommode cette envie de nous rendre raisonnables avec cette défense d'exciter notre esprit et notre curiosité.

ÉLÉONORE.

Vous ne voyez donc point de différence entre l'esprit et la raison?

SOPHIE.

Croyez-vous ces distinctions-là bien divertissantes?

OLYMPE.

Elles sont au moins très-utiles.

CÉLESTINE.

Achevez, mademoiselle, de nous éclairer sur cette différence.

ÉLÉONORE.

Je crois que l'esprit est une lumière vive, brillante, qui parott, qui divertit les autres et soi-même, mais qui ne nous rend pas plus sages et plus heureuses.

OLYMPE.

Et la raison ?

CÉLESTINE.

C'est ce qui règle notre conduite, qui nous rend aimables pour les autres, qui nous fait voir les choses comme elles sont, qui résiste aux passions, aux préventions, qui nous fait surmonter nos faiblesses et souffrir celles des autres. Mais M^{lle} Brigitte ne veut-elle point entrer dans notre conversation et nous dire son sentiment ?

BRIGITTE (*boudeuse*).

Je n'aime pas à parler, mademoiselle ; n'êtes-vous pas assez sans moi ?

ÉLÉONORE.

Nous ne pouvons vous compter pour rien, et vous seriez, si vous le vouliez, bien capable de causer avec nous.

BRIGITTE.

Vous me feriez plaisir de me laisser en repos.

FAUSTINE.

Ces demoiselles nous veulent rendre de beaux esprits.

CÉLESTINE.

Non, mais des filles raisonnables.

OLYMPE.

Tout le monde n'a pas votre mérite, mademoiselle.

ÉLÉONORE.

Nous ne le croyons pas ; mais pourquoi nous amuser à dire des choses inutiles, au lieu de nous instruire les unes avec les autres ?

OLYMPE.

Je ne comprends pas comment on peut entendre des choses raisonnables sans en être touchée ; il n'y a rien que je ne quittasse pour cela.

CÉLESTINE.

On est bien près de la raison quand on aime à en entendre parler, et ce goût ne peut venir que d'un fond de raison.

FAUSTINE.

Nous n'en avons donc point ?

ÉLÉONORE.

Vous en auriez si vous vouliez, mais c'est que vous n'êtes pas en humeur de parler ; jouons, je vous en prie.

FAUSTINE.

Je ne saurois jouer aujourd'hui, tout me déplaît.

OLYMPIADE.

Et ces demoiselles sont prêtes à tout, à causer, à jouer, à faire la volonté des autres : si c'est là la raison, il faut avouer qu'elle est bien aimable.

CÉLESTINE.

Elle l'est sans doute, et nous fait accommoder à tout sans vouloir rien trop fortement, toujours prête à céder, même dans les choses où on a raison.

FAUSTINE.

Ah ! mademoiselle, il faut que la raison l'emporte, puisqu'elle est si belle, et elle ne doit pas céder.

ÉLÉONORE.

La raison ne veut rien emporter, mais il est bien vrai qu'elle a une grande force et qu'elle se fait sentir, malgré qu'on en ait.

SOPHIE.

Que je suis lasse d'entendre parler !

OLYMPE.

Je ne le saurois croire ; vous dites cela pour nous faire disputer.

FAUSTINE.

Quand nous aurons bien parlé là-dessus, que nous en reviendra-t-il ?

ÉLÉONORE.

Nous en serons assurément plus raisonnables, qui est ce que nous avons à désirer. Mais est-il possible que nous finissions notre conversation sans que M^{lle} Brigitte ait voulu y entrer ?

BRIGITTE.

Vous m'en voulez, mademoiselle ; je ne vous demande que de me laisser.

OLYMPE.

Nous ne vous rebuons point, et vous pourrez bien après tout cela être plus raisonnable que nous quelque jour.

CONVERSATION XVIII.

SUR LE MENSONGE.

CORNÉLIE.

Je suis ravie de vous trouver, mesdemoiselles, pour vous faire mes plaintes de ce que M^{me} de Filancourt s'accommode du commerce d'une personne qui ne sauroit s'empêcher de mentir.

FAUSTINE.

Vous voulez parler de M^{me} de Ferlemont; il est vrai qu'elle s'en est fait une habitude.

CORNÉLIE.

Mais, mademoiselle, je me consolerois sur ce qui la regarde, pourvu que mes amies la chassassent de leur société, comme il a fallu qu'elle quittât elle-même son pays, parce qu'on ne l'écoutoit plus.

ALEXANDRINE.


J'aimerois assez à m'en divertir pour une heure.

FAUSTINE.

Je ne pourrois jamais me divertir d'une personne que je ne pourrois croire.

ALEXANDRINE.

La conversation ne doit pas toujours rouler sur des choses assez sérieuses, pour qu'il y faille apporter tant de foi?



HENRIETTE.

Il est vrai que je crois qu'il y a bien des sortes de menteries innocentes.

CORNÉLIE.

Et moi, je n'en crois guère, et il est si dangereux de s'y accoutumer, et de ne s'en pas tenir aux innocentes (supposé qu'il y en ait), que je crois plus chrétien et plus honnête de ne mentir jamais.

MÉLANIE.

Pour moi, qui aime la vérité, et qui me sens une grande opposition au mensonge; je voudrais qu'il fût décidé qu'il ne faut jamais mentir.

EUPHROSINE.

Mais quand on l'auroit décidé, comment voulez-vous vivre dans la morale sans faire quelques mensonges, puisqu'il y en a mille qui sont autorisés par l'usage?

CORNÉLIE.

Les honnêtes gens devraient changer l'usage, et se rendre les plus forts, en ne se servant jamais du moindre déguisement.

CLOTILDE.

Et que deviendroient les compliments? Il y a mille petits mensonges de civilité, et la bienséance ne veut pas même qu'on les empêche.

HENRIETTE.

Il y en a d'officieux, et qui peuvent empêcher de grands malheurs.

ALEXANDRINE.

Je demande grâce pour ceux qui sont plaisants.

MÉLANIE.

Je n'en permettrois aucun.

EUPHROSINE.

Quoi ! vous ne mentiriez pas pour sauver la vie à une de vos amies ?

MÉLANIE.

Je regarderois au moins comme un malheur de me servir de ce remède.

ALEXANDRINE.

Je veux mentir pour m'excuser.

CORNÉLIE.

Si j'étois tentée de mentir, ce ne seroit jamais pour mon intérêt ; et je me ferois un double plaisir de dire une vérité qui seroit contre moi.

EUPHROSINE.

Cela est admirable ; mais j'avoue que j'aurois de la peine à le faire.

FAUSTINE.

Tout ce que nous disons fait voir qu'il y a plus de menteurs qu'on ne pense.

MÉLANIE.

On se laisse là-dessus entraîner au mauvais exemple ; on commence par un petit conte faux, et puis on fait un mensonge plus considérable.

EUPHROSINE.

Quoi ! mademoiselle, vous ne permettez pas qu'on dise une fausseté quand elle orne une histoire !

MÉLANIE.

Pour une fausseté entière, je n'y consentirois jamais ; et le plus que je pourrois faire, ce seroit de permettre quelque exagération.

HENRIETTE.

Ah ! pour des exagérations, je vous défie de les empêcher, ou il faut changer toutes nos coutumes ; au lieu de dire : il y a longtemps que je vous ai vue, il faudroit dire : il y a un jour et demi que je ne vous ai vue ; au lieu de dire : je suis ravie de vous voir, il faudroit dire : je suis médiocrement aise de vous voir ; au lieu de dire : je suis sensible à vos malheurs, on pourroit quelquefois dire : je me sens assez indifférente à vos malheurs ; ainsi de presque tous les discours du commerce ¹.

FAUSTINE.

Vous voulez railler, mademoiselle ; mais ne croyez-vous pas que si on ne peut pas ôter tout à fait ces exagérations, que l'on feroit mieux d'approcher toujours le plus près que l'on peut de la vérité ?

HENRIETTE.

J'y consens, pourvu que cela ne mette pas une contrainte et une fadeur dans la conversation, qui en ôteroit un grand agrément.

ALEXANDRINE.

Encore faut-il que je m'instruise une fois pour toutes sur cet article, et que je fasse quelques questions. N'est-il pas permis, mademoiselle, d'user de ces mensonges officieux qui vont à louer nos amis, ou à cacher leurs défauts ?

MÉLANIE.

Je crois qu'il faut louer nos amis, et même ceux

¹ Du monde ou de la société.

qui ne le sont pas, de tout ce qu'ils ont de bon, et se taire sur ce qu'ils ont de mauvais.

CLOTILDE.

Si on les accuse, ne les défendez-vous pas?

MÉLANIE.

Je les excuserois le plus que je pourrois ; et comme la charité m'oblige à bien juger de leurs actions ou de leurs motifs, je les excuserois sans que ce soit un mensonge.

CLOTILDE.

Mais s'il s'agissoit d'une faute visible qui ne peut s'excuser?

MÉLANIE.

J'éviterois d'en parler.

ALEXANDRINE.

Il ne faut pas attendre un grand secours de mademoiselle, et il ne faut pas que ses amies fassent de grandes fautes.

FAUSTINE.

Il est vrai que sion la croit, elle nous jettera dans un grand silence.

HENRIETTE.

Je ne sais même si elle ne nous accuseroit pas de mentir en ne disant rien.

MÉLANIE.

Vous êtes trop bien instruite, mademoiselle, pour ignorer que j'eusse raison de vous accuser, et que c'est un mensonge, et même criminel de taire une vérité quand il est à propos de la dire.

ALEXANDRINE.

Vous me désespérez, mademoiselle, et je ne parviendrai jamais à ne pas mentir.

CLOTILDE.

Il faut pourtant y parvenir, et il n'y a point de peines qu'il ne faille prendre pour ne pas faire un mal quand nous le connoissons.

ALEXANDRINE.

Il ne faut donc plus faire de compliments, car ce seroit autant de mensonges.

MÉLANIE.

Ils sont tellement connus pour tels et en si grand usage dans le monde qu'ils ne trompent personne, ainsi je n'en fais pas grand scrupule.

HENRIETTE.

Puisque vous nous permettez ceux-là, vous m'accorderez bien encore d'ajouter quelques choses à un conte agréable.

MÉLANIE.

Comme on ne croit pas plus les contes que les compliments, je laisse là-dessus une entière liberté à votre imagination.

CLOTILDE.

La conclusion de tout ce que nous avons dit est, à ce que je vois, qu'il ne faut jamais déguiser la vérité, qu'il la faut chercher en tout point; qu'il faut s'y attacher avec plaisir jusque dans les choses les plus innocentes, qu'il ne faut jamais abuser de la crédulité de personne, et qu'il ne faut faire de mensonges que lorsque tout le monde les reconnoît pour

tels et que nous nous divertissons seulement par un effet de notre imagination.

MÉLANIE.

Rien n'est si beau que la vérité ; c'est ce qui fera notre bonheur dans le ciel, et ce qui fait la sûreté de la société sur la terre.

CONVERSATION XIX.

SUR LA BONNE CONDUITE.

VICTOIRE.

Quand on loue une personne d'une bonne conduite, qu'est-ce qu'en entend dire ?

ALEXANDRINE.

Qu'une femme est vertueuse, et qu'elle n'a jamais fait parler d'elle.

HENRIETTE.

C'est assurément un endroit essentiel, mais je crois que la bonne conduite s'étend plus loin.

ALEXANDRINE.

Je voudrais savoir le détail de cette bonne conduite.

HENRIETTE.

La bonne conduite est de remplir ses devoirs, de se régler, de ne tomber en aucun excès.

FAUSTINE.

D'avoir le plus d'égalité qu'on peut dans ses occupations.

VICTOIRE.

Je sais qu'il faut éviter les excès de tout ce qui est mal; mais sur ce qui est indifférent, faut-il de la conduite?

HENRIETTE.

Il en faut en tout, et comme M^{lle} Faustine l'a dit, il faut que la conduite soit égale autant qu'on le peut.

ALEXANDRINE.

Eh! quel mal y auroit-il, mademoiselle, quand je serois inégale dans mes occupations, et que je travaillerois un jour, et que je jouerois un autre?

HENRIETTE.

On ne juge pas de la conduite sur ce qu'on fait en deux jours; mais si vous travailliez trois mois de suite, et que vous jouassiez trois autres mois, on diroit que vous êtes extrême dans ce que vous faites.

VICTOIRE.

Quoi! il ne me seroit pas permis de voir tous les jours une amie que j'aurois, et de me livrer tout entière à une personne de mérite!

FAUSTINE.

Il y auroit plus de conduite à se modérer un peu pour éviter le dégoût, qui pour l'ordinaire suit ces grands empressements.

HENRIETTE.

Il n'y a rien de plus opposé à ce qu'on appelle conduite, que cet esprit d'extrémité.

VICTOIRE.

Vous êtes trop sage, mademoiselle; vous vous contraignez donc en tout?

FAUSTINE.

Il y a longtemps que nous sommes convenues que souvent ce qui s'appelle mérite est de savoir se contraindre.

HENRIETTE.

On regagne par le repos et l'honneur d'une bonne conduite ce qu'on souffre par un peu de contrainte.

ALEXANDRINE.

Mais pourquoi voulez-vous qu'on se contraigne dans ce qui n'est pas mal?

HENRIETTE.

C'est que la bonne conduite dont vous voulez parler n'est pas seulement d'éviter le mal, c'est qu'il en faut avoir même dans le bien.

ALEXANDRINE.

Voulez-vous aussi que nous ne priions pas Dieu tant que nous voudrions?

FAUSTINE.

Non, il ne faut pas le prier tout un jour et n'y pas penser le lendemain; il faut finir sa prière pour aller à d'autres devoirs; il faut retrancher sa prière pour ne se pas pousser à bout, et pour être plus en état de prier tous les jours de la vie.

VICTOIRE.

C'est votre raison, mademoiselle, qui nous pousse à bout; on ne peut disconvenir de ce que vous dites, mais la pratique en est tout à fait incommode.

HENRIETTE.

Nos inclinations ne sont pas assez bien arrangées pour que nous n'ayons qu'à les suivre; il faut s'y opposer souvent, les négliger quelquefois, les contraindre toujours, et c'est là cette bonne conduite dont vous avez voulu être instruite.

VICTOIRE.

Revenons à cette amie, à qui vous ne voulez pas qu'on s'abandonne.

HENRIETTE.

Il ne faut jamais s'abandonner, il faut être toujours maîtresse de soi¹, il faut prévoir l'avenir; cette intime amie vous manquera peut être, elle vous quittera pour une autre, ou vous vous lasserez d'elle, et le vrai moyen de s'en laisser, est cet abandon que vous demandez.

FAUSTINE.

Pendant que vous donnez toutes vos journées et tous vos soins à cette amie, que deviendront vos autres amies, vos proches? reviendrez-vous à eux, les trouverez-vous prêts à vous recevoir, quand cette amie vous aura manqué ou par sa faute, ou par les événements de la vie qui nous séparent souvent?

¹ C'est là un trait du caractère de M^{me} de Maintenon. Voyez ce qu'elle dit à ce sujet dans les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 74.

ALEXANDRINE.

Voilà bien des ménagements, et vous n'agissez donc jamais naturellement?

HENRIETTE.

Quand nous agirons naturellement, nous ferons fautes sur fautes : nous serons un jour engouées d'une chose, et le lendemain d'une autre ; nous ferons une amitié, et nous nous en dégoûterons ; nous nous brouillerons avec nos amis, nous manquerons à nos devoirs, nous témoignerons nos dégoûts, nous serons prodigues ou avarés ; nous nous jetterons dans la retraite, et ensuite dans le grand monde ; nous serons dévotes trois mois, et puis libertines ; un temps dans l'ajustement, un autre dans la négligence outrée ; en un mot, nous agirons avec la légèreté de l'esprit humain, qui ne sait ce qu'il veut, et nous serons de ces personnes dont on dit : elle n'a point de conduite, elle ne sait ce qu'elle fait.

VICTOIRE.

Vous ne nous avez rien dit de la conduite sur les affaires.

HENRIETTE.

Elle est pourtant très-nécessaire, et personne ne peut s'en passer, ou l'on est bientôt ruiné.

ALEXANDRINE.

A moins qu'on ne fût très-riche.

HENRIETTE.

Quelque riche qu'on soit, il faut se régler, proportionner sa dépense à son bien, compter sur des besoins qu'on ne prévoit pas en particulier, tâcher

294 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

d'avoir quelque chose de reste au bout de l'an, aimer mieux se passer que d'emprunter.

FAUSTINE.

Par tout ce que vous venez de dire, mademoiselle, je comprends que le jugement nous est bien nécessaire.

HENRIETTE.

Bien plus que l'esprit mille fois; c'est ce jugement qui fait cette bonne conduite qui nous attire l'estime des honnêtes gens.

ALEXANDRINE.

Mais il me semble que cette conduite est un art qui sait faire et montrer ce qui est le mieux; je n'y vois rien d'essentiel, et ce qui s'appelle mérite n'est donc point réel?

HENRIETTE.

On ne peut sans un mérite bien réel, et sans avoir des vertus bien essentielles, se conduire toujours par la raison, et le pouvoir de résister à ses inclinations n'est pas un petit mérite.

CONVERSATION XX.

SUR LA RECONNAISSANCE.

ÉMILIE.

Il y a bien des personnes qui conviennent d'avoir quelques défauts, mais je n'en ai jamais vu qui avouent qu'elles sont ingrates.

CLÉMENTINE.

Je n'en suis pas surprise, car ce seroit avouer qu'elles ont le cœur mal fait.

ADÉLAÏDE.

Il n'est pourtant que trop vrai qu'il y a très-peu de reconnoissance.

ÉMILIE.

Est-il possible, mademoiselle? rien ne seroit plus honteux pour le genre humain.

ADÉLAÏDE.

Il est vrai, mais le genre humain est très-défectueux.

CLÉMENTINE.

Rien ne me paroit pourtant plus naturel que de savoir bon gré d'un plaisir qu'on nous a fait ou d'un service qu'on nous a rendu.

ADÉLAÏDE.

Il n'y a guère de personnes qui, dans le moment qu'elles reçoivent un service, n'en sentent de la reconnoissance, mais ce sentiment ne dure pas, le service s'oublie, et souvent même nous sommes chargées d'avoir à vivre avec cette personne-là comme lui ayant obligation.

CLÉMENTINE.

C'est penser bien lâchement; je voudrois passer ma vie à lui témoigner ma reconnoissance.

ÉMILIE.

Je crois que vous allez un peu trop loin, car il pourroit bien arriver que je serois obligée à une personne dont le commerce continuuel me seroit insupportable.

CLÉMENTINE.

Ce seroit un grand malheur.

ÉMILIE.

Il est vrai, mais il peut arriver fort souvent.

CLÉMENTINE.

Que faire dans une pareille occasion ?

ADÉLAÏDE.

S'en tenir aux lois de l'honneur, professer la reconnaissance qu'on auroit, servir cette personne en tout ce qu'on pourroit, ne se brouiller jamais avec elle; vous voyez par là que ce sont des chaînes qui vous contraignent, et c'est ce qui m'a obligée de vous dire qu'on s'en trouve quelquefois bien chargé.

CLÉMENTINE.

Vous avez mauvaise opinion du cœur des hommes.

ADÉLAÏDE.

C'est que je le connois par mon expérience et par celle des autres.

ÉLÉONORE.

Pour moi, je ne connois que la reconnaissance; il n'y a rien que je ne fusse capable de faire pour ceux à qui j'ai obligation; ils deviennent tout pour moi; je les mets au-dessus de tous mes amis et de tous mes proches.

ADÉLAÏDE.

Ces sentiments marquent un bon fonds, mais vous les poussez trop loin.

CLÉMENTINE.

Peut-on trop pousser un sentiment si noble et si raisonnable ?

ADÉLAÏDE.

Oui, on le peut, s'il n'est pas retenu dans les bornes de la raison et des règles.

ÉMILIE.

C'est une exagération de dire que vous les mettez au-dessus de vos proches et de vos amis.

ADÉLAÏDE.

En effet, il peut arriver qu'une personne trouve une occasion de vous servir, elle le fait; il faut en avoir de la reconnaissance, mais non pas jusqu'à la préférer à la proximité et à l'amitié.

CLÉMENTINE.

Je sens que je mettrois ma reconnaissance jusqu'à n'avoir pour amis que ceux des gens à qui j'aurais obligation, et que je haïrais leurs ennemis.

ADÉLAÏDE.

Il ne faut haïr personne; mais tous ces sentiments sont outrés, ils ne sont pas véritables, et s'ils l'étaient, il faudroit les corriger.

CLÉMENTINE.

Vous m'embarrassez fort, mademoiselle, je crois qu'on ne pouvoit avoir trop de reconnaissance.

ÉMILIE.

Je comprends bien qu'elle seroit mal entendue si elle nous faisoit manquer à nos devoirs, comme nous y manquerions certainement si nous aimions mieux une personne qui nous auroit rendu un service que nous n'aimons notre père, notre mère, notre frère, notre sœur, notre ancienne amie, etc.

CLÉMENTINE.

Vous conviendrez pourtant que rien n'est si bas que l'ingratitude.

ADÉLAÏDE.

J'en demeure d'accord ; mais ne seroit-ce pas une ingratitude de préférer quelqu'un à son père et à sa mère ?

ÉLÉONORE.

Vous n'estimeriez pas une personne qui pousseroit la reconnaissance jusque-là ?

ADÉLAÏDE.

Non certainement, et personne ne l'estimeroit ; il faut que les vertus soient réglées.

ÉLÉONORE.

Mais c'est en moi un sentiment dont je ne suis pas la mattresse.

ÉMILIE.

Il faut l'être, et ne pas se jeter dans un inconvénient pour en éviter un autre.

ADÉLAÏDE.

Je crois ce sentiment sincère en M^{lle} Éléonore, dont le cœur est admirable ; mais je ne jugerois pas de même de toutes les autres. Ces sentiments sont souvent des effets de l'esprit et de la vanité qui veut montrer un cœur excellent.

CLÉMENTINE.

J'avoue que j'ai bien de la peine à comprendre que la reconnaissance puisse aller trop loin, quelque fortes que vos raisons me paroissent.

ADÉLAÏDE.

Ce qui choque la justice, la religion et la raison

va toujours trop loin et ne peut être appelé vertu.

ÉMILIE.

Quoi ! par reconnaissance vous manqueriez à un autre devoir ! c'est que votre bôn cœur se laisse emporter à cette idée de générosité qui n'est pas juste, et qui même n'est pas trop vraie.

ÉLÉONORE.

Je la sens au point de haïr les ennemis de ceux qui m'ont obligée, d'aimer leurs amis, de ne pouvoir souffrir leurs concurrents, encore moins leurs successeurs.

ADÉLAÏDE.

Voilà une vertu qui vous fait faire bien des injustices, car celui qui vous a obligé peut avoir tort dans tout ce que vous venez de dire.

ÉLÉONORE.

Je ne vois point de tort dans celui qui m'oblige.

ÉMILIE.

Vous l'aimez donc plus que vous même ; car si vous êtes raisonnable, vous voyez quand vous avez tort.

ADÉLAÏDE (à *Éléonore*).

Vous avez trop bon esprit pour ne pas voir que vous vous égarez ; il faut que tout soit réglé et modéré pour être des vertus. Donner sans règle, c'est prodigalité, et non pas libéralité ; ne donner jamais, c'est avarice, et non pas économie ; souffrir le désordre dans les personnes dont nous sommes chargées, c'est lâcheté, mollesse, et non patience et douceur, et ainsi de tout le reste, qui seroit trop long à dire.

CLÉMENTINE.

A quoi votre raisonnement veut-il nous conduire ? est-ce à l'ingratitude ?

ADÉLAÏDE.

J'en serois bien fâchée, car l'ingratitude fait horreur ; il vient d'une bassesse de cœur très-méprisable. Rien n'est plus beau ni plus juste que la reconnaissance, et jamais on ne doit oublier un bienfait ; mais je crois que cette reconnaissance a ses bornes, qu'elle doit être proportionnée aux obligations, qu'une vertu ne doit pas nous faire manquer à une autre.

ÉMILIE.

Il seroit injuste de haïr quelqu'un qui auroit succédé à celui qui vous auroit obligé, car il faut bien qu'on lui succède.

ÉLÉONORE.

Je ne le verrois pas agréablement.

ADÉLAÏDE.

Il peut vous faire souvenir d'une personne à qui vous auriez été obligée ; mais vous ne devez pas lui savoir mauvais gré. M^{lles} Éléonore et Clémentine nous ont marqué un bon cœur ; mais elles ne peuvent disconvenir que nous n'ayons raison, et que la reconnaissance ne doive avoir ses bornes comme les autres vertus, qui deviennent des excès quand elles passent ces bornes dont nous avons parlé.

CONVERSATION XXI.

SUR LA BONNE CONTENANCE.

VALÉRIE.

Je voudrais bien m'instruire sur une chose que j'entendis dire l'autre jour ; on disoit qu'une personne avoit une très-bonne contenance.

VICTOIRE.

Je n'entends point ce que cela veut dire.

MARCELLE.

N'est-ce pas qu'elle avoit bonne grâce ?

FLORIDE.

La bonne grâce fait assurément partie de la bonne contenance ; mais je crois que cette louange s'étend plus loin.

VALÉRIE.

Expliquez-nous-le, mademoiselle, si vous l'entendez.

FLORIDE.

Je crois que c'est un maintien, une contenance, un air convenable aux lieux, aux temps et aux personnes avec qui on est.

VICTOIRE.

Vous avez raison de dire que c'est une louange bien entendue ; et si vous voulez nous la bien démenter, ce sera une instruction utile pour nous.

FLORIDE.

N'est-il pas vrai qu'il y a des temps de joie, de tristesse, des lieux de liberté, de respect, des personnes à qui on doit plus qu'à d'autres ?

VALÉRIE.

Vous savez qu'il faut toujours des exemples.

FLORIDE.

Vous êtes une personne affligée; il ne conviendrait pas d'avoir un air fort gai, ce serait une mauvaise contenance.

IRÈNE.

Il faut être recueillie à l'église, et libre dans un jardin.

VALÉRIE.

Il est aisé de comprendre, pour peu qu'on sache vivre, qu'on s'accoutume à ceux qui sont au-dessus de nous, et qu'on prend le ton qui leur convient; mais quand on l'ignore, comment les aborder ?

FLORIDE.

Avec un visage sérieux.

MARCELLE.

J'ai souvent vu qu'on disoit à des enfants qu'il faut toujours avoir l'air gai et souriant.

FLORIDE.

Je crois cette maxime très-fausse, et rien ne donne l'air plus sot que d'aborder en souriant.

IRÈNE.

J'ai connu une personne d'esprit à qui on l'avoit donné, et qui l'a si bien observé, qu'on n'a jamais voulu convenir qu'elle eût de l'esprit quoiqu'elle en ait en effet; on la tournoit en ridicule, et ses en-

fants et les domestiques disoient qu'elle les impatientoit de sourire en les grondant.

VICTOIRE.

N'y a-t-il pas autant d'inconvénient d'aborder tristement une personne gaie que d'aborder en riant celle qui est affligée ?

FLORIDE.

Il ne faut aborder personne d'un air triste ni gai, mais avec un sérieux qui est cette bonne contenance; après cela, on s'accommode à l'humeur de celle à qui on a affaire.

VALÉRIE.

Cette bonne contenance se réduit donc au sérieux ?

FLORIDE.

Il s'en faut beaucoup; il y a différentes contenance, comme nous l'avons dit, selon les lieux: l'attention à l'église, la joie dans le plaisir, le respect avec les supérieurs et les grands, la liberté avec les égaux, la familiarité avec ceux qui sont au-dessous, et tout cela avec modération.

IRÈNE.

Il y a encore à prendre un milieu entre une trop grande timidité et une trop grande hardiesse; il faut que les jeunes personnes soient timides, mais sans en être déconcertées, et qu'elles ne se troublent point comme les paysans, qu'on dit qui tournent leur chapeau, ne sachant pas ce qu'ils font.

VICTOIRE.

Vous passez donc à un âge plus avancé d'être hardies.

IRÈNE.

Je ne passerois jamais la hardiesse à une femme : notre partage est la modération ; mais il est certain que le temps et l'expérience rassurent, et que rien n'est plus différent que le personnage d'une femme âgée de celui d'une jeune.

VALÉRIE.

En quoi cette différence ?

FLORIDE.

Je crois que la vieille a une contenance plus ferme, qu'elle entame la conversation, qu'elle fait des questions, qu'elle a une opinion, qu'elle la soutient, qu'elle décide quelquefois.

VALÉRIE.

Et que voulez-vous que fasse la jeune ?

FLORIDE.

Qu'elle se taise, qu'elle écoute, qu'elle réponde quand on la questionne, qu'elle dise son avis avec timidité si on lui demande ; qu'elle n'ait jamais un ton décisif, et que dans ce qui lui paroit le plus clair elle dise : il me semble que cela est ainsi ; je croyois cela ; mon opinion seroit celle-là, etc.

VALÉRIE.

Vous ne lui passeriez pas la moindre dispute ?

FLORIDE.

Bien plutôt qu'une décision ; on peut disputer pour s'instruire, et avec un air incertain qui plait, au lieu que la décision révolte.

VICTOIRE.

Et vous comprenez tout cela dans une bonne

contenance? Vous avez grande raison de dire qu'elle s'étend loin.

FLORIDE.

Plus loin que je ne le comprends moi-même; la bonne contenance dans une conversation est l'attention, la modestie, de ne se jamais fâcher, de ne se pas trop emporter, et d'être toujours maîtresse de soi.

IRÈNE.

Rien ne contribue tant à la bonne contenance que la modestie, qui nous fait défier de nous-même, de nos opinions, de nos goûts, et qui les donne comme nôtres sans prétendre que les autres doivent les suivre.

MARCELLE.

Je croyois que la modestie étoit d'avoir les yeux baissés.

FLORIDE.

C'est un effet de modestie, mais elle doit être encore plus dans l'esprit que dans l'extérieur.

MARCELLE.

Vous permettriez donc qu'on levât les yeux?

FLORIDE.

Oui, certainement, il faut les lever quand on veut voir quelque chose, et c'est même un manque de respect de ne pas regarder ceux à qui l'on parle.

VALÉRIE.

On peut donc regarder un homme si on a envie de le voir?

IRÈNE.

Il seroit à désirer qu'on n'en eût jamais envie, et

IRÈNE.

Je ne passerois jamais la hardiesse à une femme : notre partage est la modération ; mais il est certain que le temps et l'expérience rassurent, et que rien n'est plus différent que le personnage d'une femme âgée de celui d'une jeune.

VALÉRIE.

En quoi cette différence ?

FLORIDE.

Je crois que la vieille a une contenance plus ferme, qu'elle entame la conversation, qu'elle fait des questions, qu'elle a une opinion, qu'elle la soutient, qu'elle décide quelquefois.

VALÉRIE.

Et que voulez-vous que fasse la jeune ?

FLORIDE.

Qu'elle se taise, qu'elle écoute, qu'elle réponde quand on la questionne, qu'elle dise son avis avec timidité si on lui demande ; qu'elle n'ait jamais un ton décisif, et que dans ce qui lui paroit le plus clair elle dise : il me semble que cela est ainsi ; je croyois cela ; mon opinion seroit celle-là, etc.

VALÉRIE.

Vous ne lui passeriez pas la moindre dispute ?

FLORIDE.

Bien plutôt qu'une décision ; on peut disputer pour s'instruire, et avec un air incertain qui plait, au lieu que la décision révolte.

VICTOIRE.

Et vous comprenez tout cela dans une bonne

contenance? Vous avez grande raison de dire qu'elle s'étend loin.

FLORIDE.

Plus loin que je ne le comprends moi-même; la bonne contenance dans une conversation est l'attention, la modestie, de ne se jamais fâcher, de ne se pas trop emporter, et d'être toujours maîtresse de soi.

IRÈNE.

Rien ne contribue tant à la bonne contenance que la modestie, qui nous fait défier de nous-même, de nos opinions, de nos goûts, et qui les donne comme nôtres sans prétendre que les autres doivent les suivre.

MARCELLE.

Je croyois que la modestie étoit d'avoir les yeux baissés.

FLORIDE.

C'est un effet de modestie, mais elle doit être encore plus dans l'esprit que dans l'extérieur.

MARCELLE.

Vous permettriez donc qu'on levât les yeux?

FLORIDE.

Oui, certainement, il faut les lever quand on veut voir quelque chose, et c'est même un manque de respect de ne pas regarder ceux à qui l'on parle.

VALÉRIE.

On peut donc regarder un homme si on a envie de le voir?

IRÈNE.

Il seroit à désirer qu'on n'en eût jamais envie, et

306 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

je vous avoue que je suis toujours choquée quand j'entends dire à une personne de notre sexe : « Un tel est agréable ou affreux ; il a les yeux beaux, la bouche grande, le nez bien fait. »

MARCELLE.

M^{lle} Floride convient pourtant que c'est un manque de respect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

FLORIDE.

Il y a bien de la différence de lever les yeux pour satisfaire à cette bienséance ou à regarder un homme avec attention, à éplucher les traits de son visage, ses habits et toute sa personne.

VICTOIRE.

J'ai connu une femme qui, après avoir passé tout le jour, et même plusieurs jours avec un homme, ne savoit pas comment il étoit vêtu ¹.

IRÈNE.

Elle étoit louable, et je voudrois que ma fille en usât ainsi.

MARCELLE.

Ne permettez-vous pas de regarder les femmes ?

FLORIDE.

Il faut bien le permettre, et en effet il n'y a point de mal ; on ne peut empêcher la curiosité qu'on a pour leur figure et pour leur ajustement.

VALÉRIE.

Marquez-nous encore une mauvaise contenance.

¹ Cette femme est M^{me} de Maintenon, et cet homme est Louis XIV.

FLORIDE.

C'est une personne qui se tient mal, qui est distraite, qui remue toujours, qui regarde de tous côtés, qui n'est point occupée de ceux avec qui elle est, qui est inquiète, qui sort et entre sans raison, qui tourne la tête au moindre bruit, qui se met de travers, qui cherche ses commodités, qui prend des postures méseântes, et qui en tout parott s'abandonner à ses mouvements.

VALÉRIE.

Il faut étudier ce portrait pour éviter de lui ressembler.

FLORIDE.

Il est vrai que je crois que la bonne contenance est la tranquillité, l'occupation des autres, et d'agir en tout comme une personne qui est maîtresse d'elle et qui se possède.

VALÉRIE.

Cela est bien difficile à des esprits vifs.

FLORIDE.

Cette bonne contenance ne s'oppose point à la vivacité, à l'enjouement, mais il faut que tout soit modéré et retenu dans les termes de la modestie.

MARCELLE.

On ne se donne point la timidité : les uns naissent hardis et les autres timides.

IRÈNE.

Ceux qui sont hardis manquent de jugement ; il faut cacher ce défaut, et se montrer timides, le plus qu'il est possible, en ne parlant guère, en évitant de dire son avis, et en se retenant continuellement,

comme on retient les chevaux fougueux quand ils s'emportent.

VICTOIRE.

Je n'aurois jamais cru que la contenance nous eût pu fournir tant de choses utiles à savoir que tout ce que nous venons d'entendre.

CONVERSATION XXII.

SUR LE MYSTÈRE.

CAMILLE.

On nous a instruites sur bien des sujets, mais il y en a un, dont il me semble qu'on ne nous a rien dit, qui est le mystère.

CLÉMENTINE.

Je serois ravie de le voir approuvé, car rien ne me platt tant qu'un air mystérieux.

ÉLÉONORE.

Je suis de votre goût, et rien ne me paroît plus désagréable que de dire tout ce qu'on pense et de ne réserver rien.

CAMILLE.

Je pense très-différemment, et je crois qu'il faut être et paroître franc, quoiqu'on sache fort bien garder un secret.

ÉLÉONORE.

Quoi ! vous ne trouvez pas qu'il soit aimable de

parler peu, de laisser dire les autres, et de se taire, montrant par son air qu'on en sait plus qu'eux.

ÉMILIE.

Vous n'y pensez pas, mademoiselle, quand vous faites ce portrait d'une personne aimable; elle seroit insupportable dans une société.

CLÉMENTINE.

Vous aimeriez mieux une personne libre, qui dit tout ce qu'elle sait, qui ne cache rien, qui ne demande jamais des secrets, et dont la conduite est à découvert.

CAMILLE.

Oui, je l'aimerois mieux; mais je fais une grande différence d'un secret au mystère.

ÉMILIE.

Il n'y a guère de mystères innocents; que veut-on cacher quand on ne fait rien de mal?

CLÉMENTINE.

Eh! pourquoi voulez-vous que tout ce que l'on cache soit mal?

ÉMILIE.

Vous donnez lieu au moins de le soupçonner; car pourquoi le cacher, s'il est bon ou indifférent?

ÉLÉONORE.

C'est que j'aime naturellement à cacher, et que je ne puis souffrir ces procédés ouverts qui sont prêts à montrer tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils pensent; à rendre compte du passé, du présent et de l'avenir, s'ils le pouvoient.

CAMILLE.

Vous voulez disputer, et j'en suis ravie; c'est un

310 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

moyen pour nous éclairer, car du reste je ne vous crois point telle que vous le dites.

ÉMILIE.

Si on fait un mystère sur des bagatelles, c'est une petitesse d'esprit; si le mystère roule sur des choses sérieuses, il est dangereux.

ÉLÉONORE.

On me demande à quelle promenade j'ai été; je me fais un plaisir de ne le pas dire, et j'en nomme une autre.

CAMILLE.

Voilà un très-bon moyen de vous perdre de réputation, si on découvre que vous n'avez pas dit vrai; on juge que vous aviez donné un rendez-vous.

ÉMILIE.

Je serois bien affligée, si c'étoit tout de bon que vous aimassiez le mystère; c'est un très-grand malheur, surtout à une personne de notre sexe.

CAMILLE.

On ne croit jamais qu'on se cache pour rien, et quand même on prouveroit qu'on a fait un mystère d'une chose innocente, on croit que c'est dans le dessein à l'avenir de cacher un crime.

CLÉMENTINE.

On me prête un livre, en me priant de ne le pas montrer; voulez-vous que je trompe celui qui me le confie?

ÉMILIE.

Il a envie de vous tromper, puisqu'il se cache, et mérite par là que vous le trompiez; mais j'aimerois mieux ne pas recevoir sa confiance, et lui répondre

que je ne sais rien cacher, et que son mystère me donne de la défiance.

CLÉMENTINE.

Je passerois donc ma vie comme un enfant, sans qu'on se fie à moi.

CAMILLE.

Il y a des marques de confiance très-dangereuses, il y en a d'honorables.

ÉLÉONORE.

Comment faire toutes ces distinctions? Vous faites de la vie une conduite continuelle, qui contraint presque en tout.

CAMILLE.

Ce n'est pas moi qui impose ces contraintes, c'est la malignité des hommes avec lesquels nous avons à vivre; c'est la nécessité d'établir une bonne réputation, dont on est bien payée par l'estime qu'on acquiert.

CLÉMENTINE.

Revenons à ces distinctions de confiance.

CAMILLE.

On vous confie une chose importante, par l'opinion qu'on a que vous êtes secrète; il faut garder ce secret, et si fidèlement, qu'on ne vous soupçonne pas de le savoir.

ÉLÉONORE.

Je ne le voudrois pas dire; mais pourquoi voulez-vous que je sois fâchée, si on se doute que je le sais?

CAMILLE.

Voilà justement la différence du secret au mystère; on cache le secret de bonne foi, quand on est

secrète ; et on laisse entrevoir ce qu'on sait, et c'est là le mystère.

ÉMILIE.

C'est un très-mauvais caractère ; on ne peut trop se défier de ceux qui nous confient ainsi des secrets, qui ne méritent pas ce nom, et qui nous font des confidences de bagatelles, en nous imposant le secret.

CAMILLE.

On ne peut être trop libre sur ce qui ne mérite pas d'être caché, ni trop fidèle et impénétrable sur le secret.

ÉLÉONORE.

Mais ce n'est pas seulement sur ce qu'on me dit que j'aime le mystère ; c'est sur ce que je pense, c'est sur ce que je fais, et j'ai peine à dire ce que je fis hier, ce que je ferai demain ; à quelle heure j'ai dîné, quel ruban je mettrai, et ainsi de tout le reste.

CLÉMENTINE.

En effet pourquoi rendre compte de ce qui nous regarde ? il me semble que rien n'est plus simple, pour ne pas dire sot, que cette ingénuité qui fait dire tout ce qu'on pense.

ÉMILIE.

Je serois affligée du naturel que vous montrez, si je ne croyois qu'il y a beaucoup d'enfance.

ÉLÉONORE.

C'est le procédé que vous demandez qui est d'un enfant ; les personnes âgées ne disent pas ainsi tout ce qu'elles font, encore moins ce qu'elles pensent ;

elles ont des secrets, elles ont des mystères, et je suis honteuse de n'avoir rien à cacher.

ÉMILIE.

Dieu veuille que vous soyez toujours de même ! vous jouirez d'un grand repos. Personne ne se plaindra de vous, on ne dira point que vous avez manqué au secret, ni découvert un mystère ; vous n'aurez point d'éclaircissement à essayer, de querelles à souffrir, ni d'apologies à faire ; les personnes âgées dont vous parlez sont prudentes, discrètes, secrètes, mais elles ne sont point mystérieuses, ni elles ne sont point ravies de savoir des secrets.

CAMILLE.

Ils sont souvent très-embarrassants ; et on trouve des gens si peu secrets, qu'après avoir exigé de vous une fidélité impénétrable, ils vont confier ce même secret à d'autres personnes qui le gardent mal.

CLÉMENTINE.

Voilà ce que je n'aimerois pas, car on me soupçonneroit.

ÉMILIE.

C'est ce qui m'a fait vous dire que les secrets et les mystères entraînent de grands inconvénients.

ÉLÉONORE.

Faut-il les refuser ?

ÉMILIE.

C'est selon les gens à qui on a affaire : quand ce sont des étourdis, il faut éviter de les recevoir ; quand ce sont des gens sages, il n'y a qu'à les écouter, et bien garder leur secret ; mais il ne faut point

314 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

les chercher, ni les désirer, ni être trop flattés de ce qu'on a de la confiance en vous, car ces confidences sont souvent des effets de l'imprudence, plutôt que de l'estime qu'on a pour nous.

CAMILLE,

Tout cela conclut qu'il faut bien de la sagesse pour s'établir une bonne réputation, et pour se bien conduire dans le monde.

CONVERSATION XXIII.

—
SUB L'ÉLEVATION.
—

EUPHROSINE,

Que veut-on dire quand on dit : cette personne a de l'élevation ? je ne sais si c'est un blâme ou une louange.

MÉLANIE.

Vous me faites un grand plaisir, mademoiselle, d'entamer ce discours, car je suis blessée, il y a longtemps, de ce terme que je trouve qu'on applique fort mal.

AUGUSTINE.

Mais qu'est-ce en effet que l'élevation ?

SOPHIE.

Je crois que c'est d'avoir le cœur plus grand que la fortune, et de vouloir s'élever au-dessus de tout par le mérite.

AUGUSTINE.

Quoi ! vouloir être plus grand que son père ?

SOPHIE.

Oui, et de point donner de bornes à son ambition.

AUGUSTINE.

Mais on le voudra inutilement, car on est toujours fils de son père, et rien plus que lui.

SOPHIE.

On peut parvenir à des charges et à des dignités qui font qu'on est plus grand que son père.

MÉLANIE.

Vos idées s'accroissent fort bien avec notre siècle, où l'on voit des laquais en carrosse et des gentilshommes à pied ; ces laquais donc, mademoiselle, ont eu de l'élévation ?

SOPHIE.

Assurément, et il ne me paroît rien de plus louable.

HORTENSE.

Je pense bien différemment, car j'avois toujours regardé ces gens là avec mépris, les trouvant très-insolents.

MÉLANIE.

Je leur passerois plutôt l'insolence que l'élévation.

EUPHROSINE.

Mais à quoi donc mettez-vous l'élévation ?

MÉLANIE.

La véritable élévation est de n'estimer que la vertu, de savoir se passer de la fortune quand elle

nous fuit, et de ne nous pas enivrer quand elle nous est favorable, de la partager avec les malheureux, et de ne les mépriser jamais, de se rendre digne de tout sans vouloir rien de trop disproportionné à ce que nous sommes.

SOPHIE.

Vous refuseriez une place qu'on vous offrirait si elle étoit au-dessus de vous?

MÉLANIE.

Non, mais si je l'avois de cette façon-là, on n'appellerait pas cela élévation.

EUPHROSINE.

Eh ! qu'est-ce donc qu'on appelle présentement élévation?

MÉLANIE.

Une ambition sans mesure qui fait vouloir être plus riche, plus élevé que les plus grands seigneurs, qui porte à une dépense immense, à acheter des charges possédées par des gens à qui on ne devrait pas oser parler, à épouser leurs enfants, à se former un train et une maison où il n'y a presque que le maître qui ne soit pas noble¹.

HORTENSE.

J'appellerais cela une véritable folie.

¹ Toute cette Conversation est mutilée dans l'édition de 1757. Ainsi ces traits si curieux et pourtant si naturels par lesquels se révèle l'orgueil nobiliaire de M^{me} de Maintenon, ont été entièrement changés. On voit d'ailleurs qu'elle n'entretenait cet orgueil dans les demoiselles de Saint-Cyr, que pour leur inspirer, malgré leur mauvaise fortune, les sentiments les plus élevés.

MÉLANIE.

J'en ai toujours usé ainsi; c'est pourtant ce qui s'appelle aujourd'hui élévation, et on regarde avec mépris un homme qui veut faire le métier de son père et demeurer dans la modération de son état, qui se contente de peu, qui vit avec règle, avec mesure, qui se voit tel qu'il est, et qui croit qu'il y a bien des gens au-dessus de lui.

HORTENSE.

Vous venez de peindre la véritable sagesse.

SOPHIE.

Quoi! s'il platt à la fortune de m'élever, si mon maître veut me faire grand seigneur, s'il m'offre des richesses, vous mettriez la sagesse à les refuser?

MÉLANIE.

Non, mais à connottre toujours que ni la fortune, ni votre maître n'ont pu vous donner une autre naissance que la vôtre, que vous pouvez en jouir, mais non pas en abuser, puisque malgré la fortune il y a bien des misérables qui sont en effet au-dessus de vous¹.

SOPHIE.

Vous supposez donc que je suis née dans la lie du peuple, car si je suis noble, il n'y a plus de différence du plus au moins².

MÉLANIE.

Il y a des degrés de noblesse; il faut se voir tel

¹ Même remarque.

² Retranché dans l'édition de 1757.

qu'on est, il ne faut s'élever que par son mérite, et c'est la véritable élévation.

AUGUSTE.

En quoi faites vous consister ce mérite?

HORTENSÉ.

Je crois que c'est de voir les choses comme elles sont, et ne les pas estimer plus qu'elles ne valent, à être au-dessus de toutes les fortunes, et à tenir une conduite qui marque qu'elle ne nous a pas fait tourner la tête.

SOPHIE.

Si vous étiez né soldat, vous n'auriez pas envisagé d'être maréchal de France?

HORTENSE.

J'aurois, peut-être envisagé de faire si bien mon métier, que j'y serois parvenue.

SOPHIE.

Et vous ne blâmeriez pas un dessein si disproportionné à votre état?

HORTENSE.

Je vous ai déjà dit, ce me semble, que vouloir mériter tout est la véritable élévation, et je veux finir cette conversation par un trait fort agréable. Un homme de rien parvient par tous les degrés de la guerre et par son mérite à être général, et ayant un démêlé avec un très-grand seigneur, celui-ci lui reprocha qu'il s'était élevé bien haut, étant né dans la boue ; l'autre répondit : Il est vrai que je ne suis rien, et je suis bien persuadé que si vous étiez né ce que j'étois, vous ne seriez pas ce que je suis.

EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous pas cette réponse trop hardie ?

HORTENSE.

Si quelque chose peut nous égaler à ceux qui sont au-dessus de nous, c'est d'avoir plus de courage qu'eux.

CONVERSATION XXIV.

SUR LA CONTRAINTE INÉVITABLE DE
TOUS LES ÉTATS.

UNE VIEILLE DAME.

Par quelle aventure vois-je quatre demoiselles de Saint-Cyr à la fois ? et est-il possible que je doive ce plaisir au hasard tout seul ?

ÉMILIE.

Non, madame ; il faut vous avouer que c'est une partie faite entre nous, et que, ayant eu plus d'une dispute ensemble, nous sommes demeurées d'accord de vous prendre pour juge.

LA DAME.

Je suis prête à tout ce que vous pouvez désirer de moi, et je serai toujours ravie de me voir avec vous.

ÉMILIE.

Nos disputes roulent sur la contrainte : on nous en a beaucoup parlé à Saint-Cyr. M^{lle} Euphrosine

320 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

croit que c'est avec raison ; M^{lle} Dorothée prétend que des religieuses ne connoissent en effet que la contrainte, et je conviens qu'elles peuvent ignorer ce qui se passe dans le monde, où l'on est peut-être moins contraint qu'elles ne pensent.

EUPHROSINE.

Si la vie étoit telle qu'on nous la dépeignoit à Saint-Cyr, elle seroit peu aimable.

DOROTHÉE.

Il est vrai, car il n'y a de plaisir que dans la liberté.

EUPHROSINE.

J'avoue que nos mattresses me persuadoient souvent, et que le peu de temps qu'il y a que je suis dans le monde me fait craindre qu'elles ne nous aient dit vrai.

ÉMILIE.

Seroit-il possible qu'il n'y eût pas un état sans contrainte ?

LA DAME.

C'est ce qu'il faut chercher, et commencer par vos propres expériences.

DOROTHÉE.

Il y a si peu que j'en suis sortie, que je ne me compte pour rien, et que j'ai souffert dans l'espérance que j'ai qu'un autre état me mettra en liberté.

ÉMILIE.

Je croyois que vous en aviez assez : on dit que madame votre mère est la douceur même, et que vous êtes plus mattresse chez elle qu'elle-même.

DOROTHÉE.

Il est vrai ; mais elle est malsaine et dévote ; je ne puis sortir sans elle, et il n'y a nul plaisir chez nous.

EUPHROSINE.

Je suis retirée pour trois mois auprès d'une dame, qui doit me rendre à mon père ; je m'y ennuie à la mort ; cependant je veux la contenter, et ce dessein me jette dans une contrainte qui ne seroit pas supportable à la longue.

ÉMILIE.

Je vais me marier, et j'espère après cela me dédommager de tout ce que je souffre chez une grand'mère qui me fait passer mes journées avec celui que je dois épouser, en me disant continuellement de bien prendre garde à tout ce que je ferai ou je dirai, de sorte que je suis toujours sur les épines.

FLORIDE.

Ma mauvaise fortune me réduit à servir, et je suis avec de très-honnêtes gens qui ont mille bontés pour moi ; mais je n'en pouvois trouver de plus opposés à mes inclinations. Je ne crois point pouvoir y demeurer.

LA DAME.

Quel besoin avez-vous de moi, si vos expériences vous font déjà voir qu'il n'y a nul état sans contrainte ?

DOROTHÉE.

Tous nos états, madame, ne sont qu'en atten-

322 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

dant ; quand je serai établie, je serai chez moi, et je ferai ce qui me plaira.

LA DAME.

Vous aurez, mademoiselle, votre mari à ménager, et alors vous aurez un maître.

DOROTHÉE.

Ce maître m'aimera, et ne songera qu'à me rendre heureuse.

LA DAME.

Vous lui déplairez peut-être, peut-être qu'il vous déplaira ; il est presque impossible que vos goûts soient pareils : il peut être d'humeur à vous ruiner, il peut être avare à vous tout refuser ; je serois ennuyeuse, si je vous disois ce que c'est que le mariage.

EUPHROSINE.

Mon père m'aime, et je ferai chez lui tout ce que je voudrai.

LA DAME.

Vous ferez ce qu'il voudra, qui pourra être très-contraire à votre projet.

ÉMILIE.

Celui qu'on me destine est pauvre, mais honnête homme.

LA DAME.

Vous l'aimerez si cela est, et souffrirez avec lui et pour lui ; la pauvreté augmentera par les enfants, et Dieu veuille que la nécessité, qui aigrit l'esprit, ne trouble pas votre union ; tout cela attire de grandes contraintes.

DOROTHÉE.

Est-il possible, madame, qu'il n'y ait personne qui agisse en liberté, et qui fasse sa volonté ?

LA DAME.

On la fait quelquefois, mais cela est rare et de peu de durée.

EUPHROSINE.

Quelle contrainte souffre une veuve riche et sans enfants ?

LA DAME.

Toutes celles de la raison, de la coutume et des bienséances.

DOROTHÉE.

La raison n'empêche point qu'on se divertisse.

LA DAME.

Non, mais il faut que ce soit avec modération pour le temps, avec choix pour les personnes, rarement si on veut conserver sa réputation.

EUPHROSINE.

Peut-on perdre sa réputation sans faire de mal ?

LA DAME.

Une femme n'en auroit pas une bonne, si on la voyoit continuellement dans les plaisirs.

DOROTHÉE.

Et que diroit-on d'elle ?

LA DAME.

Qu'elle est trop dissipée, et qu'une honnête femme doit demeurer chez elle.

ÉMILIE.

Pourquoi demeurer chez elle, si elle ne fait rien de mal quand elle sort ?

LA DAME.

C'est que le mérite des femmes consiste à savoir se modérer, à ne pas suivre tous leurs goûts, à ne pas s'abandonner aux plaisirs, quoique innocents; et tout cela exige de la contrainte.

EUPHROSINE.

Vous m'étouffez, madame, et je voudrais passer ma vie seule.

LA DAME.

Ce seroit une terrible contrainte, car vous auriez souvent envie de sortir et de voir du monde.

DOROTHÉE.

Vivre dans une famille bien unie, sans mari, sans enfants, seroit plus doux.

LA DAME.

Il faudroit se contraindre pour l'union, et faire la volonté des autres, du moins tour à tour.

EUPHROSINE.

Quand on est vieux, que la réputation est établie, qu'on n'a plus de prétention au monde, n'est-on pas sans contrainte?

LA DAME.

Non, la société en requiert toujours; il faut se contraindre pour ne pas faire souffrir les autres; il faut se taire quand on voudroit parler; il faut parler, quand on voudroit se taire; il faut s'accommoder aux goûts des autres, et en un mot, tout ce qu'on vous a dit des égards, de la politesse, du savoir vivre, de l'occupation des autres, tout cela en bon françois est de savoir se contraindre.

ÉMILIE.

Je ne vois de ressource que dans la piété; n'y vi-
vrais-je pas sans contrainte?

LA DAME.

Non, mais la piété vous la fera aimer, et c'est en
effet le seul moyen de trouver sa liberté.

CONVERSATION XXV.

SUR LES AMITIÉS.

MÉLANIE.

Je suis affligée du démêlé qui est arrivé entre
M^{lle} A.... et M^{lle} B...., comme si j'y avois un grand
intérêt, quoique je les aie peu connues l'une et
l'autre.

ALPHONSINE.

Eh! qu'est-ce que cette rupture vous fait?

MÉLANIE.

Elle me dégoûte de la vie. Quoi! après une amitié
de quatre ans, on se brouille et l'on vient à se hair!

AUGUSTINE.

Une amitié de quatre ans! il ne faut pas s'étonner
quand on cesse de s'aimer au bout de vingt et trente
ans, il n'y en a que trop d'exemples.

MÉLANIE.

Vous voulez me désespérer; il faut donc vivre
sans amies?

AUGUSTINE.

C'est le parti le plus sage et le plus sûr.

ALPHONSINE.

Notre cœur nous porte à l'amitié et aux attachements.

AUGUSTINE.

Les dispositions de notre cœur ne sont pas la raison ; il faut le conduire, et tâcher de régler ses mouvements ou du moins les modérer.

ALPHONSINE.

Et tout cela pour vivre sans amitié, sans confiance, avec une indifférence égale pour tout le monde!

MÉLANIE.

C'est renoncer au plus grand plaisir de la vie, au plus honnête, et à celui qui est de tous les temps et de tous les âges.

HENRIETTE.

Oui, mais c'est prévenir les peines que donne l'infidélité de nos amis ; c'est éviter le mauvais personnage de s'en plaindre.

ALPHONSINE.

Vous aussi, mademoiselle, voulez-vous vivre sans amis, et être pour vos anciennes connoissances comme pour ceux que vous n'avez jamais vus ?

AUGUSTINE.

Non, il faut de l'amitié pour ceux que nous voyons souvent, que nous connoissons le plus, qui nous marquent de l'empressement, qui nous rendent des services, ou qui voudroient nous en rendre ; mais

je crois qu'il y a beaucoup d'inconvénients à se livrer tout entière à une amie¹.

ALPHONSINE.

C'est dans cet abandon que vous désapprouvez, que je fais consister la douceur de l'amitié; le reste ne peut s'appeler que société.

AUGUSTINE.

Combien faut-il de temps pour connoître assez une personne, pour lui confier tous ses secrets!

HENRIETTE.

Peut-on vivre un moment en repos, quand on a confié un secret important?

MÉLANIE.

Quoi! il n'y a personne sur la terre que vous croyiez fidèle, et dont vous répondissiez?

HENRIETTE.

A peine répondrai-je de moi-même; nous ne savons guère de quoi nous sommes capables, ni dans quelles occasions nous nous trouverons.

AUGUSTINE.

Il est de la sagesse de profiter de tout ce que nous voyons : qu'est-ce qui a brouillé ces deux personnes? on ne me l'a dit que confusément.

¹ Augustine joue ici le personnage raisonnable, celui qui fait la leçon aux autres; mais il faut avouer que les maximes que M^{me} de Maintenon met dans sa bouche sont d'une prudence si excessive qu'elles touchent à la dureté et à l'égoïsme. On a accusé souvent M^{me} de Maintenon de sécheresse et de défaut de cœur; ces maximes, si elles étaient ailleurs que dans un jeu d'esprit, justifieraient cette accusation; mais ce n'est pas le lieu de discuter cette question, et nous y reviendrons plus opportunément dans la *Correspondance générale*.

ALPHONSINE.

M^{lle} A.... se trouvant logée fort près de M^{lle} B...., elles se virent, elles se plurent l'une à l'autre, et lièrent fort vite une grande amitié; on les voyoit toujours ensemble, rien n'égalait leur union, et cet état dura près de quatre ans. M^{lle} A.... se maria; son mari l'emmena dans un autre quartier, et prit bien vite dans le cœur de sa femme la place qu'occupoit M^{lle} B....; tous les secrets furent confiés; il s'y trouva par malheur des circonstances plaisantes, qui tentèrent le mari de les donner au public; M^{lle} B.... désespérée jette feu et flamme contre son amie, et la hait autant qu'elle l'aimoit; mais à tout cela point de remède.

AUGUSTINE.

Vous en faut-il davantage pour vous rebuter de ces grandes amitiés?

MÉLANIE.

Il faut mieux choisir, et on ne trouve pas toujours une si noire infidélité.

HENRIETTE.

Elles ne sont que trop communes; mais celle-ci est des moins noires; il ne me paroît pas fort étrange qu'une femme qui aime son mari lui dise tout ce qu'elle sait.

AUGUSTINE.

Une autre ne trouvera pas un mari, mais une nouvelle amie, à qui elle dira tout ce que l'ancienne lui aura confié.

MÉLANIE.

Vous soutenez donc qu'il n'y a pas sur terre une

personne de probité, en qui on puisse avoir de la confiance ?

HENRIETTE.

Nous soutenons qu'il y en a fort peu, et qu'il faut tant de temps pour s'en assurer, qu'on vient dans un âge où l'on est assez sage pour n'être plus si pressé de confier ses secrets.

ALPHONSINE.

Rien ne parott plus raisonnable et plus vrai que tout ce que vous venez de dire, mais tombez d'accord avec nous que la vie est bien triste quand on la passe à se défier de tout le monde.

AUGUSTINE.

Elle seroit certainement plus douce, si nous étions plus parfaits ; mais vous prenez les choses trop fortement ; il y a des degrés dans ce que nous venons de dire : on a des amies dont on prend conseil dans ses affaires, on a des amies qu'on choisit le mieux qu'on peut ; on parle avec elles plus librement qu'avec les autres, on se divertit ensemble, on s'occupe ensemble, on mange ensemble ; mais pour livrer tous mes secrets, si j'en avois qui méritassent d'être cachés, c'est ce que la prudence ne permet pas, et c'est ce qui attire un repentir d'autant plus douloureux qu'on trouve qu'on a tort ¹.

MÉLANIE.

Je voudrois que toutes les jeunes personnes vous entendissent, car la plupart ne respirent que d'avoir une amie.

¹ Voir les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 72.

AUGUSTINE.

Il n'y a rien de plus doux, mais ce qui suit les amitiés est cruel; le cœur en souffre, la réputation y est intéressée; on fait un mauvais personnage pour se justifier et pour faire blâmer son amie; ce sont ces démêlés, ainsi que les querelles qu'on voit entre les femmes, que celles qui ont du mérite évitent le plus qu'elles peuvent.

ALPHONSINE.

Les jeunes personnes n'ont pas de secrets si importants, ni qui les perdissent quand ils seroient révélés.

HENRIETTE.

Il est vrai; mais enfin ce qu'elles confient n'est pas bon à redire; ces petites infidélités font de petites querelles, les grandes infidélités font de grandes haines, les unes et les autres font toujours tort.

MÉLANIE.

Pourvu que je n'eusse point tort, je me consolerois de tout.

AUGUSTINE.

Les démêlés où l'on a toute la raison de son côté font encore tort; il faut se justifier, bien des gens vous blâment, et le meilleur parti est de ne se brouiller avec personne, et de faire parler de soi le moins qu'on peut.

ALPHONSINE.

Je suis affligée d'être persuadée, mais il faut se rendre à la vérité.

CONVERSATION XXVI.

SUR L'AJUSTEMENT.

LUCILE.

On veut nous faire haïr ou du moins mépriser les ajustements; y a-t-il rien de si naturel que de les aimer?

VALÉRIE.

Et après tout rien de plus innocent.

ANASTASIE.

On veut nous donner les sentiments des vieilles, étant dans notre première jeunesse.

CONSTANCE.

C'est qu'on connoit les conséquences de ces inclinations.

VALÉRIE.

Ces inclinations, mademoiselle, passeront avec l'âge.

CONSTANCE.

Qui vous l'a dit?

ANASTASIE.

Nous le voyons tous les jours; les personnes qui ont dépassé la grande jeunesse ne s'ajustent plus.

CONSTANCE.

C'est que vous n'en voyez guère que de raisonnables; mais vous vous trompez si vous croyez que

ce goût de l'ajustement n'est que l'effet de la jeunesse, il tient plus au cœur que vous ne pensez, il dure longtemps, et c'est la foiblesse la plus générale à notre sexe.

PLACIDE.

Et la plus excusable.

BLANDINE.

Mais que veut-on de nous ? faut-il nous mettre un sac ? et pourquoi ne nous mettrions-nous pas selon notre âge et notre condition ?

ROSALIE.

C'est le plus grand plaisir que je me propose en sortant d'ici.

ANASTASIE.

J'avoue que je ne comprends pas les conséquences du goût de l'ajustement.

CONSTANCE.

Elles sont infinies, elles peuvent nous coûter notre réputation et notre fortune.

ANASTASIE.

Vous serez bien éloquente, si vous me prouvez qu'une si petite chose puisse avoir de si grandes suites.

CONSTANCE.

Je ne vous persuaderai point par une éloquence dont je ne suis pas capable, mais par de bonnes raisons.

VALÉRIE.

C'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on en raisonne; on est jeune, on s'aime, on veut être bien

on voit les autres parées, on fait de même; où est le moindre mal à tout cela?

PLACIDE.

Est-ce un crime d'aimer mieux un ruban incarnat qu'un noir?

ROSALIE.

M^{lle} Constance veut-elle que nous gardions toujours l'habit de Saint-Cyr?

LUCILE.

Et qu'on nous montre au doigt partout par la singularité de cet habillement?

CONSTANCE.

L'habit de Saint-Cyr nous fera honneur partout; il prouve d'abord notre noblesse, et il n'y a personne qui ne le considère.

ANASTASIE.

Mais dites-nous donc les terribles malheurs qui doivent suivre le goût de l'ajustement?

CONSTANCE.

Pourquoi vous parez-vous, et à qui avez-vous envie de plaire?

PLACIDE.

A moi-même.

CONSTANCE.

C'est le motif le plus innocent, il n'y a que de l'amour-propre; mais on ne s'en tient pas là. Si vous n'aimiez les ajustements qu'à Saint-Cyr, j'y consentirois; mais vous porterez ce goût partout, on croira que vous voulez plaire à quelqu'un, et cela pourra être vrai, et voilà votre réputation entamée.

ANASTASIE.

Il faut donc être malpropre pour être estimée?

334 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

CONSTANCE.

Il ne faut jamais être malpropre, mais une fille qui se contente d'être propre et qui ne s'ajuste point, fait sans rien dire une déclaration qu'elle ne songe à plaire à personne, et qu'elle veut être sage.

VALÉRIE.

Et par conséquent en me parant je déclare que je veux me perdre.

CONSTANCE.

C'en est le chemin.

ANASTASIE.

Mais à votre compte toutes les femmes se perdent, car il n'y en a point qui n'ait le goût de l'ajustement.

CONSTANCE.

Ce n'est pas notre goût qui nous perd, c'est de nous y abandonner.

PLACIDE.

Il faut donc encore se contraindre là-dessus.

VALÉRIE.

Je ne vois pas un seul endroit où l'on voulût que nous suivissions notre volonté.

ANASTASIE.

J'ai pourtant bien envie de suivre la mienne.

BLANDINE.

J'étouffe de tout ce qu'on nous dit tous les jours là-dessus.

CONSTANCE.

Ce goût que vous avez pour l'ajustement n'est rien présentement ; c'est un effet de la vanité avec laquelle nous naissons ; vous n'y entendez pas de fi-

nesse, vous n'avez aucun mauvais dessein, mais si vous ne le surmontez, si vous n'y renoncez, si vous n'en croyez l'expérience des autres, comptez, mesdemoiselles, qu'il peut vous faire perdre votre réputation, vos biens et votre âme.

VALÉRIE.

Est-il possible qu'une inclination naturelle, que vous venez vous-même d'excuser, que vous croyez présentement innocente, puisse causer tant de maux? Et n'y a-t-il pas un peu d'exagération à ce que vous venez de dire?

PLACIDE.

Mademoiselle veut nous faire peur.

ROSALIE.

Je ne croirai jamais que l'envie d'avoir du ruban puisse me damner.

CONSTANCE.

Ce sont nos inclinations qui nous perdent quand nous ne nous y opposons pas; elles nous font faire un chemin dont nous ne nous serions jamais doutées. On se pare d'abord sans dessein que de se satisfaire soi-même; on trouve quelqu'un qui vous loue; on y prend plaisir, on s'ajuste pour plaire à celui qui nous a le plus loué; il le voit et reconnoît notre foiblesse, il en abuse; on engage son cœur et on se perd de réputation¹.

VALÉRIE.

Cette peinture est affreuse; nous feriez-vous comprendre aussi clairement qu'on se ruine?

¹ Voir, plus loin, la Conversation *Sur le danger des occasions*.

334 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

CONSTANCE.

Il ne faut jamais être malpropre, mais une fille qui se contente d'être propre et qui ne s'ajuste point, fait sans rien dire une déclaration qu'elle ne songe à plaire à personne, et qu'elle veut être sage.

VALÉRIE.

Et par conséquent en me parant je déclare que je veux me perdre.

CONSTANCE.

C'en est le chemin.

ANASTASIE.

Mais à votre compte toutes les femmes se perdent, car il n'y en a point qui n'ait le goût de l'ajustement.

CONSTANCE.

Ce n'est pas notre goût qui nous perd, c'est de nous y abandonner.

PLACIDE.

Il faut donc encore se contraindre là-dessus.

VALÉRIE.

Je ne vois pas un seul endroit où l'on voulût que nous suivissions notre volonté.

ANASTASIE.

J'ai pourtant bien envie de suivre la mienne.

BLANDINE.

J'étouffe de tout ce qu'on nous dit tous les jours là-dessus.

CONSTANCE.

Ce goût que vous avez pour l'ajustement n'est rien présentement ; c'est un effet de la vanité avec laquelle nous naissons ; vous n'y entendez pas de fi-

nesse, vous n'avez aucun mauvais dessein, mais si vous ne le surmontez, si vous n'y renoncez, si vous n'en croyez l'expérience des autres, comptez, mesdemoiselles, qu'il peut vous faire perdre votre réputation, vos biens et votre âme.

VALÉRIE.

Est-il possible qu'une inclination naturelle, que vous venez vous-même d'excuser, que vous croyez présentement innocente, puisse causer tant de maux ? Et n'y a-t-il pas un peu d'exagération à ce que vous venez de dire ?

PLACIDE.

Mademoiselle veut nous faire peur.

ROSALIE.

Je ne croirai jamais que l'envie d'avoir du ruban puisse me damner.

CONSTANCE.

Ce sont nos inclinations qui nous perdent quand nous ne nous y opposons pas ; elles nous font faire un chemin dont nous ne nous serions jamais doutées. On se pare d'abord sans dessein que de se satisfaire soi-même ; on trouve quelqu'un qui vous loue ; on y prend plaisir, on s'ajuste pour plaire à celui qui nous a le plus loué ; il le voit et reconnoît notre faiblesse, il en abuse ; on engage son cœur et on se perd de réputation ¹.

VALÉRIE.

Cette peinture est affreuse ; nous feriez-vous comprendre aussi clairement qu'on se ruine ?

¹ Voir, plus loin, la Conversation *Sur le danger des occasions*.

CONSTANCE.

On commence par un ruban qui nous satisfait d'abord, de là on en veut souvent ; il faut un habit, et plusieurs habits ; ils nous charment dès qu'ils sont nouveaux ; ils nous dégoûtent quand on en voit de plus beaux, il faut en avoir ; on n'a pas de quoi les payer, on emprunte, on accumule dette sur dette, on ne peut plus les payer ; ce qui a commencé par un ruban a fait souvent décréter la terre, on se trouve ruinée.

ANASTASIE.

Vous parviendrez à nous faire craindre les ajustements.

BLANDINE.

Achievez, mademoiselle, et faites-nous encore voir la perte de notre âme.

CONSTANCE.

Vous la voyez vous-même. Par votre injustice, vous empruntez ce que vous ne pouvez payer, vous ruinez des familles ; j'en ai vu un grand nombre à l'aumône, connoissant fort bien qui les y avoit réduites ; tout ce que je vous dis n'est que trop commun.

VALÉRIE.

Mais on n'aime l'ajustement que dans sa jeunesse, et elle ne dure pas assez pour donner le temps de faire tant de désordres.

CONSTANCE.

Cette inclination ne passe point avec l'âge quand la raison ne la détruit pas.

PLACIDE.

Une vieille ajustée seroit bien ridicule.

CONSTANCE.

C'est encore un des inconvénients de l'ajustement ; mais j'ai voulu vous parler des plus importants.

ROSALIE.

Je trouve très-important qu'on ne se moque point de moi.

CONSTANCE.

Ne vous ajustez donc pas trop , car on ne sait point arrêter ce goût-là, et il nous attire bien des railleries.

ANASTASIE.

Vous nous réduirez au sac et à la cendre.

CONSTANCE.

Plût à Dieu vous réduire à la propreté, à la simplicité, à la modestie, et qu'on vit que vous pourriez vous ajuster davantage si vous le vouliez !

BLANDINE.

Y a-t-il autant de louanges pour les filles qui ne se parent point que de blâme pour celles qui s'ajustent trop ?

CONSTANCE.

Comme il n'y a rien de plus ordinaire que ce goût-là, il n'y a rien qu'on estime davantage dans notre sexe que d'être capable de se mettre au-dessus de cette foiblesse ; cette conduite marque en même temps que nous ne songeons à plaire à personne, que nous avons du courage, que nous aimons notre

338 -CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

réputation et que nous avons une véritable élévation.

PLACIDE.

Vous nous avez bien conduites, mademoiselle, et j'avoue que je ne croyois pas que vous prouveriez si bien ce que vous avanciez.

VALÉRIE.

Que nous sommes heureuses qu'on nous prévienne ainsi !

LUCILE.

Et que je me sais bon gré d'avoir entamé cette conversation !

CONVERSATION XXVII.

SUR LES DISCOURS POPULAIRES¹.

VICTOIRE.

Savez-vous, mesdemoiselles, le nouvel arrêt

¹ Cette Conversation a été supprimée dans l'édition de 1757, sans doute à cause du sujet, les *discours populaires* paraissant peut-être plus dangereux sous le règne de Louis XV que sous celui de Louis XIV. Elle roule en effet sur la politique et même l'économie politique. Nous avons vu dans les *Lettres* et les *Entretiens sur l'éducation* que M^{me} de Maintenon ne reculait point à donner aux demoiselles de Saint-Cyr quelques notions très-élémentaires et très-précises sur ces graves et délicates matières. Cette Conversation semble d'ailleurs témoigner qu'il y avait, à cette époque, une certaine liberté de langage et d'opinion relativement aux actes du gouvernement, puisque M^{me} de Maintenon ne craint pas de mettre dans la bouche de ses demoiselles les cri-

qu'on vient de donner contre les toiles peintes¹ ?

CLOTILDE.

Je viens de l'apprendre, et j'admire que le Roi et ses magistrats s'occupent de telles bagatelles dans un temps où il y a des affaires si sérieuses.

MÉLANIE.

Il est vrai qu'il n'importe guère si on porte de la toile ou du taffetas.

ROSALIE.

C'est bien quelque intérêt qui fait attaquer les pauvres gens qui vendent ces sortes de marchandises.

VICTOIRE.

On ne voit qu'injustice ; j'entendois il y a quelques jours déplorer celle qu'on vient de faire à un homme qui a trouvé une invention de faire des souliers à bon marché ; il ne demande que la liberté de les vendre seul, on la lui refuse².

ROSALIE.

Ce n'est pas le moyen de donner de l'émulation aux hommes, et il faudroit des récompenses pour ceux qui s'avisent de quelque chose.

tiques qu'on va lire, et de les prémunir contre les inconvénients des discours populaires.

¹ Un arrêt confirmatif des édits de Colbert (1664, 1667 et 1671). Les toiles peintes, qui sont aujourd'hui une des principales industries de la France, étaient alors fabriquées en Hollande et prohibées.

² C'est-à-dire qu'il demandait un *privilege*. Toutes les industries étaient alors privilégiées ; le refus fait au cordonnier, qui va être expliqué et justifié tout à l'heure, semblerait prouver qu'on commençait à sentir les inconvénients de ce régime.

CLOTILDE.

Y a-t-il une injustice pareille à celle des tailles¹?
Quand on pense qu'il faut que le pauvre donne au
Roi!

MÉLANIE.

N'ayant que son travail pour le nourrir, lui et
toute sa famille!

VICTOIRE.

Nous ne finirions pas si nous repassions les vio-
lences que l'on fait. Mais est-ce que M^{lle} Pauline et
M^{lle} Célestine ne pensent pas comme nous? Elles
gardent un grand silence.

PAULINE.

Il est vrai, mademoiselle, que je pense très-diffé-
remment, et que je trouve très-facile de vous con-
vaincre qu'il n'y a nulle injustice à ce que vous
venez de dire.

CÉLESTINE.

Et je soutiendrai qu'il y a beaucoup de justice,
de raison et de bonté.

¹ La *taille* était le principal impôt levé sur les roturiers. Elle était *réelle*, dans certaines provinces dites *d'états*, c'est-à-dire qu'elle portait seulement sur les biens-fonds des imposés; elle était *personnelle* dans d'autres provinces, dites *pays d'élections*, c'est-à-dire qu'elle portait sur les biens-fonds et les biens mobiliers des imposés. C'était d'ailleurs un impôt très-odieux et très-oppressif, parce qu'il n'atteignait que les propriétaires les plus pauvres, les classes les plus malheureuses de la société, surtout les paysans. La noblesse et le clergé n'étaient point soumis à la taille. Cet impôt, pendant les vingt-deux années de l'administration de Colbert (1661 - 1683), rapportait en moyenne trente-six millions; à la fin du règne de Louis XIV, il était plus que doublé.

MÉLANIE.

Quoi ! il est possible de trouver tout ce que vous venez de dire dans la défense de s'habiller de toiles peintes ?

PAULINE.

Un des grands inconvénients du royaume est que l'argent en sort, et il en sort par ces marchandises qu'on ne trouve pas en France.

CÉLESTINE.

Un des grands biens d'un royaume est qu'on y établit des manufactures ; elles tombent quand on n'achète pas ce qui s'y fait ; on ne l'achète pas quand on a la liberté de prendre ce qui vient des pays étrangers ¹.

PAULINE.

Les femmes, qui font la moitié du monde, aiment toujours mieux ce qui vient de loin.

VICTOIRE.

Me voilà un peu éclairée, et presque convaincue sur les toiles ; mais que diront ces demoiselles de ce pauvre cordonnier ?

PAULINE.

Qu'il est très-louable ; qu'il faut qu'il vende ses

¹ Ces deux phrases résument tout le système protecteur de Colbert et des hommes d'État de son temps. L'exportation de l'or et de l'argent, prohibée en 1674, fut de nouveau interdite par ordonnance du 18 novembre 1687. Quant aux tarifs qui prohibaient l'entrée des marchandises étrangères, ils datent de 1664, 1667 et 1671. Ce système, par lequel on voulait protéger l'industrie nationale, était alors adopté par tous les États de l'Europe. Il est aujourd'hui en partie abandonné ou discrédité.

souliers, mais non pas seul ; car la bonté qu'on auroit pour lui ruineroit tous les autres.

VICTOIRE.

Mais les autres se serviroient de son invention¹ ?

PAULINE.

Mais une invention qui n'enrichit qu'un homme, et qui en mettroit un grand nombre à l'aumône, seroit une mauvaise invention.

CÉLESTINE.

Il faut, mademoiselle, que votre cordonnier vende et qu'il gagne, comme il le fera sans doute, dans la nouveauté des souliers qu'il a imaginés ; ensuite les autres l'imiteront et alors ils gagneront tous un peu moins, mais plus également.

PAULINE.

Rien n'est si injuste que des privilèges sur les choses nécessaires.

CLOTILDE.

Je ne sais pas trop ce que c'est que privilèges.

PAULINE.

C'est qu'un seul ait une permission qui exclut les autres de faire ou de vendre la même chose.

CLOTILDE.

Nous voudrez-vous prouver aussi qu'il soit juste de faire payer la taille à un homme qui n'a que son travail pour nourrir toute sa famille ?

CÉLESTINE.

Il ne nourriroit pas sa famille en repos si le prince

¹ De nos jours on obvie à cet inconvénient par le *brevet d'invention*, qui n'est qu'un privilège temporaire.

ne le mettoit en sûreté ; il seroit exposé au pillage des ennemis si les soldats ne le gardoient.

MÉLANIE.

D'accord, mais pourquoi ce misérable payera-t-il le soldat ?

PAULINE.

Et qui est-ce qui le payera ? Le Roi n'a point de bien particulier ; il prend d'une main sur ses sujets pour leur rendre de l'autre ¹.

CLOTILDE.

Qui a établi ses droits ?

CÉLESTINE.

Celui qui a établi les rois et les souverains. Dès que César a été, on a payé un tribut à César.

CLOTILDE.

Qu'est-ce que c'est qu'un tribut ?

PAULINE.

Une marque de sujétion, une reconnaissance de son souverain ².

ROSALIE.

Un prince ne seroit-il pas plus habile et plus heu-

¹ M^{me} de Maintenon exprime ici parfaitement une vérité très-simple, mais qui semble toute moderne, car on ne la trouve pas dans les écrits politiques de son temps. Ainsi on lit dans les *Mémoires de Louis XIV*, t. II, p. 121 : « Les rois sont seigneurs absolus, et ont naturellement la disposition pleine et entière de tous les biens, qui sont possédés aussi bien par les gens d'église que par les séculiers. »

² L'autorité étant au dix-septième siècle la base de la société, l'impôt n'était pas la part ou la *contribution* que chaque citoyen donne pour les dépenses et les frais de l'État, mais, comme le dit M^{me} de Maintenon, une *marque de sujétion*.

reux de laisser ses sujets dans l'abondance, vivant en paix de leur travail ?

CÉLESTINE.

Nous avons déjà dit qu'il faut des armées pour le garantir de ses voisins ; mais, sans compter même cette raison-là, le peuple ne travailleroit guère s'il était dans l'abondance.

ROSALIE.

Il se reposeroit ; pourquoi s'y opposer ?

PAULINE.

Que deviendrions-nous si personne ne vouloit nous servir, et faire tout ce qui est nécessaire pour notre nourriture, pour notre vêtement, pour notre habitation ? Que deviendrait la terre si elle n'étoit pas cultivée ? tout ce qui se recueille demande du travail ; il faut que les peuples aient besoin de travailler.

CÉLESTINE.

Combien de maux suivroient cette oisiveté ! que de vices, que de débauches, que d'emportements, que de querelles ! S'il faut que les honnêtes gens s'occupent, à plus forte raison ces sortes d'hommes grossiers et sans éducation ¹.

PAULINE.

Ces demoiselles sont bonnes et se sont laissées

¹ Nous retrouvons dans ces expressions et ces maximes les préjugés du temps : les hommes ne travaillent pas seulement pour éviter l'oisiveté et les vices qui en sont la suite, mais par nécessité, pour vivre, parce que c'est la condition humaine, celle qui a été faite au premier des hommes : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

révenir par la pitié ; l'expérience leur fera voir que nous la plaçons mal fort souvent.

MÉLANIE.

Vous prétendez donc nous persuader qu'il n'y a rien d'injuste ? que tout est réglé à souhait, et qu'il faut que les malheureux le soient ?

PAULINE.

Non, mademoiselle, car il n'y a rien de parfait ; quoique les lois et les ordres du prince soient justes, ils sont souvent mal exécutés ; il se commet mille injustices par leur autorité, mais c'est un mal qui a toujours été, qui sera et qui est sans remède.

VICTOIRE.

Eh ! pourquoi sans remède ?

CÉLESTINE.

Parce que les hommes sont très-imparfaits, et que le meilleur gouvernement est celui où il se fait le moins de mal ¹, mais il ne faut pas prétendre d'éviter tous les inconvénients.

VICTOIRE.

Permettez donc les plaintes puisque vous convenez qu'on souffre et qu'on souffrira toujours.

PAULINE.

On ne peut permettre les plaintes et les murmures à des personnes aussi bien élevées et aussi éclairées que vous l'êtes ici.

CÉLESTINE.

Non-seulement nous n'y devons pas tomber, mais

¹ Quelle sage et modeste définition ! surtout quand on songe qu'elle s'applique au glorieux et habile gouvernement de Louis XIV.

346 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

il faut s'opposer à ceux des autres, les consoler et tâcher de leur faire entendre raison ¹.

MÉLANIE.

Quelle raison leur dire pour les consoler d'un état malheureux, comme est celui de n'avoir pour tout bien que son travail pendant que les autres sont à leur aise?

CÉLESTINE.

Un bon laboureur et un bon artisan sont plus heureux que nous dans les temps ordinaires; ils gagnent leur vie et la passent plus doucement que les grands.

PAULINE.

Dieu a fait les états différents; si chacun y demeure en paix, tout en iroit mieux ².

¹ On doit se rappeler que l'Institut de Saint-Louis n'était pas seulement une maison où l'on donnait une bonne éducation à deux cent cinquante demoiselles, mais une sorte d'école ou de séminaire d'où devaient se propager, soit dans les couvents, soit dans les familles, enfin par toute la France, les maximes qu'on y professait, maximes religieuses et politiques, et qui devaient servir à la grandeur et au repos de l'État.

² On voit que les questions qui agitent si terriblement notre époque étaient déjà mises en avant, puisque M^{me} de Maintenon ne craint pas d'en entretenir les demoiselles de Saint-Cyr. Il est vrai qu'elles se résolaient alors facilement par la résignation chrétienne et ces maximes, qu'on retrouve plus ou moins explicitement dans les écrits de l'institutrice de Saint-Cyr : « La terre n'est qu'un lieu de passage; le ciel est la véritable patrie; tous peuvent y parvenir, et le pauvre plus facilement que le riche. — Dieu a fait les états différents. — Tout le but de la vie terrestre doit être d'y faire son salut. »

Aujourd'hui la question est renversée : le paradis est sur la terre, et chacun en veut sa part. Tant que les croyances du dix-

VICTOIRE.

Je ne croyois pas que les toiles peintes nous menassent à tant de réflexions sérieuses.

CÉLESTINE.

Il faut en faire sur tout pour ne pas se laisser entraîner au torrent des discours généraux qu'on fait sans avoir rien approfondi.

VICTOIRE.

On dira que nous parlons comme ayant été élevées dans un lieu tout dévoué au Roi et à la faveur.

PAULINE.

On verra que nous savons nos devoirs, qui nous obligent à craindre Dieu, à honorer le Roi et à être soumises à toute autorité¹.

MÉLANIE.

Comment! vous nous voulez soumettre au juge du village?

CÉLESTINE.

Oui, assurément, toute autorité vient du prince, il faut la reconnoître.

VICTOIRE.

Tout cela me paroît tyrannique.

CÉLESTINE.

Parce que vous n'en voulez pas voir la raison; cette tyrannie vous accommode pourtant, quand elle met votre vie et votre bien en sûreté, et alors vous voulez bien reconnoître les juges, les sergents,

septième siècle ne reviendront pas dans les masses populaires, ou qu'on n'aura pas trouvé leur équivalent, la question sociale restera aussi terrible et aussi menaçante.

¹ Voilà tout l'Évangile politique du dix-septième siècle.

348 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

et tout ce qui contribue à réparer les torts qu'on nous auroit faits.

PAULINE.

Ne voyez-vous pas, mesdemoiselles, que tous ces murmures se font sans réflexion? y a-t-il rien qui paroisse si violent, si tyrannique et si injuste que le pouvoir que les hommes se sont donné de faire mourir des hommes comme eux? cependant, mesdemoiselles, où serions-nous si on ne punissoit tous les crimes?

VICTOIRE.

Vous êtes si raisonnables qu'il n'y a pas moyen de vous résister, mesdemoiselles; et me voilà bien résolue de profiter de tout ce que vous venez de nous dire.

CONVERSATION XXVIII.

SUR LES ÉGARDS.

ODILLE.

Je suis surprise que, nous parlant autant des égards qu'on nous en parle, on ne nous ait pas fait une Conversation pour nous faire bien comprendre ce que c'est.

LOUISE.

N'est-ce pas nous dire tout en un mot quand on nous renvoie à la charité?

HORTENSE.

Tout le monde, mademoiselle, ne comprend pas si vite que vous, ni n'a autant de bonne volonté pour mettre en pratique ce que vous comprenez.

ODILLE.

Il est vrai que les jeunes personnes ont besoin d'explications et d'un détail qui les instruisent, et que les plus vieilles se trompent quand elles jugent de la compréhension des autres par la leur.

HORTENSE.

Ce sont des manières bien dévotes de ne se conduire depuis le matin jusqu'au soir que par la charité. Je voudrais des instructions qui convinssent à une personne qui doit vivre dans le monde.

LOUISE.

Eh bien, mademoiselle, nous parlerons de politesse, qui ne sauroit pourtant aller plus loin que cette règle de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait.

HORTENSE.

Cherchons en détail à nous appliquer cette règle.

LOUISE.

Elle va bien loin ; elle s'étend sur tout, et rendroit les personnes parfaites et la vie bien douce.

HORTENSE.

Trouvez-vous la vie bien douce quand il faut se contraindre continuellement, peser tout ce qu'on dit et craindre toujours de fâcher ?

ODILLE.

Elle seroit bien plus fâcheuse si on disoit tout

350 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

ce qu'on pense, et si on vouloit toujours faire sa volonté sans consulter celle des autres.

LOUISE.

Pourquoi supposez-vous qu'on ne veuille jamais les mêmes choses ?

ODILLE.

On le veut quelquefois, et c'est ce qu'il faut étudier.

HORTENSE.

Vous réduisez donc tous les égards à la complaisance et à soumettre sa volonté ?

ODILLE.

Il s'en faut beaucoup, et les égards sont bien plus étendus ; on ne finiroit pas si on disoit en quoi il en faut avoir, puisqu'il est vrai qu'il en faut en tout.

LOUISE.

Oui, si les personnes sont bizarres ; mais ne convenez-vous pas qu'il en faut moins avec celles qui sont raisonnables ?

HORTENSE.

Je crois en effet que tout le monde n'est pas également difficile à vivre, ni aisé à se fâcher.

ODILLE.

Il est certain qu'il en faut moins avec les personnes raisonnables, mais il en faut encore ; on n'a point les mêmes goûts, il faut entrer dans ceux des autres, abandonner les siens, se conformer à leur humeur.

LOUISE.

Quand on est raisonnable, on n'a pas d'humeur.

HORTENSE.

Peu sont sans humeur ; je crois que cela n'est que du plus ou du moins.

ODILLE.

Sans être de mauvaise humeur, on a des humeurs, on a ses déplaisirs, ses joies ; et quand on a des égards, on s'accommode à ce qu'on trouve.

HORTENSE.

Nous passâmes hier tout le jour chez M^{me}....., rappelons-nous tout ce qui s'y passa, et voyons, pour notre instruction, si quelqu'un manqua d'égards.

ODILLE.

Oui certainement, on en manqua, et je vous avoue que j'y souffris beaucoup.

HORTENSE.

Je crus voir une personne bien choquée de ce que, racontant quelque chose, qui que ce soit ne voulut l'écouter.

LOUISE.

Voilà ce qui s'appelle manquer d'égards.

HORTENSE.

Sa narration fut si longue et si mauvaise, qu'il n'y avoit pas moyen de l'entendre.

LOUISE.

Il ne faut pas de grands égards pour écouter ce qui nous plait, mais il est certain qu'il faut écouter ceux qui vous parlent, quand même ils ennuiet.

HORTENSE.

Je ne disois rien, je pensois à autre chose.

ODILLE.

C'est ce qu'elle vit, et ce qui l'offensa.

HORTENSE.

Vous voulez qu'on ait de l'attention pour ce qu'on voudroit ne pas entendre ?

LOUISE.

C'est cette attention qui s'appelle égards, politesse, complaisance, et, si j'osois dire devant mademoiselle, charité.

HORTENSE.

Auriez-vous voulu aussi qu'on n'eût pas interrompu ce joueur de luth qui nous faisoit mourir d'ennui ?

LOUISE.

En cela toute la compagnie manqua d'égards ; la maîtresse du logis devoit remercier et congédier son joueur de luth, de peur de vous ennuyer, et vous auriez dû ne pas même montrer votre ennui.

HORTENSE.

Il vaudroit mieux rester chez soi en repos que d'aller chercher toutes ces contraintes.

LOUISE.

On s'ennuie quelquefois dans ce repos ; les hommes sont sociables, ils n'aiment pas une solitude trop longue.

HORTENSE.

Ne remarquâtes-vous point deux personnes qui parlèrent toujours tout bas ?

ODILLE.

Oui, et cela s'appelle ne pas savoir vivre ; mais ce que je ne comprends pas si bien, c'est que j'enten-

dis une personne du monde blâmer, il y a quelques jours, des gens qui s'entretenoient à la comédie : c'est un lieu public, on y est pour son argent, et on ne doit rien à personne.

LOUISE.

On doit écouter la comédie et ne pas offenser les comédiens.

HORTENSE.

Ils sont payés ; que leur faut-il de plus ?

LOUISE.

De l'attention , des louanges. Seriez-vous bien aise, si vous récitiez des vers, qu'on ne vous écoutât pas ? C'est cette règle qu'il faut toujours garder.

HORTENSE.

Mettez-nous à notre aise un jour en notre vie, et faites-le-nous passer sans contrainte.

LOUISE.

Demeurez seules, je n'ai point d'autre invention ; mais, mademoiselle, on n'est pas assez contrariant pour ne vouloir jamais ce que les autres veulent ; on aime les vers, on aime une histoire, un instrument, la promenade ; mais il est vrai qu'il y a peu de choses qui se passent précisément comme nous les voudrions, et c'est là où il faut avoir des égards, de peur de fâcher.

ODILLE.

On vous prie à dîner pour demain ; une légère incommodité survient, il faut se contraindre pour ne pas affliger celle qui nous a conviée.

LOUISE.

Ces exemples iroient à l'infini; et il faut des égards même pour ses domestiques.

HORTENSE.

Ah! pour ceux-là, ils m'en doivent; mais je ne leur en dois point.

LOUISE.

Vous seriez insupportable à servir si vous n'en aviez point; il faut manger quand votre dîner est prêt; il faut les épargner le plus qu'on peut, quoi qu'on eût tout pouvoir sur eux.

HORTENSE.

Jamais il ne me passeroit par l'esprit que je dois ménager mon laquais.

LOUISE.

Quoi! vous l'enverriez d'un bout de la ville à l'autre sans lui marquer tout ce qu'il faut qu'il fasse dans un quartier avant d'aller dans un autre?

ODILLE.

Une personne raisonnable a des égards pour ses chevaux.

LOUISE.

Oui certainement, et il est bien honteux qu'en tout l'intérêt soit préféré à la charité; pardonnez-moi ce terme, mademoiselle Hortense.

HORTENSE.

Il faut donc nous séparer sans avoir trouvé le moyen de vivre sans contrainte.

LOUISE.

Vous le chercheriez inutilement. Nous avons tous des défauts, des humeurs; il faut se ménager tour à

pour vivre en paix, et les plus aimables sont : qui ont beaucoup d'égards pour les autres, et en demandent peu pour eux.

CONVERSATION XXIX.

—
SUR LES DIFFÉRENTS ÉTATS.
—

LUCILE.

Je tends à dire souvent que tous les états sont confondus ; je ne comprends pas bien clairement ce que cela veut dire.

CONSTANCE.

Je vous l'expliquerai avec plaisir, car personne n'est plus choquée que moi de ce renversement.

LUCILE.

Je vous serai bien obligée.

CONSTANCE.

Quand on dit que les états sont confondus, on a raison de dire cela, car effectivement on ne voit personne à sa place ; chacun veut être aussi grand que son voisin : le gentilhomme égal au seigneur ; le seigneur veut être prince ; le prince veut être aussi grand que son voisin.

Cette Conversation renferme des traits importants pour l'état des mœurs de l'époque. Dans l'édition de 1757, elle est singulièrement mutilée, surtout dans la partie relative à la noblesse, dont la fin a été retranchée.

grand prince que ceux qui sont au-dessus de lui, et ainsi de suite.

EUGÉNIE.

Mais, en effet, pourquoi ces différences? Et quand on est né gentilhomme, pourquoi céder à un autre qui se croit de meilleure maison parce qu'il a plus de bien ou quelque charge que l'autre n'a pas?

CONSTANCE.

On ne cède pas sur l'opinion, mais sur la vérité, et il y a même une notoriété publique à laquelle il faut déférer.

ALPHONSINE.

Je ne sais ce que c'est que notoriété publique.

LUCILE.

Je crois que c'est ce que tout le monde croit et dit, et qui passe pour vrai quoiqu'il n'y en ait pas de preuve.

PLACIDE.

Mais enfin, mademoiselle, démêlez-nous ce que c'est que ces états confondus, et qu'il faudroit qu'ils fussent réglés.

CONSTANCE.

Il est certain que Dieu a mis les hommes en des états différents, et que, s'ils étoient sages, ils s'y tiendroient, car il n'y en a point qui ne soit honnête¹.

LUCILE.

Trouvez-vous la condition d'un paysan fort honorable?

¹ Voir page 346.

CONSTANCE.

Elle l'est très-fort, on ne sauroit s'en passer. De quoi vivrions-nous, si personne ne cultivoit la terre et ne recueilloit du blé?

LUCILE.

Je conviens qu'elle est nécessaire, mais elle est basse.

EUGÉNIE.

Il faut bien que tout se fasse¹, et, dans cet état comme dans tous les autres, c'est le mérite qui distingue.

PLACIDE.

Quel mérite peut avoir un paysan que celui de bien travailler?

CONSTANCE.

Le même que dans tous les autres emplois, qui est de vivre en homme de bien et d'honneur; il n'y a guère de village où il n'y ait quelque paysan dont la probité est connue et dans lequel tous les autres se confient; ils ont du bon sens et de l'esprit.

PLACIDE.

Avez-vous eu beaucoup de conversations avec eux?

CONSTANCE.

Souvent.

PLACIDE.

Je serois bien honteuse si on me voyoit parler à un paysan.

¹ On doit remarquer que M^{me} de Maintenon ne relève pas le mot : *condition basse*.

ALPHONSINE.

Ces idées-là sont d'un enfant qui n'a jamais rien vu. Le Roi leur parleroit volontiers, et je suis assurée qu'il le fait en bien des occasions.

LUCILE.

Croyez-vous qu'ils fussent bien propres à notre conversation ?

CONSTANCE.

Non ; il faut leur parler de ce qui leur convient, de leurs affaires, de leurs familles, des biens de la terre, et vous les trouverez en tout cela éclairés, habiles et de très-bon sens¹.

LUCILE.

Marquez-nous donc les degrés de toutes les conditions.

CONSTANCE.

Les artisans des gros lieux, c'est-à-dire des bourgs et des villes, qui sont des états encore nécessaires et honorables, et dans lesquels on trouve ce bon sens dont je viens de parler ; vous avez ensuite les marchands, qui sont utiles au public et au commerce : c'est ce qui s'appelle les bourgeois, les échevins, les

¹ Ce jugement de M^{me} de Maintenon sur les paysans est très-remarquable, surtout quand on le compare à celui de La Bruyère : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines, etc. »

Plus et les chefs qui gouvernent la police, c'est-à-dire qui gouvernent les villes et tiennent la main contre le désordre; il y aussi, pour la sûreté des biens, des notaires qui se mêlent de placer l'argent et de le faire valoir.

ALPHONSINE.

Il y a des procureurs qui font les écritures nécessaires pour faire connaître aux juges les raisons de nos procès.

CONSTANCE.

Des avocats qui plaident les causes.

ALPHONSINE.

Des conseillers et des présidents qui les jugent.

EUGÉNIE.

Et tous ceux que vous venez de nommer sont plus ou moins par degrés?

CONSTANCE.

Oui, le procureur est moins que l'avocat, l'avocat moins que le conseiller, le conseiller au-dessous du président, et ainsi du reste.

EUGÉNIE.

Je ne crois pas tant de degrés dans la noblesse; et pour moi, je compte que, dès qu'on peut prouver qu'on est né gentilhomme, le plus ou le moins ne fait plus rien.

ALPHONSINE.

Il y a des degrés dans la noblesse : les unes sont plus anciennes, les autres ont été soutenues par de grands biens, les autres illustrées par des dignités, les autres par les alliances, et ce sont là les rangs différents.

EUGÉNIE.

Toutes ces distinctions-là n'empêchent pas que le plus noble ne soit celui dont la noblesse est la plus ancienne.

ALPHONSINE.

Cela est vrai au pied de la lettre ; mais il est pourtant vrai aussi qu'il faut céder au rang, et que ce gentilhomme qui fera des preuves de cinq cents ans, doit appeler un maréchal de France monseigneur¹, quoique d'une naissance moins ancienne que lui.

LUCILE.

J'ai une grande peine à céder à tout ce que fait la fortune.

CONSTANCE.

La fortune a souvent grande part à ces élévations ; la volonté des rois y en a aussi ; ils veulent récompenser le mérite, donner de l'émulation, marquer leur amitié ; et quand on est sage, on cède à toutes ces raisons et aux usages établis.

EUGÉNIE.

Il faut bien céder à la force ; mais vous m'avouerez que cela n'est pas agréable.

ALPHONSINE.

Tout le monde perd au désordre ; si vous ne voulez pas vous soumettre à ceux qui sont au-dessus de vous, ceux qui seront au-dessous feront de même pour vous : votre inférieur se soulèvera, vous dispu-

¹ Louis XIV eut beaucoup de peine à faire donner ce titre aux maréchaux de France par les autres seigneurs. Voir les *Lettres de Bussy-Rabutin à M^{me} de Sévigné*.

tera la porte, la place à l'église, et jusqu'au paysan de votre village vous manquera de respect.

CONSTANCE.

Si on étoit seule obligée de céder, il y auroit plus de peine; mais vous cédez au grand seigneur de votre province; il faut qu'il cède à un homme titré, que l'homme titré cède au prince, que ce prince cède à un plus grand prince que lui, que ce plus grand prince cède au Roi, et enfin que le Roi cède à la raison, aux lois, aux coutumes, et surtout qu'il soit soumis à la volonté de Dieu.

EUGÉNIE.

Quelle différence y a-t-il entre les princes?

ALPHONSINE.

Comme dans la noblesse, les maisons plus anciennes, et aussi la souveraineté : un souverain, quoique issu d'une maison moins illustre, ne cède pas à un prince qui n'est que cadet; ils évitent autant qu'ils peuvent de se trouver ensemble.

PLACIDE.

Eh! si les rois se trouvoient ensemble, comment feroient-ils?

ALPHONSINE.

Ils ne se commettraient pas sans être convenus de ce qui s'appelle le cérémonial, c'est-à-dire la manière dont ils se traitent.

CONSTANCE.

Il y a, dans les rois comme dans les princes, des degrés différents, par la grandeur, par l'étendue, par la puissance des royaumes.

EUGÉNIE.

Toutes ces distinctions-là n'empêchent pas que le plus noble ne soit celui dont la noblesse est la plus ancienne.

ALPHONSINE.

Cela est vrai au pied de la lettre ; mais il est pourtant vrai aussi qu'il faut céder au rang, et que ce gentilhomme qui fera des preuves de cinq cents ans, doit appeler un maréchal de France monseigneur¹, quoique d'une naissance moins ancienne que lui.

LUCILE.

J'ai une grande peine à céder à tout ce que fait la fortune.

CONSTANCE.

La fortune a souvent grande part à ces élévations ; la volonté des rois y en a aussi ; ils veulent récompenser le mérite, donner de l'émulation, marquer leur amitié ; et quand on est sage, on cède à toutes ces raisons et aux usages établis.

EUGÉNIE.

Il faut bien céder à la force ; mais vous m'avouerez que cela n'est pas agréable.

ALPHONSINE.

Tout le monde perd au désordre ; si vous ne voulez pas vous soumettre à ceux qui sont au-dessus de vous, ceux qui seront au-dessous feront de même pour vous : votre inférieur se soulèvera, vous dispu-

¹ Louis XIV eut beaucoup de peine à faire donner ce titre aux maréchaux de France par les autres seigneurs. Voir les *Lettres de Bussy-Rabutin à M^{me} de Sévigné*.

CONVERSATION XXX.

SUR LA GÉNÉROSITÉ.

ROSALIE.

Je suis ravie de ce que nous nous trouvons toutes cinq ensemble pour avoir de ces conversations dont je trouve que nous tirons toujours quelque utilité.

CLOTILDE.

Nous aurions grand tort si nous ne profitions des soins qu'on a pour nous en nous appliquant à ce qu'on nous apprend.

CLARISSE.

Et en le pratiquant dans les occasions qui se présentent.

DOROTHÉE.

Il me semble que nous savons bien des choses que nous ne pouvons pratiquer, et qu'il y a des vertus qui ne sont propres qu'aux grands.

ROSALIE.

Comme quoi ?

DOROTHÉE.

Par exemple la générosité ; comment serons-nous généreuses, nous qui, bien loin de donner, avons besoin qu'on nous donne ?

CLOTILDE.

Ce n'est point la fortune qui règle nos inclina-

ALPHONSINE.

Le roi de Portugal ne disputera pas au roi d'Espagne.

CONSTANCE.

Ni le roi de Danemark au roi de France.

PLACIDE.

Qui sont les plus grands rois ou royaumes?

ALPHONSINE.

La France, l'Espagne et l'Angleterre.

PLACIDE.

Et dans ces trois-là, quel est le premier?

CONSTANCE.

Ils se disputent; mais nous avons vu notre Roi donner la main au roi d'Espagne, et nous le voyons tous les jours mettre le roi d'Angleterre au-dessus de lui¹.

PLACIDE.

Est-ce qu'il les reconnoît plus grands que lui?

ALPHONSINE.

Non, c'est qu'il est chez lui, et qu'il leur fait les honneurs comme les particuliers se les font les uns aux autres.

PLACIDE.

Mais en effet quel est le plus grand?

ALPHONSINE.

Il est certain que, sans nulle prévention, la plus grande maison que l'on connoisse est celle de Bourbon, qui nous gouverne présentement.

¹ Ce roi d'Espagne ne peut être que Philippe V, et ce roi d'Angleterre que Jacques II.

CONVERSATION XXX.

SUR LA GÉNÉROSITÉ.

ROSALIE.

Je suis ravie de ce que nous nous trouvons toutes cinq ensemble pour avoir de ces conversations dont je trouve que nous tirons toujours quelque utilité.

CLOTILDE.

Nous aurions grand tort si nous ne profitions des soins qu'on a pour nous en nous appliquant à ce qu'on nous apprend.

CLARISSE.

Et en le pratiquant dans les occasions qui se présentent.

DOROTHÉE.

Il me semble que nous savons bien des choses que nous ne pouvons pratiquer, et qu'il y a des vertus qui ne sont propres qu'aux grands.

ROSALIE.

Comme quoi ?

DOROTHÉE.

Par exemple la générosité ; comment serons-nous généreuses, nous qui, bien loin de donner, avons besoin qu'on nous donne ?

CLOTILDE.

Ce n'est point la fortune qui règle nos inclina-

364 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

tions; mais, avant que d'entrer en matière, convenons de ce que c'est que la générosité.

ROSALIE.

Je crois que la générosité est une grandeur d'âme qui nous élève au-dessus de toute sorte d'intérêt et de l'envie, qui nous fait compatir à la misère des autres en la soulageant autant que nous pouvons, qui nous rend incapable de bassesses.

DOROTHÉE.

Je croyois que la générosité étoit de donner volontiers.

CLARISSE.

C'est libéralité; et la générosité va plus loin, c'est un mouvement du cœur qui le rend sensible aux malheurs d'autrui.

CLOTILDE.

Et qui va quelquefois jusqu'à en être plus touché que des nôtres.

DOROTHÉE.

Que voyez-vous dans tout ce que vous venez de dire qui nous convienne?

CLOTILDE.

Tout, puisqu'il ne faut qu'un grand cœur.

DOROTHÉE.

Quelle marque en donnerez-vous?

CLOTILDE.

La vertu n'est pas dans les marques qu'on en donne, elles la font connoître seulement; mais c'est dans l'intérieur qu'elle est ou qu'elle n'est pas, et

nous pouvons, comme les autres, être au-dessus de l'intérêt, de l'envie, et incapables de bassesses.

CLARISSE.

De quelle sorte de bassesses entendez-vous parler?

ROSALIE.

De ces lâchetés qu'on fait par intérêt, de ces flat-teries pour ceux qui peuvent nous être utiles, de ces empressesments qui vont à se mettre sous les pieds des gens en faveur.

BLANDINE¹.

Vous touchez mon sensible et me réjouissez, car, par ce que vous venez de dire, je me crois généreuse, je ne puis souffrir les favoris, je n'aime que les malheureux, et c'est assez que le Roi ou la fortune soient favorables à un homme pour que je le haisse.

CLARISSE.

J'ai connu une personne qui partageoit son repas et ses habits avec des malheureux, et qui ne pouvoit plus les souffrir dès qu'ils pouvoient se passer d'elle.

CLOTILDE.

Ce n'est pas générosité, c'est plutôt une sorte d'envie.

CLARISSE.

Quoi! de donner sa robe et son dîner, c'est envie?

CLOTILDE.

Il y a quelque sorte de bonté et de piété naturelle

¹ Voici le personnage le plus outré que M^{me} de Maintenon ait mis dans ses *Conversations*.

à donner sa robe et son dîner; mais cette envie de ne plus aimer les gens quand ils n'ont plus besoin de nous, c'est vouloir être au-dessus d'eux, et il n'y a rien dans ce sentiment qui puisse s'appeler générosité.

BLANDINE.

Vous n'en direz pas autant de moi; il n'y a nul intérêt à ce que je pense et dans l'aversion que j'ai pour les heureux.

ROSALIE.

Je craindrois qu'il n'y eût un peu d'envie, mais il y a du moins un grand travers qui est très-éloigné de la générosité.

BLANDINE.

Vous voulez que je fasse ma cour à un ministre qui n'a rien au-dessus de moi que la fantaisie de son maître?

CLOTILDE.

Si son maître est le vôtre, vous devez respecter son choix, et non pas parler ainsi.

BLANDINE.

Je ne trouve rien de si beau que de se déclarer contre ces gens-là : c'est ainsi que j'ai toujours compris la générosité.

DOROTHÉE.

On ne peut pas dire que dans cette conduite il y ait de la bassesse et de l'intérêt.

CLOTILDE.

Non, mais de l'imprudence, de la fausseté, de l'in-

justice ; du travers et une singularité qu'il ne faut jamais chercher.

BLANDINE.

Il faut se distinguer et ne se pas singulariser : voilà ce que je ne puis entendre.

CLARISSE.

Il ne faut pas aspirer à être seule dans sa conduite, mais on se distingue assez quand on remplit ce qu'on doit.

BLANDINE.

Et pour remplir ce devoir, faire sa cour à des misérables ! jamais on ne me verra que leur ennemie.

DOROTHÉE.

Ce chemin sera peu suivi ; mais j'avoue que j'y trouve de la vertu.

ROSALIE.

La vertu n'est point dans les extrémités ; elle rend des honneurs à ceux que le prince veut honorer, elle veut être bien avec eux par respect pour lui, et, par prudence, elle ne veut en faire son ennemi ni pour elle ni pour sa famille ; elle ne voudroit pas acheter sa faveur par la moindre bassesse, par flatter ce qui doit être blâmé, par témoigner une amitié qu'elle n'a point, par rendre des devoirs trop empressés, en un mot elle agit simplement en tout.

BLANDINE.

C'est cette simplicité et ce milieu qui me sont insupportables ; j'ai le cœur trop grand pour ne faire que suivre les autres ; je veux quelque chose de nouveau ; je fais quelquefois un château en Es-

à donner sa robe et son dîner ; mais cette envie de ne plus aimer les gens quand ils n'ont plus besoin de nous, c'est vouloir être au-dessus d'eux, et il n'y a rien dans ce sentiment qui puisse s'appeler générosité.

BLANDINE.

Vous n'en direz pas autant de moi ; il n'y a nul intérêt à ce que je pense et dans l'aversion que j'ai pour les heureux.

ROSALIE.

Je craindrois qu'il n'y eût un peu d'envie, mais il y a du moins un grand travers qui est très-éloigné de la générosité.

BLANDINE.

Vous voulez que je fasse ma cour à un ministre qui n'a rien au-dessus de moi que la fantaisie de son maître ?

CLOTILDE.

Si son maître est le vôtre, vous devez respecter son choix, et non pas parler ainsi.

BLANDINE.

Je ne trouve rien de si beau que de se déclarer contre ces gens-là : c'est ainsi que j'ai toujours compris la générosité.

DOROTHÉE.

On ne peut pas dire que dans cette conduite il y ait de la bassesse et de l'intérêt.

CLOTILDE.

Non, mais de l'imprudence, de la fausseté, de l'in-

ustice ; du travers et une singularité qu'il ne faut
amaïis chercher.

BLANDINE.

Il faut se distinguer et ne se pas singulariser :
voilà ce que je ne puis entendre.

CLARISSE.

Il ne faut pas aspirer à être seule dans sa con-
luite, mais on se distingue assez quand on remplit
ce qu'on doit.

BLANDINE.

Et pour remplir ce devoir, faire sa cour à des mi-
érables ! jamais on ne me verra que leur ennemie.

DOROTHÉE.

Ce chemin sera peu suivi ; mais j'avoue que j'y
rouve de la vertu.

ROSALIE.

La vertu n'est point dans les extrémités ; elle
end des honneurs à ceux que le prince veut hono-
er, elle veut être bien avec eux par respect pour
ni, et, par prudence, elle ne veut en faire son en-
emi ni pour elle ni pour sa famille ; elle ne vou-
roit pas acheter sa faveur par la moindre bassesse,
ar flatter ce qui doit être blâmé, par témoigner
ne amitié qu'elle n'a point, par rendre des devoirs
op empressés, en un mot elle agit simplement en
ut.

BLANDINE.

C'est cette simplicité et ce milieu qui me sont
insupportables ; j'ai le cœur trop grand pour ne
aire que suivre les autres ; je veux quelque chose
e nouveau ; je fais quelquefois un château en Es-

pagne qui me plairoit, ce seroit de quitter mon pays, mon bien, ma famille, mon Roi pour aller au bout du monde m'attacher à un prince vertueux.

CLOTILDE.

S'il avoit une véritable vertu et du bon sens, il vous mépriseroit et ne se fieroit jamais à vous.

BLANDINE.

Pourquoi ?

CLOTILDE.

Parce qu'on ne doit jamais se fier à un homme qui manque à toutes sortes de devoirs et d'obligations.

BLANDINE.

Je ne suis point esclave, je suis libre, et je puis disposer de moi.

ROSALIE.

Vous êtes à votre pays, à votre famille, à votre prince, et vous manquez à tout ce que vous devez pour aller chercher ce que vous ne devez pas chercher.

BLANDINE.

Vous êtes nées pour l'esclavage, mesdemoiselles, et pour les vertus les plus renfermées et les plus ennuyeuses ; vous ne parlez que de modération et de remplir son devoir ; où est l'éclat et le bruit d'une telle conduite ? et qu'est-ce que le mérite d'une femme renfermée dans ce triste devoir ?

¹ En vérité, M^{lle} Blandine n'est pas de son temps, et elle auroit dû vivre dans le nôtre.

CLOTILDE.

Il n'en faut jamais sortir, et c'est là le vrai et solide mérite.

BLANDINE.

J'en ai une autre idée, et je ne puis aimer que ce qui est au-dessous de moi.

CLOTILDE.

Cette idée est fautive : la religion et la raison¹ veulent qu'on respecte l'autorité du prince et toute autre autorité établie pour nous gouverner.

BLANDINE.

Ne convenez-vous pas au moins qu'il y a plus de grandeur à penser ce que je pense ?

ROSALIE.

Fausse grandeur sans règle et sans raison, et bien éloignée de la vraie générosité, qui sait se soumettre à tout, quelque élévation qu'elle sente dans son cœur.

BLANDINE.

Peut-on avoir le cœur élevé et se soumettre ?

CLOTILDE.

La véritable élévation est dans les sentiments du cœur, et point du tout dans une révolte contre les lois, les coutumes et les supérieurs ; la générosité plaint et soulage les malheureux, et ne blesse personne.

¹ Je remarque et j'admire que M^{me} de Maintenon ne sépare jamais la religion de la raison, et les trouve toujours d'accord.

BLANDINE.

Dès que je sais un homme disgracié, je vais le trouver pour en faire mon ami.

ROSALIE.

Vous dites tout cela pour disputer, il n'est pas possible que vous le pensiez.

DOROTHÉE.

Voudriez-vous qu'on allât insulter à son malheur?

ROSALIE.

Non, je veux qu'on demeure son ami si on l'étoit avant sa disgrâce, qu'on le console ; mais je ne veux point qu'on aille le chercher par le seul mérite d'être exilé ; il y a plus de contradiction et d'envie dans ce sentiment que de générosité.

CLOTILDE.

Il n'y a rien d'affecté dans la véritable vertu ; elle partage les malheurs de ses amis, elle les soulage, elle plaint même ceux qu'elle ne connoît pas, mais elle ne se pique point de faire amitié avec une personne par la seule raison qu'elle est mal à la cour ; ces sentiments sont faux et outrés, et jamais la vertu ne choque la raison ¹.

BLANDINE.

Nous avons accoutumé de nous rendre à la fin de nos conversations ; mais j'avoue, mademoiselle, que vous ne m'avez point persuadée, et que votre sagesse ne s'accommode point avec l'envie que j'ai de faire des choses nouvelles et éclatantes.

¹ Voir la note précédente.

ROSALIE.

Elles vous attireront le blâme de tout le monde et bien des inconvénients.

BLANDINE.

Je ne trouve rien de pire que de ne suivre jamais son goût.

CLOTILDE.

Je ne trouve rien de si bon que de n'avoir point de reproches à se faire; mais, mademoiselle, nous espérons que les années et la raison seront plus fortes que nous, et qu'elles vous persuaderont un jour.

CONVERSATION XXXI.

SUR LE JUGEMENT.

SOPHIE.

Comment ne nous a-t-on pas donné une instruction sur le jugement, dont on nous parle sans cesse?

ADÈLE.


Je crois en deviner la raison.

LOUISE.

Je ne comprends pas qu'il puisse y en avoir pour nous pas éclairer sur un sujet si important et si nécessaire.

ADÈLE.

C'est qu'il est si étendu qu'on ne pourroit se ren-



fermer dans le temps qu'on a donné jusqu'ici à ces instructions.

SOPHIE.

Le jugement n'est-il pas plus nécessaire dans la conduite que dans la conversation ?

ADÈLE.

Il est nécessaire dans la conduite, pour ne pas faire de sottise ; et dans la conversation, pour ne pas en dire.

SOPHIE.

Je comprends qu'on pense et qu'on juge sur ce qu'on a à faire ; mais la conversation seroit bien pesante et bien ennuyeuse si on étudioit tout ce qu'on dit.

ADÈLE.

Elle est bien folle et fait bien des indiscretions quand on ne juge pas de ce qui se peut dire et de ce qui se peut faire.

LOUISE.

Ce jugement ne s'oppose-t-il pas à la vivacité de l'esprit, et ne rend-il pas le commerce trop sérieux ?

ADÈLE.

Il est certain que le jugement fait souvent supprimer des choses qui pourroient divertir ; mais ce qui plairoit aux uns fâcheroit quelquefois les autres ; ainsi il est toujours meilleur de peser ce qu'on veut dire.

SOPHIE.

Mais nous voyons des personnes vives, agréables, qui ne fâchent point et qui ne pensent rien.

ADÈLE.

Vous le croyez; mais si elles ne disent rien mal à propos, concluez qu'elles pèsent, quoique vous ne vous en aperceviez pas, et qu'elles sont bien attentives pour ne rien dire de mal.

SOPHIE.

J'aimerois mieux me taire que d'avoir ainsi à choisir entre ce qui me viendrait dans l'esprit.

ADÈLE.

C'est un parti que le jugement fait prendre fort souvent, et ce qui a toujours fait dire que les grands parleurs ont peu de jugement.

LOUISE.

Comment peut-on être divertissant et montrer son esprit quand on ne dit mot?

ADÈLE.

Il ne faut pas avoir envie de montrer son esprit, il se montre quand il y en a, et souvent plus en se faisant qu'en parlant. Le jugement n'empêche point qu'on ne soit divertissant; on dit des choses aimables et agréables quand elles viennent à propos, on n'en dit jamais de fâcheuses ni d'indiscrètes, et par là on plaît infiniment.

SOPHIE.

Je croirois bien ennuyer une personne si je ne lui parlois pas.

ADÈLE.

Vous la divertiriez peut-être plus en l'écoutant, car elle veut parler aussi bien que vous.

LOUISE.

Il faut bien s'accoutumer à vivre avec des personnes qui ont mille défauts.

ADÈLE.

Il est vrai, mais c'est que celui-là fait souvent souffrir les autres, et même plus que ceux qui l'ont, car ils ne s'en aperçoivent pas.

CONVERSATION XXXII.

SUR L'AMOUR-PROPRE.

ROSALIE.

Ne troublons-nous point, mademoiselle, le plaisir que vous prenez à lire?

ALPHONSINE.

Nullement, mademoiselle; soyez persuadée, je vous supplie, que j'en aurois un beaucoup plus grand d'être avec vous.

IRÈNE.

Oseroit-on vous demander, mademoiselle, quel livre vous lisez?

ALPHONSINE.

Un traité où tout le monde a intérêt, car c'est sur l'amour-propre.

ROSALIE.

Je crois, en effet, qu'il y a peu de personnes qui n'en aient, du plus au moins.

ALPHONSINE.

C'est un grand malheur, mademoiselle ; car on en est plus désagréable à Dieu et plus désagréable aux hommes.

IRÈNE.

Je comprends bien que cet attachement à nous-même déplaît à Dieu, qui veut que nous n'en ayons que pour lui ; mais pourquoi déplaît-il aux autres qui ont le même défaut ?

ALPHONSINE.

C'en est justement la raison, car l'attachement que nous avons pour nous fait que nous aimons à en parler et que nous ennuyons les autres ; l'attachement que nous avons à nous-mêmes fait que nos opinions nous paraissent bonnes, et que nous les soutenons avec opiniâtreté, ce qui déplaît aux autres.

ÉLÉONORE.

Il est vrai, et ce même amour de nous-même fait que nous voulons toutes sortes de préférence sur les autres.

DOROTHÉE.

Oui, il nous fait paroître ce qui nous touche fort important.

IRÈNE.

Mais, mademoiselle, faut-il s'oublier soi-même ? cela n'est ni naturel ni raisonnable, et jamais on ne pourroit y parvenir.

ALPHONSINE.

Non, assurément, nous ne serons jamais dans ce

détachement entier, mais il faut y travailler et être le moins occupé de soi que l'on peut.

IRÈNE.

Si je n'étois occupée de moi, je ferois des sottises depuis le matin jusqu'au soir, et je ne sais, mademoiselle, comment vous accommodez l'oubli que vous voulez que l'on ait de soi-même avec l'attention que nous devons avoir à veiller sur nous.

ALPHONSINE.

Rien n'est plus aisé à accommoder ; car une des principales raisons de veiller sur nous est pour éviter ce que nous fait faire l'amour de nous-même.

IRÈNE.

Mais c'est cet amour de moi-même qui me fait aimer les louanges, et si j'étois dans ce détachement que vous voulez me persuader, je ne me contraindrois pas tant pour me perfectionner.

ÉLÉONORE.

Quoi ! vous ne voulez être parfaite que pour être louée ?

IRÈNE.

Eh ! pourquoi donc, mademoiselle, et d'où vient que je m'opposerois à toutes mes inclinations, si ce n'étoit pour acquérir l'estime des honnêtes gens ?

DOROTHÉE.

Je ne sais s'il ne seroit pas bien dangereux d'inspirer à de jeunes personnes le mépris des louanges.

ROSALIE.

C'est ce qui s'appelle émulation, et qui ne se trouve que dans les cœurs élevés.

ÉLÉONORE.

Mais ne comptez-vous pour rien d'aimer la vertu pour la vertu et le plaisir de bien faire ?

DOROTHÉE.

Ce sentiment est bien épuré, et je doute que des jeunes gens en soient capables.

IRÈNE.

Je crois que la plupart des grandes choses se sont faites pour s'attirer des louanges et que ce désir-là fait les héros.

ALPHONSINE.

Toute votre vertu n'est donc que pour vous, et si on ne vous voyoit pas, vous feriez tout le mal qui se présenteroit ?

IRÈNE.

Je ne ferois pas de grands maux, car je ne suis pas méchante, mais je ne me contraindrois point.

ÉLÉONORE.

Quoi ! vous seriez colère, paresseuse, inégale, opiniâtre, indiscreète, insupportable ?

IRÈNE.

Oui, mademoiselle, s'il ne me revenoit aucune louange de n'être rien de tout ce que vous venez de dire.

ÉLÉONORE.

Je ne comprends pas cela.

DOROTHÉE.

Et moi, je comprends fort bien ce que dit mademoiselle, et je ne crois pas que les héros eussent passé leur jeunesse dans les fatigues de la guerre,

en hasardant leur vie, s'ils n'eussent eu en vue d'être admirés.

ALPHONSINE.

Que leur en reste-t-il, mademoiselle ?

IRÈNE.

D'être loués à tout jamais, d'être cités en toutes occasions ?

ALPHONSINE.

Goûtent-ils ce plaisir ? en sont-ils plus heureux présentement ?

IRÈNE.

Non, mademoiselle ; mais par quel motif voulez-vous donc qu'on agisse ?

ALPHONSINE.

Vous le voyez mieux que moi, mademoiselle, et vous avez trop bon esprit pour vouloir vous contraindre toute votre vie pour être louée, quand même vous seriez assurée de l'être.

DOROTHÉE.

Quoi ! vous désapprouvez qu'on veuille plaire et s'attirer les louanges des personnes de qui on dépend ?

ALPHONSINE.

Je ne veux pas empêcher ce que vous dites, mais je voudrais une vue plus solide.

IRÈNE.

Vous voulez nous conduire à n'agir que pour Dieu ; je sais que c'est là le plus parfait ; mais ce n'est pas de la dévotion dont nous parlons présentement ; nous en sommes à la morale.

ALPHONSINE.

Et qu'est-ce que la morale, si elle n'est fondée sur la piété? Vous en revenez toujours à ne penser qu'à l'opinion des hommes, et jamais cela seul ne fera votre bonheur.

IRÈNE.

Je compte pour beaucoup leur estime.

ALPHONSINE.

Je vous le dis encore, mademoiselle, vous ne l'aurez guère que par une vertu solide.

IRÈNE.

Qu'appellez-vous solide?

ALPHONSINE.

C'est ce qui a une fin éternelle.

DOROTHÉE.

Vous voulez mettre une trop grande perfection dans notre commerce et nous jeter dans une grande contrainte.

ALPHONSINE.

Je veux vous mettre en liberté, vous rendre satisfaite de tout, contente quand vous serez louée, contente quand vous ne le serez pas, et toujours assurée d'une récompense pour tout ce que vous ferez de bon.

IRÈNE.

Je me rends, mademoiselle, si vous me convainquez que cet état-là puisse se trouver.

ALPHONSINE.

Il n'y a pour cela qu'à n'agir que pour Dieu,

380 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

en hasardant leur vie, s'ils n'eussent eu en vue d'être admirés.

ALPHONSINE.

Que leur en reste-t-il, mademoiselle ?

IRÈNE.

D'être loués à tout jamais, d'être cités en toutes occasions ?

ALPHONSINE.

Goûtent-ils ce plaisir ? en sont-ils plus heureux présentement ?

IRÈNE.

Non, mademoiselle ; mais par quel motif voulez-vous donc qu'on agisse ?

ALPHONSINE.

Vous le voyez mieux que moi, mademoiselle, et vous avez trop bon esprit pour vouloir vous contraindre toute votre vie pour être louée, quand même vous seriez assurée de l'être.

DOROTHÉE.

Quoi ! vous désapprouvez qu'on veuille plaire et s'attirer les louanges des personnes de qui on dépend ?

ALPHONSINE.

Je ne veux pas empêcher ce que vous dites, mais je voudrais une vue plus solide.

IRÈNE.

Vous voulez nous conduire à n'agir que pour Dieu ; je sais que c'est là le plus parfait ; mais ce n'est pas de la dévotion dont nous parlons présentement ; nous en sommes à la morale.

ALPHONSINE.

Et qu'est-ce que la morale, si elle n'est fondée sur la piété? Vous en revenez toujours à ne penser qu'à l'opinion des hommes, et jamais cela seul ne fera votre bonheur.

IRÈNE.

Je compte pour beaucoup leur estime.

ALPHONSINE.

Je vous le dis encore, mademoiselle, vous ne l'aurez guère que par une vertu solide.

IRÈNE.

Qu'appellez-vous solide?

ALPHONSINE.

C'est ce qui a une fin éternelle.

DOROTHÉE.

Vous voulez mettre une trop grande perfection dans notre commerce et nous jeter dans une grande contrainte.

ALPHONSINE.

Je veux vous mettre en liberté, vous rendre satisfaite de tout, contente quand vous serez louée, contente quand vous ne le serez pas, et toujours assurée d'une récompense pour tout ce que vous ferez de bon.

IRÈNE.

Je me rends, mademoiselle, si vous me convainquez que cet état-là puisse se trouver.

ALPHONSINE.

Il n'y a pour cela qu'à n'agir que pour Dieu,

382 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

qu'à lui offrir toutes nos contraintes, qu'à nous attacher à lui, et l'avoir pour objet dans toutes nos actions.

IRÈNE.

Vous appelez cela liberté ?

ALPHONSINE.

Oui, mademoiselle, et vous en conviendrez. Si vous voulez en essayer, vous ne serez jamais en peine, comme vous l'êtes, sur l'opinion des hommes. Vous serez sûre d'avoir plu à Dieu quand vous aurez bien fait. Si les hommes sont contents de vous, à la bonne heure, vous en serez bien aise ; s'ils ne le sont pas, vous en serez consolée, et vous serez assurée d'avoir des louanges qui dureront toujours ; il vous sera même permis de vous aimer par rapport à lui, de vous conserver, de vous réjouir, et vous serez sûre de n'aller jamais trop loin quand vous agirez avec cette dépendance.

IRÈNE.

Vous avez cru ne pouvoir me persuader qu'en m'accordant un peu d'amour pour moi-même ; mais en vérité, mesdemoiselles, je suis charmée de tout ce que vous venez de dire et je ne veux jamais l'oublier.

CONVERSATION XXXIII.

SUR LE TRAVAIL.

CORNÉLIE.

Quoi! mademoiselle, vous travaillez un jour de récréation?

CLÉMENTINE.

Mes mattresses me l'ont permis.

ODILLE.

Je vous plains fort d'être privée du plaisir de la récréation et de la promenade.

HORTENSE.

Et moi au contraire j'envie la liberté qu'a mademoiselle de travailler tout le jour.

CORNÉLIE.

Vous jugez des autres par vous-même, mademoiselle, qui aimez le travail; mais je crois que mademoiselle auroit été à la récréation, si elle avoit suivi son inclination.

CLÉMENTINE.

J'aime à la vérité à me divertir, mais je trouve plus de plaisir à travailler qu'à jouer.

ODILLE.

Et quel plaisir peut-on prendre à travailler?

CLÉMENTINE.

Celui de faire quelque chose, de ne point perdre

son temps, de m'accoutumer à me passer des divertissements, et de n'avoir rien à me reprocher.

CORNÉLIE.

Il est vrai que m'étant livrée au dessein de faire tout céder à mon plaisir, et de m'en donner comme on dit à cœur joie, je trouvai bien à décompter quand il fallut m'accommoder au goût de mes compagnes, qui étoit fort différent du mien.

ODILLE.

Et moi, je m'attirai là une réprimande de mes maitresses, qui me causa plus de chagrin que tous nos jeux ne m'avoient fait de plaisir.

CLÉMENTINE.

Et moi, je ne trouvai aucun de ces mécomptes dans mon travail.

AURÉLIE.

Mais aussi n'y trouvâtes-vous aucun plaisir?

CLÉMENTINE.

J'eus celui de voir mon ouvrage fort avancé, je surpassai l'attente de mes maitresses, je m'attirai leurs louanges, et elles me proposèrent pour exemple à mes compagnes; j'acquies l'habitude de travailler avec adresse et avec diligence, ce qui m'épargnera bien des réprimandes à Saint-Cyr, et qui me sera une grande ressource en quelque lieu que je puisse me trouver.

AURÉLIE.

Voilà bien des avantages qui se trouvent dans l'amour du travail auxquels je n'avois jamais pensé.

HORTENSE.

Le goût seul du travail est par lui-même un véri-

table trésor, il calme les passions, il occupe l'esprit, il bannit l'oisiveté qui est la mère de tous les vices.

CLÉMENTINE.

Il est vrai que depuis que j'aime l'ouvrage, je n'ai presque plus rien à me reprocher, que mes maîtresses sont très-contentes de moi, au lieu qu'auparavant elles me reprochoient presque à toutes les heures du jour.

CAMILLE.

Ajoutez encore, mademoiselle, à la louange du travail, qu'il fait passer le temps utilement et agréablement, et ne laisse pas le temps de s'ennuyer.

CÉCILE.

Il est surtout nécessaire à notre sexe; et j'ai oui dire à des personnes d'esprit et d'une piété distinguée qu'il faut nécessairement qu'une fille soit ou laborieuse ou coquette¹.

AURÉLIE.

Et pourquoi, mademoiselle?

CÉCILE.

C'est qu'il faut nécessairement avoir quelque goût; on ne peut vivre sans plaisir, et dès qu'on n'en trouve point dans une occupation utile, il est naturel d'en chercher ailleurs, et l'on n'en trouve que de très-dangereuses.

HORTENSE.

En effet que peut faire une personne de notre sexe qui ne peut demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les devoirs de son ménage? il ne lui reste

¹ Voir les *Entretiens sur l'éducation*, p. 97.

386 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

plus qu'à le chercher dans le jeu, les compagnies, les spectacles; y a-t-il rien de si dangereux non-seulement pour la piété, mais même pour la réputation?

ODILLE.

Je conviens, mademoiselle, du danger de ces sortes de plaisirs, et je prétends bien m'adonner au travail, quand je ne serai plus en âge de goûter les jeux innocents des enfants; mais en attendant, je ne me propose que de me bien divertir, et je laisse les occupations plus sérieuses pour un âge où il me conviendra d'être raisonnable.

HORTENSE.

Eh quoi! mademoiselle, peut-on être trop tôt raisonnable? et consentiriez-vous qu'on vous traitât en enfant de dix ou douze ans? vous seriez la ménagère chez vous, et l'on vous confieroit le soin de vos sœurs.

CAMILLE.

Ajoutez, mademoiselle, qu'on ne peut commencer trop tôt à prendre de bonnes habitudes, et que nous n'aurons de goût et de facilité au travail qu'autant que nous nous y serons accoutumées dès notre jeunesse.

AURÉLIE.

Comme je pourrai bien au sortir d'ici me trouver dans la nécessité de m'aider de mon travail, je suis bien aise de m'y former de bonne heure.

HORTENSE.

Quand nous ne serions pas pauvres, la seule qualité de chrétiennes doit nous engager au travail.

CAMILLE.

Il est en effet d'obligation à tous les hommes depuis le péché, car remarquez que, quand Adam eut péché, Dieu ne lui donna point pour pénitence de passer sa vie dans le désert, mais il lui dit : Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre visage.

CLÉMENTINE.

Cette réflexion me surprend, car je ne croyois pas qu'on dût travailler jusqu'à se fatiguer, mais seulement pour s'occuper, et je ne m'y étois donnée qu'autant que j'y avois trouvé du goût.

ODILLE.

Je faisais encore pire, car je ne prenois de l'ouvrage que par contenance sans me soucier de l'avancer.

HORTENSE.

Ce que vous avouez, mademoiselle, est pire encore que de ne pas aimer l'ouvrage ; car c'est être de mauvaise foi aux dépens d'une maison, sans lui rendre aucun service.

ODILLE.

J'avoue que le travail des mains me déplaît, et que j'aimerois celui de l'esprit.

CAMILLE.

Celui-là est aussi dangereux pour notre sexe que l'autre lui est avantageux ; notre partage est le silence, la modestie et la simplicité.

CÉCILE.

Quand Salomon fait le portrait d'une femme forte, il ne dit pas qu'elle est savante ; mais il remarque qu'elle a travaillé avec de la laine et du lin, qu'elle

sait manier le fuseau, et qu'elle a fait paroltre sa sagesse dans l'ouvrage de ses mains.

ODILLE.

Que j'ai de peine à me contenter de ce partage ! toutes mes inclinations portent au goût de l'esprit.

HORTENSE.

Tâchons d'être raisonnables, mesdemoiselles, et d'une raison toute chrétienne ; nous serons heureuses en ce monde ici et en l'autre, et les beaux esprits de notre sexe seront raillés des hommes par leur demi-savoir, et déplairont à Dieu par leur présomption.

CONVERSATION XXXIV.

SUR LA DROITURE.

EUPHROSINE.

Les Conversations qu'on nous fait faire m'éclaireront si bien sur des choses que je ne faisais qu'entrevoir, que je voudrais que nous en eussions une sur ce qu'on appelle la droiture.

FLORIDE.

Je crois que la droiture est d'aller toujours à la fin de ce qu'on nous propose.

DOROTHÉE.

Il en faut venir toujours pour moi aux exemples.

FLORIDE.

Par exemple, mademoiselle, on ne veut point que nous chantions de chansons profanes, et l'on prend toutes sortes de précautions pour qu'il n'en entre point dans la maison, ni par les livres, ni par les écrits; y auroit-il de la droiture de s'en tenir au pied de la lettre en ne disant aucune de ces chansons, mais de chanter celles que nous avons apprises dans le monde? et ne seroit-ce pas aller tout de même contre la fin qu'on se propose?

EUPHROSINE.

Et quelle est cette fin ?

FLORIDE.

Que nous ne sachions rien de mauvais, et que nous nous remplissions le cœur et l'esprit de bonnes choses.

CLOTILDE.

Je ne puis pas m'empêcher de savoir ce que j'ai entendu dans le monde.

FLORIDE.

On peut espérer que vous l'oublierez, et vous devez le désirer.

CLOTILDE.

Est-on mattre de sa mémoire ?

FLORIDE.

On peut rejeter ce qu'elle nous rappelle quand il est mauvais, et nous parviendrons à l'oublier quand nous le désirerons de bonne foi.

DOROTHÉE.

Mais tous ces soins empêcheront-ils que nous ne

retrouvions les mêmes choses dans le monde quand nous sortirons d'ici ?

FLORIDE.

Par ce même raisonnement, il ne faudroit donc point nous instruire sur notre religion, car nous trouverons des impies et des libertins; il ne faudroit point nous former à la vertu, car nous trouverons des personnes qui n'en ont point.

EUPHROSINE.

Ce que nous pourrons trouver de corruption dans le monde est une grande raison pour nous fournir ici de toutes sortes de préservatifs.

DOROTHÉE.

Revenons encore à quelque exemple de droiture.

FLORIDE.

On prend un directeur afin qu'il nous conduise dans le chemin du salut, et pour cela nous voulons qu'il connoisse ce qu'il y a en nous de bien et de mal; y auroit-il de la droiture à lui vouloir cacher quelque chose ?

CLOTILDE.

On n'est point obligé de se confesser toujours à la même personne.

FLORIDE.

Il est vrai que l'Église a donné une entière liberté sur la confession, mais il ne nous est pas toujours bon d'user de tout ce qui est permis.

CLOTILDE.

Quoi ! si, dans l'absence de mon directeur, je m'étois confessée à un autre, vous voudriez que je recommençasse ma confession ?

FLORIDE.

Vous n'y seriez pas obligée; mais s'il vous étoit arrivé quelque chose de considérable, la droiture demanderoit que vous le disiez à votre directeur.

CLOTILDE.

Je serois ravie qu'il ignorât ma faute.

FLORIDE.

Ce seroit perdre de vue la fin que vous vous êtes proposée en le prenant, puisqu'il cesseroit de vous connoître et ne pourroit plus vous guider si sûrement.

EUPHROSINE.

On ne voudroit pas avoir une telle conduite avec son médecin; et si on avoit eu la fièvre dans l'intervalle d'une de ses visites, on le lui diroit avec ses circonstances, afin qu'il vous donnât des remèdes convenables à votre disposition présente.

HORTENSE.

Rien n'est si juste que cette comparaison, et je ne comprends pas présentement qu'on puisse penser autrement.

DOROTHÉE.

Je suis insatiable d'exemples, j'en voudrois encore.

FLORIDE.

La fin de l'établissement de Saint-Cyr est de former des filles chrétiennes qui portent la religion dans les lieux où la Providence les conduira¹; en-

¹ « Il y a dans l'œuvre de Saint-Louis, dit M^{me} de Maintenon dans *l'Esprit de l'Institut*, si elle est bien faite, de quoi renouveler dans tout le royaume la perfection du christianisme. »

treroient-elles avec droiture dans cette intention si elles se contentoient de garder extérieurement les règles de Saint-Cyr, sans faire un amas intérieur de religion et de toutes sortes de vertus ?

HORTENSE.

Par tous les exemples que vous proposez, je trouve que la droiture et la bonne foi se ressemblent.

FLORIDE.

Comme toutes les vertus vont à la même fin, qui est le véritable bien de l'homme, elles ont entre elles un grand rapport, et il est vrai qu'on a de la peine à distinguer la bonne foi, la droiture et la simplicité.

HORTENSE.

Oh ! que je suis aise de vous entendre un peu parler de la simplicité ; car, si je l'ose dire, je la confonds un peu avec la sottise.

FLORIDE.

Rien n'en est plus éloigné, et j'ai oui dire à des personnes expérimentées que les grands esprits et les grands cœurs sont plus capables de simplicité que les autres¹.

CLOTILDE.

Mais en quoi faites-vous consister cette simplicité ?

FLORIDE.

A n'être point double, point artificieuse, point

¹ Les Dames de Saint-Louis disaient à Louis Racine, en parlant de son père : « Il unissoit à un grand génie une grande simplicité. »

remplie de finesses, de desseins, de détours, de jugements sur tout ce que les autres font et disent, à dire simplement ce qu'on pense et croire que les autres font de même, à ne point retourner sur ce qu'on a dit, à ne point chercher un autre sens que celui qui s'est montré naturellement, à ne point examiner ce que nous ne pouvons bien sûrement savoir, et à ne nous point occuper de pensées toujours inutiles et souvent mauvaises.

CLOTILDE.

Je vous dirois encore qu'on n'est point maître de ses pensées.

FLORIDE.

Et je vous répondrai encore qu'avec le secours de Dieu qui ne vous manque jamais, on est maître de tout, qu'on peut retenir ses pensées, les faire changer d'objet, et se simplifier peu à peu en s'occupant de bonnes choses qui puissent tourner notre cœur à toutes les vertus.

CLOTILDE.

Vous ne voulez donc rien laisser pour le plaisir si vous voulez contraindre jusqu'aux pensées ?

FLORIDE.

Tout ce que nous disons ne s'oppose point aux plaisirs innocents ; et si vous goûtez jamais la paix d'une âme droite, simple et de bonne foi, vous conviendrez qu'elle est plus délicieuse que tous les plaisirs.

CONVERSATION XXXV.

—
SUR LA BONNE FOI.
—

ALEXANDRINE.

Nous eûmes l'autre jour une conversation qui nous instruisit sur le courage, et nous en voudrions une aujourd'hui qui nous expliquât ce que c'est que la bonne foi qu'on nous recommande si souvent.

ADÉLAÏDE.

Il me semble que ce mot de bonne foi s'explique par lui-même, et qu'il seroit difficile d'en faire une autre définition.

ALEXANDRINE.

Si vous ne voulez pas en faire la définition, donnez-nous quelques exemples qui nous fassent voir ce que c'est.

ADÉLAÏDE.

Est-il possible, mademoiselle, que vous ne compreniez pas ce que c'est que de faire les choses de bonne foi ou de mauvaise foi ?

CONSTANCE.

Je l'entrevois un peu, mais je ne pourrois le dire.

ADÉLAÏDE.

Cette bonne foi se trouve à tout dans les per-

sonnes qui ont le cœur bien fait, et la mauvaise foi se fait sentir de même.

CONSTANCE.

J'avoue que rien ne m'éclaireroit comme les exemples.

ADÉLAÏDE.

En voulez-vous par rapport à nous ou en général ?

ALEXANDRINE.

J'en voudrois de toutes façons.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! mademoiselle , il faut faire ce que vous voulez. On vous charge d'une commission ; la personne de mauvaise foi la fait sans se soucier du succès, sans entrer dans ce qu'on lui dit, sans s'y intéresser, et ne songeant qu'à faire au pied de la lettre ce qu'on lui a dit.

CONSTANCE.

Et que fait la personne de bonne foi ?

ADÉLAÏDE.

Elle écoute attentivement ce qu'on lui dit, elle veut qu'il réussisse, elle songe au bien de la chose dont on l'a chargée.

ALEXANDRINE.

Ces exemples-là sont trop généraux.

ADÉLAÏDE.

En voici de particuliers. Vous êtes à la porte¹,

¹ La porte intérieure de la maison de Saint-Cyr était gardée par une Dame de Saint-Louis, assistée d'une ou deux demoiselles prises parmi celles qu'on appelait les noires, et d'une seule con-

396 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

on vous donne une lettre à rendre à la supérieure dont on attend la réponse; la personne de bonne foi cherche avec soin la supérieure, elle lui rend sa lettre, elle lui dit qu'on attend la réponse, elle retourne prier le messager de ne se pas lasser, elle revient prendre la réponse; en un mot, elle en fait son affaire et désire que la supérieure soit contente, que le messager le soit aussi et que l'affaire dont il est question se fasse. La personne de mauvaise foi cherche la supérieure sans se soucier de la trouver, elle aime autant qu'elle ne fasse pas de réponse que de la faire, elle se met peu en peine que le messager s'en aille et que l'affaire manque. M^{me} de Maintenon demande son carrosse pour partir; la personne de mauvaise foi le demande ou le fait demander par un autre; elle n'y pense plus, aime autant que le carrosse soit deux heures à venir que de l'avoir à propos; celle qui se donne de bonne foi à ce qu'elle fait demande le carrosse elle-même, elle ne s'en fie à personne, elle s'inquiète s'il ne vient pas, elle presse; en un mot, elle veut qu'il vienne.

CONSTANCE.

Pourvu que je ne sois point grondée, je ne me mets guère en peine du reste.

ADÉLAÏDE.

C'est être de mauvaise foi, c'est n'agir que pour

verse. C'était là qu'arrivaient les lettres et messages pour l'intérieur de la maison.

l'extérieur; c'est l'esprit des esclaves et non pas celui des enfants.

ALEXANDRINE.

Cette bonne foi est-elle nécessaire dans le monde?

ADÉLAÏDE.

Elle l'est par tout et en tout. Que seroit-ce que nos maîtresses si elles ne songeoient qu'à nous faire aller au son de la cloche sans régler nos mœurs? qu'une supérieure qui se contenteroit de commander à ses religieuses sans se mettre en peine de ce qui regarde leur bonheur spirituel? qu'un évêque qui officeroit pontificalement sans visiter jamais ses brebis? qu'un général d'armée qui assiégeroit une place sans se soucier de la prendre? qu'un roi qui domineroit ses sujets sans s'appliquer à les rendre heureux? Tout dépend, mademoiselle, de cette bonne foi qu'on nous demande.

CONSTANCE.

Cette bonne foi que vous venez d'expliquer est d'un mauvais usage pour soi; c'est faire son affaire de celle des autres.

ADÉLAÏDE.

Vous l'expliquez mieux que moi, mademoiselle; c'est précisément agir pour les autres comme nous agirions pour nous.

CONSTANCE.

Mais c'est se rendre malheureuse.

ADÉLAÏDE.

C'est se rendre aimable, estimable, avoir de l'hon-

ALEXANDRINE.

Achevons la fin de cette pauvre créature : elle se livre à un autre pour sortir de la tyrannie du premier, elle va de désordre en désordre, et si grand que l'autorité, qui doit réprimer le scandale, la renferme; et il y en a eu une depuis peu dont le nom vous est connu; mais ne finissons pas avec une si triste idée, et n'oublions jamais que si nous voulons profiter des prévoyances qu'on a ici pour nous, nous conserverons notre réputation, et nous n'aurons que de la joie et du repos de conscience.

SOPHIE.

Si la fortune ne nous est pas favorable, on dira du moins que nous méritions d'en être mieux traitées, et nous nous attirerons l'estime de tous ceux que nous verrons.

CONVERSATION XLV.

SUR LA LECTURE.

JULIENNE.

On nous a fait une conversation sur le danger de l'écriture, n'auroit-on rien à nous dire sur la lecture?

LUCIE.

Je crois qu'il n'y a rien qui ne soit dangereux quand on en fait un mauvais usage; mais il me

droient inutiles tout ce que le Roi a fait pour nous, quelque grand qu'il soit, si elles n'y répondoient de bonne foi.

CONSTANCE.

La bonne foi est-elle aussi nécessaire dans la piété?

ADÉLAÏDE.

Elle l'est avec ceux qui nous conduisent, parce que ce sont des hommes que nous pourrions tromper; mais nous nous tromperions encore plus qu'eux, car, pour Dieu, on ne le trompe point : il sonde nos cœurs; il les voit tels qu'ils sont, et ne peut souffrir ceux qui sont doubles.

ALEXANDRINE.

Ne naît-on pas de bonne ou de mauvaise foi et peut-on changer son naturel?

ADÉLAÏDE.

Il est certain qu'il y a des naissances plus heureuses les unes que les autres, mais il faut cultiver les bonnes inclinations et tâcher de rectifier les mauvaises; rien n'est impossible à Dieu, et nous pouvons tout avec son secours.

CONSTANCE.

Nous sommes persuadées, mademoiselle, et j'espère qu'on verra parmi nous le fruit de cette conversation.

neur, de la bonté; ces personnes-là sont chères à tout le monde.

CONSTANCE.

Il leur en coûte beaucoup.

ADÉLAÏDE.

Notre mérite ne peut s'acheter trop cher; et quand on s'accoutume de bonne heure à bien faire ce qu'on fait, on ne peut plus faire autrement.

ALEXANDRINE.

Quoi! vous voulez que je fasse mon affaire de tout ce qui se fait à Saint-Cyr? que je sois bien en peine si mon ouvrage est bien fait, ou si une fille apprend ce que je lui montre? il me suffit que je fais ce qu'on me dit.

ADÉLAÏDE.

On ne vous le dit que pour qu'il soit bien fait, on ne vous donne un ouvrage que pour le faire, et quand d'un dessein prémédité nous voudrions être de mauvaise foi à l'avenir, pourrions-nous payer cette maison par une telle ingratitude?

ALEXANDRINE.

Elle est payée pour le bien qu'elle nous fait.

ADÉLAÏDE.

Mais si elle ne vous le faisoit pas de bonne foi, si elle se contentoit de nous recevoir sans nous instruire, sans nous former, sans nous secourir dans nos maladies, sans se mettre en peine de ce que nous devenons en sortant d'ici; que deviendroient les bonnes intentions du Roi? Vous voyez que tout roule donc sur la bonne foi, et que les Dames ren-

droient inutiles tout ce que le Roi a fait pour nous, quelque grand qu'il soit, si elles n'y répondoient de bonne foi.

CONSTANCE.

La bonne foi est-elle aussi nécessaire dans la piété?

ADÉLAÏDE.

Elle l'est avec ceux qui nous conduisent, parce que ce sont des hommes que nous pourrions tromper; mais nous nous tromperions encore plus qu'eux, car, pour Dieu, on ne le trompe point : il sonde nos cœurs; il les voit tels qu'ils sont, et ne peut souffrir ceux qui sont doubles.

ALEXANDRINE.

Ne naît-on pas de bonne ou de mauvaise foi et peut-on changer son naturel?

ADÉLAÏDE.

Il est certain qu'il y a des naissances plus heureuses les unes que les autres, mais il faut cultiver les bonnes inclinations et tâcher de rectifier les mauvaises; rien n'est impossible à Dieu, et nous pouvons tout avec son secours.

CONSTANCE.

Nous sommes persuadées, mademoiselle, et j'espère qu'on verra parmi nous le fruit de cette conversation.

CONVERSATION XXXVI.

SUR LA RAILLERIE¹.

AURÉLIE.

Je craignois fort, mademoiselle, que le petit voyage que j'ai fait à la campagne ne me privât de l'honneur que vous me faites, et je veux profiter aujourd'hui de cette occasion pour vous faire une question que vous pourrez décider mieux que personne.

AGATHINE.

Je ne me sens guère capable de faire des décisions ; mais vous n'avez qu'à ordonner, je vous dirai tout ce que je sais.

AURÉLIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit plusieurs personnes d'esprit. On parloit sur la raillerie ; il y en avoit qui soutenoient que c'étoit une marque de finesse de l'esprit ; que, lorsqu'elle est bien faite et qu'elle ne peut fâcher personne, elle rend la conversation agréable ; d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler ; on voulut me faire juge, mais j'avouai que je ne m'en trouvois pas capable.

¹ Cette *Conversation* est citée dans les *Lettres sur l'éducation*, p. 71.

LOUISE.

Je serois assez de l'avis de celles qui veulent railler ; car ce seroit un grand agrément retranché du commerce, de vouloir interdire la raillerie ; la société deviendroit bien sérieuse et un peu fade.

AGATHINE.

Mais, mademoiselle, trouvez-vous qu'il soit agréable d'entendre censurer toutes les actions d'une personne, et qu'elle doive prendre plaisir à être le sujet du divertissement de toute la compagnie ?

LOUISE.

Ah ! mademoiselle, ce n'est pas là ce qu'on appelle raillerie ; celle que je conçois n'offense personne, elle doit même plaire à celle à qui elle s'adresse ; il ne faut railler que ceux qui entendent raillerie.

AGATHINE.

Voici des personnes de bonne compagnie et qui entreront volontiers dans notre conversation.

VICTOIRE.

Ne venons-nous pas mal à propos, mesdemoiselles ? J'ai sujet de le craindre, et vous ne pouvez désirer qui que ce soit, ayant ici tout ce qu'il y a de mieux.

AURÉLIE.

Nous vous y voyons avec joie, et nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre conversation où nous en étions quand vous êtes entrées. Nous en sommes sur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, et toutes enfin cherchent à la bien connoître.

CONVERSATION XXXVI.

SUR LA RAILLERIE¹.

AURÉLIE.

Je craignois fort, mademoiselle, que le petit voyage que j'ai fait à la campagne ne me privât de l'honneur que vous me faites, et je veux profiter aujourd'hui de cette occasion pour vous faire une question que vous pourrez décider mieux que personne.

AGATHINE.

Je ne me sens guère capable de faire des décisions ; mais vous n'avez qu'à ordonner, je vous dirai tout ce que je sais.

AURÉLIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit plusieurs personnes d'esprit. On parloit sur la raillerie ; il y en avoit qui soutenoient que c'étoit une marque de finesse de l'esprit ; que, lorsqu'elle est bien faite et qu'elle ne peut fâcher personne, elle rend la conversation agréable ; d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler ; on voulut me faire juge, mais j'avouai que je ne m'en trouvois pas capable.

¹ Cette *Conversation* est citée dans les *Lettres sur l'éducation*, p. 71.

LOUISE.

Je serois assez de l'avis de celles qui veulent railler ; car ce seroit un grand agrément retranché du commerce, de vouloir interdire la raillerie ; la société deviendrait bien sérieuse et un peu fade.

AGATHINE.

Mais, mademoiselle, trouvez-vous qu'il soit agréable d'entendre censurer toutes les actions d'une personne, et qu'elle doive prendre plaisir à être le sujet du divertissement de toute la compagnie ?

LOUISE.

Ah ! mademoiselle, ce n'est pas là ce qu'on appelle raillerie ; celle que je conçois n'offense personne, elle doit même plaire à celle à qui elle s'adresse ; il ne faut railler que ceux qui entendent raillerie.

AGATHINE.

Voici des personnes de bonne compagnie et qui entreront volontiers dans notre conversation.

VICTOIRE.

Ne venons-nous pas mal à propos, mesdemoiselles ? J'ai sujet de le craindre, et vous ne pouvez désirer qui que ce soit, ayant ici tout ce qu'il y a de mieux.

AURÉLIE.

Nous vous y voyons avec joie, et nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre conversation où nous en étions quand vous êtes entrées. Nous en sommes sur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, et toutes enfin cherchent à la bien connoître.

CONVERSATION XXXVI.

SUR LA RAILLERIE¹.

AURÉLIE.

Je craignois fort, mademoiselle, que le petit voyage que j'ai fait à la campagne ne me privât de l'honneur que vous me faites, et je veux profiter aujourd'hui de cette occasion pour vous faire une question que vous pourrez décider mieux que personne.

AGATHINE.

Je ne me sens guère capable de faire des décisions ; mais vous n'avez qu'à ordonner, je vous dirai tout ce que je sais.

AURÉLIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit plusieurs personnes d'esprit. On parloit sur la raillerie ; il y en avoit qui soutenoient que c'étoit une marque de finesse de l'esprit ; que, lorsqu'elle est bien faite et qu'elle ne peut fâcher personne, elle rend la conversation agréable ; d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler ; on voulut me faire juge, mais j'avouai que je ne m'en trouvois pas capable.

¹ Cette *Conversation* est citée dans les *Lettres sur l'éducation*, p. 71.

LOUISE.

Je serois assez de l'avis de celles qui veulent railler ; car ce seroit un grand agrément retranché du commerce, de vouloir interdire la raillerie ; la société deviendroit bien sérieuse et un peu fade.

AGATHINE.

Mais, mademoiselle, trouvez-vous qu'il soit agréable d'entendre censurer toutes les actions d'une personne, et qu'elle doive prendre plaisir à être le sujet du divertissement de toute la compagnie ?

LOUISE.

Ah ! mademoiselle, ce n'est pas là ce qu'on appelle raillerie ; celle que je conçois n'offense personne, elle doit même plaire à celle à qui elle s'adresse ; il ne faut railler que ceux qui entendent raillerie.

AGATHINE.

Voici des personnes de bonne compagnie et qui entreront volontiers dans notre conversation.

VICTOIRE.

Ne venons-nous pas mal à propos, mesdemoiselles ? J'ai sujet de le craindre, et vous ne pouvez désirer qui que ce soit, ayant ici tout ce qu'il y a de mieux.

AURÉLIE.

Nous vous y voyons avec joie, et nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre conversation où nous en étions quand vous êtes entrées. Nous en sommes sur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, et toutes enfin cherchent à la bien connoître.

neur, de la bonté; ces personnes-là sont chères à tout le monde.

CONSTANCE.

Il leur en coûte beaucoup.

ADÉLAÏDE.

Notre mérite ne peut s'acheter trop cher; et quand on s'accoutume de bonne heure à bien faire ce qu'on fait, on ne peut plus faire autrement.

ALEXANDRINE.

Quoi! vous voulez que je fasse mon affaire de tout ce qui se fait à Saint-Cyr? que je sois bien en peine si mon ouvrage est bien fait, ou si une fille apprend ce que je lui montre? il me suffit que je fais ce qu'on me dit.

ADÉLAÏDE.

On ne vous le dit que pour qu'il soit bien fait, on ne vous donne un ouvrage que pour le faire, et quand d'un dessein prémédité nous voudrions être de mauvaise foi à l'avenir, pourrions-nous payer cette maison par une telle ingratitude?

ALEXANDRINE.

Elle est payée pour le bien qu'elle nous fait.

ADÉLAÏDE.

Mais si elle ne vous le faisait pas de bonne foi, si elle se contentoit de nous recevoir sans nous instruire, sans nous former, sans nous secourir dans nos maladies, sans se mettre en peine de ce que nous devenons en sortant d'ici; que deviendroient les bonnes intentions du Roi? Vous voyez que tout roule donc sur la bonne foi, et que les Dames ren-

droient inutiles tout ce que le Roi a fait pour nous, quelque grand qu'il soit, si elles n'y répondoient de bonne foi.

CONSTANCE.

La bonne foi est-elle aussi nécessaire dans la piété ?

ADÉLAÏDE.

Elle l'est avec ceux qui nous conduisent, parce que ce sont des hommes que nous pourrions tromper; mais nous nous tromperions encore plus qu'eux, car, pour Dieu, on ne le trompe point : il sonde nos cœurs; il les voit tels qu'ils sont, et ne peut souffrir ceux qui sont doubles.

ALEXANDRINE.

Ne naît-on pas de bonne ou de mauvaise foi et peut-on changer son naturel ?

ADÉLAÏDE.

Il est certain qu'il y a des naissances plus heureuses les unes que les autres, mais il faut cultiver les bonnes inclinations et tâcher de rectifier les mauvaises; rien n'est impossible à Dieu, et nous pouvons tout avec son secours.

CONSTANCE.

Nous sommes persuadées, mademoiselle, et j'espère qu'on verra parmi nous le fruit de cette conversation.

CONVERSATION XXXVI.

SUR LA RAILLERIE¹.

AURÉLIE.

Je craignois fort, mademoiselle, que le petit voyage que j'ai fait à la campagne ne me privât de l'honneur que vous me faites, et je veux profiter aujourd'hui de cette occasion pour vous faire une question que vous pourrez décider mieux que personne.

AGATHINE.

Je ne me sens guère capable de faire des décisions ; mais vous n'avez qu'à ordonner, je vous dirai tout ce que je sais.

AURÉLIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit plusieurs personnes d'esprit. On parloit sur la raillerie ; il y en avoit qui soutenoient que c'étoit une marque de finesse de l'esprit ; que, lorsqu'elle est bien faite et qu'elle ne peut fâcher personne, elle rend la conversation agréable ; d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler ; on voulut me faire juge, mais j'avouai que je ne m'en trouvois pas capable.

¹ Cette *Conversation* est citée dans les *Lettres sur l'éducation*, p. 71.

LOUISE.

Je serois assez de l'avis de celles qui veulent railler ; car ce seroit un grand agrément retranché du commerce, de vouloir interdire la raillerie ; la société deviendrait bien sérieuse et un peu fade.

AGATHINE.

Mais, mademoiselle, trouvez-vous qu'il soit agréable d'entendre censurer toutes les actions d'une personne, et qu'elle doive prendre plaisir à être le sujet du divertissement de toute la compagnie ?

LOUISE.

Ah ! mademoiselle, ce n'est pas là ce qu'on appelle raillerie ; celle que je conçois n'offense personne, elle doit même plaire à celle à qui elle s'adresse ; il ne faut railler que ceux qui entendent raillerie.

AGATHINE.

Voici des personnes de bonne compagnie et qui entreront volontiers dans notre conversation.

VICTOIRE.

Ne venons-nous pas mal à propos, mesdemoiselles ? J'ai sujet de le craindre, et vous ne pouvez désirer qui que ce soit, ayant ici tout ce qu'il y a de mieux.

AURÉLIE.

Nous vous y voyons avec joie, et nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre conversation où nous en étions quand vous êtes entrées. Nous en sommes sur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, et toutes enfin cherchent à la bien connoître.

lerie qui peut fâcher, et celle-là doit ne se jamais souffrir.

LOUISE.

Pour moi, j'ai toujours raillé sans avoir jamais fâché personne ; je ne me suis point contrainte là-dessus, parce que je ne suis tentée de railler que les gens que j'aime.

VICTOIRE.

Je crois que voilà ce qui est le plus sûr, qui est de railler ses amis et de vouloir qu'ils vous raillent.

ADÉLAÏDE.

Tout ce que j'entends dire me confirme qu'il vaudroit encore mieux ne railler jamais.

LOUISE.

Et moi je m'en tiendrai à railler mes amies.

AURÉLIE.

Il faut en tout en revenir aux maximes du christianisme, qui nous fournit les meilleures décisions ; et comme nous ne voudrions point faire ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, ne disons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût dit.

CONVERSATION XXXVII.

SUR LES AGRÉMENTS.

CLARISSE.

Nous étions l'autre jour si occupées de la raille-

rie, que nous passâmes fort légèrement sur ce qu'on disoit que les agréments se pouvoient acquérir.

EUGÉNIE.

J'ai toujours ouï dire : cette personne-là est née agréable, cette autre est née choquante; ainsi j'ai cru que les agréments étoient naturels, et j'ai peine à comprendre que l'on puisse les acquérir.

CÉLESTINE.

Je l'ai toujours ouï dire aussi; mais je ne sais si toutes les personnes dont toutes les actions nous plaisent, qui ne tournent pas la main, et ne font aucun geste qui ne soit de bonne grâce, je ne sais, dis-je, si elle n'ont pas appris dans leur enfance ce qui nous charme et nous paraît naturel.

CLARISSE.

En effet, si on n'apprenoit à un enfant qu'il faut lever les doigts en mangeant; qu'il faut cacher sa bouche quand on bâille, qu'il faut s'asseoir les pieds en dehors et éloignés l'un de l'autre, et ainsi du reste, je doute que ces agréments naturels pussent s'acquérir.

CÉLESTINE.

Quand on est accoutumé de bonne heure à toutes ces actions, il est vrai qu'elles paroissent naturelles et que l'on ne pourroit pas s'en défaire.

BRIGITTE.

Tout cela nous prouve bien l'utilité que nous tirerons de prendre de bonnes habitudes.

CAMILLE.

Mais tous les agréments consistent-ils dans ce que mademoiselle vient de marquer?

CLARISSE.

Ils consistent dans toutes les actions qu'il seroit ennuyeux de traiter en détail, mais si je voulois donner une règle générale là-dessus, ce seroit de faire toutes nos actions comme si nous avions pour témoins les personnes du monde auxquelles nous aurions le plus envie de plaire.

EUGÉNIE.

Ce seroit une grande contrainte.

CÉLESTINE.

Elle ne dureroit pas longtemps, et vous seriez toujours comme il faut être sans qu'il vous en coûtât rien.

EUGÉNIE.

Quoi! je serois toujours comme si j'étois devant le Roi, et je ne serois jamais en liberté!

ÉMILIE.

On voit si peu le Roi qu'il ne faut devant lui qu'un air respectueux et attentif, mais si on avoit l'honneur d'être dans sa familiarité, il faudroit rire de bonne grâce devant lui, manger de bonne grâce avec lui, en un mot trouver la liberté en faisant toujours bien ce qu'on fait.

BRIGITTE.

Qu'appellez-vous rire de bonne grâce?

ÉMILIE.

Je crois que c'est rire à propos, rire avec modération, ne se point piquer de rire, et ne point faire durer son rire au delà de l'envie qu'on en a.

CÉLESTINE.

J'ai connu une personne qui disoit qu'il falloit défendre de rire en quelque cas que ce fût.

EUGÉNIE.

Je me trouverois bien malheureuse d'avoir une mère de cette humeur.

CÉLESTINE.

La proposition me parut d'abord comme à vous, mais je ne pus disconvenir de ce qu'elle disoit quand j'en sus la raison.

EUGÉNIE.

Peut-on avoir une raison pour une telle bizarrerie?

CÉCILE.

J'ai bien envie de la savoir, car j'avoue que je ne la conçois pas.

CÉLESTINE.

Cette dame dit qu'il n'y a de rire qui soit bien que celui qui échappe malgré nous, et qu'ainsi on peut défendre tous les autres, parce que l'on ne pourra retenir celui-là qui plait toujours, parce qu'il est naturel.

BRIGITTE.

Je voudrois bien que vous m'expliquassiez ce que c'est de faire durer son rire au delà de l'envie qu'on en a.

CÉLESTINE.

Il y a des personnes qui se piquent d'être rieuses, et qui, ayant ri d'abord de bon cœur, font ensuite durer leur rire, ce qui déplaît tout à fait, car il est très-aisé de s'en apercevoir.

CLARISSE.

En vérité, mesdemoiselles, il faut toujours avoir recours à la religion, et la modestie chrétienne nous sera une plus sûre règle pour toutes nos actions que tout ce que nous pouvons trouver et dans les livres et dans l'usage du monde.

CONVERSATION XXXVIII.

SUR LA DOUCEUR.

ROSALIE.

Je sors d'un lieu où l'on a bien disputé, les uns soutenoient que M^{me} de Barcelieu étoit douce, et les autres soutenoient qu'elle ne l'étoit pas du tout.

ALEXANDRINE.

Il me semble que c'est une des qualités qui paroissent le plus vite, et qui est la moins douteuse.

ANASTASIE.

Je suis d'un avis bien opposé au vôtre, mademoiselle, et je ne sache rien où l'on soit si souvent trompé.

AUGUSTINE.

Mais, par exemple, mademoiselle, doutez-vous que M^{me} de Barcelieu soit douce, et que M^{me} de Montanier soit prompte et rude¹ ?

¹ Ces noms et ces personnages sont inventés.

ANASTASIE.

Je mets une grande différence entre la promptitude et la rudesse, et si je ne craignois de vous paroître trop contrariante, je vous dirois que je crois M^{me} de Montanier plus douce que M^{me} de Barcelieu.

ALPHONSINE.

Ah! mademoiselle, vous n'y pensez pas; il ne faut que les voir pour en juger tout autrement.

HENRIETTE.

M^{me} de Barcelieu est douce jusque dans les choses extérieures; sa langueur, la douceur de sa voix, ses manières, tout est opposé en elle à la brusquerie.

ANASTASIE.

Voilà en effet sur quoi on juge une personne douce; mais que dit-elle avec ce ton de voix languissant? comment s'en accommode M. son mari, ses amis, ses domestiques et ses voisins?

AUGUSTINE.

Elle n'est pas trop aimée; je n'en comprends pas la raison.

ANASTASIE.

Et cette autre brutale, M^{me} de Montanier?

ALEXANDRINE.

On l'aime sans qu'on sache pourquoi.

ANASTASIE.

Voilà déjà un grand préjugé en sa faveur.

AUGUSTINE.

Elle peut être aimée et aimable sans être douce.

ANASTASIE.

Il est vrai qu'on peut avoir mille bonnes qualités qui font aimer sans être douce; mais je crois qu'il

412 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

prit, très-prévenue de l'opinion qu'elle soutenoit : elle dispuetoit avec une vivacité qui lui étoit naturelle, avec un peu d'orgueil, et l'on voyoit qu'elle étoit persuadée, qu'elle alloit convaincre ; cependant elle s'arrêta tout à coup à une raison qui la convainquit elle-même, et elle avoua qu'elle avoit eu tort.

ALEXANDRINE.

Je trouve quelque lâcheté à cela.

ANASTASIE.

Dieu vous préserve, mademoiselle, de confondre le courage avec l'opiniâtreté ! On fut charmé de ce que je viens de vous dire, et cette personne fut plus admirée par là que par mille bonnes qualités qu'elle a.

AUGUSTINE.

Bien loin qu'il y ait de la lâcheté dans ce procédé, il y a, ce me semble, de la grandeur.

ANASTASIE.

Vous avez raison, mademoiselle, rien n'est si grand que de se rendre à la raison et à la vérité.

ALPHONSINE.

J'ai toujours oui dire qu'il y avoit du courage à soutenir ce que l'on avoit commencé.

ANASTASIE.

Il y a du courage à ne point se rebuter des difficultés, à surmonter tous les obstacles qui se trouvent dans les autres ou dans nous-mêmes, à souffrir toutes les peines qui se rencontrent dans les choses que nous entreprenons, mais il faut qu'elles soient fondées sur la justice et sur la raison.

ROSALIE.

Nous avons oublié la douceur, et il me semble que ce que nous disons n'y a plus de rapport.

ANASTASIE.

Tout y en a, mademoiselle : il y a une douceur d'humeur qui nous fait tout recevoir sans peine et sans aigreur, et il y en a une de conduite qui nous fait rendre à la raison ; il y en a une de cœur qui nous fait aimer la paix avec les personnes avec qui nous vivons, et c'est une des plus nécessaires.

HENRIETTE.

Et une des plus rares.

ANASTASIE.

Elle le peut être dans toute son étendue ; mais il y a beaucoup de personnes qui paroissent rudes, et dont le cœur ne l'est pas.

AUGUSTINE.

On juge de la douceur sur les apparences extérieures qui cachent quelquefois beaucoup d'aigreur.

ALEXANDRINE.

Quelque opposition qu'on ait à cette vertu par son naturel, ne peut-on pas l'acquérir ?

ANASTASIE.

Toutes les vertus peuvent s'acquérir par le secours de la grâce, et je crois qu'en faisant souvent des actions de douceur, on deviendrait bientôt plus douce que celles qui le sont naturellement.

ROSALIE.

Je crois cette vertu inséparable de l'humilité.

414 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

AUGUSTINE.

Il est vrai, et je crois qu'elle l'est aussi de la patience.

ALEXANDRINE.

Voilà une conversation qui nous peut être fort utile.

ANASTASIE.

Oui, si elle nous fait entreprendre la pratique des vertus dont nous venons de parler.

CONVERSATION XXXIX.

—
SUR L'ÉDUCATION DE SAINT-CYR.
—

ÉLÉONORE.

Je suis charmée, mesdemoiselles, des Conversations qu'on nous a données pour nous divertir, et jamais on ne pouvoit trouver une invention plus agréable et plus utile en même temps.

FLORIDE.

Il est vrai, mademoiselle, que tous les jeux qu'on pouvoit nous permettre nous donneroient moins de plaisir.

OLYMPIADE.

Parlez pour vous, mademoiselle, car pour moi je ne saurois comprendre qu'une instruction soit un plaisir.

DOROTHÉE.

Il n'est pas possible, mademoiselle, que vous pensiez ce que vous dites.

CLÉMENTINE.

Vous êtes bien malheureuse, mademoiselle, si vous ne pouvez vous instruire qu'en vous ennuyant.

OLYMPIADE.

Trouvez-vous, mademoiselle, qu'on doive rire au sermon ou au catéchisme ?

ÉLÉONORE.

Non, mademoiselle, mais je crois qu'on peut avoir du plaisir sans rire.

OLYMPIADE.

Le rire me paroît ce qu'il y a de meilleur.

EUPHROSINE.

Mais, mademoiselle, le bonheur d'une personne que vous aimeriez ne vous feroit-il pas plaisir, et en ririez vous ?

DOROTHÉE.

Et si elle vous devoit son bonheur, n'auriez vous pas le cœur rempli de joie sans avoir envie de rire ?

OLYMPIADE.

Je ne démêle pas trop bien ce que je pense là-dessus : ce que vous dites me raviroit ; je sens bien que je n'en rirois pas, cependant j'avoue que je ne suis jamais si aise que quand je ris.

EUPHROSINE.

Le rire vient de quelque chose qui nous surprend, et qui nous paroît plaisant ou ridicule, mais il y a des choses qui nous font encore plus de plaisir.

OLYMPIADE.

Mais quand je conviendrois de ce que vous dites, où sont donc ces grands plaisirs que vous trouvez dans les Conversations que l'on nous fait faire depuis quelque temps ?

FLORIDE.

En peut-on trouver de plus grands ? nous représentons, on nous écoute, nous disons des choses pleines d'esprit et de vérité.

EUPHROSINE.

Notre esprit s'éclaire sur des choses que nous n'aurions peut-être jamais connues, ou du moins, il nous en auroit coûté une longue expérience.

ÉLÉONORE.

Non-seulement notre esprit s'éclaire, mais notre cœur se forme à toutes sortes de vertus.

OLYMPIADE.

Vos plaisirs sont bien sérieux, mesdemoiselles.

EUPHROSINE.

Ils n'en sont pas moins grands.

OLYMPIADE.

Mais est-il possible que vous ne trouviez pas qu'il soit plus divertissant de sauter, de jouer à toutes sortes de jeux, que d'examiner ce que c'est que l'indiscrétion, quelle différence il y a d'un bon esprit et d'un bel esprit, et une infinité d'autres choses que l'on nous apprend ?

EUPHROSINE.

Il faut danser, sauter et courir pour se bien réjouir et pour faire des exercices aussi nécessaires à la santé qu'à notre plaisir, mais quand on veut jouer

à des jeux plus tranquilles, ne trouvez-vous pas qu'il soit plus agréable de faire ensemble des conversations qui, en nous faisant disputer, nous donnent des vues droites sur chaque chose ?

DOROTHÉE.

Mademoiselle aimeroit peut-être mieux représenter la *Belle Germaine* ?

CLÉMENTINE.

Ou bien chanter : *A qui est ce chariot qui passe et qui repasse ?*

OLYMPIADE.

Ne vous en moquez point, mademoiselle ; je ne suis pas seule de mon goût, ces jeux-là sont en usage depuis qu'il y a des enfants au monde ; et on ne s'est point imaginé, pour les réjouir, de leur faire faire des définitions¹.

ÉLÉONORE.

Mais présentement, mademoiselle, ne vous divertissez-vous pas à soutenir une mauvaise cause avec tant d'esprit ?

OLYMPIADE.

Je me divertis assez en effet de vous voir toutes contre moi, mais je vous avoue que je suis blessée du désir continuel de s'instruire qui règne ici.

DOROTHÉE.

Ce que vous dites là, mademoiselle, est d'une étrange opposition au bien.

¹ L'éducation sérieuse et sensée qu'on donnait à Saint-Cyr était en effet une innovation très-grande, car dans toutes les maisons où l'on élevait des filles, l'instruction était nulle ou pleine de puérilités.

OLYMPIADE.

C'est la nature, mademoiselle.

DOROTHÉE.

Et parce que c'est la corruption de la nature, faut-il s'y abandonner, et ne pas profiter des soins extraordinaires qu'on prend ici pour nous ?

OLYMPIADE.

Eh ! mademoiselle, l'éducation de Saint-Cyr n'est pas exempte de critique.

ÉLÉONORE.

Seroit-il possible, mademoiselle ? il me semble que tout le monde l'admire et doit l'admirer.

OLYMPIADE.

On prétend que l'on veut nous rendre trop habiles et que nous en serons moins heureuses.

EUPHROSINE.

Pour moi je ne croirai jamais qu'en nous instruisant de notre religion, et en nous donnant de la raison, on nous rende malheureuses.

OLYMPIADE.

Nous aurons peut-être trop d'esprit pour les gens avec qui nous aurons à vivre.

ÉLÉONORE.

Il me semble qu'on songe plus à nous donner de la raison qu'à exciter notre esprit.

EUPHROSINE.

Plus nous serons chrétiennes et raisonnables, et plus nous saurons nous accommoder de la fortune qu'il plaira à Dieu de nous envoyer.

CONVERSATION XL.

DE LE DANGER DES MAUVAISES COMPAGNIES.

HENRIETTE.

Pourquoi, mademoiselle, ne vous vit-on pas hier ?

HORTENSE.

C'est que je passai le jour avec M^{me} de Moranie.

ADÉLAÏDE.

La voyez-vous ?

HORTENSE.

Quelquefois.

EUPHRASIE.

Cela m'étonne, je l'avoue.

HORTENSE.

Eh ! pourquoi, mademoiselle ? si vous aviez vu ce qui étoit hier chez elle, vous verriez que je ne suis pas la seule qui la cherche.

CONSTANCE.

Je ne doute pas, mademoiselle, qu'elle ne voie beaucoup de personnes, mais je doute qu'il y en ait de votre caractère, et je gagerois bien que vous n'y trouvâtes que des hommes et des coquettes.

HORTENSE.

Il est vrai qu'il y avoit beaucoup d'hommes ; je ne sais si les femmes étoient coquettes, mais je sais

420 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

bien que la conversation fut vive, gaie et spirituelle, et que je ne me suis jamais mieux divertie.

DOROTHÉE.

Je le crois, mais tout ce qui s'y passa étoit-il innocent?

HORTENSE.

Assurément, et je serois bien fâchée de prendre des plaisirs qui ne le fussent pas.

SOPHIE.

J'ai pourtant toujours oui dire que les personnes coquettes sont médisantes.

DOROTHÉE.

Je crois que le prochain a quelque chose à souffrir dans cette maison-là.

HENRIETTE.

Je doute que Dieu soit fort honoré par de telles gens, et qu'on puisse rapporter quelque chose de bon d'une telle compagnie.

HORTENSE.

En vérité, mesdemoiselles, je ne vais point en compagnie pour m'instruire, et je n'y porte d'autre dessein que celui de me réjouir.

DOROTHÉE.

Je conviens, mademoiselle, que toutes les conversations ne doivent pas être instructives, mais il faut du moins qu'elles ne nous gâtent point.

HORTENSE.

Il faudroit être bien foible pour se laisser aller à tout ce qu'on entend dire.

ADÉLAÏDE.

Il faudroit être bien forte pour résister aux impressions qui nous sont insinuées par le plaisir.

CONSTANCE.

Nous savons mieux que personne de quel bon naturel Dieu vous a prévenue, et c'est le tenter que de vous exposer à la compagnie de M^{me} de Moranie.

EUPHRASIE.

Je ne sache rien de si dangereux.

HORTENSE.

Il faut que vous soyez bien susceptibles, mesdemoiselles, de craindre si fort de prendre les opinions des gens que vous voyez.

DOROTHÉE.

Vous l'êtes encore plus que nous, car vous êtes jeune, vive, gaie, douce ; vous aimez à plaire, vous hâissez les contestations, et par vos bonnes qualités même la mauvaise compagnie vous est plus dangereuse qu'à personne.

HORTENSE.

J'ai pourtant toujours ouï dire à mademoiselle que l'on s'instruit autant par la fuite de ce qui est mauvais que par imiter ce qui est bon.

ADÉLAÏDE.

Il est vrai, mademoiselle ; mais je n'ai pas prétendu que vous concluriez de là qu'on doit voir les gens qui nous donnent des exemples qu'il faut fuir ; les passions sont communicatives, et il est difficile d'être bon avec les méchants.

HORTENSE.

Il faut que j'aie un grand fonds de bonté, car je

422 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

vois indifféremment les gens qui me plaisent sans examiner ce qu'ils sont, et je n'en suis pas plus mauvaise.

CONSTANCE.

Vous n'avez encore guère vécu, mademoiselle; c'est un effet de l'innocence de votre cœur qui vous empêche de prévoir le danger de la mauvaise compagnie.

HENRIETTE.

Avec cette innocence, mademoiselle ne laissera pas de se perdre.

ADÉLAÏDE.

Et rien n'est si difficile que de réparer la perte de la réputation.

HORTENSE.

Le monde seroit bien injuste si on perdoit sa réputation sans faire de mal.

DOROTHÉE.

C'est avec ce monde injuste que nous avons à compter; il ne l'est pas trop sur ce point, car il me semble qu'il est assez naturel de juger que nous cherchons les gens qui nous plaisent, et qu'ils ne nous plaisent que par la conformité de nos inclinations.

HORTENSE.

On passeroit bien mal son temps si, par le soin de notre réputation, il falloit renoncer à toutes les personnes agréables et divertissantes.

SOPHIE.

Eh! pourquoi voulez-vous, mademoiselle, que les

personnes sages, vertueuses, et même pieuses, ne soient pas divertissantes ?

HORTENSE.

Les mesures que ces personnes-là gardent sont bien opposées à la vivacité de la conversation.

ADÉLAÏDE.

Quand il s'agit d'offenser Dieu, mademoiselle, il vaut assurément mieux perdre un bon mot ; mais il y a mille sujets innocents sur lesquels les personnes sages sont aussi vives que le peuvent être les plus folles.

SOPHIE.

Le seul amour de mon repos me feroit chercher la bonne compagnie.

HENRIETTE.

Je crois, en effet, que l'on est bien inquiet quand on est avec les personnes dont il faut se garder.

DOROTHÉE.

Il n'y a presque rien d'innocent dans une mauvaise compagnie, et presque rien de mauvais dans une bonne.

HORTENSE.

Comment entendez-vous cela ? les choses ne sont-elles par elles-mêmes innocentes ou criminelles ?

ADÉLAÏDE.

J'entends fort bien ce que dit mademoiselle, c'est qu'il y a mille choses indifférentes par elles-mêmes qui sont approuvées ou blâmées, selon les personnes qui les font.

HORTENSE.

Donnez-moi un exemple; rien ne me fait mieux comprendre ce qu'on dit.

DOROTHÉE.

On fait une collation, une promenade, si vous voulez, à une heure indue; n'est-il pas vrai que si vous faites ces parties avec des personnes sans réputation, l'on y soupçonne de très-mauvaises choses?

HENRIETTE.

Et que si vous faites ces mêmes choses avec des personnes généralement approuvées, on dit qu'elles sont innocentes?

ADÉLAÏDE.

Je ne crois rien de si important à une jeune personne en entrant dans le monde que de s'associer à d'honnêtes gens.

HORTENSE.

L'idée que vous m'avez donnée des promenades et des collations que l'on peut faire avec elles, les raccommode un peu avec moi.

DOROTHÉE.

Il faudroit que Dieu fit un miracle pour conserver l'innocence d'une jeune personne qui verroit incessamment mauvais exemple; et comme il ne faut jamais le tenter, souvenons-nous toute notre vie de nous attacher à des personnes de vertu.

CONVERSATION XLI.

SUR LA RÉPUTATION.

ANASTASIE.

En faisant des réflexions sur toutes les instructions que nous entendons tous les jours, j'ai de la peine à accommoder la charité qu'on nous prêche, avec cette haine du monde qu'on veut nous inspirer.

PLACIDE.

Nous devons haïr le monde parce qu'il est mauvais, et que nous y trouverons toutes sortes de dangers.

ANASTASIE.

Pourquoi voulez-vous juger qu'il est mauvais et qu'on vous y tendra des pièges ?

PLACIDE.

Voici la personne du monde la plus capable de débrouiller nos idées.

VALÉRIE.

Je n'ai sur vous, mademoiselle, que l'avantage des années, et vous avez bien plus d'esprit que moi.

ANASTASIE.

Nous parlions de cette haine qu'il faut avoir pour le monde, et je demandois si elle est compatible avec la charité qui nous défend de juger.

VALÉRIE.

Il ne faut juger personne en particulier, mais se défier de tous.

PLACIDE.

Comment puis-je me défier sans juger qu'on mérite cette défiance ?

VALÉRIE.

Il ne faut pas croire positivement qu'un tel ou une telle la mérite, mais il faut le craindre et se conduire sur ce pied-là.

ANASTASIE.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je croie ce qu'on me dit ?

VALÉRIE.

Quoi ! si un homme vous dit qu'il est charmé de vous, vous le croirez par charité ?

ANASTASIE.

Il faut que je le croie ou que je l'accuse de mensonge.

VALÉRIE.

Oui, mademoiselle, c'est un mensonge ; il n'est point charmé de vous ; il vous le dit pour vous gagner et pour vous perdre ensuite.

PLACIDE.

Vous faites les hommes bien méchants.

VALÉRIE.

Ils le sont en effet, et ces sortes de mensonges sont si fort établis qu'il n'y a que les sots qui s'y laissent prendre.

ANASTASIE.

Que leur revient-il de ces surprises ?

VALÉRIE.

La vanité de s'être fait aimer de vous et de vous avoir persuadée qu'ils vous aimaient.

PLACIDE.

C'est un martyre de vivre dans le monde, s'il est tel que vous le dépeignez. Quoi ! toujours douter de ce qu'on dit, toujours craindre qu'on ne veuille nous tromper et nous perdre !

VALÉRIE.

Heureux en effet ceux qui en sont retirés ! mais tous ne peuvent vivre dans la retraite, il faut se conduire au milieu des méchants avec la crainte et les précautions de ceux qui marchent au bord des précipices.

ANASTASIE.

Pourquoi se donner toutes ces peines ?

VALÉRIE.

Pour éviter le plus grand de tous les malheurs, qui est la perte de sa réputation.

PLACIDE.

Et je passerois ma vie dans la contrainte pour établir une réputation que l'on peut perdre sans faire de mal !

VALÉRIE.

Une partie de votre vie se passera en effet à établir cette réputation, mais l'autre partie se passera à en jouir, et vous n'aurez pas regret alors aux peines que vous aurez prises.

ANASTASIE.

Et quelle est cette grande récompense ?

VALÉRIE.

L'estime de tout le monde, le respect de votre famille, la confiance des mères et des maris, qui croiront leurs femmes et leurs filles en sûreté quand elles seront auprès de vous ; votre seul nom justifiera tout sans qu'on ose y trouver à redire.

PLACIDE.

Vous avez un grand talent, madame, pour faire aimer la vertu ; je suis charmée de ce que vous venez de dire, et je sens bien que je voudrais tout souffrir pour une telle réputation.

ANASTASIE.

Je voudrais avoir tout souffert, mais j'avoue que le temps de la souffrance me paroît fort long.

VALÉRIE.

Aimez-vous mieux ne penser qu'à vous divertir, vous attirer de mauvais procédés, faire tous les jours une nouvelle dont vous serez le mauvais personnage, voir les honnêtes gens s'éloigner de vous, être réduite à vivre avec les libertins, qui vous mépriseront ensuite, et qui ne voudroient pas que vous vissiez leurs filles dans le même temps qu'ils vous rendent toutes sortes de soins, à la fin abandonnée de ces libertins même qui ne peuvent plus vous souffrir ?

ANASTASIE.

Ils ne m'abandonneront point si je leur conviens, et pourquoi voulez-vous qu'ils me méprisent de faire comme eux ?

VALÉRIE.

C'est le privilège de la vertu de se faire respecter

par ceux mêmes qui n'en ont point, et c'est une des punitions du vice d'être méprisée par les vicieux.

PLACIDE.

Je me rends et je vais m'imposer toutes sortes de contraintes pour établir cette réputation ; je me défierai des hommes et tâcherai de ne voir guère que des femmes.

VALÉRIE.

C'est un projet qui avancera beaucoup votre ouvrage, mais il ne sera pas achevé : il faut se défier des femmes, elles ne valent guère mieux que les hommes.

ANASTASIE.

Du moins on ne dira pas que je les aime et que je veux en être aimée.

PLACIDE.

Pour nous, l'honneur que les hommes nous veulent ôter n'est pas le seul qu'il faut établir et conserver avec toutes sortes de soins.

PLACIDE.

Que voulez-vous encore nous demander ?

VALÉRIE.

D'avoir de la probité, c'est-à-dire de ne pas tromper, être exacte à tenir ce que vous promettez, désintéressée, secrète, et telle en un mot que tout le monde comptât sur vous comme sur le plus honnête homme.

ANASTASIE.

Je croyois que tout était fini quand une femme n'avait jamais eu de mauvais commerce avec un homme.

VALÉRIE.

Il est vrai que c'est ce qu'on demande le plus aux femmes, mais ce qui fait qu'on s'en contente, tient du peu d'estime qu'on a pour elles et de ne point vouloir compter sur les autres qualités d'honneur, de probité et de secret, comme s'il n'y avoit que les hommes qui en fussent capables; cependant je ne voudrois pas que nous leur cédassions là-dessus.

PLACIDE.

D'où vient ce mépris qu'ils ont pour nous ?

VALÉRIE.

De notre foiblesse et de la pente que nous avons à n'aimer que les bagatelles.

PLACIDE.

Si on nous élevoit comme eux, nous vaudrions autant qu'eux.

VALÉRIE.

Je le crois comme vous; mais on ne nous inspire en effet que la bonne grâce et l'ajustement.

ANASTASIE.

Je suis un peu plus embarrassée que je n'étois, et en voulant m'éclaircir sur un article, j'ai vu tant de difficulté à m'établir une bonne réputation que je ne sais par où commencer.

VALÉRIE.

Les difficultés excitent le courage au lieu de rebuter, et j'espère, mademoiselle, que vous ferez mieux que vous ne voulez nous le faire croire.

CONVERSATION XLII.

—
SUR LES LETTRES.
—

HÉLOÏSE.

Avez-vous, mesdemoiselles, le déplaisir de M^{me} de Sainville ?

CLOTILDE.

Non.

HÉLOÏSE.

Un court billet d'elle qui prouve que c'est elle qui est cause de la séparation de M. et M^{me} de Sainville.

CLOTILDE.

Voilà une aventure bien désagréable.

MÉLANIE.

Oh ! pourquoi montre-t-on cette lettre ?

ROSALIE.

On ne peut pas dire quelque chose, et que ce sont les lettres de M^{me} de Sainville qui la font voir.

CLOTILDE.

C'est une infidélité, car, selon toutes les apparences, M^{me} de Sainville ne l'auroit pas écrite pour un usage public.

HÉLOÏSE.

Même quand il seroit vrai qu'on ne devoit pas la mon-

trer, M^{me} de Sainville n'en seroit pas moins à plaindre.

MÉLANIE.

Quel tort a-t-elle d'avoir écrit à son amie ce qu'elle pensoit ?

ROSALIE.

C'est qu'elle ne devoit pas le penser, ni conseiller à une femme de quitter son mari.

CLOTILDE.

Elle se trouvoit malheureuse, elle confie ses peines à son amie ; cette amie songe à la consoler, elle conseille ce qu'elle croit qui peut la mettre en repos ; où est le mal de cette conduite ?

HÉLOÏSE.

Il y en a beaucoup à conseiller une telle séparation, et beaucoup d'imprudence à écrire un tel conseil.

MÉLANIE.

Je ne ferois pas de difficulté d'écrire ce que je penserois.

HÉLOÏSE.

Ce sentiment est noble et digne de vous ; mais il faut donc ne penser que vertueusement et raisonnablement ; sur ce fondement on peut tout écrire.

CLOTILDE.

Le commerce seroit bien sérieux, et ne donneroit guère d'envie d'écrire ; cependant c'est un des agréments de l'amitié de se mander tout ce qui vient dans l'esprit.

ROSALIE.

Je conviens que c'est un plaisir ; mais vous devez convenir aussi qu'il est dangereux.

MÉLANIE.

Quoi ! je ne pourrais mander à mon amie que ce qui pourroit l'affliger, et je n'oserois mettre dans un billet une raillerie, un ridicule de quelqu'un ?

CLOTILDE.

J'apprends une nouvelle qui est encore un secret, et il ne faudra pas la mander ?

HÉLOÏSE.

Il y a des imprudences de plusieurs degrés. Quand on verra que vous écrivez des railleries, on vous blâmera plus ou moins, selon les circonstances, de ce que vous aurez mandé ; quand vous donnerez un mauvais conseil, comme dans le fait dont nous parlons, vous perdrez beaucoup de l'estime qu'on avoit pour vous.

MÉLANIE.

S'il faut se contraindre jusque dans le commerce qu'on a avec ses amies, je voudrois ne savoir pas écrire.

ROSALIE.

Cette ignorance vous attireroit moins de peine que l'écriture n'en a causé ; mais il faut savoir écrire, et ne s'en servir jamais que d'une façon qui nous fasse honneur, ou qui du moins ne nous attire point de honte.

CLOTILDE.

Retranchons-nous donc à n'écrire que des choses d'esprit pour nous réjouir.

HÉLOÏSE.

Gardez-vous-en bien ; il ne faut point écrire pour écrire, c'est un mauvais caractère ; on n'a presque jamais de l'esprit quand on veut en avoir ; il faut écrire tout simplement ce qu'on diroit ; et si on a de l'esprit, il en paroîtra toujours quelque chose.

MÉLANIE.

Vous prêchez une retenue en tout qui retranche tout plaisir.

ROSALIE.

Je crois que si cette retenue retranche quelque plaisir, elle assure un grand repos ; on n'est point inquiet, on ne craint point les confrontations ; si on est assez malheureux pour changer d'amis, on n'appréhende point qu'ils confient à d'autres les confidences que nous leur avons faites¹ ; si on parle de cassette trouvée, de lettres qui courent par le monde, on demeure tranquille, sûr de n'essuyer aucune confusion, et recevant même quelquefois des louanges de ce que nous avons écrit en secret.

CLOTILDE.

N'y a-t-il pas bien de l'art dans votre conduite², et rien n'est-il plus loin de la simplicité que d'écrire à une amie, dans la vue que ce que nous lui écrivons pourra peut-être, dans dix ans, nous faire honneur ?

¹ Voir les *Lettres sur l'éducation*, t. II, p. 74.

² Oui, il y a bien de l'art dans cette conduite, dans cette retenue en tout qui retranche tout plaisir, dans ce caractère qui ne se dément jamais, et l'on aimerait à voir M^{me} de Maintenon donner des instructions et des règles de vie où il y aurait moins de calcul, moins de défiance, plus d'abandon, plus d'effusion de cœur.

HÉLOÏSE.

Je ne voudrais pas avoir une vue si éloignée de m'attirer des louanges ; mais la simplicité n'est point imprudente, et ne doit pas nous empêcher d'éviter, dans toute notre conduite, ce qui peut nous attirer le blâme avec raison.

MÉLANIE.

Ne disputons plus ; M^{lle} Héloïse ne se dément jamais ; il vaut mieux profiter des leçons qu'elle nous donne, qui devraient nous avancer la sagesse, que tant d'autres n'acquièrent que par l'expérience.

HÉLOÏSE.

Je ne vous en ai point encore assez dit là-dessus : il n'y a rien de si dangereux que les lettres. Les exemples que je pourrais en citer sont infinis ; il y a beaucoup de gens imprudents qui les montrent ; il y en a beaucoup de méchants qui veulent nuire ; il s'en perd par hasard, le porteur peut être gagné, la poste peut être infidèle, celui à qui vous vous fiez se fie souvent à un autre.

ROSALIE.

Un laquais s'enivre, il peut mourir subitement : j'en ai connu un qui montrait dans les rues les lettres de son maître parce que, étant estropié, il écrivait de la main gauche ; s'il avoit mandé des choses mauvaises, quelle confusion pour lui et pour ceux à qui les lettres s'adressoient !

HÉLOÏSE.

Je ne finirois pas si je vous disois tout ce que je

436 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

sais là-dessus, et j'en ignore pourtant encore davantage. Les lettres ont déshonoré des femmes; elles ont coûté la vie à des hommes, elles ont fait des querelles, elles ont découvert des mystères.

MÉLANIE.

En voilà trop, mademoiselle, pour ne jamais écrire ce que nous ne voudrions pas dire.

CLOTILDE.

Il ne faut donc plus aucun secret dans l'amitié?

HÉLOÏSE.

Tous les secrets ne sont pas déshonorants, il faut les garder; mais il y en a peu qui à la fin ne se découvrent, et il ne faut pas qu'il nous en coûte notre réputation.

CONVERSATION XLIII.

SUR LES RÉPUGNANCES.

FÉLICITÉ.

On a raison de me dire que ma folie est de vouloir faire entendre raison à tout le monde ¹, car il y a des esprits qui en sont incapables.

LOUISE.

Qui est-ce, mademoiselle, qui peut vous dégoûter de cette chère raison que vous prêchez toujours?

¹ C'est une phrase de M^{me} de Maintenon, qu'elle répétait souvent et qu'on trouve plusieurs fois dans ses Lettres.

FÉLICITÉ.

Je n'en suis point dégoûtée, mais rebutée de parler à des personnes qui ne veulent pas l'entendre.

MATHILDE.

Pourrions-nous savoir qui vous a mis dans l'état où vous êtes?

FÉLICITÉ.

C'est M^{lle} Élise qui se déchaîne contre M^{lle} Lucie sur un démêlé qu'elle a eu, dans lequel elle a toute la raison de son côté.

AGATHE.

C'est que vous ne savez pas que M^{lle} Élise ne peut souffrir M^{lle} Lucie, ni approuver rien de tout ce qu'elle dit ni de tout ce qu'elle fait.

FÉLICITÉ.

Juge-t-on des choses par rapport aux personnes, et ne faut-il pas voir la vérité où elle est?

MATHILDE.

Nous ne la voyons guère quand elle n'est pas favorable à ceux que nous aimons, et quand une personne nous déplaît, tout nous déplaît en elle.

FÉLICITÉ.

Pouvez-vous approuver ce que vous dites, mademoiselle? nos amis ne peuvent-ils avoir tort? et est-il impossible que nos ennemis aient raison et ne peut-on juger équitablement, indépendamment de ceux qui ont le démêlé?

LOUISE.

D'où vient cette haine de M^{lle} Élise pour M^{lle} Lucie?

AGATHE.

Ce n'est point une haine, c'est une répugnance extrême.

EULALIE.

Quoi! sans aucun sujet?

AGATHE.

Il n'y en a jamais eu, mais la haine ne va guère plus loin que cette répugnance.

EULALIE.

Il n'y a point d'effort qu'il ne faille se faire pour vaincre un sentiment si injuste et même si cruel. Quoi! vous prenez une aversion sans savoir pourquoi, sans que cette personne ait rien dit ni rien fait pour vous déplaire?

MATHILDE.

Son intention n'est pas de me déplaire, mais elle me déplaît dans tout ce qu'elle dit, et tout ce qu'elle fait me choque.

EULALIE.

Cette conduite est bien opposée à la honte et à la raison, qui doivent nous régler en tout.

LOUISE.

Nous ne pouvons plus juger de rien, nous ne voyons plus les choses comme elles sont, et tout ce que nous disons et pensons est fondé sur l'aveuglement et sur l'injustice.

AGATHE.

Il me paroit très-naturel d'avoir de l'inclination pour une personne et de l'aversion pour l'autre, dès la première fois qu'on les voit.

EULALIE.

On doit combattre l'une et l'autre, puisqu'elles sont sans fondement, et remettre son jugement à la connoissance qu'on aura de ce qu'elles valent.

AGATHE.

Est-il possible que, lorsque vous voyez deux personnes, vous ne penchiez pas à l'une plutôt qu'à l'autre?

EULALIE.

Oui, mais c'est une trop légère impression qui ne règle pas notre conduite, et il arrive souvent que celles qui nous plaisent le moins nous accommodent le mieux.

FÉLICITÉ.

On se fait bien haïr quand on montre ainsi ses répugnances, et si on ne peut les vaincre il faut tâcher de les cacher.

AGATHE.

Il me paroît que plus nous raisonnons et plus nous nous examinons, plus nous nous trouvons de défauts, et que nous ferions mieux d'agir sans tant de réflexions.

EULALIE.

Ce seroit le moyen de les garder tous, et de n'en corriger pas un; c'est ce manque d'examen qui fait qu'il est si rare de trouver des personnes que nous puissions aimer longtemps, et que chaque jour nous donne un nouveau dégoût pour elles.

FÉLICITÉ.

Je comprends plus aisément les dégoûts que les

440 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

répugnances; nous découvrons des défauts sur lesquels nous n'avions pas compté, et nous changeons d'amis; mais pour les répugnances, c'est un pur mouvement que nous suivons, comme feroit une bête, et cette raison qui nous distingue d'elle nous devient donc inutile.

MATHILDE.

Je ne puis soutenir mon sentiment; mais je puis encore moins le vaincre.

LOUISE.

On peut ce qu'on veut bien, et si vous ne vous faites violence là-dessus, vous vous ferez haïr de bien des gens; je pardonnerois plutôt la haine, si j'avois fâché, que cette aversion qu'on ne s'est point attirée.

FÉLICITÉ.

Et qu'on peut prendre pour une personne de mérite; y a-t-il rien de plus propre à nous corriger de cette répugnance que de penser qu'on peut fort bien l'avoir en effet pour cette personne de mérite, et que notre premier mouvement peut nous donner de l'indignation pour quelqu'un que nous trouverons dans la suite digne de notre estime?

LOUISE.

Quand la charité, la bonté et la raison nous conduiront, nous ne tomberons pas dans ces inconvénients.

CONVERSATION XLIV.

SUR LE DANGER DES OCCASIONS¹.

SOPHIE.

Vous me trouvez tout affligée, mesdemoiselles, du scandale qui vient d'arriver chez M^{me} d'Alban.

ADÈLE.

On vient de me l'apprendre, mais en vérité M^{me} d'Alban mérite son malheur, et il n'y eut jamais une plus mauvaise conduite.

SOPHIE.

J'en tombe d'accord; elle étoit pourtant bien née, et je ne puis comprendre ce qu'elle a fait, l'ayant vue dans sa jeunesse toute portée au bien.

(Louise et Alexandrine entrent.)

LOUISE.

Nous venons peut-être mal à propos; vous paraîsez traiter des affaires bien sérieuses,

SOPHIE.

Il est vrai, mais comme on ne peut les cacher, nous en parlerons devant vous; il seroit à désirer qu'elles fussent moins publiques.

¹ Voir dans ce volume, p. 110, une instruction sur le même sujet.

ALEXANDRINE.

C'est sans doute le sujet de toutes les conversations d'aujourd'hui.

SOPHIE.

L'aventure est horrible dans toutes ses circonstances.

ADÈLE.

M^{lle} Sophie prend son parti, et prétend qu'elle n'étoit pas méchante naturellement.

LOUISE.

Je n'ai pas de peine à le croire, c'est qu'elle se sera exposée à l'occasion.

ADÈLE.

Il n'y a point d'occasion qui pût me faire commettre un mal auquel je ne serois pas portée par mon inclination.

LOUISE.

Je crois que vous vous trompez, mademoiselle, et je comprends très-aisément que cette pauvre fille n'a été que par degrés dans les crimes qu'elle a commis.

ADÈLE.

Selon votre avis, mademoiselle, il n'y auroit donc jamais de sûreté pour nous, et notre vertu ne consisteroit qu'à éviter les occasions.

ALEXANDRINE.

C'est une grande sagesse que de ne s'y point exposer.

SOPHIE.

Êtes-vous bien persuadée que, si vous vous y trouviez, vous feriez ce qu'a fait M^{me} d'Alban, et que

ous ne méritez d'autre louange de la vertu qu'on oit en vous que celle de ne vous pas mettre dans l'occasion ?

LOUISE.

Mais croyez-vous qu'il y ait eu jamais de femme qui ait prémédité de perdre sa réputation, et qui ait lit de sang-froid : Je veux me déshonorer, je veux devenir l'objet des mépris de tout ce qui me connoît, je veux affliger mes proches et mes amis, je veux faire mourir de douleur ceux qui m'ont donné la vie, je veux que mes propres enfants m'insultent, et que mes domestiques m'abandonnent, ne pouvant souffrir mes désordres ; je veux les pousser jusqu'à me faire enfermer, je veux me damner ¹ ?

ADÈLE.

Voilà un étrange portrait ; il fait dresser les cheveux à la tête.

ALEXANDRINE.

Il n'est point exagéré pour ceux qui ont de l'expérience.

ADÈLE.

Et vous soutenez qu'un bon naturel peut faire le chemin que vous venez de marquer ?

ALEXANDRINE.

Oui, je le soutiens, et je le prouverois par bien des exemples ; on y vient par degrés ; on aime sa personne, on veut plaire, on trouve quelqu'un qui nous marque que nous lui plaisons ; on lui en sait bon gré, il continue à nous louer, notre cœur s'en-

¹ Voir page 111.

tion ; nous serons fort aises d'avoir de l'incarnat et du vert, que nos habits soient de la forme des autres ; mais pour se montrer comme sortant du lit, découvertes et dans une négligence affectée, et qui ne respire que mollesse et immodestie, c'est à quoi nous ne pouvons nous résoudre.

FÉLICITÉ.

J'ai toujours ouï dire que dans les choses indifférentes il faut s'accommoder aux usages de son pays.

ANNE.

Nous le croyons comme vous, mais ce qui blesse la modestie tant recommandée à notre sexe n'est point indifférent.

MADELEINE.

On traite aussi de chose indifférente, de boire avec excès, de manger de même, de prendre du tabac, et de ne penser qu'à faire ce qui fait le plus de plaisir.

MARGUERITE.

On a toujours bu du vin, mangé de tout ce qu'on mange ; le tabac est une herbe comme une autre ; vous vous faites des monstres de ce qui n'est rien.

ANNE.

Tout ce que vous venez de dire a été regardé par les hommes, dans tous les temps, comme des excès dans lesquels les honnêtes gens ne tomboient pas, et notre siècle est si corrompu que les femmes, et les

SOPHIE.

On a des confidences à se faire, il faut un tête-à-tête...

LOUISE.

Imprudence qui conduit au déshonneur.

SOPHIE.

Un homme hardi entreprend, la tête tourne, on se trouve engagée, on est au désespoir...

ALEXANDRINE.

On n'en est pas moins perdue, et on va d'abîme en abîme.

ADÈLE.

Vous nous montrez de grands maux ; où sont les remèdes ?

LOUISE.

Croire le conseil des gens expérimentés, craindre les moindres occasions, avoir un recours continué à Dieu, tel que vous l'auriez si vous tombiez dans la rivière, vivre retirée, compter avec Dieu, avoir un confesseur de suite et bien choisi.

ADÈLE.

Notre éducation nous mettra en sûreté.

ALEXANDRINE.

Oui, si nous la mettons en pratique.

SOPHIE.

Il faut donc que nous nous contraignions autant que celles à qui on n'a jamais rien dit, et qui ne sont ni prévenues ni instruites.

LOUISE.

Personne ne fait plus de cas que moi de l'éduca-

446 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

tion, mais elle ne peut nous mettre à couvert du danger de l'occasion.

ADÈLE.

A quoi nous sert-elle si nous sommes si près de tomber ?

LOUISE.

A vous en empêcher si vous voulez croire à de bons conseils.

ADÈLE.

Mais les conseils vont toujours à nous enfermer, à nous ennuyer.

LOUISE.

Si vous entrepreniez un voyage, et qu'on vous avertit que, dans un endroit du chemin, il y a un précipice où mille gens se sont perdus, et que, pour l'éviter, il faut en prendre un plus pénible pour quelque temps, mais assuré, hésiteriez-vous à profiter de cet avis ?

ADÈLE.

Toutes vos conclusions vont à être dévotes, et aussi tristes à vingt ans qu'à soixante; les instructions que nous avons reçues ne nous contiendront-elles pas ?

ALEXANDRINE.

Non; ne vous a-t-on pas dit cent fois que M^{mes} de Montchevreuil et de Brinvilliers avaient eu la même gouvernante et la même éducation ? l'une a vécu et est morte en sainte, l'autre sera à tout jamais un horreur, et est morte sur l'échafaud¹.

¹ Je n'ai trouvé nulle part ce détail, mais M^{me} de Maintenon

LOUISE.

Jamais vous n'aurez tant de plaisir que lorsque vous ne vous reprocherez rien, que vous vivrez avec d'honnêtes gens, que vous vous réjouirez innocemment, que vous serez honorées et estimées, et qu'après avoir établi votre réputation, vous deviendrez vous-même l'exemple et la sûreté des autres, et justifierez tout ce qui sera avec vous.

SOPHIE.

L'aimable peinture ! elle fait aimer la vertu.

ALEXANDRINE.

Vous y pouvez opposer celle de cette malheureuse, qui est tombée sans vouloir tomber ; qui n'ose rompre les chaînes qui la lient de peur du scandale ; qui est exposée à la jalousie et à la fureur de celui qui la flattoit le jour d'aparavant, qui la renferme plus que le plus austère mari, qui la méprise par ce qu'elle a fait pour lui, et qui lui fait faire une vie plus retirée en se déshonorant qu'elle ne l'auroit pu faire pour établir sa réputation.

ADÈLE.

Ce que vous dites est-il possible ?

LOUISE.

Si la prudence permettoit de vous citer des exemples, on ne finiroit pas, et si nous voulions faire des réflexions, nous en trouverions sous nos yeux.

devait être bien informée, M^{me} de Montchevreuil étant sa principale amie, la confidente de tous ses secrets et qui ne la quitta jamais ; M^{me} de Brinvilliers fut, comme l'on sait, fameuse par ses crimes et par sa mort.

ALEXANDRINE.

Achevons la fin de cette pauvre créature : elle se livre à un autre pour sortir de la tyrannie du premier, elle va de désordre en désordre, et si grand que l'autorité, qui doit réprimer le scandale, la renferme ; et il y en a eu une depuis peu dont le nom vous est connu ; mais ne finissons pas avec une si triste idée, et n'oublions jamais que si nous voulons profiter des prévoyances qu'on a ici pour nous, nous conserverons notre réputation, et nous n'aurons que de la joie et du repos de conscience.

SOPHIE.

Si la fortune ne nous est pas favorable, on dira du moins que nous méritions d'en être mieux traitées, et nous nous attirerons l'estime de tous ceux que nous verrons.

CONVERSATION XLV.

SUR LA LECTURE.

JULIENNE.

On nous a fait une conversation sur le danger de l'écriture, n'auroit-on rien à nous dire sur la lecture ?

LUCIE.

Je crois qu'il n'y a rien qui ne soit dangereux quand on en fait un mauvais usage ; mais il me

semble qu'on regarde la lecture comme une des plus honnêtes occupations de la vie, et qu'on en souhaite le goût aux jeunes personnes.

GABRIELLE.

Cela est vrai; cependant si on veut en examiner les suites, on y trouvera beaucoup d'inconvénients.

JULIENNE.

Le plus grand pour moi seroit de ne pouvoir être savante, car j'ai toujours ouï dire que les femmes ne sont tout au plus que demi-savantes.

HÉLÈNE.

Pourquoi? si on nous élevoit comme les hommes, ne saurions-nous pas autant qu'eux?

GABRIELLE.

Nous avons autant de mémoire, mais moins de jugement; nous sommes plus folles, plus légères, moins portées aux choses solides, et, comme mademoiselle Hélène l'a dit, élevées différemment.

LUCIE.

On peut corriger son éducation, et s'occuper de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans les livres.

JULIENNE.

Il y a bien de la vanité dans ces occupations-là, et nous avons autre chose à faire.

HÉLÈNE.

Que pouvons-nous faire de meilleur, de plus honnête et de plus innocent?

GABRIELLE.

Remplir tous nos devoirs qui sont plus étendus qu'on ne pense.

LUCIE.

Ce sont les livres qui nous apprennent nos devoirs ; ils sont pleins de ceux de la religion , ils enseignent la morale, ils ornent l'esprit.

JULIENNE.

Aussi ne voudrais-je pas interdire la lecture ; il en faut pour s'instruire et pour exciter la piété, pour proposer des exemples de vertu toujours loués, et de vice toujours en horreur ; j'en voudrais même pour divertir innocemment.

HÉLÈNE.

Je n'en demande pas davantage, et en voilà assez pour toute ma vie.

JULIENNE.

Il faut donner quelque temps à la pratique de ce que vous aurez appris.

LUCIE.

Je n'aimerois pas à lire à demi, et je crois que cette occupation me dégoûteroit des autres.

GABRIELLE.

C'en est un des inconvénients, et qui n'est pas médiocre, puisqu'il n'y a personne qui n'ait autre chose à faire.

HÉLÈNE.

Dites-nous donc, mademoiselle, comment vous concevez l'usage de ces lectures que vous nous dites que vous approuvez ?

JULIENNE.

Un usage modéré : je ne voudrais ni afficher de tout lire, ni affecter de ne jamais lire ; je serois selon mon état, selon mon désir, selon le goût des gens

dont je dépendrois; je n'aspirerois ni à être, ni à paroître savante; je préférerois mon devoir à la lecture.

GABRIELLE.

Je n'envisage point d'état où l'on puisse donner beaucoup de temps à lire sans l'ôter à ses obligations.

LUCIE.

Ces obligations ne reviennent pas à tout moment; et qu'est-ce qu'une femme de condition, qui a de quoi vivre, peut faire de mieux, après avoir fait son devoir envers Dieu, que de lire le reste du jour? Aimeriez-vous qu'elle travaillât en tapisserie?

JULIENNE.

Ou qu'elle s'occupât de ses procès et de ses terres?

GABRIELLE.

Ajoutez encore de plaire à son mari, d'élever ses enfants, d'instruire ses domestiques, de remplir les devoirs de sa société...

JULIENNE.

Ceux d'une famille qui est quelquefois bien étendue.

LUCIE.

En quoi consiste ce soin de plaire à son mari? Faut-il passer son temps à s'ajuster?

GABRIELLE.

Le mariage est quelque chose de plus sérieux : les moyens de plaire à son mari sont d'étudier ses goûts et s'y conformer, de faire sa volonté et jamais la nôtre.

HÉLÈNE.

Je veux chercher un mari qui aime la lecture.

JULIENNE.

Ce seroit une bonne raison pour lire ; mais il est sûr que vous manquerez tous deux à des choses plus nécessaires.

HÉLÈNE.

Si la lecture est si nuisible, pourquoi s'est-elle introduite partout ?

GABRIELLE.

Elle est très-utile aux hommes dont les devoirs sont différents des nôtres ; on commence dès leur enfance à leur donner des connaissances qui leur sont nécessaires : le prince y apprend l'art de régner, l'ecclésiastique s'instruit de tout ce que demande sa profession....

JULIENNE.

Le guerrier voit par les histoires comment les batailles se sont données, comment les sièges se sont faits ; comment, sans faire ni l'un ni l'autre, on a su tenir tête à son ennemi.

GABRIELLE.

Les juges y apprennent les lois, les coutumes de chaque pays ; qu'y a-t-il en tout cela qui nous regarde, nous dont la conduite consiste à obéir, à nous cacher, à nous renfermer ou dans un couvent ou dans notre famille ?

HÉLÈNE.

Cette peinture me révolte ; et c'est pour m'élever au-dessus que je voudrois m'orner l'esprit, si je ne puis pas faire de grandes actions.

JULIENNE.

Si sans la lecture vous produisez de vous-même cette vanité, jugez de ce que vous feriez si, pour être une demi-savante, vous enfliez encore votre cœur et votre esprit.

GABRIELLE.

La lecture prise avec modération ne peut être que bonne; mais nos devoirs doivent l'emporter sur tout autre goût; le nombre en est infini, en quelque état que nous soyons.

LUCIE.

Je voudrais que vous nous en fissiez un jour le détail, dussions-nous en étouffer, car vous nous y rappelez toujours, et ces devoirs s'opposent à tous les plaisirs; n'en avez-vous point une idée trop parfaite et impraticable?

JULIENNE.

Nous en parlerons, si vous voulez, la première fois que nous nous trouverons ensemble.

CONVERSATION XLVI.

SUR LE MURMURE.

JULIE.

Je suis surprise de ce qu'ayant pris autant de soins de nous instruire qu'on le fait ici, on ne nous

454 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

ait rien dit sur le murmure, si ordinaire aux enfants.

ANTOINETTE.

C'est peut-être qu'on a cru que ce défaut passeroit avec l'âge.

ZOÉ.

On auroit eu tort, car le même esprit qui fait murmurer dans la jeunesse excite la révolte quand on est plus avancé.

ANTOINETTE.

C'est la dépendance qui porte au murmure; on est libre quand on a atteint un certain âge.

ZOÉ.

Eh! qui est-ce qui est libre? non-seulement notre sexe dépend toujours, mais les hommes même dépendent les uns des autres.

JULIE.

Il me semble que les hommes font assez leurs volontés, ils sont les maîtres; et qui est-ce qui les contraint?

ZOÉ.

Leurs pères, leurs mères, leurs supérieurs, leurs maîtres.

ANTOINETTE.

Ils secouent bientôt le joug de leur famille; les séculiers n'ont point de supérieurs, les gens de condition n'ont point de maîtres.

ZOÉ.

On voit bien que vous avez été élevée dans un couvent, mademoiselle; mais donnez-nous un exemple d'un homme indépendant.

JULIE.

Tout ce qui est chef, le capitaine, le général, le chef de la justice, l'évêque, le roi.

ZOÉ.

Tous dépendent de ce qui est au-dessus d'eux, excepté le roi, qui est au-dessus de tous, mais qui dépend de Dieu, des lois, des coutumes, de la politique, qui s'opposent souvent à sa volonté.

ANTOINETTE.

Ils ne s'en contraignent guère, on voit assez qu'ils font leur volonté.

ZOÉ.

Voilà un murmure...

ANTOINETTE.

J'en parle sans intérêt, car je n'ai aucun sujet de me plaindre de la cour, mais c'est pour l'intérêt de bien des malheureux.

ZOÉ.

Voilà un des dangers du murmure qui se cache sous le voile de la bonté, de la générosité, de la charité.

ANTOINETTE.

C'est assurément par quelqu'un de ces motifs-là qu'on plaint les injustices que tant de pauvres souffrent.

JULIE.

Que diriez-vous à ces misérables couchés sur la paille et mourant de faim parce qu'on leur prend ce qu'ils gagnent par leur travail?

ZOÉ.

Je soulagerois leur misère en leur donnant l'au-

mône, je les consolerois en les plaignant, je m'opposerois à leur murmure en leur disant ce que nous avons dit tant de fois¹, que le prince ne peut les garantir de leurs ennemis qu'avec des troupes auxquelles il faut de l'argent, et qu'ils seroient encore plus malheureux si on leur tuoit leurs femmes et leurs enfants; que ce mauvais temps finira; que, s'ils souffrent en patience, ils feront leur salut.

ANTOINETTE.

Si ce qu'ils donnent au Roi alloit droit à lui, ils se consoleroient; mais ce sont des usuriers qui s'enrichissent à leurs dépens.

ZOÉ.

Ces discours-là viennent du peu de connoissance qu'on a des affaires; ne comprenez-vous point que le prince a besoin d'argent pour les troupes? que s'il attendoit à recevoir cette somme des peuples, que le temps se perdrait, qu'il faut que quelque homme riche la lui avance, et qu'il ne fait cette avance que par le profit qu'on lui promet²?

JULIE.

Et par là le paysan donne au prince et au traitant.

¹ Voir page 343.

² M^{me} de Maintenon explique ainsi très-nettement le système financier de l'ancien régime, qui consistait à affermer à des *traitants* ou capitalistes les principaux impôts: l'ensemble s'appelait la *ferme générale* et les traitants les *fermiers généraux*. Comme on le voit, M^{me} de Maintenon n'ose justifier les abus inhérents à ce système. Elle n'aimait pas d'ailleurs les financiers, qu'elle appelait la *balayure de la nation*.

ZOÉ.

Il est vrai, ce sont de ces nécessités malheureuses où il n'y a point de remèdes.

ANTOINETTE.

Il est difficile de ne pas murmurer là-dessus.

ZOÉ.

Il faudrait être bien raisonnable pour l'empêcher ; mais c'est à ceux qui le sont à tâcher de conduire les pauvres gens à la patience.

JULIE.

Qui m'a chargée de cette commission ? que m'e reviendra-t-il ?

ZOÉ.

Le plaisir d'avoir fait une bonne œuvre, d'avoir porté la paix, d'avoir adouci le ressentiment contre les puissances.

ANTOINETTE.

Je ne comprends de bonne œuvre avec les pauvres que de leur donner l'aumône.

ZOÉ.

C'est la plus nécessaire ; mais tout est bonne œuvre quand on le veut, une consolation, un bon conseil, une instruction.

JULIE.

Ne voulez-vous point aussi qu'on les plaigne d'un procès perdu injustement ?

ZOÉ.

Les deux parties pensent différemment, comment pouvez-vous savoir qui a raison ? C'est un très-mauvais personnage que celui de se plaindre ; il est encore plus mauvais de murmurer. Il faut redres-

458 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

ser les autres quand ils veulent bien nous écouter, et se taire quand ce sont des personnes au-dessus de nous ou peu disposées à nous entendre.

ANTOINETTE.

Vous voulez une perfection insupportable, et qui ne laisse aucun délassement à la nature.

ZOÉ.

Je me trouverois plus délassée en portant la paix dans un cœur qu'en y excitant le murmure, la plainte et le trouble.

JULIE.

On demeure court avec vous, mademoiselle, parce que vous avez plus d'esprit qu'une autre.

ZOÉ.

Je crois qu'il y a plus de vérité et de raison que d'esprit dans ce que je vous ai dit ; et vous irez plus loin que moi quand vous voudrez faire des réflexions et ne vous pas laisser prévenir par l'objet présent. On trouve par exemple en son chemin un homme qui a été maltraité ; on a raison de le secourir, mais il a souvent plus de tort que celui qui l'a mis dans cet état-là.

ANTOINETTE.

Que vous êtes sage, mademoiselle, et que vous retranchez de mauvais discours !

ZOÉ.

On se laisse souvent aller à celui des autres, et la plupart de nos fautes viennent par manque de connaissance et de réflexion.

JULIE.

Je ne veux plus murmurer, ni juger de rien sans l'avoir bien examiné.

ZOÉ.

C'est un beau personnage que d'être raisonnable et d'inspirer cette raison autant qu'on le peut.

CONVERSATION XLVII.

SUR LES OCCASIONS.

FÉLICITÉ.

Ma sœur et moi venons vous voir, mesdemoiselles, pour vous témoigner l'impatience que nous avons que le temps de votre sortie de Saint-Cyr soit arrivé.

MARGUERITE.

Je me fais un grand plaisir de penser que nous serons souvent ensemble.

MADELEINE.

Nous sentons comme nous devons la bonté que vous nous témoignez, mais nous ne pouvons envisager le jour que nous sortirons d'ici sans une grande douleur ; nous ne parlons plus d'autre chose mademoiselle et moi.

FÉLICITÉ.

Votre bon naturel vous fait aimer les Dames de

Saint-Louis, et vous avez en effet grande raison de les regretter, mais le monde vous en consolera.

ANNE.

C'est cette consolation que nous craignons, notre affliction nous seroit plus avantageuse.

MARGUERITE.

Pourquoi nous a-t-on fait une peinture si terrible du monde, ayant à y retourner?

MADELEINE.

C'est pour nous préserver autant que nous pourrions des pièges que nous y trouverons.

FÉLICITÉ.

Voudriez-vous trouver le monde comme un couvent?

MADELEINE.

Il seroit à désirer qu'il n'y eût pas tant de différence, mais nous savons que cela n'est pas possible.

ANNE.

Nous sommes malheureuses d'y aller dans un temps où il est plus corrompu qu'il ne l'a jamais été.

MARGUERITE.

C'est une erreur : les modes changent, mais les hommes sont presque toujours à peu près les mêmes ; ils ont les mêmes vices, les mêmes vertus, les mêmes inclinations, la même pente au mal.

ANNE.

Je le crois pour le fond, mais pour l'extérieur il faut tomber d'accord qu'il n'a jamais été si mal réglé.

MARGUERITE.

L'extérieur n'est pas le plus important.

MADELEINE.

Non, quand il n'est pas un mal en lui-même.

MARGUERITE.

Est-ce la coiffure haute qui vous fait peur?

MADELEINE.

La coiffure haute est une mode extravagante et dont le plus grand mal est de ne pouvoir se couvrir le visage à l'église, ce qui seroit plus modeste, mais je ne crois pas qu'on puisse sans péché se découvrir la gorge comme on le fait présentement.

MARGUERITE.

Il faut être comme les autres, et ne se point distinguer par des manières qui nous rendroient ridicules dans le monde.

ANNE.

C'est la raison qui nous fait tant de peine d'y retourner; de voir d'un côté la persécution qu'on nous fera, et de l'autre que nous offenserons Dieu.

FÉLICITÉ.

N'y a-t-il point de personnes sages hors de Saint-Cyr? et quand vous verrez ce que les honnêtes femmes font, en aurez-vous du scrupule?

ANNE.

Quand les honnêtes femmes font quelque chose de mal, il ne faut pas les imiter, et c'est là notre grande peine, car s'il n'y avoit que les exemples des libertins à éviter, il seroit aisé.

MARGUERITE.

Voulez-vous donc garder l'habit de Saint-Cyr?

MADELEINE.

Non, on doit s'habiller selon son âge et sa condi-

tion ; nous serons fort aises d'avoir de l'incarnat et du vert, que nos habits soient de la forme des autres ; mais pour se montrer comme sortant du lit, découvertes et dans une négligence affectée, et qui ne respire que mollesse et immodestie, c'est à quoi nous ne pouvons nous résoudre.

FÉLICITÉ.

J'ai toujours oui dire que dans les choses indifférentes il faut s'accommoder aux usages de son pays.

ANNE.

Nous le croyons comme vous, mais ce qui blesse la modestie tant recommandée à notre sexe n'est point indifférent.

MADELEINE.

On traite aussi de chose indifférente, de boire avec excès, de manger de même, de prendre du tabac, et de ne penser qu'à faire ce qui fait le plus de plaisir.

MARGUERITE.

On a toujours bu du vin, mangé de tout ce qu'on mange ; le tabac est une herbe comme une autre ; vous vous faites des monstres de ce qui n'est rien.

ANNE.

Tout ce que vous venez de dire a été regardé par les hommes, dans tous les temps, comme des excès dans lesquels les honnêtes gens ne tomboient pas, et notre siècle est si corrompu que les femmes, et les

honnêtes femmes, ne songent qu'à imiter les hommes les plus grossiers¹.

FÉLICITÉ.

Il est vrai que j'ai oui dire à mon père, que de leur temps on ne voyoit que des misérables qui s'enivraient.

MADELEINE.

Et dans celui-ci les femmes s'enivrent ! pouvons-nous sans douleur aller nous exposer à de telles occasions ?

FÉLICITÉ.

Vous ne pouvez pas réformer le monde.

ANNE.

Non, mais nous sommes bien résolues de vivre retirées autant qu'il nous sera possible, et de choisir pour amies ce qui sera de meilleur.

MARGUERITE.

Ce projet est bien ennuyeux et vous ne le soutiendrez pas.

MADELEINE.

On nous a dit à Saint-Cyr, qu'il faut savoir s'ennuyer ou plutôt s'amuser chez soi, et qu'on se perd quand on veut trop de plaisir.

FÉLICITÉ.

Et comment vous accommoderez-vous d'aller tête-à-tête avec un homme dans les rues de Paris ?

MADELEINE.

Ah ! pour cela, mademoiselle, il n'y a rien au

¹ Certaines pages des *Mémoires de Saint-Simon* témoignent que l'accusation de M^{me} de Maintenon n'est point exagérée.

monde qui fût capable de me le faire faire, et l'on ne me verra jamais seule avec un homme.

MARGUERITE.

Vous avez besoin d'une grande force pour résister à tout ce que vous trouverez, et on ne pourra vous souffrir si on voit que vous blâmez tout.

ANNE.

Nous ne voulons rien blâmer, mais éviter seulement ce que nous croyons mal.

MARGUERITE.

Où est le mal de boire du vin, de prendre du tabac, du thé, du café, du chocolat ?

ANNE.

Tout cela n'est mal que dans l'excès, selon la compagnie où l'on est, et dans l'assujettissement où l'on se met en prenant de telles habitudes ; on ne peut plus s'en passer, et j'ai vu des personnes sécher effectivement d'avoir voulu renoncer au tabac. Ne vaut-il pas mieux ne pas entamer des choses qui doivent nous devenir un sujet de peine et n'en avons-nous point assez d'ailleurs ?

FÉLICITÉ.

Il est impossible de résister à vos raisons, mais le torrent vous entraînera plus tôt que vous ne l'arrêterez.

MADELEINE.

J'en suis bien persuadée, et c'est par là que je crains tant de sortir d'ici, et que je n'oublierai rien pour me renfermer dans ma vie cachée, pour vivre en sûreté avec ma famille.

MARGUERITE.

Vous passerez une triste vie.

MADELEINE.

Je la passerai honorable, je n'aurai rien à me reprocher, je ne serai point méprisée dans ma vieillesse, et si je ne suis pas heureuse, j'aurai le plaisir d'entendre dire que je méritois de l'être.

CONVERSATION XLVIII.

SUR LA FAVEUR¹.

CLAIRE.

Je suis souvent venue ici sans avoir l'honneur de vous voir, et je vous avertis, madame, que plusieurs de vos amies se plaignent de la même chose.

LA DAME.

Il est vrai que j'aime la solitude de plus en plus.

AURE.

Comment pouvez-vous la souffrir ayant été accoutumée au grand monde ?

¹ Cette Conversation est à peu près la seule qui ait un intérêt historique. M^{me} de Maintenon y figure directement, et donne pour instruction aux demoiselles les ennuis de sa vie et de sa position à la cour ; elle entre dans des détails curieux et qui rappellent ses entretiens intimes avec M^{me} de Glapion, mais ses plaintes sont, à vrai dire, assez étranges, et ses aveux déplacés, et on ne saurait les excuser qu'en songeant que cette Conversation a été faite après la mort du Roi et dans les quatre dernières années de la vie de M^{me} de Maintenon.

LA DAME

C'en est peut-être la raison, et je crois que rien ne rebute tant du monde que de le bien connoître.

LUCIE.

La figure que vous y faisiez devoit vous le faire aimer.

AURE.

Je donnerois la moitié de ma vie pour passer l'autre dans l'état où je vous ai vue.

CLÉMENCE.

C'étoit une faveur complète, et à peine auroit-on pu l'imaginer dans un château en Espagne.

AURE.

Et la faveur des grands, et la manière dont elle étoit reçue, tout m'y paroissoit à souhait.

LUCIE.

Il est vrai que madame avoit joint ensemble tous les avantages : elle avoit l'usage et la commodité des richesses, sans être riche et sans attirer l'envie.

CLÉMENCE.

Elle étoit aimée et estimée, et s'étoit acquis une réputation de modération au milieu des grandeurs et de la plus haute fortune ¹.

LA DAME.

Je conviens d'une partie de ce que vous dites; mais je puis pourtant vous assurer sans exagéra-

¹ Cela est vrai, mais il semble que M^{me} de Maintenon ne devrait pas le dire, et se faire réciter cet éloge par les demoiselles de Saint-Cyr.

tion et sans chagrin, que j'étois une des plus malheureuses personnes du monde ¹.

CLAIRE.

Est-ce que votre humeur est triste et difficile à contenter ?

LA DAME.

Non, j'ai l'humeur très-heureuse, assez gaie, tranquille et désirant peu de choses.

AURE.

Vous pouviez ne prendre de votre place que ce qui vous plaisoit, vous étiez maîtresse de tout.

LA DAME.

Je l'étois de ce qui ne me touchoit point, et jamais un moment de ce que j'aurois voulu.

CLAIRE.

Que pouviez-vous désirer que vous n'eussiez pas ?

LA DAME.

De faire du bien et d'être quelquefois en liberté.

LUCIE.

Il me semble que c'est un doux esclavage que d'être nécessaire à ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

LA DAME.

Nul esclavage n'est doux, et l'amitié des grands ne se fait sentir que dans les commencements.

AURE.

Vous convenez donc qu'il y a eu des temps heureux.

LA DAME.

La vanité enfle et enivre pour quelques moments,

¹ Cette phrase se retrouve dans un entretien avec M^{me} de Glapion. Voyez *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 466 et p. 466. — Elle est réellement d'une grande exagération.

468 CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES.

mais ces moments sont courts et on sent bientôt le poids de ses chaînes ¹.

CLAIRE.

Si vous aimiez les plaisirs, vous en aviez.

LA DAME.

On les a selon le goût des grands et presque jamais selon le sien.

CLÉMENCE.

Si vous aimiez à vous faire des créatures, vous le pouviez.

LA DAME.

On est plus souvent refusé qu'on n'obtient ce qu'on demande, et il faut bientôt se résoudre à ne rien vouloir.

CLAIRE.

Je n'aurois jamais cru qu'on apprit à la cour à devenir philosophe.

LA DAME.

Ce n'est pas assez d'y être philosophe, il y faut un plus puissant secours.

CLAIRE.

Seroit-ce la cour qui vous auroit inspiré la piété?

LA DAME.

Je la crois du moins aussi nécessaire pour supporter la faveur que la disgrâce.

LUCIE.

Ce seroit plutôt fait de tout quitter.

AURE.

Mais on peut en faveur se réserver les plaisirs que

¹ Cet aveu est très-important, mais il ne devrait pas se trouver là.

l'on auroit en particulier, et jouir de la société de ses amis.

LA DAME.

On n'a plus d'amis quand on est en faveur : la place qu'on occupe devient l'objet de l'envie, et chacun veut en profiter ; plus de société, plus de liberté, plus de simplicité ; tout devient habileté, desseins, complaisances forcées, flatterie sans mesure et aigreur dans le fond.

CLÉMENGE.

Au moins la famille ne peut manquer, et on peut jouir de sa faveur avec ses proches.

LA DAME.

On devient étranger dans sa propre famille ; votre frère est votre espion et se joint aux cabales qui veulent obtenir quelque chose de vous.

CLÉMENGE.

Mais ne seroit-il pas raisonnable d'avancer sa famille ?

LA DAME.

Oui, mais il est impossible de les contenter ; leur idée va toujours plus loin que la raison et même la possibilité, de sorte que l'on souffre par la peine que l'on a d'obtenir des grâces pour eux, et par celle de ne les voir jamais satisfaits¹.

CLAIRE.

Ce prince qui vous aime assez pour vous distin-

¹ Ces plaintes expriment le ressentiment de M^{me} de Maintenon pour les ennuis que lui avait causés son frère ; elles sont vraies, mais il faut avouer qu'elles sont peu charitables et tout à fait déplacées.

guer du reste des hommes, n'est-il pas ravi de vous faire plaisir?

LA DAME.

Ce prince croit que votre seul plaisir est de le voir et d'être aimé de lui.

CLÉMENCE.

Quoi ! sans vous donner d'autres marques de son amitié !

LA DAME.

Les princes sont gâtés dès leur enfance ; à peine peuvent-ils entendre qu'on leur dit que le souverain bonheur est de les voir ; ils forment leur idée sur ce principe, et ensuite leur opinion et leur conduite ¹.

AURE.

Je commence à comprendre, en effet, que le plus court est de tout quitter pour s'attacher à eux, et qu'ensuite on peut être fort heureux en partageant toute leur grandeur.

LA DAME.

Ajoutez aussi qu'il faut partager leurs maux, souffrir de leurs défauts, de leur humeur, s'intéresser à ce qui les touche.

LUCIE.

On pourroit ne les pas tant aimer.

LA DAME.

Il n'y a rien de si cruel que de sacrifier sa vie,

¹ M^{me} de Glapion dit à peu près la même chose dans ses entretiens avec M^{me} de Maintenon. Voyez *Lettres historiques et éducatives*, t. II, p. 370 et 456.

ses soins et tout son temps pour quelqu'un qu'on n'aime pas.

CLAIRE.

En vérité, madame, vous me persuaderez à la fin qu'il n'y a rien de plus malheureux que la faveur, et qu'il faut y renoncer pour vivre seule.

LA DAME.

On n'en est pas maîtresse ; quand on a été si élevée, la chose ne peut être que rude ; vous êtes comme disgraciée, tout le monde vous insulte ; cette faveur qui n'a pu vous satisfaire, a bien su vous gâter, et vous ne trouvez plus que des contradictions et même des persécutions, d'autant plus sensibles, que vous avez été accoutumée à des flatteries et à des complaisances, dont la privation se fait plus sentir que la jouissance.

CLÉMENGE.

Pourquoi des persécutions ?

LA DAME.

C'est que vous avez attiré l'envie en vous élevant au-dessus des autres, et ils veulent s'en venger quand ils n'ont plus rien à espérer de vous.

CLAIRE.

Quel remède donc à un état si triste ?

LA DAME.

Le remède unique et général c'est la piété.

CONVERSATION XLIX¹.

SUR L'HABITUDE.

MARIE.

On nous dit tous les jours que la coutume rend tout facile; d'où vient donc que nous avons tant de peine à faire ce que nous devons?

ÉLÉONORE.

C'est que nous ne le faisons pas tous les jours.

BLANCHE.

Nous faisons pourtant tous les jours la même chose.

EUPHROSINE.

Et l'on nous dit aussi tous les jours la même chose.

BLANDINE.

Mais on ne nous diroit pas tous les jours la même chose si nous voulions faire ce qu'on nous dit.

ATHÉNAÏS.

Et pourquoi ne le faisons-nous pas?

ÉLÉONORE.

C'est que nous l'oublions trop facilement.

¹ Cette Conversation et les deux suivantes n'étaient destinées qu'aux enfants de la classe rouge.

ments; une pleine innocence dans notre vie, et aucune peine dans nos esprits.

AUGUSTINE.

Vous pouvez dire encore que nous servons Dieu, qui est le vrai bonheur.

ANASTASIE.

Je n'ai pas voulu, mademoiselle, mêler le nom de Dieu dans une conversation que nous ne faisons que pour nous divertir; mais c'est lui qui fait que nous jouissons en paix du bonheur que nous possédons ici.

HENRIETTE.

Nous en sommes aussi persuadées que vous, mademoiselle, mais nous avons voulu vous faire parler, ce qui nous a fait un grand plaisir.

CONVERSATION LI.

SUR LES CONVERSATIONS.

AGLAÉ.

On ne parle que de *conversations*; il y en a dans toutes les classes; n'en aurons-nous pas dans la nôtre?

THÉRÈSE.

Et comment en aurions-nous, mademoiselle? Nos beaux esprits sont tout occupés du catéchisme, et nous ne sommes pas capables d'en composer.

URSULE.

Essayons avant que de nous décourager ; cela n'est peut-être pas si difficile que nous pensons.

DÉSIRÉE.

Sur quel sujet voulez-vous donc essayer, mesdemoiselles ?

AGLAÉ.

Sur les *conversations* mêmes ; cherchons à quoi cela est bon.

CLOTILDE.

On dit qu'elles nous apprendront à bien parler, parce que nous parlons fort mal.

THÉRÈSE.

Oui, mesdemoiselles ; mais, pour bien parler, il faut savoir ce qu'on dit...

MARIE.

Il faut aussi penser. Songeons à quoi les conversations peuvent nous servir.

CLOTILDE.

On dit qu'elles feront paroître notre esprit.

DÉSIRÉE.

On dit qu'elles l'augmenteront.

AGLAÉ.

Ayons-en donc bien souvent, mesdemoiselles ; car pour moi, je serois fort aise d'avoir beaucoup d'esprit.

URSULE.

Qu'en voulez-vous faire, mademoiselle ?

AGLAÉ.

Je veux plaire à tout le monde, et être préférée à toutes mes compagnes.

MARIE.

Croyez-vous que nous eussions moins de peine si nous prenions de bonnes habitudes ?

ÉLÉONORE.

On le dit, et même que nous n'en aurions plus du tout.

MARIE.

Essayons pour voir si nos maitresses ont raison.

BLANDINE.

Il faut que je m'applique pendant quelques jours à bien prononcer.

BLANCHE.

Et moi à avoir bonne grâce.

EUPHROSINE.

Et moi à parler plus haut.

ATHÉNAÏS.

Et moi à regarder si vous tiendrez toutes vos résolutions.

CONVERSATION L.

SUR L'ESPRIT DU MONDE.

ANASTASIE.

Je suis ravie de vous voir, mesdemoiselles, et je vous assure que j'avois beaucoup d'impatience d'être avec vous.

ALPHONSINE.

Ce que vous dites, mademoiselle, est-il bien sincère ? et est-il possible que vous aimiez mieux être ici qu'à Versailles ?

HENRIETTE.

J'ai peine à le croire, car je suis persuadée qu'on s'y divertit mieux qu'ici.

ANASTASIE.

Rien n'est plus différent, mesdemoiselles, que l'idée qu'on se fait des plaisirs, et de ce qu'ils sont en effet.

MARCELLE.

Mais, mademoiselle, n'avez-vous pas vu le Roi, un palais magnifique et mille personnes d'importance ?

ANASTASIE.

Oui, mademoiselle, et je ne vous dis pas que dans ces moments-là je me sois ennuyée, mais le plaisir des yeux n'est que pour la première fois, et l'on s'accoutume fort vite à voir ce qu'il y a de plus beau.

ALPHONSINE.

Et quelle nouveauté trouvez-vous donc ici, et qui voyez-vous à quoi vous ne soyez pas accoutumée ?

ANASTASIE.

Je vois un ordre qui m'a fait passer la journée fort vite ; une occupation succède à une autre ; nous apprenons tous les jours quelque chose de nouveau ; nous avons une entière liberté dans nos divertisse-

URSULE.

Comment accommodez-vous ce dessein, mesdemoiselles, avec l'humilité chrétienne ?

AGLAË.

Vous avez raison, mademoiselle, et je n'y pensois pas ; je ne veux plus être préférée aux autres, mais je veux cultiver mon esprit, afin de mieux faire mon devoir.

MARIE.

Que sais-je à quoi la Providence me destine ? je veux augmenter le mien, pour m'en mieux servir.



TABLE

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

AVIS, LETTRES, ENTRETIENS.

	Pages.
1. Avis aux demoiselles qui doivent retourner dans le monde. — 1692.	4
2. A une demoiselle sortie de Saint-Cyr. — 1693.	5
3. A M ^{me} de Lalande. — 1695.	6
4. A M ^{me} de Lalande. — 17 mars 1697.	7
5. A M ^{me} de Lalande. — 8 septembre 1698.	8
6. Conseils aux demoiselles de Saint-Cyr pour leur conduite dans le monde. — 1698.	9
7. Entretien avec les demoiselles de la classe bleue, sur les amitiés dans le monde et la perfection qu'une chrétienne y peut atteindre. — 1698.	11
8. Instruction aux demoiselles de la classe jaune, sur l'amour des parents. — 1698.	17
9. Instruction sur les devoirs d'une dame de paroisse. 1698.	19
10. A une demoiselle de Saint-Cyr nouvellement mariée. — 1699.	24
11. Instruction à la classe jaune, sur la liberté des femmes lorsqu'elles sont dans le monde. — 1700.	25
12. A M ^{lle} d'Osmond. — 28 février 1702.	33
13. Instruction aux demoiselles de la classe bleue (Com-	

	Pages.
bien il faut prendre sur soi pour acquérir une bonne réputation. Sur les peines du mariage, et comme il faut les supporter). — 1702.	34
14. Instruction aux demoiselles de la classe bleue (Que c'est le propre d'un bon cœur et d'un bon esprit d'aimer à faire plaisir et à se rendre utile). . . .	42
15. A une demoiselle sortie de Saint-Cyr, à l'occasion de son établissement. — 1 ^{er} janvier 1703. . . .	47
16. A M ^{lle} d'Osmond, lorsqu'elle eut épousé M. le marquis d'Havrincourt. — 24 février 1703.	49
17. A M ^{me} d'Havrincourt. — 6 août 1705.	51
18. Avis à une demoiselle qui sortait de Saint-Cyr. — 1713.	55
19. A une demoiselle sortie de Saint-Cyr. — 1706. . .	70
20. Instruction aux demoiselles de la classe bleue, sur la bonne gloire. — 1706.	71
21. Instruction aux demoiselles de la classe bleue, sur la bonne et la mauvaise gloire. — 1706.	76
22. Instruction aux demoiselles de la classe bleue, sur le célibat. — 1706.	79
23. Instruction aux demoiselles des deux grandes classes, sur le monde. — 1707.	87
24. Instruction aux demoiselles des deux grandes classes, sur le monde. — 1707.	91
25. Instruction aux demoiselles des deux grandes classes, sur le monde. — 1707.	97
26. Instruction aux demoiselles de la classe bleue, sur la pauvreté et la vanité de la noblesse. — 1707. .	99
27. Instruction aux demoiselles de Saint-Cyr contre l'amour de la parure. — 1708.	104
28. Instruction aux demoiselles des deux grandes classes, sur le plaisir de se faire aimer. — 1710.	107
29. Instruction aux demoiselles de la classe bleue (Qu'il faut éviter les occasions, et que faute de cette attention, on peut tomber dans les plus grands maux). — 1710.	110

	Pages.
30. Instruction aux demoiselles de la classe bleue (Qu'il y a des peines dans tous les états et de l'ennui.) — 1710.	118
31. Instruction aux demoiselles de la classe jaune (Qu'il faut s'accoutumer à peu parler et travailler à se rendre capable de tout.)— 1711.	122
32. Plan de vie d'une femme chrétienne, que M ^{me} de Maintenon fit à la prière de l'une des jeunes demoiselles qu'elle élevoit dans son appartement. — 1712.	126
33. Entretien avec la classe bleue, sur la dévotion dans le monde. — 1712.	128
34. Instruction aux demoiselles de la classe bleue, sur la droiture dans le monde. — 1714.	12
35. Instruction aux demoiselles de la classe bleue, sur le choix d'un confesseur. — 1714.	133
36. Lettre à M ^{me} de Vandam, première maîtresse des bleues, en lui envoyant la Conversation qui suit. 22 mars 1715.	139
Conversation sur les dangers que les demoiselles trouveront dans le monde.	139
37. Conduite que les demoiselles de Saint-Cyr doivent garder dans le monde, lorsqu'elles y retournent à dessein de s'y établir.	150
38. Avis à M ^{me} la princesse de Savoie, dans le temps qu'elle épousa M ^r le duc de Bourgogne.	159
39. Dialogue entre la princesse Pulchérie et un solitaire, composé pour l'instruction de M ^{me} la duchesse de Bourgogne.	167

DEUXIÈME PARTIE.

CONVERSATIONS.

CONVERSATION I. — Sur l'indiscrétion.	184
CONVERSATION II. — Sur le bon espoir.	186

	Pages.
CONVERSATION III. — Sur la dévotion.	192
CONVERSATION IV. — Sur le silence.	197
CONVERSATION V. — Sur l'ordre.	200
CONVERSATION VI. — Sur le courage.	205
CONVERSATION VII. — Sur la bonne gloire.	213
CONVERSATION VIII. — Sur la raison.	220
CONVERSATION IX. — Sur l'émulation.	226
CONVERSATION X. — Sur la bonne humeur.	230
CONVERSATION XI. — Sur le point d'honneur.	237
CONVERSATION XII. — Sur la nécessité de la dépendance.	245
CONVERSATION XIII. — Sur la société.	254
CONVERSATION XIV. — Sur les vertus cardinales.	259
CONVERSATION XV. — Sur les inconvénients du mariage.	266
CONVERSATION XVI. — Sur la contrainte.	273
CONVERSATION XVII. — Sur la différence des bons et des mauvais caractères d'esprit.	277
CONVERSATION XVIII. — Sur le mensonge.	283
CONVERSATION XIX. — Sur la bonne conduite.	289
CONVERSATION XX. — Sur la reconnaissance.	294
CONVERSATION XXI. — Sur la bonne contenance.	301
CONVERSATION XXII. — Sur le mystère.	308
CONVERSATION XXIII. — Sur l'élévation.	
CONVERSATION XXIV. Sur la contrainte inévitable de tous les états.	319
CONVERSATION XXV. — Sur les amitiés.	325
CONVERSATION XXVI. — Sur l'ajustement.	331
CONVERSATION XXVII. — Sur les discours populaires.	338
CONVERSATION XXVIII. — Sur les égards.	348
CONVERSATION XXIX. — Sur les différents états.	355
CONVERSATION XXX. — Sur la générosité.	363
CONVERSATION XXXI. — Sur le jugement.	371
CONVERSATION XXXII. — Sur l'amour-propre.	376
CONVERSATION XXXIII. — Sur le travail.	383
CONVERSATION XXXIV. — Sur la droiture.	388
CONVERSATION XXXV. — Sur la bonne foi.	394

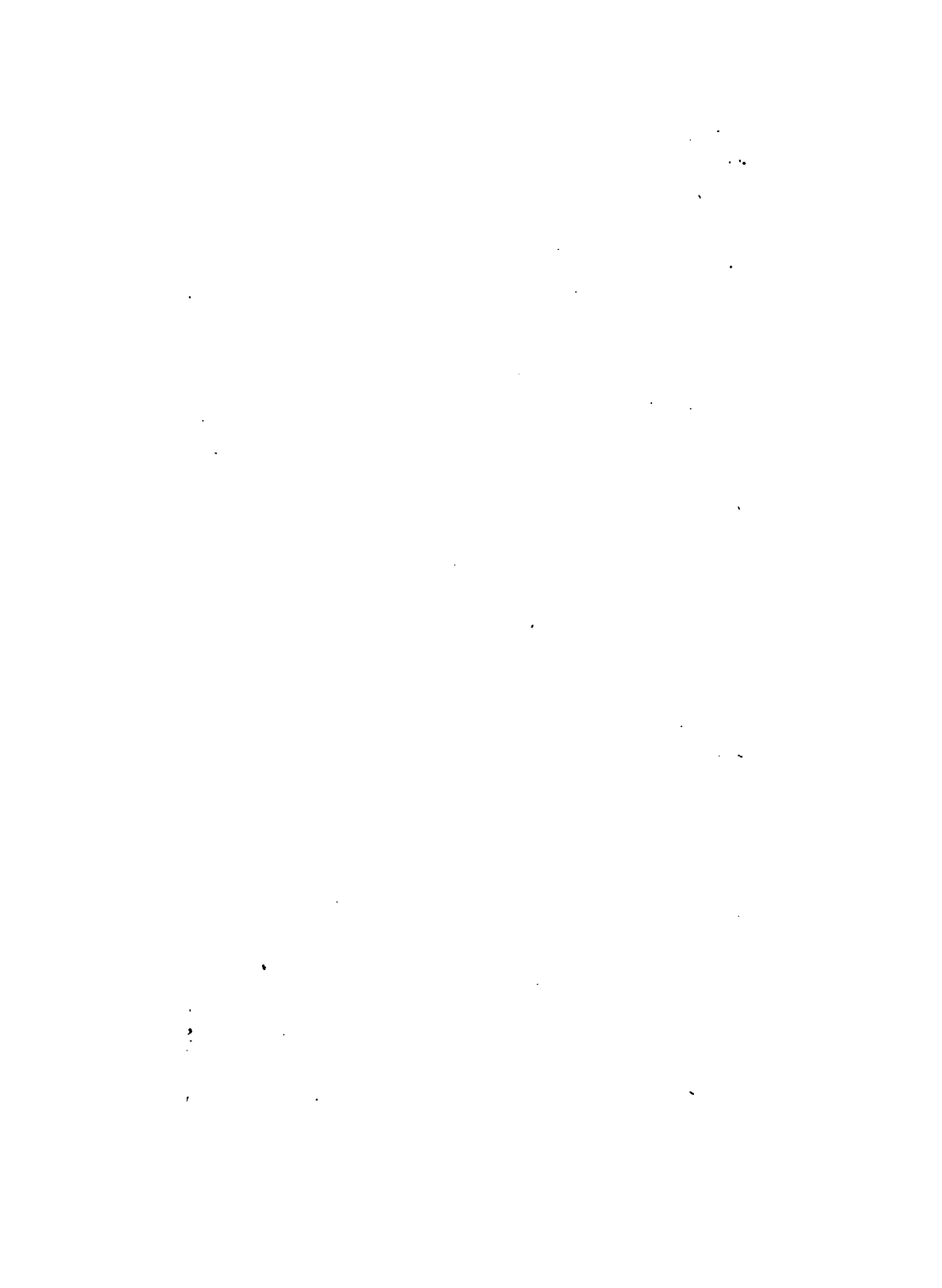
TABLE.

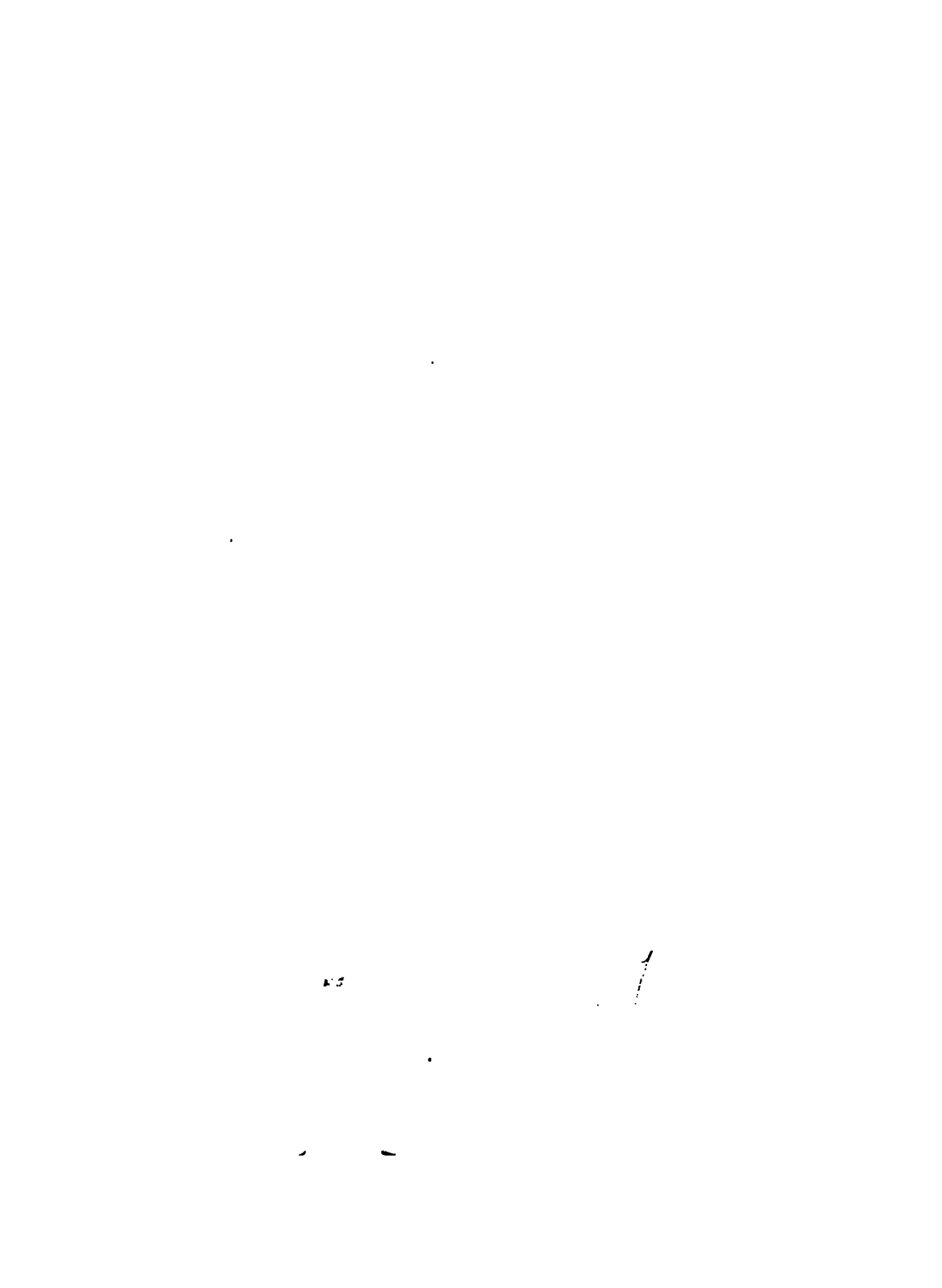
483

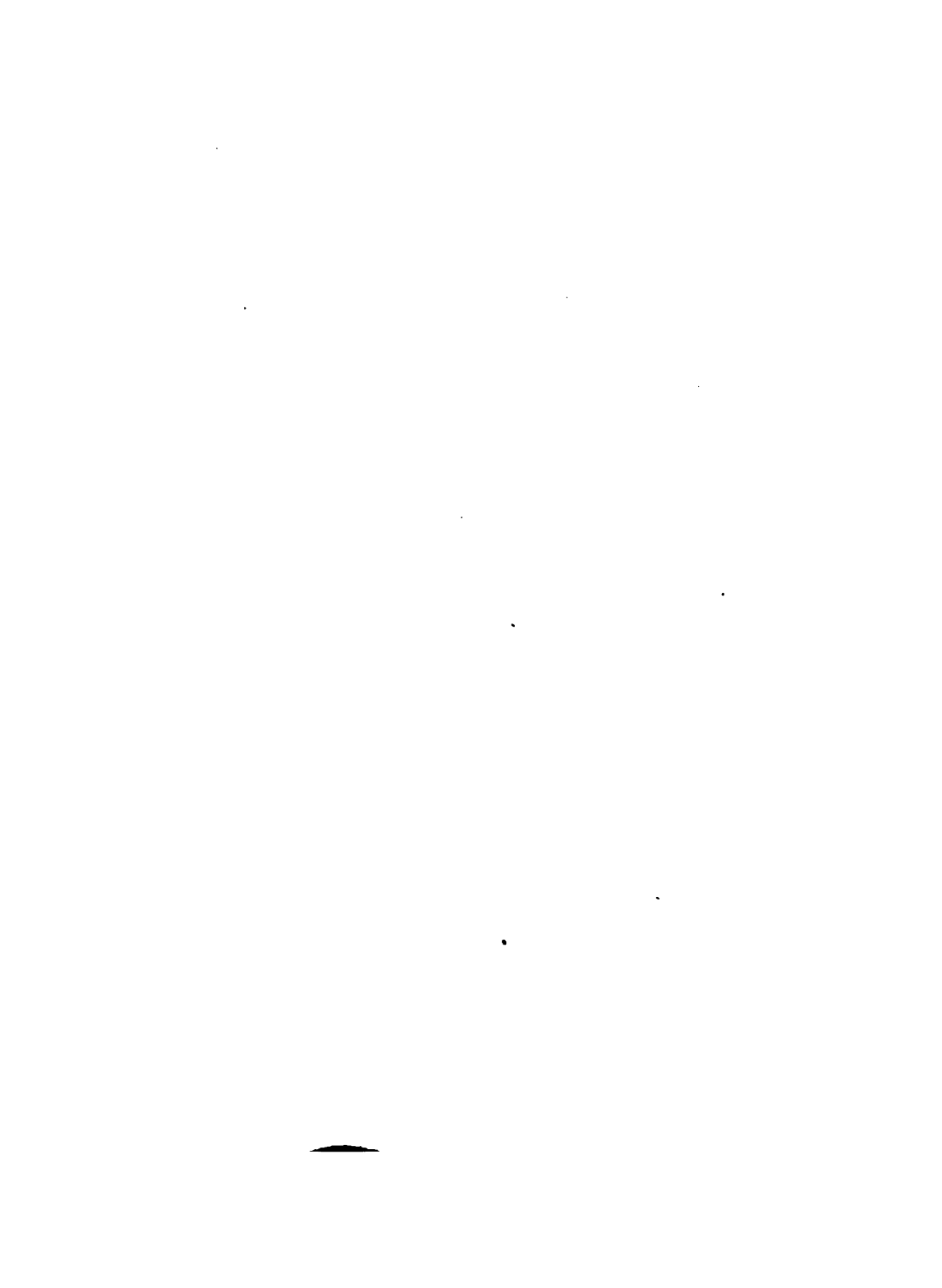
	Pages.
CONVERSATION XXXVI. — Sur la raillerie.	400
CONVERSATION XXXVII. — Sur les agréments.	404
CONVERSATION XXXVIII. — Sur la douceur.	408
CONVERSATION XXXIX. — Sur l'éducation de Saint-Cyr.	414
CONVERSATION XL. — Sur le danger des mauvaises compagnies.	419
CONVERSATION XLI. — Sur la réputation.	425
CONVERSATION XLII. — Sur les lettres.	431
CONVERSATION XLIII. — Sur les répugnances.	436
CONVERSATION XLIV. — Sur le danger des occasions.	441
CONVERSATION XLV. — Sur la lecture.	448
CONVERSATION XLVI. — Sur le murmure.	453
CONVERSATION XLVII. Sur les occasions.	459
CONVERSATION XLVIII. — Sur la faveur.	465
CONVERSATION XLIX. — Sur l'habitude.	472
CONVERSATION L. — Sur l'esprit du monde.	473
CONVERSATION LI. — Sur les conversations.	475

FIN.









10



